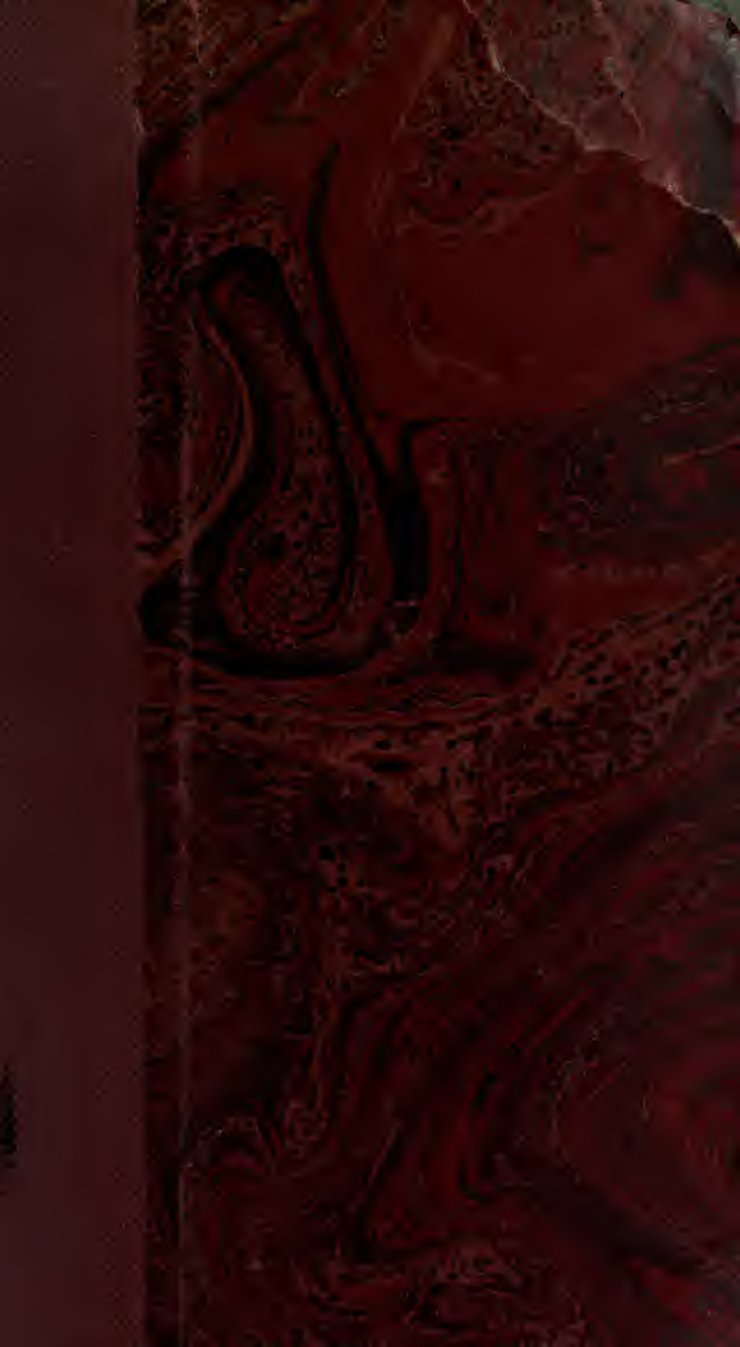






COMÉDIES

DU XVIIe SIÈCLE

LES VISIONNAIRES — LA SŒUR — DON JAPHET D'ARMÉNIE
LE PÉDANT JOUÉ — LA MÈRE COQUETTE

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

TANCRÈDE MARTEL



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
18, RUE DROUOT, 18

1888

COMÉDIES

DU XVII[e] SIÈCLE

MÊME COLLECTION IN-18 JÉSUS

SHELLEY

Œuvres poétiques complètes, traduction Félix Rabbe, 3 vol.

COMTE LÉON TOLSTOI

Ma Confession, 3e édition.

SOUS PRESSE :

Œuvres littéraires de **NAPOLÉON BONAPARTE**.

GEOFFREY CHAUCER

Les Contes de Canterbury, traduction Charles Simond.

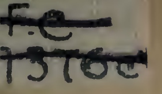
NICOLAS LENAU

Poèmes et poésies, traduction V. Descreux.

TH. DE QUINCEY

Confession d'un mangeur d'opium, traduction V. Descreux.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR SEINE. — A. PICHAT.



COMÉDIES
DU XVIIe SIÈCLE

LES VISIONNAIRES — LA SŒUR — DON JAPHET D'ARMÉNIE
LE PÉDANT JOUÉ — LA MÈRE COQUETTE

(ed.)

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

TANCRÈDE MARTEL



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
18, RUE DROUOT, 18

1888

LA COMÉDIE
AU XVIIe SIÈCLE

Avec le dix-septième siècle s'ouvre une des époques les plus brillantes pour la comédie en France. Les auteurs ne sont plus livrés aux tâtonnements de la période précédente. La langue est plus correcte, plus souple; la versification est débarrassée de cette naïveté, savante mais un peu lourde, dont nous trouvons l'échantillon le plus parfait dans la *Reconnue* de Remy Belleau. Quelques poètes, nourris de la lecture des Anciens, s'en tiennent encore aux imbroglios comiques qui ont fait la fortune littéraire de Plaute et de son théâtre; mais comme ces nouveaux jeux de la Muse Thalie s'annoncent bien! On est en présence d'un art original qui, peu à peu, se dégage des entraves de la tragi-comédie. Il faut bien le dire, sans que cela offusque notre amour-propre national, — puisque les deux littératures ont une commune origine latine, — le théâtre castillan est pour beaucoup dans ce rajeunissement

de la comédie sur la scène française. Corneille, Rotrou, Scarron et d'autres encore ne se gênent point pour imiter Lope de Véga, Tirso de Molina, Alarcon et Francisco de Rojas. Ils savent bien qu'au bout de tout cela, en faisant au tempérament national une place suffisante, ils arriveront à doter leur pays d'une formule dramatique nouvelle. Ici, dominent les intrigues amoureuses, les échelles de soie, les enlèvements de belles dames par le clair de lune, complice de leurs amants; plus loin, on voit poindre déjà des études complètes de l'humanité. Les caractères se développent : le jaloux, le tuteur, l'amoureux dupé, le capitan et le matamore. Enfin Rotrou apparaît. Il discipline rapidement le théâtre comique; et lorsque Pierre Corneille surgira à son tour, une grande partie de la salutaire besogne sera accomplie.

Après Aristophane, Plaute, Térence, après les productions si caractéristiques et si originales du théâtre espagnol, on dirait que la comédie prend plaisir à s'acclimater en France. Un demi-siècle encore, et Molière aura définitivement capturé la comédie. C'est alors que les œuvres de caractère mixte ou composite, — les *tragi-comédies*, comme on disait en ce temps, — se borneront à la peinture des intrigues passionnelles : l'amour, l'honneur, l'ambition. Tout à côté d'elles, on verra naître et grandir la comédie de caractère. L'époque d'initiation passée, les poètes français voleront de leurs propres ailes. Mais, dans toute cette période littéraire qui va de la mort de Henri IV à l'avénement de Louis XIV, se seront produites des compositions

remarquables, d'une franche gaîté comique, d'une vigueur saine et forte, et dont les qualités dominantes, toutes françaises, ne devront rien à une autre nation. C'est bien là l'une des raisons en vertu desquelles l'épanouissement de notre théâtre est si intéressant à étudier.

Quelle époque curieuse, touffue et mouvementée! La Comédie règne en maîtresse, au même titre que la Tragédie, le Roman et le Sonnet. Les madrigaux éclosent dans les salons avec Gombaud, Mathieu de Montreuil, Charleval, Sarasin, La Sablière; le rondeau adopte Voiture pour grand-maître; mais le théâtre, qui a de plus grandes exigences artistiques et morales, réclame l'attention de la foule entière. La *Sœur* de Rotrou, la *Veuve*, la *Place Royale*, l'*Illusion* de Pierre Corneille, font défiler aux yeux de Paris, émerveillé et charmé, leur cortège brillant de Clitandres et de Clarices. Le premier ministre, le cardinal-duc de Richelieu, se fait un honneur de conduire, tantôt bien, tantôt mal, les efforts des poètes et des prosateurs. Cet homme, dont la plus haute préoccupation semble être l'abaissement de la maison d'Autriche et la création de l'unité du pouvoir monarchique, se mêle aussi de grands et de petits vers, de comédies et de tragi-comédies. Il protège une Académie, dépense trois cent mille écus pour faire installer un théâtre, et donne au vieux poète Colletet six cents francs pour *deux vers* de la comédie des *Tuileries* qui l'ont charmé. Il fait plus : jaloux de compter parmi les pontifes de cette religion si mystérieuse, si tentante, de la poésie, Richelieu met la

geait à tout, en a dit quelque chose, dans un coin de son œuvre touffue. Après l'inimitable curé de Meudon, avant La Fontaine et Molière, le falot Saint-Sorlin a eu le mérite de saisir au vol, de peindre tout vif, un ridicule vieux comme le monde. Il faut encore ajouter que les *Visionnaires* sont un calque des mœurs de l'époque. C'est une comédie à clef. En ce temps-là, les travers étaient grands. On croyait aux esprits, aux fantômes, aux visions surtout. Est-ce pour cette raison que Pélisson, généralement bon juge, qualifie cette pièce d'*inimitable* ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que madame de Sablé passa toujours pour l'une des personnes qu'avait visées le poète. La pièce, sans être exempte d'un certaine emphase, est assez bien rimée d'un bout à l'autre. Quelle différence avec les platitudes du poème épique *Clovis*, du même Desmarests !

Voici maintenant *la Sœur*, chef-d'œuvre comique du grand poète Rotrou. Cette comédie, qui date de 1645, c'est-à-dire de la régence d'Anne d'Autriche, montre déjà comme la versification française s'était rapidement assouplie et à quels effets elle pouvait atteindre au théâtre. De plus, la pièce est excessivement gaie, d'une intrigue facile à suivre, pleine de cette verdeur de style, qui est la beauté du diable des comédies. Il est vrai que Jean de Rotrou offre l'image d'un de ces tempéraments dramatiques complets, où le tragique, le comique, la fantaisie et la poésie sont associés dans des proportions si justes que l'équilibre ne tarde pas à être parfait. La *Sœur*, elle aussi, a tenté Molière. Relisez les *Fourberies de*

Scapin et le *Dépit amoureux*; vous verrez que le grand poète comique avait ses raisons pour ne pas perdre une telle occasion de retrouver « son bien. » Il y a, dans la *Sœur*, un Ergaste qui est bien de la lignée des Scapin. Comme lui, il a vraiment le droit de porter cette cape rayée à la napolitaine, dont la seule vue met en fureur le bonhomme Géronte, et qui sert un peu de toile de fond à toute bonne comédie française du grand siècle. Enfin, — trouvaille de génie ! — c'est dans la pièce de Rotrou que le faux turc fait son apparition au théâtre. Ici encore l'imitation est flagrante :

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos ?

demande le naif Anselme au fripon valet de Lélie, lequel Lélie est l'amant d'Eroxène. Et Ergaste de répondre aussitôt :

— Oui, le langage turc dit beaucoup en deux mots.

Molière a traduit ce dialogue en simple prose, dans son *Bourgeois gentilhomme*. Mais ce n'est pas tout. Le turc de haute fantaisie devient latin macaronique dans le *Médecin malgré lui*; de telle manière qu'en y regardant bien, cette fraîche et pétillante gaillarde qui se nomme *la Sœur* a fourni des couleurs, a prêté de sa belle santé, à quatre des meilleures conceptions de Molière.

Continuons, s'il vous plaît, notre *Spectacle dans un fauteuil*. On entend dans la coulisse comme un bruit de castagnettes mêlé à des hurlements de joie ;

c'est Paul Scarron qui fait son entrée en tenant *Don Japhet d'Arménie* par la main. Les nasardes, les gifles, les coups de pied au cul vont commencer à entrer en danse, ainsi qu'un tas d'autres ingrédients dramatiques des plus cocasses, sans parler des potées d'urine que Don Japhet recevra sur la tête, au quatrième acte de cette comédie, vrai triomphe du bas comique, de l'imbroglio castillan et de la faconde française, admirable canevas sur lequel un épileptique enfant d'Apollon semble avoir pris à tâche d'exercer sa délirante fantaisie. Théophile Gautier trouve que le cadre en est « heureux et commode » ; et pour mon compte, j'ai toujours préféré le *Don Japhet* de Scarron à son *Jodelet*. Il me semble, jusqu'à présent du moins, que les critiques ont été de mon avis. Scarron étant un écrivain du genre *excessif*, — excessif dans le burlesque s'entend, — il faut le chercher là où il se donne le plus carrière. D'ailleurs, chacun sait qu'avec lui il ne faut point songer au bon goût. Qu'en ferait Scarron, grands dieux?

J'aime beaucoup *le Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, et je l'ai toujours tenu pour un des meilleurs morceaux de notre théâtre comique, un morceau fortement gaulois. Esprit curieux et tourmenté du prurit de l'originalité, admirablement doué pour la prose et les vers, le jeune Cyrano a laissé là une maîtresse comédie. Comme son illustre et grand précurseur Théophile de Viau, l'auteur du *Pédant* avait envoyé de bonne heure au diable tous les régents de collège. Pour peu qu'ils eussent discuté devant lui la question, grave entre toutes, de savoir *si odor in pomo*

est forma aut accidens, Cyrano leur eût flanqué son encrier par la tête. Et comme ils vivent bien, tous ces personnages du *Pédant joué* ! Ils sont terriblement en chair et en os, depuis le cuistre Granger jusqu'à la gaillarde Genevote. Je ne reviendrai pas sur le point trop connu des emprunts de Molière à cette œuvre si franche, d'espèce si rare en notre théâtre. Je me contenterai de rappeler au lecteur qu'elle est notre première comédie en prose, et en même temps celle où le paysan se sert, pour la première fois, de son patois. En laissant de côté Charlotte et Pierrot du *Festin de Pierre*, Bergerac avait prévu George Sand.

La distance est grande qui sépare *le Pédant joué* de *la Mère coquette*, de l'heureux et aimable Quinault. La première est une conception fougueuse et indépendante, toute en gros traits, où l'on ne serait pas embarrassé pour trouver la marque d'un homme de génie ; l'autre est une pièce bien peignée, bien lissée, bien ajustée, tirée au cordeau ; mais peut-être a-t-elle, sur celle de Cyrano, l'avantage précieux de nous décrire les mœurs du temps, tout comme les admirables lettres de madame de Sévigné. Quinault, à tout prendre, est un poète d'un réel talent. Voltaire, excellent critique les jours où il n'a pas de bile, déclare nettement que « dans son genre, Quinault était bien supérieur à Lulli. » Vauvenargues, esprit d'une exquise sagesse, talent hautement impartial, a également défendu l'auteur d'*Astrate, roi de Tyr* contre les brutales attaques de Boileau. Enfin, de notre temps même, mon très cher maître et

ami Théodore de Banville a trop bien fessé certaine rime des *Satires* du même Boileau :

> Si je pense exprimer un auteur sans *défaut*,
> La raison dit Virgile et la rime *Quinaut*...

pour que je ne sois pas tenté de croire que l'auteur du *Petit Traité de Poésie* possède pour Quinault une secrète sympathie. « Il fallait dire QUIFAUT... » s'écrie Banville. Ceci condamne absolument le porte-férule du Parnasse, et le véritable Quinault n'est plus en cause. De tout cela, je conclus que ceux qui ne connaissent pas *la Mère coquette* la liront avec plaisir. Ceux qui par hasard l'auraient lue, — ce doit être l'exception, — la reliront ; et leur temps ne sera pas perdu. *La Mère coquette* a des grâces toujours friponnes et piquantes. Ce serait un honneur pour M. Jules Claretie que d'en tenter la reprise au Théâtre-Français.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur la Comédie au grand siècle ; mais je préfère m'en tenir là et me jeter sur un volume de Corneille l'aîné, — comme on disait, — ou de Cyrano de Bergerac. Relire de temps en temps *le Pédant joué* est une besogne qui doit être agréable aux dieux.

TANCRÈDE MARTEL.

Paris, juin 1887.

LES

VISIONNAIRES

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

DESMARESTS DE SAINT-SORLIN

(1640)

DESMARESTS DE SAINT-SORLIN

1595-1676

Ce bizarre rimeur, qui fit par accident un joli madrigal et une intéressante comédie, naquit à Paris l'an 1595. Jean Des Marests, ou plutôt Desmarests, seigneur de Saint-Sorlin, descendait de ce fameux Jehan Desmarests, avocat-général au parlement de Paris, qui fut injustement décapité en 1383. Au sortir des écoles, notre Desmarests, se sentant quelque facilité, se mit en tête d'écrire. En 1632, il débuta par le lourd roman de l'*Ariane*; puis s'étant poussé dans l'amitié de Faret et de Bois-Robert, Desmarests devint l'un des premiers membres de l'Académie. Il fut même le premier chancelier de cette assemblée, aux temps fabuleux où Serizay en était le directeur et l'aimable Conrart le secrétaire.

Présenté à Richelieu, Desmarests plut au cardinal-ministre, qui reconnut peut-être en lui, du premier coup, un rimeur infatigable mais incapable d'atteindre à une grande renommée littéraire. L'Académie le nomma membre de la commission chargée d'examiner *Le Cid*. En 1636, à la prière du cardinal, Desmarests composa la comédie d'*Aspasie*, qui fut jouée devant le duc de Parme. La satisfaction de Richelieu, — il n'était vraiment pas difficile ! — se traduisit par la commande annuelle d'une comédie. Bien mieux, le premier ministre gratifia son poète préféré de hautes fonctions administratives. En effet, Desmarests fut successivement nommé conseiller du roi, contrôleur général de l'Extraordinaire des Guerres et secrétaire-général de la Marine du Levant. Il occupa ces diverses charges jusque vers 1662, époque où il se jeta, tête baissée, dans la bigoterie.

Les tragi-comédies de *Scipion* et de *Roxane* confirmèrent la médiocrité de Desmarests. Mais en 1640, il composa cette curieuse comédie des *Visionnaires*, pièce bien rimée pour le

temps, amusante par ses caractères, et qui fournit plus tard à Molière l'ébauche de Vadius et de Trissotin. Pelisson en fait grand cas ; et de nos jours, ce jugement a été ratifié. M. Geruzez, lui-même, reconnaît que cette « caricature » est amusante. Voltaire affirme qu'elle passa même pour un chef-d'œuvre. En 1641, Desmarests collabora à la *Guirlande de Julie*. Le madrigal de la violette est de lui :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur vostre front je me puis voir un jour,
La plus humble des Fleurs sera la plus superbe.

Tel est le véritable texte de ce quatrain célèbre qui, aujourd'hui, avec les *Visionnaires*, défend le pauvre Desmarests de Saint-Sorlin, non pas aux yeux de la postérité, mais devant l'histoire littéraire de notre pays, dont il est l'une des figures les plus grimaçantes et les plus bizarres.

Cette même année 1641, il donna au public la fameuse tragi-comédie de *Mirame*, écrite en collaboration avec Richelieu. La pièce, qui mettait en scène les amours d'Anne d'Autriche et de Buckingham, fut représentée au théâtre de la grand'salle du Palais-Cardinal. Richelieu avait dépensé deux ou trois cent mille écus en frais d'installation. Deux autres pièces, *Erigone* (1642) et *Europe* (1643), suivirent de près *Mirame;* mais avec si peu de succès que Desmarests finit par renoncer au théâtre. La mort de son maître lui facilita l'accomplissement de cette résolution, héroïque à coup sûr chez un écrivain aussi intempérant.

Sur le coup de cinquante ans, l'auteur de *Mirame*, l'ami de Faret, de Boisrobert, de Desbarreaux et de tant d'autres beaux esprits, viveurs et libertins, se trouva pris en plein dans la nasse de la dévotion. En 1645, il met en vers l'*Office de la vierge Marie* et publie un volume de *Prières* en prose. En 1654 paraît le poème épique de *Clovis*, l'une des plus indigestes épopées dont les lettres françaises aient gardé le souvenir, et qui valut à son auteur une bonne place dans le cortège des victimes de Boileau. *Clovis*, déclaré « ennuyeux à mort » par Boileau, tombe à plat ; mais la dévotion de Desmarests continue. Elle prend bientôt les allures d'une véritable folie. De 1666 à 1668, l'étrange rimeur publie quatre pamphlets en réponse « aux insolentes apologies des religieuses de Port-Royal et aux lettres et libelles de la fausse église des Jansénistes. » Exaspéré par le mauvais succès de ses livres, Desmarests se fait « prophète. » Il déclare avoir la clef de l'Apocalypse et annonce une armée de 144,000 hommes qui, sous la conduite

de Louis XIV, rétablira la vraie religion (!) Nicole le foudroie de ses *Lettres visionnaires*. Enfin, en 1673, Desmarests s'avise d'autre chose. Dans son *Traité des poètes grecs et latins*, il attaque Homère et Virgile, et allume cette fameuse querelle des Anciens et des Modèrnes, qui se continuera plus tard entre Boileau et Perrault, et sera réveillée par Fontenelle et La Motte. Sa dernière bizarrerie consista à croire que Dieu lui-même lui avait dicté les derniers chants de *Clovis*. Il mourut le 28 octobre 1676.

On peut consulter sur Desmarests de Saint-Sorlin le *Dictionnaire* de Bayle, l'*Histoire de l'Académie* de Pelisson, etc. Le catalogue de ses œuvres, dressé par d'Olivet, contient quarante numéros.

ARGUMENT

Des *Visionnaires*.

Dans cette comédie sont représentés plusieurs sortes d'esprits chimériques ou visionnaires, qui sont atteints chacun de quelque folie particulière, mais c'est seulement de ces folies pour lesquelles on ne renferme personne ; et tous les jours nous voyons parmi nous des esprits semblables, qui pensent pour le moins d'aussi grandes extravagances, s'ils ne les disent.

Le premier est un capitan, qui veut qu'on le croie fort vaillant : toutefois il est poltron à un tel point, qu'il est réduit à craindre la fureur d'un poète, laquelle il estime une chose bien redoutable ; et est si ignorant, qu'il prend toutes ses façons de parler poétiques et étranges, pour des noms de démons, et des paroles magiques.

Le second est un poète bizarre, sectateur passionné des poètes français qui vivaient devant ce siècle, lesquels semblaient par leurs termes ampoulés et obscurs, avoir dessein d'épouvanter le monde, étant si aveuglément amoureux de l'antiquité, qu'ils ne considéraient pas que ce qui était bon à dire parmi les Grecs et les Romains, imbus des diverses appellations de leurs dieux, et des particularités de leur religion, dont les fables étaient le fondement, n'est pas si facilement entendu par ceux de ce temps, et qu'il faut bien adoucir ces termes quand on en a besoin, soit aux allégations des fables, ou en d'autres rencontres. Celui-ci par la lecture de ces poètes, s'est formé un style poétique si extravagant, qu'il croit que plus il se relève en mots composés et hyperboles, plus il atteint la perfection de la poésie ; dont il fait même des règles à sa mode, principalement pour les pièces de théâtre, en quoi il pense être fort habile : témoin un sujet qu'il compose sur-le-champ, dont l'immensité et la confusion font voir le défaut de son jugement. Il ne laisse pas d'avoir assez d'esprit pour se jouer d'un sot qui se mêle d'aimer les vers sans y rien connaître.

Le troisième est un de ceux dont le nombre est si grand qui se piquent d'aimer les vers sans les entendre, font des admirations sur des choses de néant, et passent ce qui est de meilleur ; et prennent des galimatias en termes relevés pour quel-

ques belles sentences, et pour les plus grands efforts de la poésie. Ces sortes d'esprits, pourvu que les vers semblent graves, ne manquent point de les approuver, sans penser seulement à les entendre. Mais il n'y a rien de plus ordinaire que de voir ces mêmes idiots, qui veulent faire croire qu'ils ont l'esprit sensible et délicat, et qu'ils savent aimer tout ce qui est beau, s'imaginer comme celui-ci, qu'ils sont amoureux, sans savoir bien souvent de qui ; et sur le récit que l'on leur fait de quelque beauté, courir les rues, et se persuader qu'ils sont extrêmement passionnés, sans avoir vu ce qu'ils aiment.

Le quatrième est un riche imaginaire, dont il se trouve assez par le monde, et de qui la folie ne paraît qu'au cinquième acte : car dans les autres il parle sérieusement de ses richesses, comme il paraît dans la description de sa belle maison, où il ne se trouve rien d'extravagant, et qui ne soit imaginé selon la vraisemblance ; étant une chose ordinaire que chacun est sérieux dans sa folie.

L'amante d'Alexandre n'est pas une chose sans exemple ; et il y a beaucoup de filles, qui par la lecture des histoires et des romans, se sont éprises de certains héros, dont elles rebattaient les oreilles à tout le monde : et pour l'amour desquels elles méprisaient tous les vivants.

Est-il rien de plus ordinaire que de voir des filles de l'humeur de la seconde, qui se croit être aimée de tous ceux qui la regardent, ou qui entendent parler d'elle, bien que peut-être elles ne disent pas si naïvement leurs sentiments.

Pour la troisième sœur, il s'en trouve beaucoup, comme elle, amoureuses de la comédie, à présent qu'elle est si fort en règne, particulièrement de celles qui se mêlent d'en juger, d'en savoir les règles, d'inventer des sujets selon la portée de leurs esprits, tels que celui que récite celle-ci, dans lequel il y a plus de matière qu'il n'en faudrait pour vingt comédies ; encore ne fait-on que le troisième acte, et si la pièce a duré déjà pour le moins trente ans : toutefois on peut voir les véritables règles, dans l'opinion des critiques qu'elle allègue au poète pour en avoir son avis, qui sont celles que l'on doit suivre, encore que ces deux extravagantes personnes n'en demeurent pas d'accord.

Le père de ces trois filles n'est guère plus sage qu'elles. Il est d'une humeur si facile, que tout homme qui se présente pour avoir en mariage l'une de ses filles, lui semble toujours être son fait : qu'un autre vienne après, il trouve encore que c'est ce qu'il lui faut ; et pour en accepter trop, il s'embarrasse tellement qu'il ne sait ce qu'il doit faire à la fin de la pièce, dont le démêlement se fait par un de ses parents, qui est le seul qui soit raisonnable entre tous ces personnages.

Toutes ces folies, bien que différentes, ne sont ensemble qu'un sujet, et pour les bien représenter toutes, on ne pouvait pas leur donner une liaison aussi grande que celle qui se peut donner aux comédies, où n'agissent que deux ou trois principaux personnages ; et l'intrigue de celle-ci n'est qu'en l'embarrassement du bonhomme qui lui est causé par tous les gendres qu'il a acceptés : le reste n'est soutenu que des extravagances de ces visionnaires qui se mêlent encore ensemble en quelque sorte, pour faire mieux paraître ces folies les unes pour les autres.

Quelques-uns ont voulu reprendre cette comédie, de ce qu'elle n'était pas propre pour toutes sortes de gens, et que ceux qui n'ont aucun savoir, n'en pouvaient entendre beaucoup de mots. Mais depuis quand les ignorants sont-ils devenus si considérables en France, que l'on doive tant s'intéresser pour eux, et que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaire ? Pensez-vous que l'on doit bien du respect, ou à la bassesse de leur condition, ou à la dureté de leurs esprits, ou au mépris qu'ils ont fait des lettres, pour faire que l'on songe à les divertir ? Nous ne sommes pas dans ces Républiques, où le peuple donnait les gouvernements et les charges, et où les poètes étaient contraints de composer, ou des tragédies horribles, pour plaire à leur goût bizarre, ou des comédies basses, pour s'accommoder à la portée de leurs esprits. Ceux qui ne composent des ouvrages que par un honnête divertissement, ne doivent avoir pour but que l'estime des honnêtes gens, et c'est à leur jugement qu'ils adressent toutes leurs inventions et leurs pensées. Le peuple a l'esprit si grossier et si extravagant, qu'il n'aime que des nouveautés grotesques. Il courra bien plutôt en foule pour voir un monstre, que pour voir quelque chef-d'œuvre de l'art, ou de la nature. Je crois même qu'il y a des poètes, qui pour contenter le vulgaire, font à dessein des pièces extravagantes, pleines d'accidents bizarres, de machines extraordinaires, et d'embrouillements de scènes, et qui affectent des vers enflés et obscurs et des pointes ridicules au plus fort des passions : car pourvu que les accidents soient étranges, tout ce qui se dit sur leur sujet plaît au peuple, et encore plus si c'est quelque pensée pointue et embarrassée, car alors moins il l'entend, plus il la loue, et lui donne d'applaudissements. Ce sont des esprits fort avisés qui ne songent qu'à cette vie présente, et qui sont si modérés, qu'ils n'affectent point la vie future des ouvrages, dont les seuls savants sont les distributeurs. Mais encore ne doit-on pas trouver étrange si ceux qui ne sont pas tenus d'avoir ces considérations pour le peuple, et qui ne songent qu'à satisfaire les premiers esprits de l'Europe, ne cherchent que les pures délicatesses de l'art, soit à

représenter les nobles et véritables mouvements des passions dans les sujets sérieux, soit à réjouir les spectateurs par des railleries gentilles et honnêtes dans les comiques. Après que les personnes raisonnables seront satisfaites, il en restera encore assez pour les autres, et plus qu'ils n'en méritent. C'est ainsi qu'il arrive des festins qui se font aux grands : après qu'ils ont fait leur repas il n'en reste que trop encore pour les valets ; et bien que les viandes n'aient pas été apprêtées au goût de ces derniers, ils ne laissent pas d'en faire bonne chère ; et l'on aurait tort d'accuser le cuisinier d'une faute si l'un d'eux se plaignait, que l'on devait avoir eu égard à son goût, plutôt qu'à celui des maîtres. Aussi ayant introduit un poète extravagant, on ne doit pas se plaindre de ce qu'on le fait parler en termes poétiques extravagants : et il importe fort peu que les ignorants l'entendent ou non, puisque cela n'a pas été apprêté pour eux. C'est être bien déraisonnable, d'accuser d'obscurité celui qui dans la bouche du poète s'est voulu moquer de l'obscurité des anciennes poésies.

Ce n'est pas pour toi que j'écris,
Indocte et stupide vulgaire :
J'écris pour les nobles esprits :
Je serais marri de te plaire.

PERSONNAGES

ARTABAZE, capitan.
AMIDOR, poète extravagant.
FILIDAN, amoureux en idée.
PHALANTE, riche imaginaire.
MÉLISSE, amoureuse d'Alexandre le Grand.
HESPÉRIE, qui croit que chacun l'aime.
SESTIANE, amoureuse de la Comédie.
ALCIDON, père de ces trois filles.
LYSANDRE, parent d'Alcidon.

LES

VISIONNAIRES[1]

(1640)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ARTABAZE.

Je suis l'amour du ciel, et l'effroi de la terre;
L'ennemi de la paix, le foudre de la guerre;
Des dames le désir, des maris la terreur:
Et je traîne avec moi le carnage et l'horreur.
Le dieu Mars m'engendra d'une fière Amazone;
Et je suçai le lait d'une affreuse lionne.
On parle des travaux d'Hercule encore enfant,
Qu'il fut de deux serpents au berceau triomphant:
Mais me fut-il égal, puisque par un caprice
Etant las de téter j'étranglai ma nourrice?
Ma mére qui trouva cet acte sans raison,
Désirant me punir, me prit en trahison:
Mais ayant en horreur les actions poltronnes,

1. Nous donnons ici le texte du libraire *Pierre de Coup*, Amsterdam, 1708.

J'exterminai dès lors toutes les Amazones.
Mon père à cet exploit se voulut opposer ;
Et parant quelques coups pensait me maîtriser ;
Mais craignant ma valeur aux Dieux même funeste,
Il alla se sauver dans la voûte céleste.
Le soleil qui voit tout, voyant que sans effort
Je dompterais le ciel, entreprend notre accord :
De Mars en ma faveur la puissance il resserre,
Et le fait Mars du ciel, moi celui de la terre,
Lors pour récompenser ce juste jugement,
Voyant que le soleil courait incessamment,
J'arrêtai pour jamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde :
J'ordonnai qu'en repos il nous donnât le jour ;
Que la terre et les cieux roulassent à l'entour ;
Et c'est par mon pouvoir, et par cette aventure,
Qu'en nos jours s'est changé l'ordre de la nature.
Ma seule autorité donna ce mouvement
A l'immobile corps du plus lourd élément ;
De là vient le sujet de ces grands dialogues,
Et des nouveaux avis des plus fins astrologues.
J'ai fait depuis ce temps mille combats divers,
Et j'aurais de mortels dépeuplé l'univers ;
Mais voyant qu'à me plaire un sexe s'évertue,
J'en refais par pitié tout autant que j'en tue.
Où sont-ils à présent tous ces grands conquérans ?
Ces fléaux du genre humain ? ces illustres tyrans ?
Un Hercule, un Achille, un Alexandre, un Cyre,
Tous ceux qui des Romains augmentèrent l'empire,
Qui firent par le fer tant de monde périr ?
C'est ma seule valeur qui les a fait mourir.
Où sont les larges murs de cette Babylone ?
Ninive, Athène, Argos, Thèbe, Lacédémone,
Carthage la fameuse, et le grand Ilion ?
Et j'en pourrais nombrer encore un million.
Ces superbes cités sont en poudre réduites :
Je les pris par assaut, puis je les ai détruites.
Mais je ne vois rien plus qui m'ose résister :
Nul guerrier à mes yeux ne s'ose présenter.
Quoi donc, je suis oisif ? et je serais si lâche
Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche ?

O Dieux ! faites sortir d'un antre ténébreux
Quelque horrible géant, ou quelque monstre affreux,
S'il faut que ma valeur manque un jour de matière,
Je vais faire du monde un vaste cimetière.

SCÈNE II

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

Je sors des antres noirs du mont Parnassien,
Où le fils poil-doré du grand Saturnien
Dans l'esprit forge-vers plante le dithyrambe,
L'épode, l'antistrophe, et le tragique iambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est ceci ? je suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Profane, éloigne-toi, j'entre dans ma fureur.
Iacch Iacch Evoé [1].

ARBATAZE.

La rage le possède :
Contre les furieux la fuite est le remède.

SCÈNE III

AMIDOR [2].

Que de descriptions montent en mon cerveau,
Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau !
Sus donc, représentons une fête bachique,
Un orage, un beau temps par un vers héroïque,
Plein de mots empoullés, d'épithètes puissans,
Et sur tout évitons les termes languissants.
Déjà de toutes parts j'entrevois les brigades
De ces dieux chevrepieds et des folles ménades,
Qui s'en vont célébrer le mystère Orgien

1. Bacchus.
2. Cette tirade est imitée de la langue poétique de Ronsard.

En l'honneur immortel du père Bromien.
Je vois ce cuisse-né, suivi du bon Silène,
Qui du gosier exhale une vineuse haleine ;
Et son âne fuyant parmi les mimallons,
Qui le bras enthyrsé courent par les vallons.
Mais où va cette troupe ? elle s'est égarée
Aux solitaires bords du floflottant Nérée.
Rien ne me paraît plus que rochers caverneux,
J'entends de loin le bruit d'un vent tourbillonneux.
Sacrés hôtes des cieux, quelle horrible tempête,
Quel voile ténébreux encourtine ma tête ?
Eole a déchaîné ses vites postillons,
Qui galopent déjà les humides sillons.
Le ciel porte-flambeaux d'un noir manteau se couvre,
Je ne vois qu'un éclair qui le perce et l'entr'ouvre.
Quels feux virevoltants nous redonnent le jour ?
Mais la nuit aussitôt rembrunit ce séjour.
Ce tonnerre orageux qui menace et qui gronde,
Eflochera bientôt la machine du monde.
Quel éclat, quel fracas confond les éléments ?
Jupin de l'Univers sape les fondements ;
Ce coup jusqu'à Tenare a fait une ouverture,
Et fera pour le moins avorter la Nature.

SCÈNE IV

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

Voici ce cher ami, cet esprit merveilleux.

AMIDOR.

Mettons-nous à l'abri d'un rocher sourcilleux :
Evitons la tempête.

FILIDAN.

Ah ! sans doute il compose,
Ou parle à quelque dieu de la métamorphose.

AMIDOR.

Je vois l'adorateur de tous mes nobles vers :
Mais dont les jugements sont toujours de travers.
Tout ce qu'il n'entend pas aussitôt il l'admire,

Je m'en vais l'éprouver ; car j'en veux un peu rire.
Suivons. L'orage cesse, et tout l'air s'éclaircit ;
Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.
Le calme qui revient aux ondes marinières,
Chasse le pâle effroi des faces nautonnières ;
Le nuage s'enfuit, le ciel se fait plus pur,
Et joyeux se revêt de sa robe d'azur.

FILIDAN.

Oserait-on sans crime, au moins sans mille excuses,
Vous faire abandonner l'entretien de vos muses ?

AMIDOR.

Filidan, laissez-moi dans ces divins transports
Décrire la beauté que j'aperçus alors.
Je m'en vais l'attraper. Une beauté céleste
A mes yeux étonnés soudain se manifeste ;
Tant de rares trésors en un corps assemblés,
Me rendirent sans voix, mes sens furent troublés :
De mille traits perçants je ressentis la touche.
Le coral de ses yeux, et l'azur de sa bouche,
L'or bruni de son teint, l'argent de ses cheveux ;
L'ébène de ses dents digne de mille vœux,
Ses regards sans arrêt, sans nulles étincelles,
Ses beaux tétins longuets cachés sous ses aisselles,
Ses bras grands et menus, ainsi que des fuseaux,
Ses deux cuisses sans chair, ou plutôt deux roseaux,
La grandeur de ses pieds, et sa petite taille,
Livrèrent à mon cœur une horrible bataille.

FILIDAN.

Ah Dieu ! qu'elle était belle ! O roi des beaux esprits,
Vis-tu tant de beautés ? Ah ! que j'en suis épris.
Dis-moi ce qu'elle fit, et contente mon âme
Qui sent déjà pour elle une secrète flamme.

AMIDOR.

Inventons un discours qui n'aura point de sens.
Elle me dit ces mots pleins de charmes puissants :
Favori d'Apollon, dont la verve extatique
Anime les ressorts d'une âme frénétique,
Et par des visions produit mille plaisirs
Qui charment la vigueur des plus nobles désirs ;
Apprends à révérer par un fatal augure
De ma pudicité l'adorable figure.

FILIDAN.

O merveilleux discours, ô mots sentencieux,
Capables d'arrêter les plus audacieux.
Dieux ! qu'en toutes façons cette belle est charmante,
Et que je sens pour elle une ardeur véhémente.
Ami, que te dit-elle encore outre cela ?

AMIDOR.

Elle me dit : adieu : puis elle s'en alla.

FILIDAN.

J'adore en mon esprit cette beauté divine,
Qui sans doute du ciel tire son origine.
Je me meurs, Amidor, du désir de la voir.
Quand aurai-je cet heur ?

AMIDOR.

Peut-être sur le soir :
Quand la brunette nuit développant ses voiles,
Conduira par le ciel le grand bal des étoiles.

FILIDAN.

O merveilleux effet de ses rares beautés !
Incomparable amas de nobles qualités !
Déjà de liberté mon âme est dépourvue :
Le récit m'a blessé, je mourrai de sa vue.
Prépare-toi, mon cœur, à mille maux divers.

AMIDOR.

Adieu, sur ce sujet je vais faire des vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras, Amidor, je t'en prie,
Tandis pour soulager l'excès de ma furie,
Je m'en vais soupirer l'ardeur de mon amour,
Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

SCÈNE V

FILIDAN.

O dieux ! qu'une beauté parfaitement décrite
De désirs amoureux en nos âmes excite !
Et que la poésie a des charmes puissants
Pour gagner nos esprits et captiver nos sens.
Par un ordre pompeux de paroles plaisantes,

Elle rend à nos yeux les choses si présentes
Que l'on pense en effet les connaître et les voir,
Et le cœur le plus dur s'en pourrait émouvoir.
C'est chose étrange aussi d'éprouver que mon âme
Soit jusques à ce point susceptible de flamme ;
Et que le seul récit d'une extrême beauté
Puisse rendre à l'instant mon esprit arrêté.
Mais quoi ? tous les matins je me tâte et m'essaie,
Et crois sentir au cœur quelque amoureuse plaie,
Sans savoir toutefois qui cause ce tourment :
Si bien que quand je sors je m'enflamme aisément.
La première beauté qu'en chemin je rencontre,
Qui de quelques attraits me vient faire la montre,
D'un seul de ses regards me rend outrepercé,
Et fait bientôt mourir un cœur déjà blessé,
Même si je n'en vois comme je les désire,
Qu'un ami seulement s'approche pour me dire :
Je viens de voir des yeux, ah ! c'est pour en mourir ;
Aussitôt je me meurs, je ne fais que courir,
Je vais de toutes parts pour offrir ma franchise
A ces yeux inconnus dont mon âme est éprise.
Mais jamais nul récit ne m'a si fort touché :
J'étais à son discours par l'oreille attaché,
Et mon âme aussitôt d'un doux charme enivrée,
S'est à tant de beautés innocemment livrée.
O merveilleux tableau de mille doux attraits
Qu'une muse en mon cœur a doucement pourtraits !
Ouvrage sans pareil, agréable peinture
Du plus beau des objets qu'ait produit la nature :
Adorable copie, et dont l'original
N'est que d'or et d'azur, d'ébène et de coral,
Et tant d'autres trésors que mon âme confuse
Admirait au récit de cette docte Muse,
Dieux que je vous chéris ! et que pour vous aimer
Je sens de feux plaisants qui me vont consommer !
Mais, aimable beauté que j'adore en idée,
Par qui ma liberté se trouve possédée,
Quel bienheureux endroit de la terre ou des cieux
Jouit du bel aspect de vos aimables yeux ?
Aux traits de la pitié soyez un peu sensible :
Soulagez votre amant, et vous rendez visible :

Beauté, je vais mourir si je tarde à vous voir.
Quel moyen dans mon mal d'attendre jusqu'au soir ?
Je n'en puis plus, beauté dont je porte l'image,
Mon désir violent se va tourner en rage :
Je pâme, je me meurs : O céleste beauté
En quel excès de maux m'as-tu précipité ?

SCÈNE VI

HESPÉRIE, FILIDAN.

HESPÉRIE.

Cet amant s'est pâmé dès l'heure qu'il m'a vue ;
De quels traits, ma beauté, le ciel t'a-t-il pourvue ?
En sortant du logis je ne puis faire un pas
Que mes yeux aussitôt ne causent un trépas.
Pour moi je ne sais plus quel conseil je dois suivre.
Le monde va périr, si l'on me laisse vivre ;
Dieux ! que je suis à craindre ! est-il rien sous les cieux
Au genre des humains plus fatal que mes yeux ?
Quand je fus mise au jour, la nature peu fine
Pensant faire un chef-d'œuvre avançait sa ruine.
On compterait plutôt les feuilles des forêts,
Les sablons de la mer, les épis de Cérès [1],
Les fleurs dont au printemps la terre se couronne,
Les glaçons de l'hiver, les raisins de l'automne,
Et les feux qui des nuits assistent le flambeau,
Que le nombre d'amants que j'ai mis au tombeau.
Celui-ci va mourir, lui rendrai-je la vie ?
Je le puis d'un seul mot, la pitié m'y convie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualités [2] !

HESPÉRIE.

Il n'est pas mort encore, il rêve à mes beautés.
Le dois-je secourir ? j'en ai la fantaisie.
Mais ceux qui me verraient mourraient de jalousie.
Que mon sort est cruel ! je ne fais que du mal ;

1. Quelques éditions portent : *épics* de Cérès.
2. *Coral*, corail. (Ronsard.)

Et ne puis faire un bien sans tuer un rival,
Je ne puis ouvrir l'œil sans faire une blessure,
Ni faire un pas sans voir une âme à la torture.
Si fuyant ces malheurs je rentre en la maison,
Ceux qui servent chez nous tombent en pâmoison,
Ils cèdent aux rigueurs d'une flamme contrainte,
Et tremblent devant moi de respect et de crainte,
Ils ne sauraient me voir sinon en m'adorant,
Ni me dire un seul mot sinon en soupirant.
Ils baissent aussitôt leur amoureuse bouche,
Pour donner un baiser aux choses que je touche.
Toutefois ma beauté les fait si bien ravir,
Qu'ils s'estiment des rois dans l'heur de me servir.
A table je redoute un breuvage de charmes ;
Ou qu'un d'eux ne me donne à boire de ses larmes.
Je crains que quelqu'amant n'ait avant son trépas
Ordonné que son cœur servît à mes repas.
Souvent sur ce penser en mangeant je frissonne:
Croyant qu'on le déguise, et qu'on me l'assaisonne :
Pour mettre dans mon sein par ce trait décevant,
Au moins après la mort ce qu'il ne put vivant.
Les amants sont bien fins au plus fort de leur rage,
Et sont ingénieux mêmes à leur dommage.
On dresse pour m'avoir cent pièges tous les jours.
Mon père aussi me veille, et craint tous ces amours.
Glorieux de m'avoir aux dieux il se compare,
Et quelquefois ravi d'un miracle si rare,
Doute s'il me fit naître, ou si je vins des Cieux.
Dans la maison sans cesse on a sur moi les yeux,
Lui plein d'étonnement, mes sœurs pleines d'envie,
Les autres pleins d'amour ; belle, mais triste vie !
Une beauté si grande est-elle à désirer ?
Mais j'aperçois mon père, il me faut retirer.

SCÈNE VII

LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN.

LYSANDRE.

Il est vrai qu'il est temps de penser à vos filles.

Elles sont toutes trois vertueuses, gentilles,
D'âge à les marier, puis vous avez du bien ;
Ne différez donc plus, la garde n'en vaut rien.

ALCIDON.

Lysandre, il est certain : mais pour choisir un gendre,
Il s'en présente tant, qu'on ne sait lequel prendre.
Puis je suis d'une humeur que tout peut contenter,
Pas un d'eux à mon gré ne se doit rejeter.
S'il est vieux il rendra sa famille opulente ;
S'il est jeune, ma fille en sera plus contente ;
S'il est beau, je dis lors, beauté n'a point de prix ;
S'il a de la laideur, la nuit tous chats sont gris ;
S'il est gai, qu'il pourra réjouir ma vieillesse :
Et s'il est sérieux, qu'il a de la sagesse ;
S'il est courtois, sans doute il vient d'un noble sang ;
S'il est présompteux, il sait tenir son rang.
S'il est entreprenant, c'est qu'il a du courage ;
S'il se tient à couvert, il redoute l'orage ;
S'il est prompt, on perd tout souvent pour différer ;
S'il est lent, pour bien faire il faut considérer,
S'il révère les dieux, ils lui seront prospères ;
S'il trompe pour gagner, il fera ses affaires ;
Enfin quelque parti qui s'ose présenter,
Toujours je trouve en lui de quoi me contenter.

LYSANDRE.

Que sert donc, Alcidon, une plus longue attente,
Si vous trouvez partout quelqu'un qui vous contente.

ALCIDON.

Quand je choisis un gendre, un qui va survenir
Me plaît, et du premier m'ôte le souvenir ;
Si pour s'offrir à moi quelque troisième arrive,
Je trouve quelque chose en lui qui me captive.

LYSANDRE.

Mais pour en bien juger, et pour faire un bon choix,
Il faut dans la balance en mettre deux ou trois ;
Ceux de qui le talent plus solide vous semble,
Les peser mûrement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que je ne puis ; que sert de le nier ?
Je conclus sans faillir toujours pour le dernier.

LYSANDRE.

Votre esprit est étrange.

FILIDAN.

Objet de mon martyre !

ALCIDON.

Dieux! qu'est-ce que j'entends ?

LYSANDRE.

Quelque amant qui soupire.

ALCIDON.

Sa prunelle mourante à peine voit le jour.

FILIDAN.

Est-ce toi, cher ami, père de mon amour ?

ALCIDON.

Sans doute il est épris de l'une de mes filles.

FILIDAN.

Merveille de nos jours, astre luisant qui brilles
Dans le ciel des beautés, viens te montrer à moi :
Regarde si je manque ou d'ardeur ou de foi :
Fais-toi voir à mes yeux, viens soulager ma peine :
Que te sert d'affecter le titre d'inhumaine ?
Prends pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas,
Les dieux n'ignorent rien, du moins vois mon trépas :
Doutes-tu de mes feux ? apprends-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en vérité sa passion me touche,
Son amour m'a rendu tout saisi de pitié ;
Aussi n'est-il rien tel qu'une belle amitié.

LYSANDRE.

Il est déjà vaincu.

ALCIDON.

J'aimerais mieux un gendre
Qui chérît sa moitié d'un amour aussi tendre,
Qu'un qui posséderait les plus riches trésors,
Et toutes les beautés de l'esprit et du corps.
Le savoir et les biens, sans la flamme amoureuse,
Ne purent jamais rendre une alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez, mes chers amis, de flatter mon malheur :
Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez-vous, mon fils, ayez bonne espérance.

Je veux récompenser cette rare constance.
J'entrepends de guérir vos désirs enflammés.
Vous aurez aujourd'hui celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-je obtenir de vous le bonheur que j'espère?
Ah! je vous nommerai mon salut et mon père.

ALCIDON.

Croyez que dès ce soir je vous rendrai content.

LYSANDRE.

Quand un autre viendra vous en direz autant.

ALCIDON.

Je veux dedans ce jour, sans prendre un plus long terme,
Choisir ceux qu'il me faut, d'une volonté ferme.

LYSANDRE.

C'est beaucoup pour un jour.

FILIDAN.

Me la ferez-vous voir?

ALCIDON.

Oui, prenez bon courage. Adieu jusqu'à ce soir.

FILIDAN.

Que ce retardement pour voir ces divins charmes,
Me doit coûter encor de soupirs et de larmes.

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

PHALANTE, MÉLISSE.

PHALANTE.

Rigoureuse Mélisse, à qui réservez-vous
Ce cœur si plein d'orgueil, si rempli de courroux?

MÉLISSE.

Phalante, à nul de ceux que l'on voit sur la terre.

PHALANTE.

Voulez-vous à l'amour toujours faire la guerre ?

MÉLISSE.

Non, mais quand je verrais le plus beau des humains,
Il ne peut en m'aimant avoir que des dédains.

PHALANTE.

D'où vous vient cette humeur?

MÉLISSE.

Je veux bien vous l'apprendre.
Après ce que j'ai lu de ce grand Alexandre,
Ce dieu de la valeur, vainqueur de l'univers,
Qui dans si peu de temps fit tant d'exploits divers,
Beau, courtois, libéral, adroit, savant et sage,
Qui trouva tout danger moindre que son courage;
Qui borna son empire où commence le jour,
Je ne puis rien trouver digne de mon amour.
C'est lui dont le mérite a captivé mon âme,
C'est lui pour qui je sens une amoureuse flamme,
Et doit-on s'étonner si ce puissant vainqueur
Ayant dompté la terre, a su dompter mon cœur?

PHALANTE.

Mais c'est une chimère où votre amour se fonde :
Car que vous sert d'aimer ce qui n'est plus au monde?

MÉLISSE.

Nommer une chimère un héros indompté?
O Dieux! puis-je souffrir cette témérité?

PHALANTE.

Mélisse mon désir, n'entrez pas en colère,
Mais au moins dites-moi, comment se peut-il faire
D'aimer un inconnu, que vous ne pouvez voir,
Et dont se peut l'idée à peine concevoir?

MÉLISSE.

Appeler inconnu, celui de qui l'histoire
A décrit les beaux faits tout rayonnants de gloire,
De qui la renommée épandue en tous lieux
Couvre toute la terre, et s'étend jusqu'aux cieux?
Ce manque de raison n'est pas compréhensible.

PHALANTE.

Mais j'appelle inconnu ce qui n'est pas visible.

MÉLISSE.

Je le connais assez, je le vois tous les jours,
Je lui rends mes devoirs, et lui dis mes amours.

PHALANTE.

Quoi? vous parlez à lui?

MÉLISSE.

Je parle à son image,
Qui garde tous les traits de son charmant visage.

PHALANTE.

Une image à mon gré ne charme point les yeux.

MÉLISSE.

Toutefois en image on adore les dieux.

PHALANTE.

Où l'avez-vous trouvée?

MÉLISSE.

Un tome de Plutarque
M'a fourni le portrait de ce divin monarque.
Et pour le mieux chérir je le porte en mon sein.

PHALANTE.

Quittez, belle, quittez cet étrange dessein.
Ce vaillant Alexandre, agréable Mélisse,
N'a plus aucun pouvoir de vous rendre service.

MÉLISSE.

Quoi? pour mon serviteur voudrais-je un si grand roi?
De qui tout l'univers a révéré la loi?
Phalante, il était né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'une amour qui n'a point de seconde.
Mais vous feriez bien mieux de choisir un amant
Qui pourrait en effet vous chérir constamment;
Un homme comme moi, dont l'extrême richesse
Peut de mille plaisirs combler votre jeunesse.

MÉLISSE.

Pensez-vous par ce charme abuser mes esprits?
Quittez ce vain espoir, j'ai vos biens à mépris.
Osez-vous comparer quelque pauvre héritage,
Quelque champ malheureux qui vous vint en partage,
Aux trésors infinis de ce grand conquérant?
Qui prodiguait les biens du pays odorant,
De la Perse, et de l'Inde, et souvent à des princes
Comme présents légers a donné des provinces?

PHALANTE.

Mais où sont ces trésors ? les avez-vous ici?

MÉLISSE.

Comme il les méprisait, je les méprise aussi.

PHALANTE.

Je perds ici le temps, elle est préoccupée
Par cette folle amour dont sa tête est frappée.
Je vais voir ses parents. Ils me recevront mieux :
Mes grands biens me rendront agréable à leurs yeux.
De la guérir sans eux je n'ose l'entreprendre.
Adieu jusqu'au revoir, l'amante d'Alexandre.

MÉLISSE.

Adieu, mortel chétif, qui t'oses comparer
A ce vaillant héros que tu dois adorer.

SCÈNE II

HESPÉRIE, MÉLISSE.

HESPÉRIE.

Ma sœur, dites le vrai, que vous disait Phalante ?

MÉLISSE.

Il me parlait d'amour.

HESPÉRIE.

O la ruse excellente !
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader ?

MÉLISSE.

Ne flattez point, ma sœur, votre esprit de la sorte.
Phalante me parlait de l'amour qu'il me porte :
Que si je veux fléchir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un état heureux.
Mais quoi ? jugez, ma sœur, quel conseil je dois prendre :
Et si je puis l'aimer, aimant un Alexandre.

HESPÉRIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien moqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon cœur.
Mais, ma sœur, croyez-moi, n'en prenez point la peine.
En vain vous me direz que je suis inhumaine :
Que je dois par pitié soulager ses amours :

Cent fois le jour j'entends de semblables discours,
Je suis de mille amants sans cesse importunée ;
Et crois qu'à ce tourment le ciel m'a destinée.
L'on me vient rapporter : Lysis s'en va mourir ;
D'un regard pour le moins venez le secourir ;
Eurylas s'est plongé dans la mélancolie ;
L'amour de Licidas s'est tournée en folie ;
Périandre a dessein de vous faire enlever ;
Une flotte d'amants vient de vous arriver ;
Si Corylas n'en meurt il sera bien malade ;
Un roi pour vous avoir envoie une ambassade ;
Tirsis vous idolâtre et vous dresse un autel ;
C'est pour vous ce matin que s'est fait un duel ;
Aussi de mon portrait chacun veut la copie.
C'est pour moi qu'est venu le roi d'Éthiopie :
Hier j'en blessai trois d'un regard innocent :
D'un autre plus cruel j'en fis mourir un cent.
Je sens, quand on me parle, une haleine de flamme.
Ceux qui n'osent parler m'adorent en leur âme.
Mille viennent par jour se soumettre à ma loi.
Je sens toujours des cœurs voler autour de moi.
Sans cesse des soupirs sifflent à mes oreilles.
Mille vœux élancés m'entourent comme abeilles.
Les pleurs près de mes pieds courent comme torrents.
Toujours je pense ouïr la plainte des mourants ;
Un regret, un sanglot, une voix languissante,
Un cri désespéré d'une douleur pressante,
Un je brûle d'amour, un hélas je me meurs !
La nuit je n'en dors point, je n'entends que clameurs
Qui d'un trait de pitié s'efforcent de m'atteindre :
Voyez, ma chère sœur, suis-je pas bien à plaindre ?

MÉLISSE.

Il faut vous détromper : il n'en est pas ainsi.
Ce nouvel amoureux qui me parlait ici,
Qui se promet de rendre une fille opulente...

HESPÉRIE.

Quoi? voulez-vous encor me parler de Phalante?
Que vous êtes cruelle !

MÉLISSE.

Ecoutez un moment,
Je veux vous annoncer que ce nouvel amant...

HESPÉRIE.

Ah! bonsdieux que d'amants! qu'un peu je me repose :
N'entendrai-je jamais discourir d'autre chose?

MÉLISSE.

Mais laissez-moi donc dire.

HESPÉRIE.

Ah! Dieux, quelle pitié!
Si vous avez pour moi tant soit peu d'amitié;
Ne parlons plus d'amour, souffrez que je respire.

MÉLISSE.

Vous ignorez, ma sœur, ce que je vous veux dire.

HESPÉRIE.

Je sais tous les discours de tous ces amoureux.
Qu'il brûle, qu'il se meurt, qu'il est tout langoureux,
Que jamais d'un tel coup âme ne fut atteinte,
Que pour avoir secours il vous a fait sa plainte,
Que vous me suppliez d'avoir pitié de lui,
Et qu'au moins d'un regard j'allège son ennui.

MÉLISSE.

Ce n'est point tout cela.

HESPÉRIE.

Quelque chose de même.

MÉLISSE.

Qu'il ne vous aime point, mais que c'est moi qu'il aime.

HESPÉRIE.

Ah! ma sœur, quelle ruse afin de m'attraper!

MÉLISSE.

Comment par ce discours pourrais-je vous tromper?

HESPÉRIE.

Par cette habileté vous pensez me séduire;
Et dessous votre nom me conter son martyre.

SCÈNE III

SESTIANE, MÉLISSE, HESPÉRIE.

SESTIANE.

Quels sont vos différends? les pourrait-on savoir?

MÉLISSE.

Vous saurez que Phalante était venu me voir,
Il m'a parlé d'amour, et ma sœur trop crédule
Dit que c'était pour elle, et que je dissimule.

HESPÉRIE.

Que vous sert de parler contre la vérité,
Et de chercher pour lui cette subtilité?

MÉLISSE.

Vous aimez votre erreur quelque chose qu'on die.

SESTIANE.

Vraiment c'est un sujet pour une comédie :
Et si l'on le donnait aux esprits d'à présent,
Je pense que l'intrigue en serait bien plaisant.
Souvent ces beaux esprits ont faute de matière.

MÉLISSE.

Mais pourrait-il fournir pour une pièce entière?

SESTIANE.

Il ne faudrait qu'y coudre un morceau de roman,
Ou trouver dans l'histoire un bel événement,
Pour rendre de tout point cette pièce remplie,
Afin qu'elle eût l'honneur de paraître accomplie.

MÉLISSE.

Qui voudrait anoblir le théâtre françois,
Et former une pièce avec toutes ses lois,
Divine, magnifique, il faudrait entreprendre
D'assembler en un jour tous les faits d'Alexandre.

SESTIANE.

Vous verriez cent combats avec trop peu d'amour.
Je me moque pour moi de la règle d'un jour.

HESPÉRIE.

On ferait de ma vie une pièce admirable,
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agréable.
Car vous autres, jugez, qui savez les romans,
Si la belle Angélique eut jamais tant d'amants.

SESTIANE.

Voici ce bel esprit dont la veine est hardie,
Nous pourrons avec lui parler de comédie.

SCÈNE IV

SESTIANE, AMIDOR, MÉLISSE, HESPÉRIE.

SESTIANE.

J'ai ce matin appris un nouveau compliment,
Laissez-moi repartir.

AMIDOR.

Je salue humblement
L'honneur des triples sœurs, les trois belles Charites.

SESTIANE.

Nous mettons nos beautés aux pieds de vos mérites.

AMIDOR.

De quoi s'entretenait votre esprit aime-vers?

SESTIANE.

Nous discourions ici sur des sujets divers.

MÉLISSE.

Nous parliòns des exploits du vaillant Alexandre.

AMIDOR.

Ce grand roi qui cent rois enfanta de sa cendre?
Cet enfant putatif de grand Dieu foudroyant?
Ce torrent de la guerre, orgueilleux, ondoyant?
Ce Mars plus redouté que cent mille tempêtes?
Ce bras qui fracassa cent millions de têtes?

MÉLISSE.

Je vous aime, Amidor, de le louer ainsi.

HESPÉRIE.

Savez-vous un sujet dont nous parlions aussi?
D'une dont la beauté peut aisément prétendre
D'avoir plus de captifs, que n'en fit Alexandre.

AMIDOR.

Donc je la nommerais Cyprine dompte-cœur,
Qui d'un trait doux-poignant subtilement vainqueur,
Et du poison sucré d'une friande œillade
Rendrait des regardants la poitrine malade.

HESPÉRIE.

Jugez en vérité, laquelle est-ce de nous?

AMIDOR.

Je ne puis, sans de deux encourir le courroux,

Pour un tel jugement le beau pasteur de Troie
Aux Argives flambeaux donna sa ville en proie.
Il ne faut point juger des grandes déités.
Je puis nommer ainsi vos célestes beautés.

SESTIANE.

O dieux ! qu'il a d'esprit, mais il faut que je die
Que nous parlions aussi touchant la comédie :
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

C'est le charme du temps :
Mais le nombre est petit des auteurs importants
Qui sachent entonner un carme magnifique,
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.
Pour moi je sens ma verve aimer les grands sujets.
Je cède le comique à ces esprits abjects,
Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
Au grossier appétit d'une âme populaire :
Puis je vois qu'une intrigue embrouille le cerveau.
On trouve rarement quelque sujet nouveau :
Il faut les inventer ; et c'est là l'impossible.
C'est tenter sur Neptune un naufrage visible.
Mais un esprit hardi, savant et vigoureux,
D'un tragique accident est toujours amoureux ;
Et sans avoir recours à l'onde Aganippide,
Il puise dans Sophocle, ou dedans Euripide.

SESTIANE.

Toutefois le comique étant bien inventé,
Peut être ravissant quand il est bien traité.
Dites, approuvez-vous ces règles de critiques,
Dont ils ont pour garants tous les auteurs antiques,
Cette unité de jour, de scène, d'action ?

AMIDOR.

Cette sévérité n'est qu'une illusion.
Pourquoi s'assujettir aux grotesques chimères
De ces emmaillottés dans leurs règles austères ?
Qui n'osent de Phébus attendre le retour,
Et n'aiment que des fleurs qui ne durent qu'un jour ?
Il faudrait tout quitter ; car en traitant les fables,
Ou certains accidents d'histoires véritables,
Comment représenter en observant ces lois,
Un sujet en un jour qui se passe en un mois ?

Comment fera-t-on voir en une même scène,
La ville de Corinthe avec celle d'Athène ?
Pour la troisième loi, la belle invention !
Il ne faudrait qu'un acte avec une action.

SESTIANE.

Toutefois ces esprits critiques, et sévères,
Ont leurs raisons à part qui ne sont pas légères.
Qu'il faut poser le jour, le lieu qu'on veut choisir.
Ce qui vous interrompt ôte tout le plaisir :
Tout changement détruit cette agréable idée,
Et le fil délicat dont votre âme est guidée.
Si l'on voit qu'un sujet se passe en plus d'un jour,
L'auteur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour,
Il m'a fait sans dormir passer des nuits entières :
Excusez le pauvre homme, il a trop de matières,
L'esprit est séparé : le plaisir dit adieu.
De même arrive-t-il si l'on change de lieu.
On se plaint de l'auteur : il m'a fait un outrage :
Je pensais être à Rome, il m'enlève à Carthage.
Vous avez beau chanter ; et tirer le rideau :
Vous ne m'y trompez pas, je n'ai point passé l'eau.
Ils désirent aussi que d'une haleine égale,
On traite sans détour l'action principale.
En mêlant deux sujets, l'un pour l'autre nous fuit :
Comme on voit s'échapper deux lièvres que l'on suit.
Ce sont là leurs raisons, si j'ai bonne mémoire.
Je me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

AMIDOR.

L'esprit avec ces lois n'embrasse rien de grand.
La diversité plaît, c'est ce qui nous surprend ;
Dans un même sujet cent beautés amassées,
Fournissent un essai de diverses pensées.
Par exemple, un rival sur l'humide élément
Qui ravit une infante aux yeux de son amant,
Un père en son palais qui regrette sa perte :
La belle qui soupire en une île déserte :
L'amant en terre ferme au plus profond d'un bois,
Qui conte sa douleur d'une mourante voix :
Puis arme cent vaisseaux, délivre sa princesse,
Et triomphant ramène et rival et maîtresse :
Cependant le roi meurt, on le met au tombeau,

Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau :
Le royaume est vacant, la province est troublée,
Des plus grands du pays la troupe est assemblée,
La discorde est entre eux, tout bruit dans le palais,
La princesse survient, qui les remet en paix,
Et ressuyant ses yeux, comme reine elle ordonne
Que son fidèle amant obtienne la couronne.
Voyez si cet amas de grands événements,
Capables d'employer les plus beaux ornements,
Trois voyages sur mer, les combats d'une guerre,
Un roi mort de regret que l'on a mis en terre,
Un retour au pays, l'appareil d'un tombeau,
Les états assemblés pour faire un roi nouveau,
Et la princesse en deuil qui les y vient surprendre,
En un jour, en un lieu, se pourraient bien étendre?
Voudriez-vous perdre un seul de ces riches objets ?

SESTIANE.

Vous n'auriez autrement que fort peu de sujets.
Je veux vous en dire un que vous pourriez bien faire.

AMIDOR.

Dites, je l'entreprends s'il a l'heur de me plaire.

SESTIANE.

On expose un enfant dans un bois écarté,
Qui par une tigresse est un temps allaité :
La tigresse s'éloigne, on la blesse à la chasse,
Elle perd tout son sang, on la suit à la trace,
On la trouve, et l'enfant que l'on apporte au roi,
Beau, d'un fixe regard, incapable d'effroi.
Le roi l'aime, il l'élève, il en fait ses délices,
On le voit réussir en tous ses exercices.
Voilà le premier acte : et dans l'autre suivant
Il s'échappe, et se met à la merci du vent.
Il aborde en une île, où l'on faisait la guerre :
Au milieu d'un combat il vient comme un tonnerre,
Prend le faible parti, relève son espoir ;
Un roi lui doit son sceptre, et désire le voir ;
Il veut en sa faveur partager sa couronne :
Sa fille en le voyant à l'amour s'abandonne :
Un horrible géant du contraire parti
Fait semer un cartel, il en est averti,
Il se présente au champ, il se bat, il le tue ;

Voilà des ennemis la fortune abattue,
Enfin dedans cet acte, il faudrait de beaux vers
Pour dire ses amours et ses combats divers.

AMIDOR.

Ce sujet est fort beau, grave, doux, magnifique;
Et si je le comprends, il est tragicomique.

SESTIANE.

La princesse en l'autre acte, avec son cher amant
Se trouve au fond d'un bois.

AMIDOR.

Nommez-le Lisimant,
La princesse, Chloris, pour plus d'intelligence.

SESTIANE.

Chloris donc en ce bois cède à sa violence:
Elle en a deux gémeaux qu'elle élève en secret.

MÉLISSE.

Ma sœur, voici mon père.

SESTIANE.

Ah! que j'ai de regret:
C'était là le plus beau.

AMIDOR.

Sa rencontre est moleste.

SESTIANE.

Quelque jour, Amidor, je vous dirai le reste.

SCÈNE V

ALCIDON, SESTIANE, HESPÉRIE, MÉLISSE, AMIDOR.

ALCIDON.

Je vous cherchais partout, mes filles, qu'est ceci?
Dieux! quelle liberté? retirez-vous d'ici.
Ce n'est pas votre fait de parler à des hommes.

SESTIANE.

Au moins remarquez bien l'endroit où nous en sommes.

ALCIDON.

C'est à moi de les voir, et d'en faire le choix,
Allez, je veux bientôt vous pourvoir toutes trois.

SCÈNE VI

AMIDOR, ALCIDON.

AMIDOR.

Il faut faire l'amant de l'une de ces belles.

ALCIDON.

Est-ce que vous avez quelque dessein pour elles?

AMIDOR.

Ce mont si merveilleux en Sicile placé,
Sous qui gémit le corps d'Encelade oppressé,
Vomissant des brasiers de sa brûlante gorge,
Ce tombeau d'Empédocle, où Vulcain fait sa forge,
Où Bronte le nerveux, cet enfumé démon,
Travaille avec Sterope, et le nud Pyracmon,
Dans son ventre ensouffré n'eut jamais tant de flamme,
Qu'une de ces beautés en versa dans mon âme.

ALCIDON.

Que cet homme est savant dedans l'antiquité!
Il sait mêler la fable avec la vérité:
Il connaît les secrets de la philosophie;
Et même est entendu dans la cosmographie.
Vous êtes amoureux? et qu'est-ce que l'amour?

AMIDOR.

C'est ce Dieu génitif, par qui l'on voit le jour,
Qui perça l'embarras de la masse première,
Débrouilla le chaos, fit sortir la lumière,
Ordonna le manoir à chacun élément,
Aux globes azurins donna le mouvement,
Remplit les végétaux de semence féconde;
Et par les embryons éternisa le monde.

ALCIDON.

Son esprit me ravit, son savoir me confond.
O dieux! qu'il est subtil et solide, et profond!
Je ne vois rien si beau qu'un savoir admirable,
C'est un riche trésor à tous biens préférable.
C'est un flambeau divin que l'on doit respecter.
Allez, je vous estime, et vous veux contenter;
Venez ici ce soir, je vous donne ma fille.

Vous ferez quelque jour l'honneur de ma famille.

AMIDOR.

Adieu, grand producteur de trois rares beautés.
Le ciel donne à vos jours mille félicités.
Clothon d'or et de soie en compose la trame,
Et la fière Atropos de longtemps ne l'entame.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

FILIDAN, ARTABAZE.

FILIDAN.

Quand te pourrai-je voir, ô beauté que j'adore ?
Hélas ! que ce désir me pique et me dévore !

ARTABAZE.

Pauvre homme, je t'entends sans cesse soupirer.
Tu ne fais que te plaindre et te désespérer.
Je suis l'effroi de ceux qui semblent redoutables,
Mais sache que je suis l'espoir des misérables.
Est-ce quelque tyran qui triomphe de toi ?
Et qui te fait servir sous son injuste loi ?
Jupiter dans les cieux peut garder son tonnerre :
Je dompte ces marauds et j'en purge la terre.
Est-ce quelque brigand qui t'emporte ton bien?
Quelque part qu'il se cache, il ne lui sert de rien.
J'escalade les monts, je descends aux abîmes,
Il n'est point contre moi d'asile pour les crimes.

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABAZE.

Quel accident fatal
T'a-t-il fait exiler de ton pays natal ?

Je veux te redonner la grâce de ton prince,
Ou mon juste courroux détruira sa province.

FILIDAN.

Ce n'est point là mon mal, mes ennuis sont plus grands.

ARTABAZE.

Regrettes-tu quelqu'un de tes plus chers parents ?
Si c'est qu'après sa mort il te fâche de vivre,
Je vais jusqu'aux enfers et je te le délivre.

FILIDAN.

Ma douleur est bien autre, ô merveilleux vainqueur.

ARTABAZE.

Est-ce une maladie?

FILIBAN.

Oui, qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

C'est une maladie? ah! qu'elle est attrapée.
J'extermine les maux du vent de mon épée.
Mais il faut en user en diverses façons,
Ou feindre une estocade, ou des estramaçons,
Selon les maux divers.

FILIDAN.

Ce pouvoir est étrange.

ARTABAZE.

Quel est donc votre mal ?

FILIDAN.

Mon mal vient d'un mélange
D'ébène, d'or, d'argent, d'azur et de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a causé votre mal.
N'avait-on point mêlé quelque jus de racine
Pour donner le passage à cette médecine ?

FILIDAN.

Hélas ! roi des vaillants, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaît fort.

FILIDAN.

Je suis près du trépas,
Pour un philtre amoureux que j'ai pris par l'oreille.

ARTABAZE.

Vraiment vous me contez une étrange merveille.
Un philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Écoutez-moi, bons dieux!
J'entends un doux récit du coral de deux yeux;
De l'azur d'une bouche.

ARTABAZE.

Ah dieux! il me fait rire.
C'est de l'azur des yeux que vous me voulez dire.
Du coral d'une bouche?

FILIDAN.

Attendez un moment.
C'est doncques l'un ou l'autre.

ARTABAZE.

Ah! vous êtes amant
De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'ivoire?

FILIDAN.

L'ivoire n'en est pas, si j'ai bonne mémoire.
Mais c'est un tel amas de parfaites beautés,
De trésors infinis, de rares qualités,
Que je suis, pour les voir, dans un désir extrême.

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de la nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoi, vous la connaissez?

ARTABAZE.

Ah! si je la connois!
Cette nymphe m'adore, elle vit sous mes lois.

FILIDAN.

Quelle vive douleur a mon âme saisie?
Fallait-il à mes maux joindre la jalousie?
Ne suffisait-il pas de languir sans la voir?

ARTABAZE.

J'en pourrai bien ranger d'autres sous mon pouvoir;
Je me suis engagé de vous donner remède,
J'ai pitié de vos maux, allez, je vous la cède.

FILIDAN.

O prince généreux, courtois et libéral,
Donc j'obtiendrai par vous cet azur, ce coral?
De gloire et de bonheur le ciel vous environne,
Que j'embrasse vos pieds.

ARTABAZE.

Allez, je vous la donne.

SCÈNE II

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR.

ARTABAZE.
Cet homme est furieux, retirons-nous d'ici.
FILIDAN.
Pour quelle occasion le craignez-vous ainsi?
ARTABAZE.
Quand je l'ai vu tantôt il s'est mis en furie.
FILIDAN.
Il n'est rien de plus doux, c'est une rêverie.
ARTABAZE.
Toutefois il crachait du creux de ses poumons,
L'épode, l'antistrophe, et cent autres démons.
FILIDAN.
Bannissez cette peur de votre fantaisie.
Cela doit s'appeler fureur de poésie.
ARTABAZE.
C'est là mon seul défaut, je crains les furieux.
FILIDAN.
Quoi? craindre ayant ce bras toujours victorieux?
ARTABAZE.
Je m'enfuis.
FILIDAN.
Demeurez.
ARTABAZE.
Voyez comme il médite.
FILIDAN.
Que craignez-vous?
ARTABAZE.
Je crains que sa rage s'irrite.
FILIDAN.
Rassurez votre esprit, il médite des vers
Pour semer votre nom par tout cet Univers.
Quittez, cher Amidor, vos Muses bien-aimées:
Et venez rendre hommage à ce dompteur d'armées.

ARTABAZE.

M'assurez-vous de lui?

FILIDAN.

C'est le héros du temps.

AMIDOR.

Je vous salue, effroi de tous les combattants,
Qui donnez jalousie à cent têtes royales.

ARTABAZE.

Il a, comme je vois, quelques bons intervalles.
Dites, votre fureur vous prend-elle souvent?
Faites-nous quelque signe au moins auparavant.

AMIDOR.

Ma phébique fureur sert aux héros illustres
Pour prolonger leurs jours d'un million de lustres.
Elle donne aux vaillants les plus beaux de ses traits.
Par exemple, alléguez quelques-uns de vos faits:
Vous verrez ma fureur qui vous les va décrire.

ARTABAZE.

Pour mes faits valeureux je veux bien vous en dire,
Mais trêve de fureur.

FILIDAN.

Ah! ne le craignez pas.

AMIDOR.

Jamais cette fureur ne causa de trépas.

ARTABAZE.

Sachez que j'ai pour nom l'effroyable Artabaze,
Qui monté quelquefois sur le cheval Pégase,
Va jusques sur la nue œillader l'univers.
Pour chercher de l'emploi dans les climats divers,
Puis pour me divertir je vole et je revole
En deux heures ou trois de l'un à l'autre pôle.

AMIDOR.

Son discours thrasonic me plaît extrêmement,
Il aime l'hyperbole, et parle gravement.

ARTABAZE.

Un jour du haut de l'air j'aperçus deux armées.
D'une chaleur pareille au combat animées,
Quand assez à les voir je me fus diverti,
Attendant de me joindre au plus faible parti;
Toujours volait entre eux la victoire douteuse:
Enfin de cet ébat ma valeur fut honteuse:

L'impatiente ardeur me fait fondre sur eux,
Comme un aigle vaillant sur des cygnes peureux :
Je fends de tous côtés, bras, jambes, cuisses, têtes :
Mes grands coups se font craindre ainsi que des tempêtes,
J'attire sur moi seul mille traits opposés :
Mais d'un de mes regards j'abats les plus osés :
Enfin je fis alors, ce qu'à peine on peut croire,
De deux camps ennemis une seule victoire.

AMIDOR.

Cet exploit gigantesque est certes merveilleux.

ARTABAZE.

Comment décririez-vous ce combat périlleux?

AMIDOR.

Au secours Polymnie, Erato, Therpsichore.

ARTABAZE.

Fuyons, cette fureur le va reprendre encore.

FILIDAN.

Demeurez, grand guerrier, ignorez-vous les noms
Des Muses qu'il invoque ?

ARTABAZE.

Il parle à ses démons,
Son œil n'est plus si doux, il fait mille grimaces,
Et mâche entre ses dents de certaines menaces.
Voyez comme il nous lance un regard de travers?

FILIDAN.

C'est de cette façon que l'on fait de bons vers.

ARTABAZE.

Faut-il être en fureur? ce mètier est étrange.
J'aime mieux pour ce coup me passer de louange,
Pour voir faire des vers je n'y prends pas plaisir.

AMIDOR.

J'en ferai donc pour vous avec plus de loisir.
Je veux vous présenter des enfants de ma Muse.

ARTABAZE.

Je vous ferai faveur.

FILIDAN.

Mais à quoi je m'amuse.
Cherchons, mes yeux, cherchons ces aimables appas.

ARTABAZE.

Où courez-vous, ami, ne m'abandonnez pas.

FILIDAN.
Ne craignez rien de lui, croyez en ma parole.
ARTABAZE.
Adieu donc, pauvre amant, que le ciel vous console.

SCENE III

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.
Guerrier, ne craignez rien parmi les vertueux.
Je vois que vous marchez d'un pas majestueux.
Vous avez le regard d'un grand homme de guerre,
Et tel que Mars l'aurait s'il était sur la terre ;
Vous avez le parler grave, sec, résonnant,
Digne de la grandeur d'un Jupiter tonnant.
ARTABAZE.
Il est vrai.
AMIDOR.
J'ai produit une pièce hardie,
Un grand effort d'esprit, c'est une tragédie,
Dont on verra bientôt cent poètes jaloux.
Mais j'aurais grand besoin qu'un homme tel que vous,
Pour faire bien valoir cet excellent ouvrage,
Voulût représenter le premier personnage.
ARTABAZE.
Oui, je l'entreprendrai, s'il est digne de moi.
AMIDOR.
C'est le grand Alexandre.
ARTABAZE.
Oui, puisque ce grand roi,
Par qui se vit l'Asie autrefois possédée,
Avait de ma valeur quelque légère idée.
AMIDOR.
J'ai le rôle en ma poche, il est fort furieux,
Car je lui fais tuer ceux qu'il aime le mieux.
ARTABAZE.
C'est donc quelque démon, quelque bête effroyable.
Ah ! ne le tirez point.

AMIDOR.

Ce n'est rien de semblable.
Cela n'est qu'un écrit.

ARTABAZE.

Quoi, qui donne la mort ?
Vous êtes donc sorcier ?

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE

Ah dieux ! je suis perdu, ma valeur ni mes armes
Ne sont point par malheur à l'épreuve des charmes.

AMIDOR.

Ce ne sont que des vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me fait peur.

AMIDOR.

Si vous craignez l'écrit, je les dirai par cœur.
Voyons si sur-le-champ vous les pourriez apprendre.

ARTABAZE.

Je le veux.

AMIDOR.

Dites donc « Je suis cet Alexandre. »

ARTABAZE.

« Je suis cet Alexandre. »

AMIDOR.

« Effroi de l'Univers. »

ARTABAZE

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah ! dieux ! dites vos vers.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot qu'en dire davantage,
Je me condamnerais en tenant ce langage.

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur !

ARTABAZE.

Ce trait est captieux,
Afin que j'abandonne un titre glorieux :
De donnant, je perdrais le pouvoir d'y prétendre.
Je dirai seulement : « Je suis cet Alexandre. »

ARTABAZE.

Et qui dira le reste ?

AMIDOR.

Il faut bien, sur ma foi,
Donner le titre à dire à quelqu'autre qu'à moi :
Puis je pourrai poursuivre.

AMIDOR.

O dieux ! quel badinage !
On verrait deux acteurs pour un seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendrez, je ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foi, vous le direz, j'en ai fait le serment.

ARTABAZE.

Quoi ! vous me menacez, frénétique caboche ?

AMIDOR.

Je ferai donc sortir le rôle de ma poche.

ARTABAZE.

O dieux, à mon secours, sauvez-moi du sorcier.

AMIDOR.

Adieu, vaillant courage, adieu, franc chevalier.

SCÈNE IV

PHALANTE, AMIDOR.

De quoi rit Amidor ?

AMIDOR.

C'est de ce capitaine.

PHALANTE.

Ami, je te cherchais, j'ai besoin de ta veine,
Pour vaincre une beauté dont mon cœur est épris :
Mais pour se faire aimer, vivent les bons esprits.
Rien ne saurait fléchir une humeur rigoureuse
Comme un vers qui sait plaindre une peine amoureuse.

AMIDOR.

Si c'est une beauté qui chérisse les vers,
J'en ai de composés sur des sujets divers :
J'en ai sur un refus, j'en ai sur une absence;
J'en ai sur un mépris, sur une médisance ;

J'en ai sur un courroux, sur des yeux, sur un ris,
Un retour de Silvie, un adieu pour Chloris,
Un songe à Bérénice, une plainte à Cassandre ;
Car on choisit le nom tel que l'on le veut prendre.

PHALANTE.

Cette *Plainte à Cassandre* est bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Cette pièce est savante, et d'un style fort haut.

PHALANTE.

C'est comme je la veux.

AMIDOR.

Au reste ce sont stances,
Pleines de riches mots, de graves doléances.

PHALANTE.

Si le style en est riche, on me tient riche aussi.

AMIDOR.

Serais-je assez heureux pour les avoir ici ?

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoi donc ?

AMIDOR.

Une ode pindarique.

PHALANTE.

Et cela ?

AMIDOR.

Ce sont vers qu'on va mettre en musique.

PHALANTE.

Ce l'est peut-être ici ?

AMIDOR.

C'est l'*Adieu pour Chloris*.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

Ce sont *les Pleurs de la bergère Iris*.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une anagramme en tous les hémistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un sonnet en lettres acrostiches.
Ah ! non, ce ne l'est pas, c'est un *Vœu pour Philis.*

PHALANTE.

Ne l'est-ce point ici ?

AMIDOR.

C'est sur un teint de lis.

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

C'est une hymne.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est une églogue.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une épitaphe.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un prologue.

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

AMIDOR.

Je crois que la voici.

PHALANTE.

Que les dieux soient loués !

AMIDOR.

Non, c'est *Sur un souci.*

PHALANTE.

Ce l'est donc ici.

AMIDOR.

Non, c'est une épigramme.

PHALANTE.

Cela sera donc là.

AMIDOR.

C'est une épithalame.

PHALANTE.

Ce sera la dernière.

AMIDOR.

A la fin je la voi.

PHALANTE.

O Dieux !

AMIDOR.

Plainte à Cassandre.

PHALANTE.

Ami, donne-la moi :
J'aime à lire les vers, je suis tout en extase.

AMIDOR.

Vous ne les lirez pas avec assez d'emphase.

STANCES [1].

Doncques, rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre-doux et hagards,
Par l'optique de leurs regards
Me vont pulvériser en cendre.
Toutefois parmi ces ardeurs,
Tes hétéroclites froideurs
Causent une antipéristase :
Ainsi mourant, ne mourant pas,
Je me sens ravir en extase
Entre la vie et le trépas.

Mon cœur devint pusillanime
Au prime aspect de ta beauté,
Et ta scythique cruauté
Rendit mon esprit cacochime ;
Tantôt dans l'Euripe amoureux
Je me crois le plus malheureux
Des individus sublunaires :
Tantôt je me crois transporté
Aux espaces imaginaires
D'une excentrique volupté.

1. L'emploi en est fréquent dans le théâtre de ce temps, chez Corneille notamment.

Aussi ton humeur apocryphe
Fait que l'on te nomme en ce temps
Des hypocondres inconstants
Le véritable hiéroglyphe.
Les grotesques illusions
Des fanatiques visions
Te prennent pour leur hypothèse,
Et dedans mes calamités
Je n'attends que la syndérèse
De tes froides neutralités.

Autrement la métamorphose
De mon bonheur en tant de maux,
Fait que l'espoir de mes travaux
N'est plus qu'en la métempsycose.
La catastrophe d'un amant
Ne trouve point de sentiment
Dans ton âme paralytique :
Faut-il, lunatique beauté,
Que tu sois le pôle antartique
De l'amoureuse humanité ?

Chante donc la palinodie,
Cher paradoxe de mes sens,
Et des symptômes que je sens,
Débrouille l'encyclopédie.
Ainsi les célestes brandons
Versent sur ton chef mille dons
En lignes perpendiculaires;
Et devant ton terme fatal,
Cent révolutions solaires
Eclairent sur mon vertical.

PHALANTE.

Ah! que je suis ravi, quelle Muse admirable !

AMIDOR.

Que vous semble du style ?

PHALANTE.

Il est incomparable. —
Mais mon étonnement est sur ces visions,
Cette humeur apocryphe, et ces illusions,

Dont ces vers sont remplis, qui me font croire encore
Qu'on les a faits exprès pour celle que j'adore.

AMIDOR.

Elle est donc lunatique?

PHALANTE.

Elle a l'esprit gâté
D'un amour d'Alexandre.

AMIDOR.

Ah! quelle absurdité!
Quoi du grand Alexandre? elle est donc chimérique?
Voilà ce que produit la lecture historique,
Et celle des romans dans les jeunes esprits,
Qui de phantômes vains sentent leurs cœurs épris,
Alors que fraîchement ils ont lu quelque histoire :
Cette humeur changera.

PHALANTE.

Je le pourrais bien croire :
Et même ces beaux vers ont des charmes puissants
Pour lui bien reprocher qu'elle a perdu le sens.

AMIDOR.

Donc, au lieu de ces mots : « Rigoureuse Cassandre, »
Mettez au premier vers : « Amante d'Alexandre. »
Ce trait la piquera.

PHALANTE.

L'avis est excellent.
J'admire cet esprit.

AMIDOR.

C'est là notre talent.

PHALANTE.

Je la pourrais bien vaincre à force de largesses,
Si les biens lui plaisaient, j'ai de grandes richesses :
Mais ce charme est plus propre à gagner ses parents.
En voici, ce me semble, un des plus apparents :
Il m'a promis secours, je vois Alcidon même.

AMIDOR.

Je m'en vais cependant méditer un poème.
Ces vers valent cent francs, à vingt francs le couplet.

PHALANTE.

Allez, je vous promets un habit tout complet.

SCÈNE V

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

Vénérable Alcidon, je vous offre Phalante,
Pour digne serviteur de ma belle parente,
Mélisse, votre fille, ayant un revenu
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bienvenu.
Etes-vous possesseur d'une grande richesse ?

PHALANTE.

Grâce aux Dieux, j'ai des biens dignes de ma noblesse,
J'en ai dedans la ville, et j'en ai dans les champs ;
Je fais fendre la terre à cent coutres tranchants ;
J'ai des prés, des forêts, des étangs, des rivières,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minières,
Des bourgs et des châteaux, des meubles à foison,
Les sacs d'or et d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vôtre est égale ?
De toutes vos maisons quelle est la principale ?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, séjour de mes aïeux,
A mon gré le plus beau qui soit dessous les cieux.
Si vous le désirez, je vous le vais décrire.

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que je désire.

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer séjour des voluptés,
Où l'art et la nature étalent leurs beautés ;
On rencontre à l'abord une longue avenue,
D'arbres à quatre rangs qui voisinent la nue :
Deux prés des deux côtés font voir cent mille fleurs,
Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs ;
Et cent petits ruisseaux coulent d'un doux murmure,
Qui d'un œil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agréable.

LYSANDRE.

On peut avec raison
Se promettre de là quelque belle maison.

PHALANTE.

De loin l'on aperçoit un portail magnifique.
De près l'ordre est toscan, et l'ouvrage rustique :
Ce portail donne entrée en une grande cour,
Ceinte de grands ormeaux, et d'un ruisseau qui court :
Là mille beaux pigeons et mille paons superbes
Marchent d'un grave pas sur la pointe des herbes.
Une fontaine au centre a son jet élancé
Par le cornet retors d'un Triton renversé :
Cette eau frappe le ciel, puis retombe, et se joue
Sur le nez du triton, et lui lave la joue.
La cour, des deux côtés, tient à deux basses-cours,
De qui le grand château tire tout son secours :
En l'une est le manège, offices, écuries :
L'autre est pour le labour, et pour les bergeries.
Au fond de cette cour paraît cette maison,
Qu'Armide eût pu choisir pour l'heureuse prison
Où furent en repos son Regnaut et ses armes,
Sans qu'elle eût eu besoin du pouvoir de ses charmes.
Au bord d'une terrasse un grand fossé plein d'eau,
Net, profond, poissonneux, entoure le château,
Pour rendre ce lieu sûr contre les escalades ;
Et l'appui d'alentour ce sont des balustrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-levis
Se présente un objet dont les yeux sont ravis,
Trois portes de porphyre, et de jaspe étoffées,
Comme un arc de triomphe enrichi de trophées.
On entre en une cour large de deux cents pas
Où cet art qu'ont produit la règle et le compas,
(J'entends cette mignarde et noble architecture)
Semble de tous côtés surmonter la nature.
Le logis élevé, les ailes un peu moins,
De quatre pavillons flanquent leurs quatre coins :

Et par l'étage bas cent colonnes doriques
Séparent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON.

O dieux!

PHALANTE.

Une fontaine au milieu de la cour
Représente Aréthuse, il semble qu'elle court,
Qu'elle emporte d'un dieu le cœur et la franchise :
L'amant la suit de près, elle pense être prise ;
Elle invoque Diane, et dans ce temps fatal
Jaillit dessous ses pieds un long trait de cristal :
Cette eau qui va noyer sa mortelle dépouille,
En même temps l'étonne, et l'arrête, et la mouille.
En chaque pavillon sont des appartements,
Qui selon les saisons servent de logements,
Pour l'été, pour l'hiver, le printemps ou l'automne :
Ainsi que vient le chaud, ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers et celui des lambris
Brillent de tous côtés de dorures sans prix :
Au bout des pavillons on voit deux galeries,
Où le peintre épuisa ses doctes rêveries;
Les meubles somptueux, éclatants et divers,
Feraient croire à vos yeux que de tout l'univers
On a fait apporter les plus riches ouvrages,
Pour rendre à ce beau lieu de signalés hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez sans doute un palais enchanté.

LYSANDRE.

Ecoutons.

PHALANTE.

Les jardins n'ont pas moins de beauté.
D'abord on aperçoit un parterre s'étendre,
Où de ravissement l'œil se laisse surprendre ;
Ses grands compartiments forment mille fleurons,
Et cent diverses fleurs naissent aux environs.
Au milieu du parterre une grande fontaine
Jette en l'air un torrent de sa seconde veine.
La figure est antique, un Neptune d'airain
Armé de son trident dompte un cheval marin :
Le monstre, des naseaux lance l'eau jusqu'aux nues,
Qui retombe avec bruit en parcelles menues :

Le dieu voit de sa barbe, et de son grand trident
Dégoutter mille flots, et n'est pas moins ardent.

ALCIDON.

J'aime toutes ces eaux.

PHALANTE

Quatre belles sirènes
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines,
Dont les bassins pareils ont les bouillons égaux :
Le parterre est enceint de trois larges canaux.
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,
Et découvre à main droite une riche campagne,
Un bois, une rivière, et toutes ces beautés
Dont les yeux innocents font leurs félicités.
Le grand parc se sépare en superbes allées,
Par mes riches aïeux en tous sens égalées.
Les arbres en sont beaux, et droits et chevelus;
Et se joignant en haut de leurs rameaux feuillus,
Parlent en murmurant, s'embrassent comme frères,
Et contre les chaleurs sont des dieux tutélaires.
Un vert et long tapis par le milieu s'étend,
Qu'entrevoit le soleil d'un rayon tremblotant :
Deux ruisseaux aux côtés mouillent les palissades,
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
Au bout des promenoirs en un lieu reculé
Se découvre un rond d'eau d'espace signalé :
Diane est au milieu de colère animée,
Et Niobe en rocher à demi transformée [1].
La reine au lieu de pleurs verse de gros torrents :
Sa jeune fille encore l'étreint de bras mourants :
Et ses autres enfants comme personnes vraies
Font sortir pour du sang un jet d'eau de leurs plaies,
L'étang dont le sein vaste engouffre ses canaux,
D'un bruit continuel semble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaît fort.

PHALANTE.

Autour des palissades
Cent niches en leurs creux ont autant de Naïades,
Qui d'un vase de marbre élancent un trait d'eau,

1. *Niobe* forme ordinairement deux syllabes.

Qui se rend comme un arc dans le large vaisseau;
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides
Se promènent autour sous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô bons dieux !

PHALANTE.

Loin de là s'aperçoit
Un jardin que l'on sent plutôt qu'on ne le voit;
Mille grands orangers en égale distance
De fruits mêlés de fleurs jettent une abondance :
Ils semblent orgueilleux de voir leur beau trésor,
Que leurs fleurs sont d'argent, et que leur fruit est d'or,
Et pour se distinguer chacun d'eux s'accompagne
Ou d'un myrte amoureux, ou d'un jasmin d'Espagne.

ALCIDON.

Que tous ces beaux jardins ont de charmants appas !

PHALANTE.

Ensuite est un grand lieu large de mille pas.
Dans les quatre côtés sont vingt grottes humides,
Et l'on voit au milieu le Lac des Danaïdes.
Ses bords sont balustrés, et cent légers bateaux,
Peints de blanc et d'azur voltigent sur les eaux :
Où sans craindre le sort qui mène aux funérailles
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.
Un grand rocher s'élève au milieu de l'étang,
Où les cinquante sœurs faites de marbre blanc
Portent incessamment les peines méritées
D'avoir en leurs maris leurs mains ensanglantées :
Et souffrant un travail qui ne saurait finir,
Semblent incessamment aller et revenir.
Au haut, trois de ces sœurs à cruche renversée,
Font choir trois gros torrents dans la tonne percée :
La tonne répand l'eau par mille trous divers :
Le roc qui la reçoit en a les flancs couverts.
Au bas l'une des sœurs puise à tête courbée,
L'autre montre et se plaint que sa cruche est tombée :
L'une monte chargée, et l'autre qui descend
Sembler aider à sa sœur sur le degré glissant;
L'une est prête à verser, l'autre reprend haleine :
L'œil même qui les voit prend sa part de leur peine.

L'eau que ce vain travail tourmente tant de fois,
Semble accuser des dieux les inégales lois,
Et redire en tombant d'une voix gémissante :
Pourquoi souffré-je tant, moi qui suis innocente ?
Ce bruit et ce travail charment tant les esprits,
Qu'on perd tout souvenir, tant l'on en est épris.

ALCIDON.

O dieux ! n'en dites plus, je suis plein de merveilles ;
Vous m'avez en ce lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

J'entendrais ce récit volontiers tout un jour.

ALCIDON.

Je me promène encor dedans ce beau séjour.
Il est vrai, la richesse est une belle chose :
Toute félicité dedans elle est enclose.
Un pauvre n'est qu'un sot. Allez, je vous reçoi :
Venez devers le soir vous présenter à moi.
Je vous donne ma fille, et veux qu'elle vous aime.
Cette offre de vos vœux m'est une gloire extrême.

PHALANTE.

Effacez de son cœur quelques impressions,
Qui pourraient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Mélisse ferait-elle une faute si grande ?
Phalante, il vous suffit, j'en reçois la demande.

LYSANDRE.

Au moins dans ce beau lieu, quand je vous irai voir,
J'aurai mon logement ?

PHALANTE.

Vous aurez tout pouvoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MÉLISSE.

Vainqueur de l'Orient, guerrier infatigable[1],
A qui des conquérants nul ne fut comparable,
Foudre qui si soudain ravagea l'univers,
Héros qui mérita cent éloges divers,
Et dont mille combats établirent l'empire,
C'est toi seul que j'adore, et pour qui je soupire.
Soit que je te contemple en la fleur de tes ans,
Quand aux yeux étonnés de mille courtisans
Par une adresse vive, et qui n'eut point d'égale
Tu domptas la fureur du fougueux Bucéphale;
Ou quand tu fis l'essai de tes guerrières mains
Sur les forces d'Athène, et l'orgueil des Thébains;
Ou quand tu fis trembler, à voir ta jeune audace,
Le Danube glacé, l'Illyrie et la Thrace;
Je dis, voyant l'effort de tes premiers exploits
Qui jusques aux Germains firent craindre tes lois:
Que fera ce grand fleuve au milieu de sa course,
S'il ravage ses bords au sortir de sa source?
Puis quand ayant passé les flots de l'Hellespont,
Je vois dans peu de temps sur ton auguste front
Flotter superbement les palmes immortelles
Des combats du Granique, et d'Issus, et d Arbelles,
Ou quand je vois ton char suivi de tous côtés
De satrapes captifs, et d'illustres beautés,
De chameaux chargés d'or, de meubles magnifiques,
Les trésors amassés par tant de rois persiques;
Ou quand je t'aperçois sur ce trône éclatant,

1. Cette tirade à Alexandre, dont le ton conviendrait plutôt à la tragi-comédie, était fort goûtée des contemporains.

Dont l'œil de tous les Grecs se trouva si content,
Goûter avec plaisir les fruits de ta victoire;
Quel vainqueur, dis-je alors, eut jamais tant de gloire?
Mais quand par trop de cœur je te vois engager
Au bourg des Malliens en un si grand danger,
En ce lieu malheureux, qui crut porter la marque
De l'indigne tombeau d'un si digne monarque;
Je tremble en te voyant le premier à l'assaut,
Les échelles se rompre, et toi seul sur le haut
Qui frappes de l'épée, et du bouclier te pares
Du choc impétueux de mille traits barbares :
Mais l'effroi me saisit, et d'horreur je frémis,
Quand tu te lances seul dans l'enclos ennemi;
Et que seul tu soutiens les puissantes attaques
Des plus désespérés d'entre les Oxydraques.
C'est là, puisque si tard on te vint secourir,
Si ton corps fut mortel, que tu devais mourir.
Aussi n'étais-tu pas d'une mortelle essence,
Le plus puissant des dieux te donna la naissance;
Jamais mortel ne fit tant d'exploits glorieux,
Et ne porta si loin son bras victorieux.
Plus digne fils des dieux qu'un Bacchus, qu'un Hercule,
Croire que tu sois mort, c'est chose ridicule.
De tes membres divins la précieuse odeur
Marquait évidemment ta céleste grandeur.
Non, tu vis dans les cieux (car par quelque aventure
Quelque corps pour le tien fut mis en sépulture)
Mais je croirais plutôt que tu fus transporté
Dans le charmant séjour d'un palais enchanté,
Où ta jeune vigueur, ta beauté, ton courage,
Du temps ni de la mort ne craignent point l'outrage.
Et si tu veux savoir l'espoir de mon amour,
C'est que d'un si beau lieu tu sortiras un jour :
Tu sèmeras l'effroi sur la terre et sur l'onde,
Poursuivant ton dessein des conquêtes du monde.
O le charmant plaisir que je dois recevoir,
Si j'ai durant mes jours le bonheur de te voir!
Il me semble déjà que mon amour m'ordonne
Que je t'aille trouver en habit d'Amazone.
O mon cher Alexandre, espoir de mes amours,
Voudrais-tu bien pour moi t'arrêter quelques jours,

Pour produire un enfant de race valeureuse ?
Car je sens en t'aimant que je suis généreuse.

SCÈNE II

MÉLISSE, ARTABAZE.

MÉLISSE.

Quand pourrai-je goûter tant de félicité,
Alexandre, mon cœur ?

ARTABAZE.

Quelle est cette beauté,
Qui parle d'Alexandre ? elle paraît hardie.
Ma foi vous le verrez, c'est cette tragédie
Dont parlait ce fantasque, elle en dit quelques vers.

MÉLISSE.

Oui, je le veux chercher par tout cet univers.
Mais quel brave guerrier me vient ici surprendre ?

ARTABAZE.

Il faut lui repartir : « Je suis cet Alexandre. »

MÉLISSE.

Vous êtes Alexandre ? ô mes yeux bienheureux,
Vous voyez donc l'objet de mes vœux amoureux :
Que j'embrasse vos pieds, grand prince que j'adore.
Quitte, quitte, mon cœur, l'ennui qui te dévore :
Je le vois, ce grand roi, ce héros nonpareil,
Le plus grand que jamais éclaira le soleil,
Ce fils de Jupiter, ce prodige en courage.

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré fait bien son personnage.

MÉLISSE.

Vous êtes Alexandre ? au moins encore un mot :
Poursuivez de parler.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot.

MÉLISSE.

Parlez donc, cher objet, dont mon âme est éprise.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre, et cela vous suffise.

MÉLISSE.

Il me suffit, de vrai, d'avoir l'heur de vous voir.
Vous forcer de parler, c'est passer mon devoir :
Effroi de l'univers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moi ce titre, ou bien pour Alexandre ?

MÉLISSE.

Comment l'entendez-vous ?

ARTABAZE.

Si ce titre est pour moi,
Comme m'appartenant aussi je le reçoi ;
Mais je le maintiens faux, si c'est pour Alexandre.

MÉLISSE.

Vous tenez un discours que je ne puis comprendre.
Vous êtes Alexandre, et vous ne l'êtes pas ?

ARTABAZE.

C'est par moi qu'Alexandre a souffert le trépas.

MÉLISSE.

Vous l'êtes donc sans l'être ? à présent Alexandre
Est comme le Phénix qui renaît de sa cendre ?
Car c'est lui qui revit, et si ce ne l'est plus ?
A peine j'entendais ces propos ambigus.
Mais, ô cher Alexandre, ô prince qui m'embrase...

ARTABAZE.

Laissons la tragédie, on m'appelle Artabaze,
Plus craint que le tonnerre, et l'orage et les vents.

MÉLISSE.

Artabaze est le nom de l'un de vos suivants,
Qui le fut de Darie, ah ! le voudriez-vous prendre ?
O dieux ! ne quittez point ce beau nom d'Alexandre.

ARTABAZE.

Artabaze est le nom du plus grand des guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

MÉLISSE.

Faites-moi donc entendre ; est-ce métamorphose
Qui vous fait Artabaze, ou bien métempsycose ?

ARTABAZE.

Quoi ? vous dites aussi des mots de ce sorcier
Qui fit la tragédie ?

MÉLISSE.

Invincible guerrier,

Alors qu'on vous crût mort par charme ou maladie,
Ce fut donc un sorcier qui fit la tragédie?

ARTABAZE.

Il est vrai que de peur j'en ai pensé mourir.
Vous a-t-on dit l'effroi qui m'a tant fait courir?

MÉLISSE.

Quoi donc? il vous fit peur, ô valeur sans seconde.

ARTABAZE.

Il m'a fait disparaître aux yeux de tout le monde.

MÉLISSE.

Vous disparûtes donc par un charme puissant?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouvaient en effrayer un cent:
Par un certain démon qu'il portait dans sa poche.

MÉLISSE.

O dieux!

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut jamais si proche.

MÉLISSE.

Depuis cet accident qu'il s'est fait de combats!

ARTABAZE.

Quels combats se sont faits?

MÉLISSE.

Ne les savez-vous pas?

ARTABAZE.

On s'est battu sans moi? Je déteste, j'enrage.

MÉLISSE.

Ce fut lorsque vos chefs eurent fait le partage
De tous ces grands pays conquis par vos travaux.

ARTABAZE.

Je les ferai tous pendre; où sont-ils ces maraux? [1]
Ils partagent mon bien?

MÉLISSE.

Depuis leurs destinées
On pourrait bien compter près de deux mille années.

ARTABAZE.

Les dieux pour les sauver de mon juste courroux
Ont mis assurément cet espace entre nous.

1. Pour *marauds*. Cette orthographe est particulière à Des Marests.

MÉLISSE.
Hélas ! où courez-vous ?
ARTABAZE.
Ce sorcier me veut prendre.
MÉLISSE.
Je vous suivrai partout, ô mon cher Alexandre.

SCÈNE III

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.
Je la vois cette belle ; à ce coup je la vois.
Cruelle, impitoyable, où fuyez-vous de moi ?
La mauvaise qu'elle est, je l'avais aperçue,
Mais l'ingrate aussitôt s'est soustraite à ma vue,
Elle a privé mes yeux d'un si divin plaisir,
Pour augmenter en moi la fureur du désir.
Amidor, je l'ai vue.
AMIDOR.
As-tu vu cette belle ?
FILIDAN.
J'ai vu comme un éclair cette beauté cruelle.
Mais ne l'as-tu point vue ? à quoi donc rêvais-tu ?
AMIDOR.
Je rêvais au malheur des hommes de vertu.
Qu'en ce siècle ignorant les auteurs d'importance
Languissent sans estime, et sans reconnaissance.
FILIDAN.
C'est ainsi que parfois en des lieux écartés
S'offrent aux yeux humains les célestes beautés :
On les voit sans les voir, ces belles immortelles
Sont en même moment et douces et cruelles.
AMIDOR.
Siècle ingrat ! autrefois Sophocle eut cet honneur
Qu'en l'île de Samos on le mit gouverneur
Pour une tragédie, ainsi qu'on le raconte :
Je devrais être un roi pour le moins à ce compte.
FILIDAN.
Dieux ! qu'elle m'a laissé dans un ardent désir
De voir son beau visage avec plus de loisir.

AMIDOR.

Quel homme enfla jamais comme moi sa parole?
Et qui jamais plus haut a porté l'hyperbole?

SCÈNE IV

FILIDAN, HESPÉRIE, AMIDOR, SESTIANE.

FILIDAN.

Comme de sa beauté tu connais la grandeur,
Crois-tu, cher confident de ma nouvelle ardeur,
Que ma fidélité puisse être assez heureuse
Pour fléchir quelque jour cette humeur rigoureuse?

HESPÉRIE.

Ecoute, chère sœur, ce misérable amant
Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

Les grands peuvent donner les soutiens d'une vie,
Qui par mille accidents nous peut être ravie;
Mais par un vers puissant comme la déité
Je puis leur faire don de l'immortalité.

FILIDAN.

Ah! qu'elle est rigoureuse à son amant fidèle!

AMIDOR.

Ah! que pour les savants la saison est cruelle!

FILIDAN.

Beauté, si tu pouvais savoir tous mes travaux!

AMIDOR.

Siècle, si tu pouvais savoir ce que je vaux!

FILIDAN.

J'aurais en ton amour une place authentique.

AMIDOR.

J'aurais une statue en la place publique[1].

HESPÉRIE.

J'ai pitié de les voir en cette égalité
L'un se plaindre du temps, l'autre de ma beauté.

1. Ces quatre vers ont été imités par Molière. Trissotin et Vadius jouent le rôle de Filidan et Amidor. Voyez *Les Femmes Savantes,* acte 3[e], scène 5[e].

SESTIANE.

Non c'est un dialogue : Amidor l'étudie,
Pour en faire une scène en quelque comédie.

HESPÉRIE.

Ah ! ne le croyez pas, l'un et l'autre en effet
Ont du temps et de moi l'esprit mal satisfait.
Voyez qu'ils sont rêveurs : sachons-le avec adresse.
Doncques vous vous plaignez d'une ingrate maîtresse?

FILIDAN.

Si c'est quelque pitié naissante en votre cœur
Qui vous fasse enquérir quel trait fut mon vainqueur,
Sachez qu'il vint d'un œil que j'adore en mon âme.

HESPÉRIE.

Voyez qu'il est adroit à me conter sa flamme.
Quelle est donc la beauté d'où vient votre tourment ?

FILIDAN.

C'est celle que j'ai vue en ce même moment.

HESPÉRIE.

C'est doncques pour ma sœur que votre cœur soupire ?

FILIDAN.

Non.

HESPÉRIE.

Ma sœur, pouvait-il plus adroitement dire
Que c'est moi qu'il chérit, car c'est l'une des deux.
Respectueux amant, on accepte vos vœux.
Celle que vous aimez, de ma part vous assure
Qu'elle a pitié des maux que votre cœur endure,
Mais sans rien désirer adorez sa vertu.

FILIDAN.

O doux soulagement d'un esprit abattu !
Que je baise vos mains pour l'heureuse nouvelle
Que ma déesse envoie à son amant fidèle.

HESPÉRIE.

Mais vous de qui l'esprit par tant de nobles vers
Du bruit de cette Nymphe a rempli l'univers,
Quittez vos déplaisirs, car pour reconnaissance
Sachez qu'elle vous donne une ample récompense.

FILIDAN.

Il est vrai que c'est lui qui cause mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je espérer digne de sa grandeur ?

HESPÉRIE.

Vous allez devenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Hélas ! sur quoi veut-on que cet espoir se fonde ?

HESPÉRIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille amants
Qui vivant sous ses lois souffrent mille tourments.
Elle va publier, pour soulager leur peine,
Qu'ils n'ont qu'à lui donner des vers de votre veine :
Vous verrez arriver de cent climats divers
Ces pauvres languissants pour avoir de vos vers,
Vous offrir des présents, des innombrables sommes :
Vous voilà dans un mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O dieux ! les voyageurs sur les Indiques bords
N'amassèrent jamais de si riches trésors.
Quels beaux chants triomphaux, et quels panégyriques
Mériteront de moi ses bontés héroïques ?

FILIDAN.

Dieux ! qu'elle est magnifique ! et que cette beauté
Exerce heureusement la libéralité !

SESTIANE.

J'aime bien Amidor, mais il faut que je die
Que s'il devient si riche, adieu la comédie.
Car il ne voudra plus s'embrouiller le cerveau,
Que pour une épigramme, ou pour un air nouveau.

AMIDOR.

J'aurai plus de loisir, Sestiane, au contraire,
J'en ferai pour ma gloire et pour me satisfaire.
Mais s'il faut que les biens m'arrivent à foison,
Il faut donc que je loue une grande maison ?
Car ma chambre est petite, à peine suffit-elle
Pour un lit, une table, avec une escabelle.

SESTIANE.

Avant que voir chez vous la richesse venir,
Je veux de votre Muse une grâce obtenir.

AMIDOR.

Commandez seulement.

SESTIANE.

Qu'elle veuille décrire
Ce sujet que tantôt je commençais à dire.

AMIDOR.

Oui, je vous le promets ; ce sujet me plaît fort,
Et mérite un esprit qui puisse faire effort.
L'invention m'en charme, et sa belle conduite.
Je me meurs du désir d'en apprendre la suite.
Nous étions demeurés sur ces petits gemeaux
Que Chloris élevait.

SESTIANE.

Tous deux étaient fort beaux.
L'on admirait en eux surtout la ressemblance,
Le père de Chloris n'en eut point connaissance;
On les faisait nourrir en des lieux écartés ;
Enfin les voilà grands, aimés de cent beautés.
Le visage de l'un tout à l'autre semblable
Fait naître tous les jours quelque intrigue agréable.
Cet acte serait plein de plaisantes erreurs ;
Même on y peut mêler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vraiment vous l'entendez.

SESTIANE.

J'entends un peu ces choses,
Car j'ai lu les romans et les métamorphoses.
Dedans l'acte quatrième... O dieux ! cher Amidor,
J'entends quelqu'un venir pour nous troubler encor,
Tirons-nous à l'écart. Cependant Hespérie,
Si quelqu'un survenait, parlez-lui, je vous prie.
Je lui dirai le reste ici dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma Melpomène, et vous ma Nymphe, adieu.

SESTIANE.

Vous verrez si la fin eut jamais son égale.

HESPÉRIE.

Quoi ? seule avecque lui ?

SESTIANE.

Ce sera sans scandale.
Nous ne sommes qu'esprit, et pour être à l'écart,
Le corps en nos amours ne prend aucune part.

SCÈNE V

ARTABAZE, MÉLISSE, FILIDAN, HESPÉRIE.

ARTABAZE.

O Dieux! quelle pitié! je suis couru des dames,
Mais je ne puis tout seul soulager tant de flammes.

MÉLISSE.

O mon cher Alexandre, hélas! me fuyez-vous?
Alexandre Artabaze, apaisez ce courroux.

ARTABAZE.

J'ai trop d'amour ailleurs; je ne puis vous entendre.

MÉLISSE.

Je vous suivrai partout, ô mon cher Alexandre.

FILIDAN.

Cet éclair de beauté vient de paraître ici,
Arrête, ma cruelle, arrête mon souci.

SCÈNE VI

ALCIDON, HESPÉRIE.

ALCIDON.

Quel bruit ai-je entendu?

HESPÉRIE.

Que je suis misérable!

ALCIDON.

Qu'avez-vous à pleurer?

HESPÉRIE.

Ah! que je suis coupable!

ALCIDON.

Quoi donc, elle s'accuse? hélas je suis perdu,
J'ai pour la marier un peu trop attendu.
Je savais que la garde en était dangereuse.
Quel mal avez-vous fait?

HESPÉRIE.

O beauté malheureuse!

ALCIDON.

La méchante a forfait sans doute à son honneur.
Mais je veux étrangler le traître suborneur.
Quel mal as-tu donc fait?

HESPÉRIE.

Ah! le pourrez-vous croire?
Je pensais de vos jours être l'heur et la gloire:
Mais je suis votre honte et le fatal tison
Qui remplira de feu toute votre maison.

ALCIDON.

Et de crainte et d'honneur tout le corps me chancelle.

HESPÉRIL.

Ah! qu'à votre malheur vous me fites si belle.

ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon esprit éclairci.

HESPÉRIE.

Quel spectacle, bons dieux, je viens de voir ici!
O mes yeux criminels, versez, versez des larmes
Sur ce cruel amas de beautés et de charmes.
C'est vous, mes chers trésors, qui causez ces malheurs.

ALCIDON.

Au moins pour me parler, apaise tes douleurs.

HESPÉRIE.

Puisque vous le voulez, j'ai honte, je l'avoue:
Mais pour dire nos maux, il faut que je me loue.
Dès que j'ouvris les yeux pour regarder le jour,
Je les ouvris aussi pour donner de l'amour.
Ceux qui me pouvaient voir, m'aimaient dès mon enfance,
Au moins de mes beautés adoraient l'espérance.
Chacun contribuait à mes jeunes plaisirs;
Et ma beauté croissant, croissaient tous les désirs.
Enfin je deviens grande, et quelque part que j'aille
Mes yeux à tous les cœurs livrent une bataille.
L'un dit, je suis blessé, l'autre dit, je suis mort:
L'un pense résister à mon premier effort:
Sur ce simple regard d'un plus vif je redouble,
Soudain le teint blêmit, voilà l'œil qui se trouble.
Le bruit de ma beauté se répand en tous lieux,
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.
Mille amants sur ce bruit à des flammes si belles
Ainsi que papillons viennent brûler leurs ailes.

Je rencontre partout des visages blêmis;
Des yeux qui font des vœux à leurs doux ennemis :
Je suis comme un miracle en tous endroits suivie ;
Et même en ma faveur je fais parler l'envie.
Enfin tous les amants qui vivent sous les cieux,
Se trouvent asservis au pouvoir de mes yeux.
Voilà donc notre gloire : ah! disons notre honte.
Tandis d'autres beautés on ne fait plus de compte,
On s'adresse à moi seule, et pas un seul mortel
Pour offrir son encens ne cherche un autre autel.
Ainsi mes pauvres sœurs : ah! de douleur je crève [1],
La parole me manque.

ALCIDON.

Hélas! ma fille achève.

HESPÉRIE.

Doncques mes pauvres sœurs se voyant sans amant,
Qu'elles jettent sur tous leurs regards vainement,
Sont réduites enfin à ces malheurs extrêmes
Qu'elles vont rechercher les hommes elles-mêmes.
L'une faisant semblant de conférer de vers,
Court après un poète, et dans des lieux couverts,
Eloignés de mes yeux, tâche à gagner son âme,
L'autre se voit réduite à cette honte infâme
De suivre un capitaine, à toute heure, en tous lieux,
Au vu de tout le monde.

ALCIDON.

Est-il possible ? ô dieux!

HESPÉRIE.

En le nommant son cœur, et son cher Alexandre.
Mais jugez quel secours elles peuvent attendre.
C'est pour moi seulement que l'un fait tant de vers,
Et l'autre pour moi seule a couru l'univers :
A vaincu cent guerriers sur la terre et sur l'onde
Pour me faire avouer la plus belle du monde.
Voyez si j'ai sujet de répandre des pleurs,
D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,
Qui cause au lieu de gloire une honte éternelle.
Ah! mon père, pourquoi me fîtes-vous si belle ?

1. Expression audacieuse pour le temps, et que Richelieu censura vivement, dit-on.

ALCIDON.

Osent-elles, bons dieux, témoigner leur ardeur?
A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur.
Mais n'est-ce point aussi trop d'amour de vous-même,
Qui vous fait quelquefois rêver que l'on vous aime?
Je n'entends point parler de tous ces amoureux.

HESPÉRIE.

Si j'avais moins d'amants, nous serions plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine?

HESPÉRIE.

Vous le pourrez savoir, voilà le capitaine.

ALCIDON.

Je veux l'entretenir, retirez-vous d'ici.
J'aurai sur ce sujet mon esprit éclairci.

SCÈNE VII

ARTABAZE, ALCIDON.

ARTABAZE.

Bonhomme, approchez-vous, venez me rendre hommage.

ALCIDON.

Valeureux fils de Mars, et sa vivante image,
J'adore avec respect votre illustre grandeur,
Et de vos faits guerriers j'admire la splendeur.

ARTABAZE.

Il me gagne le cœur, l'humilité me charme:
C'est ce qui m'adoucit, c'est ce qui me désarme.
Vous avez une fille?

ALCIDON.

Oui, guerrier, j'en ai trois.

ARTABAZE.

J'eusse été, s'il m'eût plu, le gendre de cent rois,
Je veux vous combler d'heur, il m'en prend fantaisie,
En dussent tous ces rois crever de jalousie.

ALCIDON.

De deux filles que j'ai, si l'on m'a bien instruit,
Vous en poursuivez l'une, et l'autre vous poursuit.

ARTABAZE.

Quoi? j'en poursuis quelqu'une? Ah! quelle rêverie!

ALCIDON.

N'êtes-vous pas amant de ma fille Hespérie?

ARTABAZE.

Quelle est cette Hespérie? ô dieux! cette beauté
Se mêle d'attenter à cette vanité?
Vanité téméraire, et digne de supplice,
Qu'à peine souffrirais-je en une impératrice.
Moi que mille beautés pourchassent à l'envi;
Qui suis d'elles partout à toute heure suivi;
Qui n'ai qu'à regarder celle qui me peut plaire,
Pour dire, allez c'est vous que je veux satisfaire.
Entre autres la constance, et l'ardente amitié
D'une qui me poursuit, vous ferait bien pitié,
Qui me nomme son Tout, et son cher Alexandre.

ALCIDON.

C'est ma fille.

ARTABAZE.

Il est vrai, l'on vient de me l'apprendre.
Certes, elle ne cède à nulle de ces lieux,
Et peut bien mériter un regard de mes yeux:
Mais jugez de combien elle s'était trompée:
Ayant su les païs conquis par mon épée;
Ayant ouï parler de mes faits glorieux,
Qui m'ont de l'univers rendu victorieux,
Son esprit se bornait à ne pouvoir comprendre
Sinon qu'elle voyait un second Alexandre.
Ce nom me fâchait fort, comme indigne de moi.
Car bien qu'il fût vaillant, bien qu'il fût un grand roi,
Peut-être au quart du monde il fit jadis la guerre,
Et pour moi j'ai conquis tout le rond de la terre.

ALCIDON.

Hé quoi! je n'ai point lu l'histoire de vos faits:
Où vend-on ce beau livre?

ARTABAZE.

Il ne parut jamais.
L'auteur qui me suivit en ce fameux voyage,
Avec tous ses écrits périt par un naufrage.
De votre fille enfin j'ai détrompé l'esprit,
Qu'on me nomme Artabaze, et qu'elle se méprit

Alors qu'elle pensa que j'étais Alexandre.
J'ai bien eu quelque peine à lui faire comprendre,
Tant elle était brouillée en son entendement,
Mais elle a fait alors un coup de jugement,
Pour gagner mon amour par un beau stratagème,
Elle feint sur-le-champ une colère extrême :
Même elle ose bien passer jusqu'au mépris :
Son dessein réussit, soudain j'en suis épris :
Mon cœur lui fait présent de sa noble franchise,
Car je fuis qui me suit, j'aime qui me méprise,
Nul ne saurait plus haut porter l'ambition
Que d'oser renvier sur ma présomption :
C'est un trait généreux, et d'un hardi courage :
Aussi pour ce sujet je l'aime davantage.
Je veux croire qu'un jour il naîtra de nous deux
Un des plus grands guerriers et des plus hasardeux,
Un qui se fera voir sur la terre et sur l'onde
Mon digne successeur à l'empire du monde.

ALCIDON.

Vous êtes empereur ?

ARTABAZE.

Je le suis en pouvoir.

ALCIDON.

Il faut donc devant vous être dans son devoir.

ARTABAZE.

Couvrez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,
Je ne m'amuse pas à ces cérémonies.

ALCIDON.

Vous devriez donc avoir en cette qualité
Grand nombre de suivants.

ARTABAZE.

Ce n'est que vanité.
A garder mes états ma suite est occupée,
Je suis, il me suffit, suivi de mon épée.

ALCIDON.

Vous me ferez faveur si vous me racontez
Où sont ceux maintenant que vous avez domptés.
Sont-ils morts ou captifs tous ces rois et ces princes?

ARTABAZE.

Non, je leur ai fait grâce, ils sont dans leurs provinces :

Mais ils sont seulement déchus de leurs honneurs :
Car au lieu d'être rois, ce sont des gouverneurs.

ALCIDON.

Quel temps avez-vous mis à conquérir la terre ?

ARTABAZE.

En un mois à peu près j'achevai cette guerre.
Je pris, s'il m'en souvient, l'Europe en quatre jours ;
Et sans de ma victoire interrompre le cours,
Je fis voile en Asie, et passant le Bosphore
En six jours je domptai les peuples de l'Aurore :
En deux jours je revins de ces lieux reculés.
Je passi la mer Rouge, et les sablons brûlés,
Puis en moins de huit jours je pris toute l'Afrique.
De là passant les flots de la mer Atlantique
Je conquis les climats de nouveau découverts,
Et fus au bout du mois maître de l'univers.

ALCIDON.

O dieux ! que la valeur est chose merveilleuse !
Quelle vertu peut être à ce point glorieuse ?
Elle porte partout l'épouvante et la mort,
Tout fléchit sous ses lois, tout cède à son effort,
Elle donne ou ravit et les biens et la vie,
Et rend sous son pouvoir toute chose asservie.

ARTABAZE.

Il est vrai, la valeur est la haute vertu
Par qui rien n'est si grand qui ne soit abattu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richesse,
D'elle vient la grandeur, d'elle vient la noblesse :
C'est l'appui du pays, le lustre des maisons,
Elle est utile enfin pour cent mille raisons.
Je tiens à grand honneur de vous avoir pour gendre.
A peine à cette gloire eussé-je osé prétendre.

ARTABAZE.

Je vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excès de bonté
Qui part de la grandeur de votre Majesté !

ARTABAZE.

Vous savez plaire aux grands.

ALCIDON.

Vous voyez ma demeure,
Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans une heure.
Je m'en vais voir ma fille, afin de l'avertir
Que de ses beaux habits elle doit se vêtir.

ARTABAZE.

Elle me plaît assez en l'habit ordinaire,
Mais j'ai peur qu'elle craigne une humeur sanguinaire,
Un homme de carnage, et de meurtre, et d'horreur,
Et dont les fiers regards donnent de la terreur.

ALCIDON.

Adoucissez un peu cette mine hautaine.

ARTABAZE.

Bien donc, adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu, grand capitaine.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ALCIDON.

La richesse, l'amour, le savoir, la vaillance,
La richesse, l'amour, la valeur, la science.
Je crois que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois :
Il faut qu'encore un coup je compte avec mes doigts.
L'amitié, le savoir, la valeur, la richesse,
O bons Dieux ! ce sont quatre à qui j'ai fait promesse.
J'ai seulement chez moi trois filles à pourvoir.
Ces gendres cependant viendront ici ce soir.
Qui dois-je rebuter ? qui dois-je satisfaire ?
A qui de tous ces quatre oserai-je déplaire ?
Ah ! c'est un ennemi que j'aurai sur les bras.

Quelle confusion? bons dieux! quel embarras?
Voyons qui je pourrais rebuter de ces quatre.
Choisissons l'ennemi le plus doux à combattre,
Celui de qui paraît l'excessive amitié,
Acquit ma bienveillance en me faisant pitié :
Aussi c'est un bonheur le plus rare du monde
Quand sur l'honnêteté quelque amitié se fonde.
Mais je veux que mon cœur ait bien la dureté
De voir ce pauvre amant tristement rebuté :
Le voilà dans les pleurs, le voilà dans les plaintes :
Tandis des médisants nous aurons mille atteintes :
J'ai pitié, dira-t-on, de ce pauvre affligé :
Mais la fille avait tort de l'avoir engagé.
Sans de grandes faveurs il est hors d'apparence
Qu'il ait pu concevoir une grande espérance,
Je ne puis me résoudre à souffrir ces discours,
Ni même à ruiner de si tendres amours.
Pourrais-je rebuter celui dont la doctrine
Paraît comme un rayon de sagesse divine?
J'ai toujours révéré les gens de grand savoir :
Et si je le méprise, il s'en va s'émouvoir :
Il s'en va contre moi composer des histoires,
Et quelque gros recueil d'écrits diffamatoires :
Le courroux d'un savant est des plus dangereux :
Je ne veux point tenter d'être si malheureux.
Aussi d'autre côté pourrai-je avec rudesse
Te chasser de chez moi, vénérable richesse,
Nourrice des humains, cher et puissant secours,
J'aurais bien mérité le reste de mes jours
De voir devant mes pieds, pour éternel supplice,
De la nécessité le triste précipice.
Puis manquant de promesse à cet homme puissant,
Il peut par sa richesse opprimer l'innocent :
Contre un riche ennemi l'on a peu de défense.
Il pourrait méditer quelque insigne vengeance,
M'imputer quelque crime, apposter des témoins,
Me priver et de biens, et d'honneur pour le moins :
Et n'étant pas de mort la sentence suivie,
Payer des assassins pour me priver de vie.
Dieux! je n'ai pas encor si peu de jugement
Que manquer de respect pour un si riche amant.

Mais oserais-je aussi mépriser la vaillance.
Qui donne tout à l'humble, et punit qui l'offense ?
S'il savait seulement que j'eusse osé douter
Pour l'accepter pour gendre, ou pour le rebuter;
Un seul de ses regards, ainsi qu'un trait de foudre,
Serait assez puissant pour me réduire en poudre,
Sans doute il pourrait bien, avec quelque raison,
Sur ce cruel mépris saccager ma maison.
A quoi suis-je réduit? quel conseil dois-je prendre?
Tout me plaît et me nuit ; mais j'aperçois Lysandre.

SCÈNE II

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

De votre gayeté le sujet est-il grand ?

LYSANDRE.

Je viens d'accommoder un plaisant différend.
J'ai vu de toutes parts une troupe accourue
Au bruit d'une querelle en la prochaine rue,
C'était d'un grand poète avec un grand guerrier.
Le guerrier fuyait l'autre en l'appelant sorcier.
Et le poète après, qui d'une voix hautaine
Criait que des poltrons c'était le capitaine.
Venez, leur ai-je dit, je vous veux accorder.
Puis j'ai dit au guerrier, je veux vous demander :
Ceux qui sous vos drapeaux marchent dans les batailles,
Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,
Si d'eux avecques vous on fait comparaison,
Vous êtes des poltrons chef par cette raison;
C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte.
Vous, chéri d'Apollon, c'est l'honneur qu'il vous porte
En vous nommant sorcier ; par vos vers ravissants
Vous nous ensorcelez, vous enchantez nos sens,
C'est ainsi qu'il entend que vous faites des charmes.
J'ai mis ainsi d'accord les Muses et les Armes.

ALCIDON.

Puissiez-vous aussi bien soulager mes ennuis,
Et me débarrasser de la peine où je suis !

LYSANDRE.

Quel tourment avez-vous?

ALCIDON.

Ah! vous allez l'entendre.
La peine où je me trouve est d'avoir trop d'un gendre.

LYSANDRE.

Quoi? vous en avez trop! où les avez-vous pris?

ALCIDON.

Je n'en voulais que trois, mais je me suis mépris,
Ma parole est à quatre à présent engagée;
Et c'est là le tourment de mon âme affligée!
Ils s'en vont tous ici paraître en un moment.

LYSANDRE.

Qui sont-ils?

ALCIDON.

Vous savez ce misérable amant,
Et celui qui possède une grande richesse,
A qui j'ai fait tantôt devant vous ma promesse:
Quand j'ai trouvé ce riche, une heure auparavant
Je m'étais engagé pour un homme savant;
Depuis, sur quelque bruit faisant ici la ronde
Je n'ai pu refuser au plus vaillant du monde:
Voilà doncques les quatre à qui tous j'ai promis;
Et si je manque aux uns, j'en fais des ennemis.
Chacun également me semble désirable,
Et nul dans le mépris ne sera supportable.

LYSANDRE.

Hé quoi! pour ce malheur se faut-il étonner?

ALCIDON.

Lysandre, quel conseil me pourriez-vous donner?
Pour moi je suis confus.

LYSANDRE.

Pauvre homme que vous êtes,
On peut dans les accords trouver mille défaites.
L'un d'eux peut être exclus sans en être irrité.

ALCIDON.

Pour moi je n'entends point tant de subtilité.
Vous êtes mon conseil, vous êtes mon refuge,
Je mets tout en vos mains, et vous en fais le juge.

LYSANDRE.

Puisque vous le voulez, laissez-les donc venir.
Tandis voyons Mélisse, il faut l'entretenir.

ALCIDON.

Dieux! que vous me rendez un charitable office.
Je m'en vais l'appeler ; venez ici, Mélisse.

LYSANDRE.

Il faut auparavant savoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, je n'en ai point douté.

SCÈNE III

LYSANDRE, MÉLISSE, ALCIDON.

LYSANDRE.

Mélisse, savez-vous pourquoi l'on vous appelle ?

MÉLISSE.

Je ne sais.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouvelle.
Alcidon vous marie.

MÉLISSE.

Hélas! que dites-vous?
Je veux plutôt la mort.

LYSANDRE.

Modérez ce courroux.

MÉLISSE.

Je souffrirais qu'en moi quelqu'un osât prétendre,
Après ce que j'ai lu du vaillant Alexandre ?
Mon cœur qui dès longtemps adore sa grandeur,
Pourrait se voir épris d'une plus vile ardeur ?
Mille coups perceraient ce cœur traître et volage,
S'il avait entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Hélas ! ma fille est folle.

MÉLISSE.

Ah! je ne la suis point.
Qu'on me donne un mari valeureux à ce point !
Un qui devant trente ans ait gagné cent batailles ;

Qui seul se soit lancé du plus haut des murailles
Dans un bourg assiégé parmi tant d'ennemis;
Et qui dessous ses lois ait cent peuples soumis.

ALCIDON.

Oui, j'ai trouvé ton homme.

MÉLISSE.

En est-il sur la terre?

ALCIDON.

J'ai celui qu'il te faut, un grand homme de guerre,
Un plus grand qu'Alexandre, un qui dedans un mois
A fait à l'univers reconnaître ses lois.

LYSANDRE.

Quel est ce grand guerrier? c'est pour lui faire accroire.

ALCIDON.

Non, lui-même tantôt m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous êtes fou vous-même, ô dieux! le croyez-vous?

MÉLISSE.

N'est-ce point Artabaze?

ALCIDON.

Oui.

MÉLISSE.

Ce maître des fous?
Pourrait-on rencontrer un plus lâche courage?
Mais, mon père, que sert de parler davantage?
Rien ne me peut résoudre au lien conjugal
Si ce n'est Alexandre, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O dieux!

LYSANDRE.

Que voulez-vous, c'est là sa rêverie.
Mais sans perdre le temps appelez Hespérie.
Elle sera plus sage.

ALCIDON.

Hélas! quelles douleurs?
J'entre par sa folie en de nouveaux malheurs.

SCÈNE IV

LYSANDRE, HESPÉRIE, ALCIDON, MÉLISSE.

LYSANDRE.

Hé bien, belle Hespérie, Alcidon ce bon père
Vous marie aujourd'hui ; c'est de vous qu'il espère
Un cœur obéissant : vous aurez à choisir.

HESPÉRIE.

Hélas ! je le sais bien, c'est tout mon déplaisir :
De vrai je puis choisir entre près de cent mille :
Mais funeste richesse ! abondance inutile !
Si j'en vais choisir un, quel barbare dessein ?
Je mets à tout le reste un poignard dans le sein.

ALCIDON.

Vous croyez un peu trop que chacun vous adore.

HESPÉRIE.

Ah ! quel aveuglement ! en doutez-vous encore ?
Voulez-vous publier que je vais faire un choix,
Pour voir combien d'amants vivent dessous mes lois ?
Ah ! mon père, l'épreuve en serait trop cruelle.
Voudriez-vous à ce point me rendre criminelle ?
Soudain que l'on verrait l'heureux choix de mes yeux,
Ce glorieux amant, ce favori des cieux,
Les autres hors d'espoir, tristes et misérables,
Feraient tout retentir de cris épouvantables :
Les uns se noyeraient aux plus prochaines eaux ;
D'autres iraient chercher le secours des cordeaux :
Les uns se lanceraient du haut des précipices ;
Je verrais devant moi les sanglants sacrifices
Des autres dont la main finirait le malheur :
Et le reste mourrait de sa propre douleur.
Mon âme serait bien en cruauté féconde,
D'exterminer pour un, tout le reste du monde.

ALCIDON.

Bons dieux ! quelle folie !

HESPÉRIE.

Ah ! pour l'heur d'un amant
Voudriez-vous que le reste entrât au monument ?

Non, je n'en ferai rien, je n'ai pas ce courage :
Je me veux pour jamais priver du mariage.

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu ?

LYSANDRE.

Vous voyez, Alcidon, ce qu'elle a résolu.
Nous ne lui ferons pas changer de fantaisie.

ALCIDON.

Ma douleur, qui s'accroît, rend mon âme saisie.
Dieux ! que pourrai-je dire à tous ces amoureux?

HESPÉRIE.

Que plutôt que mourir ils vivent malheureux.

ALCIDON.

Toujours dans son erreur cette folle s'engage.
Mais voici Sestiane, elle sera plus sage.

SCÈNE V

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON, HESPÉRIE, MÉLISSE.

LYSANDRE.

Venez, belle parente, on vous veut marier.

SESTIANE.

Pour moi. n'en parlons point : mais je viens vous prier
Si l'une de mes sœurs aujourd'hui se marie,
Au moins après souper ayons la comédie.
Sans en avoir le soin, laissez-la moi choisir,
J'en sais une nouvelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moi, je prévois bien, si l'on n'y remédie
Que ces noces pourront finir en comédie.

ALCIDON.

Mais je veux dès ce soir, vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moi vous mettre en ce souci.
Je ne veux de ma vie entrer en mariage,
Ne pouvant pas porter les soucis d'un ménage.

Puis je rencontrerais quelque bizarre humeur,
Qui dedans la maison ferait une rumeur
Quand je voudrais aller à quelque comédie :
Pour moi qui ne veux pas que l'on me contredie,
Quand il le défendrait, je dirais : je le veux;
Et s'il donnait un coup, j'en pourrais rendre deux.
Si l'on doit se trouver en quelques assemblées,
Aussitôt des maris les têtes sont troublées :
Ils pensent que c'est là que se voit le galant;
Que se donne l'œillade, et le poulet coulant :
Les pièces que l'on joue en ces nuits bienheureuses
Ne parlant que d'amour, leur semblent dangereuses :
Pensez-vous, disent-ils, qu'on vous veüille souffrir
A dormir tout le jour, et la nuit à courir ?
Mais leur plus grand dépit est facile à connaître,
C'est que dedans ces lieux ils n'oseraient paraître :
Car on dit aussitôt : Voyez-vous le jaloux ?
Il suit partout sa femme; et comme à des hiboux
Qui des gentils oiseaux sont la haine et la crainte,
Chacun veut de son bec leur donner une atteinte.
Je ne veux point, mon père, épouser un censeur,
Puisque vous me souffrez recevoir la douceur,
Des plaisirs innocents que le théâtre apporte,
Prendrais-je le hasard de vivre d'autre sorte ?
Puis on a des enfants qui vous sont sur les bras :
Les mener au théâtre, ô dieux ! quel embarras !
Tantôt couche, ou grossesse, ou quelque maladie
Pour jamais vous font dire adieu la comédie :
Je ne suis pas si sotte; aussi je vous promets
Pour toutes ces raisons d'être fille à jamais.

LYSANDRE.

A voir comme elle parle, un homme bien habile
Aurait peine à la vaincre.

ALCIDON.

O mon choix inutile
De ces rares partis qu'il faut congédier,
Si pas une à présent ne veut se marier,
Naguères je croyais n'avoir trop que d'un gendre ;
Mais, bons dieux ! maintenant j'en ai quatre à revendre.
Mes filles, est-ce là le respect qui m'est dû ?

LYSANDRE.

Je vois déjà venir un gendre prétendu.
Prenez garde, Alcidon, c'est l'amant, ce me semble.

ALCIDON.

Que lui pourrai-je dire ? ah ! tout le corps me tremble.

SCÈNE VI

FILIDAN, LYSANDRE, ALCIDON, HESPÉRIE, MÉLISSE, SESTIANE.

FILIDAN.

Enfin c'est à ce coup, mes yeux seront ravis.

LYSANDRE.

Laquelle aimez-vous donc ?

FILIDAN.

Jamais je ne la vis,
Je ne sais quelle elle est.

LYSANDRE.

O dieux ! est-il possible ?
Est-ce là cet amour qui vous rend si sensible ?

FILIDAN.

Mais faites-moi donc voir cette rare beauté,
De qui le seul récit m'a l'esprit enchanté :
Vous me l'avez promis, ce désir me dévore.
Faites-la moi donc voir, la beauté que j'adore.
M'aviez-vous pas remise à la fin de ce jour ?

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a votre amour.

FILIDAN.

Non, je ne vois point là cet objet adorable.

HESPÉRIE.

Il n'ose me nommer, ô respect admirable !

SCÈNE VII

FILIDAN, AMIDOR, ALCIDON, LYSANDRE, MÉLISSE, HESPÉRIE, SESTIANE.

FILIDAN.

C'est se moquer de moi : faites-moi voir cet or,
Cet azur, ce coral, cet aimable trésor.

AMIDOR.

Il parle d'un objet qu'il adore en idée,
Et sur mon seul discours cette amour est fondée.
C'est un fantasque objet que ma Muse a produit :
En vain ce pauvre amant le cherche et le poursuit.

FILIDAN.

Il ne m'importe donc, mon âme en est ravie.
Je te veux, belle idée, aimer toute ma vie.

ALCIDON.

O Dieux ! quelle folie !

LYSANDRE.

Il est fort satisfait.
Courage, c'en est un dont vous voilà défait.

ALCIDON.

Mais c'est là ce savant.

LYSANDRE.

Hé quoi ! c'est mon poète.
Pour lui je vais bientôt trouver une défaite.
Et vous, grand Apollon, que cherchez-vous ici ?

AMIDOR.

Je viens rendre, Alcidon, votre esprit éclairci.
Tantôt étant troublé d'une surprise grande,
D'une de ces beautés j'ai tenté la demande;
Ne sachant que vous dire en cet étonnement.
Puis un faiseur de vers feint toujours d'être amant,
Mais, pour dire le vrai, nulle amoureuse flamme
Depuis que je suis né n'est entrée en mon âme.
D'Hélicon seulement j'aime le noble val,
Et l'eau fille du pied de l'emplumé cheval :
J'aime les bois, les prés, et les grottes obscures.
J'aime la poésie, et ses doctes figures.

Dans mon commencement, en l'avril de mes jours,
La riche métaphore occupa mes amours :
Puis j'aimai l'antithèse au sortir de l'école :
Maintenant je me meurs pour la haute hyperbole :
C'est le grand ornement des magnifiques vers :
C'est elle qui sans peine embrasse l'univers;
Au ciel en un moment on la voit élancée;
C'est elle qui remplit la bouche et la pensée.
O ma chère hyperbole, hyperbole, mon cœur,
C'est toi qui d'Atropos me rendra le vainqueur.

LYSANDRE.

Vous voir bien satisfait c'est ce qui nous contente.
Mais en voici quelqu'autre.

SCÈNE VIII

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE, FILIDAN, AMIDOR, MÉLISSE, HESPÉRIE, SESTIANE.

ALCIDON.

Ah ! bons dieux, c'est Phalante,
Celui dont la richesse est sans comparaison.
Surtout je suis épris de sa belle maison.
Mélisse à son bonheur aurait l'esprit contraire
Ne trouvant point en lui de quoi se satisfaire.

LYSANDRE.

Au récit de ses biens je m'en vais l'engager;
Et l'humeur de Mélisse en pourrait bien changer.

A Phalante.

Pour passer avec vous l'accord du mariage,
Il faut voir votre père avant que l'on s'engage.

PHALANTE.

Il est mort, et ma mère.

LYSANDRE.

O Dieux ! quelle douceur !
Déjà de tous ces biens vous êtes possesseur.

PHALANTE.

Non, de biens j'en ai peu, mes oncles m'entretiennent.

LYSANDRE.

Ceux à qui tous ces biens maintenant appartiennent,
N'ont point doncques d'enfants ? et vous en héritez ?

PHALANTE.

D'enfants? ils en ont tous en quelques quantités ;
Mais ils sont tous malsains, les uns sont pulmoniques,
Les autres catharreux, les autres hydropiques;
Ils ont la mine au moins de tomber en ces maux :
Puis à quoi sont sujets les mortels animaux ?
Il ne faut qu'un malheur, une peste, une guerre,
Pour mettre en un moment tous ces parents par terre :
Alors me voilà riche; et ne savez-vous pas
Qu'on voit en peu de jours tant de têtes à bas ?

LYSANDRE.

Ce sont là vos trésors ? c'est là cette abondance?

ALCIDON.

La mort de vos parents est donc votre espérance ?

PHALANTE.

Cela peut arriver de moment en moment.

LYSANDRE.

Et je m'étais promis un si beau logement
Dedans cette maison où je pensais m'ébattre.
Mais donc qui la possède ?

PHALANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de lignée ?

PHALANTE.

Ils ont tous des enfants.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison, et beaux arcs triomphants,
Adieu, cours, anticours, adieu, belle avenue,
Vous, fontaines, adieu, qui touchiez à la nue,
Adieu lambris dorés, adieu meubles divers,
Logements des étés, logements des hivers,
Adieu cet ordre égal de colonnes doriques,
Adieu . . . .
Adieu larges canaux, beaux jardins ravissants,
Adieu ce riche parc qui nous charmait les sens,
Adieu belle Niobe, adieu voûtes liquides,

Adieu beaux orangers, adieu les Danaïdes:
Beau lieu de qui l'espoir nous avait réjouis,
Vos miracles soudain se sont évanouis.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô riche imaginaire,
De l'honneur excessif qu'il vous plaisait nous faire.

PHALANTE.

Avec mes biens d'espoir je me ris des malheurs.

LYSANDRE.

Vous en pouvez jouir sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais je crains celui-ci.

LYSANDRE.

Quoi ? c'est mon capitaine.
Je connais sa valeur, n'en soyez pas en peine.

SCÈNE DERNIÈRE

ARTABAZE, LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN, AMIDOR, PHALANTE, MÉLISSE, HESPÉRIE, SESTIANE.

ARTABAZE.

Hé bien, mes bons amis, vous êtes assemblés :
C'est pour me recevoir : je crois que vous tremblez.
A peine souffrez-vous mes regards effroyables :
Je veux pour vous parler les rendre supportables :
Car je ne pourrais pas sans cet ajustement,
Avec nul des mortels converser un moment.

LYSANDRE.

Cette faveur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.
Souffrez donc, mes amis, un revers de fortune :
Vous allez trébucher du faîte du bonheur.
Je vous ai fait, bonhomme, espérer un honneur,
Honneur que Jupiter ose à peine prétendre,
De me loger chez vous, et de m'avoir pour gendre.
Je viens vous avertir que c'est mon passe-temps
De rendre quelquefois des pères bien contents,

Leur faisant concevoir cette haute espérance.
Mais j'ai pitié de vous, et de votre innocence ;
Sans vous faire languir dans l'espoir d'être heureux,
De vos filles jamais je ne fus amoureux :
Bonhomme, supportez cette douleur extrême,
Car je suis seulement amoureux de moi-même.

LYSANDRE.

Tant s'en faut, grand guerrier, si vous êtes content,
Je n'en vois point ici qui ne le soit autant,
Doncques peu d'entre vous veulent du mariage :
Vous n'êtes pas si fous, car fol est qui s'engage.
Voilà donc, Alcidon, votre esprit déchargé,
Puisqu'au lieu de se plaindre on vous donne congé :
Votre cœur est-il gai, mes parentes jolies ?
Enfants, jouissez tous de vos douces folies ;
Ne changez point d'humeur : plus heureux mille fois
Que les sages du temps, les princes ni les rois.
Que l'une aime toujours son vaillant Alexandre ;
Que l'autre tou s les cœurs puisse à jamais prétendre :
L'esprit de celle-ci peut braver le malheur,
Aimant la comédie avec tant de chaleur ;
Que l'un de son idée en fasse son idole :
L'autre toute la vie adore l'hyperbole :
L'un attende toujours la mort de ses parents :
Et l'autre, plus heureux que tous les conquérants,
Demeure satisfait de sa valeur extrême,
Et soit jusqu'au trépas amoureux de lui-même.

FIN DES VISIONNAIRES

LA SŒUR[1]

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

JEAN DE ROTROU

(1645)

1. Les éditions de 1647, in-4° et in-12, portent ce titre : *La Sœur généreuse*.

JEAN DE ROTROU

1609-1650.

Jean de Rotrou, précurseur de notre grand Corneille, est né à Dreux le 21 août 1609. « On a remarqué, » dit M. Félix Hémon [1], « que, jusqu'à la Révolution, la plupart des poètes de valeur sont nés à Paris ou dans un rayon d'une trentaine de lieues autour de Paris... » C'est le cas de Rotrou, de Regnier, de Corneille, de La Fontaine et de Racine. Notre poète était d'une vieille famille de robe. Son père, Jehan de Rotrou, avait épousé une demoiselle de bonne bourgeoisie, Isabelle Lefacheux. Un des ascendants de l'auteur de *Saint-Genest* avait été procureur au bailliage ; son grand-père et son grand-oncle remplirent dignement, sous Henri III, les fonctions de maire de Dreux. Après ses premières études, commencées au vieux collège de sa ville natale, le jeune Jean de Rotrou vint à Paris, en 1622, où il fit sa philosophie sous la férule bienveillante de M. de Bréda, celui-là même qui devint plus tard curé de Saint-André-des-Arcs.

Rotrou se mit à dévorer avec ardeur les œuvres dramatiques de Robert Garnier et d'Alexandre Hardy. Le roman d'Honoré d'Urfé, l'*Astrée,* lui permit de satisfaire son goût pour le romanesque et l'intrigue amoureuse. Sur le désir de son père, il étudia le droit et fut reçu avocat au parlement de Paris ; mais sans renoncer pour cela à un rêve qui lui était cher ; ce rêve était le théâtre. Avant sa vingtième année, il donna à l'hôtel de Bourgogne sa première pièce : *l'Hypocondriaque.* Une autre suivit bientôt ; c'était *la Bague de l'oubli.* Dès lors, la vieille scène française eut comme les prémices de l'admirable langue poétique de Corneille. La seconde de ces pièces était une imitation de Lope de Véga, mais elle annonçait déjà un mer-

1. *Théâtre choisi* de Rotrou. Édition Laplace et Sanchez, 1883.

veilleux tempérament. Jeune et vaillant, beau cavalier, Rotrou vit s'ouvrir devant lui les salons de l'hôtel de Rambouillet. Il dut être là fort aimé des femmes et contracter de belles amitiés, car nous avons de lui des dédicaces à la marquise de Pessay, à mesdemoiselles de Longueville et de Vertus, à la princesse Marie, à madame de Combalet, au comte de Soissons. Ce dernier le protégea quelque temps. En 1630, le poète donna la *Diane* puis les *Occasions perdues* (1631). La même année, il dédiait à la reine l'*Heureuse constance*. Tous ces ouvrages, mêlés de qualités et de défauts, firent quelque bruit. Présenté par le comte de Fiesque à Chapelain, le jeune auteur connut aussi Mairet et Tristan. A ce moment, la passion du jeu et celle de l'amour s'emparèrent de lui. On prétend même que la femme qu'il désigne sous le nom de Sylvie n'était autre qu'une célèbre actrice du Marais, Madeleine Béjart, la même qui fut, par la suite, la maîtresse de Molière.

En ce temps-là, il était fort pauvre. Des actes de 1636 et 1637 nous le montrent cédant aux libraires Sommaville et Quinet la propriété de ses quatorze pièces contre une somme de 2250 livres tournois. Il devint même le poète à gages d'une troupe de comédiens, condition dont sa fierté naturelle souffrit beaucoup. Huit comédies naquirent dans cette pénible période de la vie de Rotrou qui va de 1632 à 1635. *Laure persécutée*, qui date de 1637, fut un succès retentissant. Rotrou eut accès auprès du cardinal de Richelieu, à qui il avait déjà, d'ailleurs, dédié *Hercule mourant*. On l'enrôla dans la société dite des *Cinq auteurs*, avec mission de mettre en œuvre les idées de pièces du cardinal. Il travailla donc en compagnie de Colletet, de Boisrobert, de Corneille, de Claude de l'Étoile. Mais quand il sortit de là, Corneille, qui l'appelait son père, avait deviné son génie ; et une pension royale de mille livres ne devait pas tarder à mettre un peu d'ordre dans sa vie. Le 9 juillet 1640, Rotrou se maria à Mantes avec une jeune fille du pays, Marguerite Le Camus. Retiré à Dreux, il donna successivement ces belles œuvres : *La Sœur* (1645) ; *Saint-Genest* (1646) ; *Don Bernard de Cabrère* et *Venceslas* (1647). C'était la gloire ! Son dernier grand succès fut *Cosroès* (1649).

Auteur de trente-sept comédies ou tragédies, Rotrou est un des maîtres incontestés de la scène française. Il est, par ordre de mérite, le troisième de nos tragiques ; c'est-à-dire qu'on doit le placer entre Corneille et Racine d'une part, et Crébillon et Voltaire d'autre part. Mais combien est grande la distance qui le sépare de Crébillon !

Rotrou ne fut point de l'Académie.

Ce grand poète mourut comme un héros. En 1650, ayant accepté le poste de lieutenant-civil au siège de Dreux, il ap-

prend tout à coup, dans un salon de la capitale, que la peste vient d'éclater dans sa ville natale. Dreux est plein de cadavres. Le poète quitte aussitôt Paris, console ses concitoyens, se montre au milieu d'eux, dirige les mesures sanitaires. Le 28 juin 1650, il est emporté par le terrible fléau. Le lendemain, la peste disparaissait de Dreux. Rotrou avait été sa dernière victime.

Caffiéri, dans un buste qui est une merveille d'art, a immortalisé les traits de ce grand homme ; et en 1885, la ville de Dreux lui a enfin élevé une statue.

PERSONNAGES

LÉLIE, amant d'Éroxène, crue Aurélie.
ERGASTE, amant d'Aurélie, crue Éroxène.
ANSELME, père de Lélie.
ORGIE, oncle d'Éroxène.
AURÉLIE.
ÉROXÈNE.
CONSTANCE, mère d'Aurélie.
LYDIE, suivante d'Aurélie, crue Éroxène.
ERGASTE, valet de Lélie.
GÉRONTE, vieillard.
HORACE, fils de Géronte.

LA SŒUR[1]

(1645)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE.

O fatale nouvelle et qui me désespère!
Mon oncle te l'a dit et le tient de mon père?

ERGASTE.

Oui.

LÉLIE.

Que pour Éroxène il destine ma foi,
Qu'il doit absolument m'imposer cette loi,
Qu'il promet Aurélie aux vœux de Polydore?

ERGASTE.

Je vous l'ai déjà dit et vous le dis encore.

LÉLIE.

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,
Il nous veut obliger d'épouser dès ce soir?

1. Nous donnons ici le texte original débarrassé de ses archaïsmes.

ERGASTE.

Dès ce soir.

LÉLIE.

Et tu crois qu'il te parlait sans feinte?

ERGASTE.

Sans feinte.

LÉLIE.

Ah! si d'amour tu ressentais l'atteinte,
Tu plaindrais moins ces mots qui te coûtent si cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher,
Et cette avare Écho, qui répond par ta bouche,
Serait plus indulgente à l'ennui qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris, je vous l'ai rapporté;
Je n'ai rien oublié, je n'ai rien ajouté.
Que désirez-vous plus?

LÉLIE.

Aux choses d'importance
Oublier quelquefois la moindre circonstance,
Un regard, un souris, un mot, une action,
Ruine absolument notre prétention;
Et sachant à quel point cet entretien m'importe,
Je t'y puis voir, cruel, répugner de la sorte?

ERGASTE.

Ne vous touchant pas tant, j'y répugnerais moins;
Mais cet amour enfin vous coûte trop de soins.

LÉLIE.

Il m'en coûte, il est vrai, mais j'en aime les causes:
Les épines d'amour ne sont point sans leurs roses,
Et, quand il faut souffrir pour de si doux appas,
Je tiens pour malheureux celui qui ne l'est pas.
Au reste, étant l'auteur de mon inquiétude,
La peux-tu négliger sans trop d'ingratitude?
Sans tes conseils...

ERGASTE.

Eh bien! n'est-on pas malheureux
De vouer son service à ces fous d'amoureux?
Faites que le succès réponde à leur caprice,
On leur rend un devoir, non pas un bon office;

Le péril d'un gibet est le moindre danger
Où, pour servir leur flamme, on se doit engager:
Mais si quelque accident par malheur les menace,
On est absolument auteur de leur disgrâce;
Soit que le sort enfin leur soit cruel ou doux,
Tout le bien leur est dû, tout le mal vient de nous.
Votre confusion est l'effet que mérite
La bouillante chaleur d'un amour illicite;
J'en avais bien prévu ce triste repentir,
Et je n'ai pas manqué de vous en avertir;
Mais malgré ces avis qui ne profitaient guères,
Je ne puis refuser mes soins à vos prières.

LÉLIE.

Voyant le précipice où tu guidais mes pas,
Quoique sollicité, tu ne le devais pas.

ERGASTE.

Le temps vous rend savant, l'épreuve vous fait sage;
Mais vous étiez bien loin de tenir ce langage,
Quand, d'une impatience égale à vos douleurs,
Pendant à mes genoux, les yeux baignés de pleurs,
Confus et dépourvu de tout autre remède,
Vous réclamiez mes soins ou la mort à votre aide.

LÉLIE.

J'en concevrais enfin des regrets superflus
Quand l'affaire est au point de n'en consulter plus.
Mais ce que tu m'apprends m'est de telle importance
Qu'il s'agit de ma mort ou de ton assistance,
De perdre la lumière ou conserver mes vœux
A qui je suis lié d'indissolubles nœuds.
Dis donc: que ferons-nous? romps ce fâcheux silence.

ERGASTE.

Souvent on détruit tout par trop de violence.

LÉLIE.

Différant trop aussi, l'on n'exécute rien.

ERGASTE.

Éraste, à mon avis, nous y servira bien,
Et son affection ne vous sera pas vaine.

LÉLIE.

Je me promets bien moins son amour que sa haine,
S'il sait la dure loi qu'on me veut imposer.

ERGASTE.

Mais il est bien aisé de l'en désabuser,
Et d'obtenir de lui ce favorable office,
En faisant qu'il se serve en vous rendant service.

LÉLIE.

Quoique mon cœur répugne aux éclaircissements,
Faisons-nous cet effort; tout est doux aux amants.
Ergaste, cherchons-le.

ERGASTE, à part.

Quel embarras extrême!
Travailler pour des fous est bien l'être soi-même:
Il leur faut au besoin faire tout espérer,
Et perdre tout repos pour leur en procurer.

Ils sortent.

SCÈNE II

LYDIE, ÉRASTE.

LYDIE, à part.

Pauvre Éroxène, hélas! quelle âme impitoyable
Ne serait pas sensible à ta peine incroyable?

A Éraste.

Je vous cherchais, Éraste.

ÉRASTE.

Et j'étais en souci
En quel lieu je pourrais te rencontrer aussi,
Toi qui, brillant rayon du soleil qui m'éclaire,
Toi qui, de notre amour fidèle secrétaire,
Toi qui, l'appui...

LYDIE.

Tout beau, je ne me puis flatter
De vaines qualités que vous m'allez ôter.

ÉRASTE.

Ne m'apportes-tu pas une heureuse nouvelle?

LYDIE.

Très mauvaise, au contraire, et pour vous et pour elle,
Et pour qui comme moi prend part en vos ennuis.

ÉRASTE.

Quelle encor?

LYDIE.

Éroxène...

ÉRASTE.

Achève.

LYDIE.

Je ne puis.

ÉRASTE.

Te taire est un surcroît à ma mélancolie.
Parle donc : Éroxène...

LYDIE.

Est promise à Lélie.

ÉRASTE.

Ah! quel coup plus mortel pouvais-je recevoir?

LYDIE.

Ce n'est pas tout.

ÉRASTE.

Quoi donc?

LYDIE.

Ils épousent ce soir :
Ainsi les courts moments qui restent à votre aide,
Vous privant de conseil, vous privent de remède.

ÉRASTE.

O fatale nouvelle, et funeste à mes vœux!
Je n'en redoutais qu'une, et tu m'en apprends deux.

LYDIE.

Une troisième suit.

ÉRASTE.

Poursuis donc et m'achève;
C'est trop longtemps languir : je ne veux plus de trêve,
Et de tous ces efforts ma constance est à bout.

LYDIE.

Pour chercher du remède, il vous faut dire tout :
Son oncle se doutant de notre confidence,
M'a fait aujourd'hui même une expresse défense
De plus sortir, vous voir, ni vous parler jamais.

ÉRASTE.

Que le ciel sur mon chef éclate désormais!
Quelque ardent et mortel que son foudre puisse être,
Un fruit de ma ruine est qu'il ne peut l'accroître.

LYDIE.

Puisqu'il vous faut tout dire, et d'un cœur confident,
Vous avez à combattre un quatrième accident.

ÉRASTE.

Après qu'à tant d'ennuis ma mort est impossible,
Frappe, accable, poursuis : je ne suis plus sensible.

LYDIE.

Vous avez d'Éroxène excité le courroux.

ÉRASTE.

D'Éroxène, Lydie!

LYDIE.

Elle se plaint de vous.

ÉRASTE.

C'est à ce dernier coup qu'il faut que je succombe,
Que le nuage crève, et que le foudre tombe.

LYDIE.

Vous dissimulez bien! le cœur vous reviendra,
Et ce n'est pas encor le coup qui vous tûra.
A des yeux clairvoyants la feinte est inutile;
Certains bruits en un mot s'épandent par la ville,
Et non sans fondement et sans quelque raison,
Qui vous rendent suspect...

ÉRASTE.

De quoi?

LYDIE.

De trahison,
Ou, pour mieux en parler, d'amour pour Aurélie,
Au mépris de la foi dont le serment vous lie.
Son frère, qui vous suit inséparablement,
Semble être à ce soupçon un juste fondement.

ÉRASTE.

Juste ciel!

LYDIE.

Et l'amour règne, s'il le faut dire,
Dans les yeux d'Aurélie, avecque tant d'empire,
Qu'outre les cruautés et les meurtres secrets
Que ce tyran commet, avecque leurs attraits,
Dans les plus résolus et plus fermes courages,
L'inconstance peut bien être un de ses ouvrages,
Et pourrait bien avoir à des charmes si doux
Acquis l'autorité qu'une autre avait sur vous :
C'est sur ce fondement...

ÉRASTE.

Éroxène, Lydie,

A pu me soupçonner de cette perfidie?
Moi, traître!

Il veut sortir.

LYDIE, le retenant.

Où courez-vous?

ÉRASTE.

Ne retiens pas mes pas;
Je vais la détromper.

LYDIE.

Comment?

ÉRASTE.

Par mon trépas.
Mais, perdant la clarté, j'emporterai la gloire...

LYDIE.

Le mal n'est pas si grand que je vous l'ai fait croire.
Cette peur était plus mon soupçon que le sien;
Ne vous en troublez point: nous l'en guérirons bien.
Le fréquent entretien de vous et de Lélie
Me faisait redouter le pouvoir d'Aurélie;
Mais je vois qu'il n'a point altéré votre amour.

ÉRASTE.

Je t'en eusse éclaircie en me privant du jour,
Et ma mort t'eût fait voir qu'il n'est pas nécessaire
D'être amant de la sœur pour être ami du frère;
Tu saurais, si l'amour avait pu t'enflammer,
Quel tort fait un reproche à qui sait bien aimer;
Cruelle, tu saurais si pour causer ma peine
L'amour puise des traits hors des yeux d'Éroxène,
Et si les miens enfin conservant la clarté,
L'usage leur en plaît que pour voir sa beauté.

LYDIE.

Au besoin qui la presse elle implore votre aide,
Et vous mande le mal pour chercher le remède.
Vous lui ferez bien mieux paraître votre amour,
Détournant cet hymen que vous privant du jour.

ÉRASTE.

Dis-lui qu'où de l'esprit l'adresse sera vaine...

LYDIE.

Eh bien?

ÉRASTE.

Celle du bras la tirera de peine;

Que je vais de ce fer, s'il ne me satisfait,
Dans le cœur de Lélie effacer son portrait,
L'arracher de son sein, et de cet infidèle
Immoler à l'amour l'amitié criminelle.

LYDIE.

Ne vous emportez pas jusqu'à ce dernier point;
Les hommes coûtent cher, ne les prodiguons point.

Elle sort.

SCÈNE III

ÉRASTE, LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE, à part.

C'est lui!

ÉRASTE, à part.

Quelque apparence où l'amitié se fonde,
Ne cherchons plus ni foi ni vertu dans le monde;
L'amitié, les serments et la foi d'aujourd'hui
Ne servent qu'à tromper la bonne foi d'autrui.
Mais enfin je suivrai l'exemple qu'on me donne,
Et, trahi de chacun, n'épargnerai personne.

LÉLIE, à Ergaste.

Il discourt en lui-même.

ERGASTE, à Lélie.

A l'exemple des fous,
Comme frappé sans doute en même endroit que vous.

ÉRASTE, à part.

Si mon bras ne l'immole à ma juste colère,
Je veux bien que le ciel ne me soit pas prospère.

ERGASTE, à Lélie.

Que ne lui parlez-vous?

LÉLIE, à Éraste.

Éraste, quel souci
Vous excite ce trouble et vous travaille ainsi?

ÉRASTE.

Je compatis, Lélie, aux misères du monde,
Où tout souci, tout trouble et tout malheur abonde
Depuis que l'amitié n'y connaît plus de loi,
Et que la foi n'y sert qu'à séduire la foi.

Mon plus cher confident travaille à ma ruine,
Et mon meilleur ami me trompe et m'assassine.

LÉLIE.

Je ne le tiendrais plus en cette qualité,
Et tel ami ne peut être assez détesté.

ÉRASTE.

Je ne le tiens aussi qu'en qualité de traître,
Et le déteste autant qu'il est digne de l'être.

LÉLIE.

Sans vous en mettre en peine, apprenez-moi son nom,
Éraste, et laissez-moi vous en faire raison.

ÉRASTE.

Il est de vos amis.

LÉLIE.

Des amis de la sorte,
Pour se défendre d'eux, la connaissance importe.

ÉRASTE.

Quoique infiniment traître, il ne vous peut trahir.
Ni vous, quoique odieux, ne le pouvez haïr.

LÉLIE.

Vous le nommez...

ÉRASTE.

Lélie.

LÉLIE.

Ah! c'est me faire injure.

ÉRASTE.

C'est vous-même, cruel, vous qui m'êtes parjure,
Vous que pour mon ami j'ai tort de réputer,
Vous que par votre avis je dois tant détester.

LÉLIE.

J'ai part en votre peine, et plains le trouble extrême
Qui si visiblement vous met hors de vous-même.

ÉRASTE, mettant la main sur la garde de son épée.

Et moi j'ai grande part à votre trahison;
Mais vous m'avez offert de m'en faire raison.

LÉLIE.

Dites-moi donc mon crime et me tirez de peine.

ÉRASTE.

Je vous le dis assez, sans nommer Éroxène;
Et ce secret remords, qui nous sait tourmenter
Et punir nos forfaits sans nous exécuter,

Témoin, juge et bourreau de votre perfidie,
Vous la reproche assez, sans que je vous la die.

LÉLIE.

Si votre aveuglement ne me faisait pitié,
Ou bien si je pouvais vous manquer d'amitié,
D'un bras qui rarement attend qu'on le convie
Je vous aurais déjà fait passer votre envie,
Mais sans avoir donné, du penser seulement,
A vos jaloux soupçons le moindre fondement.

ÉRASTE.

Ce n'est rien que ce soir épouser Éroxène!

LÉLIE.

Je crains plus son amour que je ne fais sa haine;
Le soir qui sous ses lois rangerait mon destin
Serait suivi pour moi d'une nuit sans matin.
Mais il faut pardonner à votre jalousie,
Et, pour vous bien guérir de cette frénésie,
Vous fiant mon secret, vous apprendre en deux mots
Combien un tel dessein répugne à mon repos.

ÉRASTE.

Si, chacun s'abusant, je m'abusais moi-même,
Je tiendrais cette erreur pour un bonheur extrême.

LÉLIE.

Quand de la reine Bonne, et d'effet et de nom,
En Pologne mon père eut l'heur d'être échanson,
Assez considéré par l'honneur de lui plaire,
Pour vous le faire court, il y manda ma mère,
Et, nous voulant à tous partager son crédit,
Souhaita que ma sœur encore s'y rendît,
Que ma mère élevait en sa plus tendre enfance;
Car pour moi, déjà grand et hors de sa puissance,
J'avais suivi mon père, et, sorti de son sang,
Dedans la cour déjà possédais quelque rang;
Elles partirent donc, et, croyant la fortune
Avoir trop fait pour nous pour leur être importune,
L'une en quête d'un père, et l'autre d'un mari,
Vinrent, pour nous trouver, s'embarquer en Bari;
Mais le pilote à peine eut laissé choir les voiles,
Qu'un vent impétueux, en déchirant les toiles,
Les écarta si loin que l'on crut leurs vaisseaux
Le débris d'un écueil ou le butin des eaux.

Quinze ans s'étaient coulés sans qu'aucunes nouvelles
En Pologne ou dans Nole eussent rien appris d'elles,
Et comme, après des soins si longs et superflus,
Mon père n'en cherchait ni n'en espérait plus,
Depuis deux ans enfin il a su que ma mère,
Tombée avec ma sœur au pouvoir d'un corsaire,
Près d'une île écartée où le vent les poussa,
Avait été vendue aux agents d'un bassa;
Qu'à l'égard de ma sœur, elle en fut séparée,
Et suivit un marchand de quelque autre contrée.
Mon père à ce bonheur se sentit transporter,
Et, ne jugeant que moi qui les pût racheter,
Outre six cents ducats, me fit pour ce voyage
Ordonner l'appareil d'un honnête équipage.
Venise, où j'arrivai pour mon embarquement,
Vit finir mon voyage et naître mon tourment,
Et l'endroit où je crus laisser ma lassitude
M'excita tant de peine et tant d'inquiétude,
Mais de peine si chère et si douce à souffrir,
Que jusques à présent je n'en ai pu guérir :
A l'heure du souper, la table fut couverte
Par des mains dont Amour avait juré ma perte,
Les mains d'une beauté dont l'abord me ravit,
Et qui m'asservit plus qu'elle ne me servit :
Sophie était le nom de ce charme visible,
Qui, surprenant un cœur jusqu'alors insensible,
En fit en ce repas, par ses regards vainqueurs,
Un mets à ce tyran qui ne vit que de cœurs.
Enfin, blessé d'amour, je fis lever la table,
Espérant perdre au lit ce tourment agréable;
Mais le sommeil, qui lors charmait tout l'univers,
Ne put fermer les yeux qu'Amour avait ouverts.
L'exercice du jour endort l'inquiétude;
Mais la nuit elle veille et nous devient plus rude :
Le lendemain, Ergaste, ignorant mon amour,
Se rendit en ma chambre aussitôt que le jour,
Et me dit qu'un vaisseau m'attendait à la rade.

ÉRASTE.

Vous partîtes?

LÉLIE.

Rien moins, je me feignis malade :

Mais que dis-je, feignis? blessé de tant d'appas,
Je l'étais bien sans doute, et ne le feignis pas.
L'aimable servitude où ma raison s'engage
M'ayant fait de ma mère oublier le servage,
Je compose avec l'hôte, et dedans sa maison
Du mal que je feignais attends la guérison;
Mais le mal que je feins n'ayant pas besoin d'aide,
Le vrai mal que je cache y devient sans remède.
Je me hasarde enfin, et force le respect
Que de l'objet aimé nous imprime l'aspect,
Et, mon feu me pressant, je découvre à Sophie
Et le cœur et les vœux que je lui sacrifie.
Mais en vain mon adresse, avec tout son effort,
Tente de son honneur l'inexpugnable fort,
Et j'apprends, à la fin de mes poursuites vaines,
Que je ne puis prétendre autre fruit de mes peines
Que la confusion d'un frivole séjour,
Ou le pudique fruit d'un légitime amour;
Qu'elle était de naissance assez considérable
Pour aspirer au joug d'un hymen honorable;
Mais que son mauvais sort, infidèle à son sang,
En l'état d'une esclave avait changé son rang.
L'amour, qui ne rendait ma franchise importune,
Fit en moi ce qu'en elle avait fait la fortune,
Me mit d'un état libre en un rang où je sers:
Je délivrai l'objet qui me tenait aux fers;
Je rachetai Sophie, et, la prenant pour femme,
En délivrant son corps, m'assujettis son âme.

ERGASTE.

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours,
Le jour achèvera plus tôt que ce discours.
Laissez-le moi finir avec une parole :

A Éraste.

Cinq ou six mois après, nous nous rendons à Nole,
Où de Constantinople on crut notre retour ;
Et là, par mon avis et par celui d'Amour,
Nous étant concertés, je fis croire à son père
Le rachat de sa sœur et la mort de sa mère.
De Sophie à présent Aurélie est le nom ;
Le père en cette erreur la souffre en sa maison,
Où, d'une chaste amour satisfaisant la flamme,

Elle est fille le jour, et la nuit elle est femme.
Jugez par ce récit si vraisemblablement
Votre jaloux soupçon a quelque fondement,
Et si, quoi qu'on propose, il peut souffrir sans peine
La proposition qu'on leur fait d'Éroxène.

ÉRASTE.

Dieux ! jamais comédie, en sa narration,
N'excita tant de joie et tant d'attention,
Et l'éclaircissement, qui dissipe ma crainte,
M'interdit toute excuse et condamne ma plainte ;
Mais de quelle arme enfin espérez-vous parer
L'hymen...

LÉLIE.

Nous vous cherchions pour en délibérer.
J'ai fait mon personnage en cette comédie ;
Pour ce qui reste, il faut qu'Ergaste y remédie.

ERGASTE.

J'ai pendant ce récit eu le temps d'y rêver :
Voyez si ce moyen se pourrait approuver :
Au vieillard Polydore Anselme offre Sophie,
Ou plutôt pour ses biens il la lui sacrifie,
Voyant qu'il s'est offert de la prendre sans dot.

LÉLIE.

Il est vrai.

ERGASTE.

Mon avis est qu'Eraste, en un mot,
Lui faisant la même offre, obtienne sa parole,
Et rende du vieillard l'espérance frivole :
L'honneur qu'il recevra d'un si puissant appui,
Et le peu de rapport de Polydore à lui,
Lui feront trop des deux faire la différence
Pour devoir hésiter en cette préférence.
Vous, Lélie, il faudra que vous feigniez aussi
Qu'Éroxène causant votre plus doux souci,
Votre plus grand bonheur est qu'hymen vous assemble,
Et lors il est aisé de vous loger ensemble,
Et que, par cette intrigue adroitement conduit...

LÉLIE.

Eh bien?

ERGASTE.

La sœur du jour soit la femme la nuit,

Tant que de vos vieillards, qui n'ont plus guère à vivre,
La mort, qui change tout, de ces soins vous délivre.

ÉRASTE.

Comment, sans épouser, posséder leurs appas,
Ou comment, épousant, ne les posséder pas?
N'est-ce pas te confondre, ou d'un double adultère
De ce lien sacré profaner le mystère?

ERGASTE.

Un ami travesti, vos parents assemblés,
Vous peut-il pas unir de ces nœuds simulés?
Puis, leur mort arrivant, un hymen légitime
Des faveurs d'Éroxène effacera le crime.

LÉLIE.

Un plus rare moyen ne se peut concevoir,
Et tu me rends la vie en me rendant l'espoir :
Par cet heureux avis, qui nous tire de peine,
Je conserve Aurélie.

ÉRASTE.

Et j'épouse Éroxène.

ERGASTE, à part.

Moi peut-être un gibet, si l'art est éventé.
Mais n'en consultons plus : le sort en est jeté.

LÉLIE.

Crois qu'il me souviendra de cet heureux office.

ÉRASTE.

Crois qu'être ingrat aussi ne fut jamais mon vice.

ERGASTE.

Ni refuser aussi ne fut jamais le mien.
Tous, alors qu'on vous sert, vous en promettez bien;
Mais toujours pour effets vous baillez des attentes;
Vos assignations ne sont jamais contentes.
De vos profusions on n'est jamais surpris.
N'importe, la vertu de soi-même est le prix.
Je vais trouver Anselme et commencer mon rôle,
Où, si de mes efforts le succès n'est frivole,
Il sera bien adroit s'il nous peut échapper,
Et, s'il ne court bien fort, je saurai l'attraper.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LÉLIE, AURÉLIE, ERGASTE.

AURÉLIE, à Lélie.
Qui vous a retenus ? Il était temps, Lélie,
De tirer mon esprit de sa mélancolie,
Et, tardant un moment, la mort l'en eût tiré.

LÉLIE.
Quel nouveau déplaisir peut l'avoir altéré ?

AURÉLIE.
Quel plus grand déplaisir faut-il que votre absence,
A qui, sans aucun bien, sans nom, sans connaissance,
Pour support, pour amis, pour parents, pour époux,
Pour tout refuge enfin, ne reconnaît que vous ?
Le sort, dès le berceau me déclarant la guerre,
De libre que j'étais en ma natale terre,
M'en tira pour m'ôter ce précieux trésor,
Et m'arracha du sein qui m'allaitait encor :
Je perdis, d'un seul trait que lança la furie,
Ma liberté, mon nom, mes parents, ma patrie,
Et pour toute richesse il ne m'était resté
Qu'un cœur libre et constant, que vous m'avez ôté.
Quand je croyais enfin que, changeant mon servage,
Ce cruel ennemi m'eût changé le visage,
Et que le cher présent qu'il m'a fait de vos fers
Dût guérir tous les maux que j'ai jamais soufferts,
Je vois qu'il entreprend ma dernière ruine,
Et veut, par le succès des maux qu'il me destine,
M'ôtant jusqu'à l'espoir, me dépouiller d'un bien
Qui, malgré lui, demeure à qui ne reste rien.

LÉLIE.
Vous savez que mes yeux, dépourvus de défense,
Mirent sitôt mon cœur dessous votre puissance,

Que, sans rien mériter par ma captivité,
Je ne fis qu'obéir à la nécessité.
Par cette conjoncture il est aisé de croire
Que, l'honneur d'être à vous faisant toute ma gloire,
Le malheur de vous perdre et de ne vous plus voir
Ferait mon infaillible et dernier désespoir.

AURÉLIE.

S'il faut donc par la fuite éviter la disgrâce
Dont un père importun aujourd'hui nous menace,
Proposez-moi l'horreur des plus affreux déserts,
Des plus sombres forêts, des plus pénibles mers :
Je vous suivrai sans peine au bord des précipices ;
Tous travaux avec vous me seront des délices.

ERGASTE.

Combattons la fortune avec tout notre soin ;
Mais n'allons point chercher à la vaincre si loin :
Sitôt qu'on lève l'ancre, et qu'il faut perdre terre,
Je crois m'être exposé dans un vaisseau de verre,
A qui le moindre flot est un funeste écueil
Dont le choc va m'ouvrir un liquide cercueil.

LÉLIE.

Ton intérêt n'est pas ce qui nous met en peine.

AURÉLIE.

Si de nos importuns l'espérance n'est vaine,
Ce soir, qui de nos vœux nous doit ôter le fruit,
Sera suivi pour nous d'une éternelle nuit :
En cette extrémité, faisons avec courage
Ce qu'en même besoin fait un qui fait naufrage,
Qui, sans perdre courage, est constant jusqu'au bout,
De l'œil et de la main cherche et s'attache à tout.

LÉLIE.

Le ciel nous peut aider, si l'art nous est frivole ;
Mais mon père revient... Toi, commence ton rôle;
Vous, Aurélie, entrez : je vous veux conférer
D'un avis que l'amour vient de nous suggérer.

Il sort avec Aurélie.

SCÈNE II

ANSELME, ERGASTE.

ANSELME.

En quel endroit, Ergaste, as-tu laissé Lélie ?

ERGASTE.

Dans sa chambre ; pourquoi ?

ANSELME.

Seul ?

ERGASTE.

Avec Aurélie.

ANSELME.

M'étant tu si longtemps, je l'avoue aujourd'hui :
Je suis mal satisfait d'Aurélie et de lui.
Il semble, s'il te faut parler d'une âme ouverte,
Que rachetant sa sœur, il acheta sa perte,
Et que Constantinople est un séjour fatal
Où tout bien se corrompt et dégénère en mal.
Si l'étude autrefois l'a mis en quelque estime,
Il semble n'être plus qu'un corps que rien n'anime,
Et son oisiveté semble le mettre au rang
Des objets dépourvus et de vie et de sang.
Il ne saurait trouver, pour son inquiétude,
Dans sa bizarre humeur assez de solitude,
Et l'église, autrefois le premier de ses soins,
Est aujourd'hui le lieu qu'il fréquente le moins.

ERGASTE.

Le proverbe est certain, et l'épreuve constante,
Que l'on sait qui l'on est en sachant qui l'on hante,
Et vous plaindre de lui n'est que lui reprocher
Qu'avecque les boiteux on apprend à clocher.
Nous venons de Turquie, et dans cette contrée
Des plus religieux l'église est ignorée ;
C'est un climat de maux, dépourvu de tous biens :
Car les turcs, comme on sait, sont fort mauvais chrétiens ;
Les livres en ce lieu n'entrent point en commerce ;
En aucun art illustre aucun d'eux ne s'exerce,
Et l'on y tient quiconque est autre qu'ignorant
Pour catalaméchis, qui sont gens de néant.

ANSELME.

Plus jaloux de sa sœur qu'on n'est d'une maîtresse,
Jamais il ne la quitte ; ils se parlent sans cesse,
Me raillent, se font signe, et, se moquant de moi,
Ne s'aperçoivent pas que je m'en aperçois.

ERGASTE.

Là, chacun à gausser librement se dispense;
La raillerie est libre et n'est point une offense ;
Et, si je m'en souviens, on appelle en ces lieux
Urchec, ou gens d'esprit, ceux qui raillent le mieux.

ANSELME.

Ils en usent pour Nole avec trop de licence ;
Et, quoique leur amour ait beaucoup d'innocence,
Je ne puis approuver ces baisers assidus,
D'une ardeur mutuelle et donnés et rendus,
Ces discours à l'oreille et ces tendres caresses,
Plus dignes passe-temps d'amants et de maîtresses
Qu'ils ne sont en effet d'un frère et d'une sœur.

ERGASTE.

Se peuvent-ils chérir avec trop de douceur ?
Et, proches comme ils sont, peut-on sans injustice
Interdire à leur sang de faire son office ?

ANSELME.

Je crains que cet office excède leur devoir ;
Je n'en puis mal juger ; mais il faut tout prévoir.

ERGASTE.

La loi de Mahomet, par une charge expresse,
Enjoint ces sentiments d'amour et de tendresse
Que le sang justifie et semble autoriser ;
Mais le temps le pourra démahométiser.
Ils appellent tubalch cette ardeur fraternelle,
Ou boram, qui veut dire intime et naturelle.

ANSELME.

S'il m'est enfin permis de ne te point mentir,
Et si d'une bonne œuvre on se peut repentir,
De leurs déportements mon âme inquiétée
Conçoit quelque regret de l'avoir rachetée,
Puisqu'en la recouvrant je perdis mon repos,
Que ce soin importun traverse à tout propos.

ERGASTE.

L'usage de Turquie enfin le justifie;
La loi turque...

ANSELME.

Et toi, traître, avecque ta Turquie,
Avecque ta loi turque, avec ton Mahomet,
Tu veux autoriser cet usage indiscret,
Et, sous un voile turc me chargeant d'infamie,
M'affronter à la turque et couvrir leur folie;
Mais le soin que tu prends de les justifier
Me les rend plus suspects et m'en fait défier.
J'entends, si chez les Turcs ils suivaient leur méthode,
Que parmi les chrétiens ils vivent à leur mode.

ERGASTE.

La fille ayant atteint l'âge de la raison
Est un meuble importun dedans une maison,
Et dont aux plus soigneux la garde est incertaine :
Un mariage enfin vous tirerait de peine,
Et bornerait vos soins en terminant ses vœux.

ANSELME.

Tu n'en proposes qu'un, et j'en ai conclu deux.
Tu connais Éroxène?

ERGASTE.

Oui, la nièce d'Orgie?

ANSELME.

Elle-même. Est-ce un choix indigne de Lélie?

ERGASTE.

S'il obtient par vos soins ce favorable choix,
Vous lui donnez la vie une seconde fois,
Puisqu'il aime Éroxène à l'égal de son âme,
Et que son seul respect lui fait cacher sa flamme.

ANSELME.

Je rends grâces au ciel qu'une fois pour son bien
Son choix toujours contraire ait rencontré le mien;
Mais, outre cet hymen, j'ai d'Aurélie encore
Arrêté l'alliance avecque Polydore.

ERGASTE.

Pour Lélie, Éroxène est tout l'heur qu'il prétend;
Mais pour sa sœur...

ANSELME.

Eh bien?

ERGASTE.

Ne vous hâtez pas tant.

ANSELME.

Pourquoi? veux-tu que l'âge au logis la consomme?

ERGASTE.

Ne la mariez point, ou lui donnez un homme.

ANSELME.

Et qu'est donc Polydore?

ERGASTE.

Il n'est plus, autant vaut.

ANSELME.

Comment! en sa santé sais-tu quelque défaut?

ERGASTE.

Non, mais il est trop jeune; attendez qu'il ait l'âge,
Et puisse satisfaire aux devoirs du ménage.
Oh! que de ses pareils le feu doit être ardent!

ANSELME.

Il n'a pas cinquante ans!

ERGASTE.

Et plus, pas une dent.
Il n'est dans la nature homme qui ne le juge
Du siècle de Saturne ou du temps du déluge;
Des trois pieds dont il marche il en a deux goutteux,
Et ressemble en marchant à ces ânes boiteux,
Qui presque à chaque pas trébuchent de faiblesse,
Et qu'il faut soutenir ou relever sans cesse.

ANSELME.

Il est riche, et le bien a de puissants appas.

ERGASTE.

Fabrice ment donc bien : car il ne le dit pas.

ANSELME.

Quel Fabrice?

ERGASTE.

Un valet qu'il chassa pour un verre
Qu'il rinçait par malheur, et qui tomba par terre.

ANSELME.

Et que t'en a-t-il dit?

ERGASTE.

Que, bien loin de l'enfler,
Il vidait sa finance à force de souffler,
Et que, pensant l'accroître avec de la fumée,

En fumée au contraire il l'avait consommée;
Qu'au reste, on vit chez lui de mets si délicats
Qu'on meurt toujours de faim à la fin du repas.
Baste, encor, pour avoir la fortune contraire!
A bien d'honnêtes gens elle n'est pas prospère;
Mais son esprit mordant, envieux et jaloux,
Ne pardonne à personne et se prend jusqu'à vous:
Déchiffrant votre vie avec d'autres critiques,
Par tous les carrefours il en fait des chroniques,
Et ne se plaît à rien tant qu'à vous éplucher.
Mais en vous disant tout je vous pourrais fâcher.

ANSELME.

Achève, je le veux.

ERGASTE.

J'ai honte de le dire.

ANSELME.

Si ce qu'il dit est faux, je n'en serai pas pire.

ERGASTE.

Il vous veut imputer certaine infirmité
Par qui de tous les nez le vôtre est évité,
Et dit qu'un vieil pourit, dont le corps vous démange,
Vous oblige sans cesse à quelque geste étrange.

ANSELME.

Le sot ment par sa gorge!

ERGASTE.

Et dit le bien savoir
De gens qui tous les jours ont l'honneur de vous voir,
Même de vos amis.

ANSELME.

Il ment par ses oreilles!

ERGASTE.

De plus, qu'ayant le nez délicat à merveilles,
Il le sait par lui-même.

ANSELME.

Il ment par l'odorat!

ERGASTE.

Et que, le vôtre étant et si court et si plat,
Cette incommodité qui vous est naturelle
Est facile à juger.

ANSELME.

Il ment par la cervelle!

ERGASTE.

Quoiqu'il n'ait pas raison, car je sais bien qu'il ment
L'accès qu'il a chez vous le fait croire aisément.

ANSELME.

Mais comment l'en bannir ? Ma parole me lie,
Joint qu'il s'offre sans dot d'épouser Aurélie.

ERGASTE.

Épargnez sa vertu bien plutôt que sa dot :
Car toute femme, enfin, n'en peut faire qu'un sot,
Et tout père puissant qui pourvoit mal sa fille
Rend pour le moins suspect l'honneur de sa famille ;
Mais Eraste qui l'aime, et sans comparaison
Plus sortable de biens et d'âge et de maison,
Pressé d'un feu secret, incessamment aspire,
Sans l'oser déclarer, au joug de son empire,
Vous fera la même offre et la prendra sans dot ;
Il s'enhardit hier de m'en toucher un mot.

ANSELME.

Éraste !

ERGASTE.

Oui, fils d'Orcas, grand ami de Lélie.

ANSELME.

Il témoigne sans dot vouloir bien d'Aurélie !

ERGASTE.

Non seulement sans dot, mais sans habits encor,
Et la croit toute nue un si riche trésor,
Que...

ANSELME.

Fais-le moi parler, et concluons l'affaire ;
Pour l'autre, il peut ailleurs se pourvoir d'un beau-père :
J'ai du respect pour lui comme il en a pour moi ;
En me calomniant, il dégage ma foi,
Et, recherchant ma fille, il m'a dû mieux connaître.

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal : c'est un fou.

ANSELME.

C'est un traître.

ERGASTE.

Un fourbe.

ANSELME.

Un archi-fourbe.

ERGASTE.

Un calomniateur.

ANSELME.

Un médisant.

ERGASTE.

Un lâche.

ANSELME.

Un gueux.

ERGASTE.

Un imposteur.

ANSELME.

Un infâme.

ERGASTE.

Un faquin.

ANSELME.

Un reste de galère.
Mais insensiblement tu m'as mis en colère,
Et si dans cette humeur je l'avais rencontré,
Je serais homme encore à le voir sur le pré.

ERGASTE.

L'âge vous en dispense, et lui n'est pas si traître,
Si peut-être il n'y va pour faucher ou pour paître.

ANSELME.

Fais-moi venir Éraste; adieu.

Il sort.

ERGASTE, seul.

Quel doux ébat !
O la bonne balourde, et le plaisant soldat !

SCÈNE III

ÉROXÈNE, LYDIE.

ÉROXÈNE.

Va, rends ce bon office au feu qui me consomme :
Il me promet beaucoup ; mais, Lydie, il est homme,
C'est-à-dire d'un sexe où l'on fait vanité
D'oubli, de perfidie et d'infidélité,
Et, s'il me fait le tort dont mon soupçon l'accuse,
Aurélie a des yeux qui portent son excuse.

LYDIE.

Je l'irai bien chercher; mais qu'apprendrai-je, enfin,
Après tous les serments qu'il m'a faits ce matin?

ÉROXÈNE.

Confesse-lui ma crainte, et dis-lui mon martyre,
Que l'accès qu'un ami lui donne en sa maison
Me le rend, en un mot, suspect de trahison.
Mais non, ne touche rien de ce jaloux ombrage;
C'est à sa vanité donner trop d'avantage :
Dis-lui que, puisqu'il m'aime, et qu'il sait qu'aux amants
Une heure sans se voir est un an de tourments,
Il m'afflige aujourd'hui d'une trop longue absence.
Non, il me voudrait voir avec trop de licence :
Dis-lui que, dans le doute où me tient sa santé...
Mais, puisque tu l'as vu, puis-je en avoir douté?
Flattant trop un amant, une amante inexperte
Par ses soins superflus en hasarde la perte.
Va, Lydie, et dis-lui ce que pour mon repos
Tu crois de plus séant et de plus à propos.
Va, rends-moi l'espérance, ou fais que j'y renonce;
Ne dis rien, si tu veux; mais j'attends sa réponse.

LYDIE.

Que me répondra-t-il, si je ne lui dis rien?

ÉROXÈNE.

Le silence parfois est un docte entretien,
Et le voir de ma part, sans lui pouvoir rien dire,
C'est lui faire sur moi connaître son empire;
C'est d'un style éloquent et digne de ses vœux
Expliquer mes soupçons, mes soupirs et mes feux.
O sexe malheureux et chétif que le nôtre,
Où, l'amour se trouvant naturel comme à l'autre,
Son pouvoir redoutable et ses succès douteux,
L'aveu n'en est pas libre et s'en trouve honteux,
Où l'on permet d'aimer, non d'avouer qu'on aime,
Où la pudeur travaille autant que l'amour même!

LYDIE.

Si votre oncle, arrivant, m'appelait par hasard...

ÉROXÈNE.

Va, toujours une amante a quelque excuse à part.
Comme un vieillard toujours a l'humeur soupçonneuse,

Tu seras chez l'orfévre, ou bien chez l'empeseuse ;
Je saurai l'abuser. Mais presse ton retour,
Si tu me veux encor voir respirer le jour.

Elle sort.

LYDIE, seule.

Invincible vainqueur des cœurs les plus rebelles,
Amour, que ton pouvoir démonte de cervelles,
Et que notre raison suit de près le repos !
Mais je ne pouvais pas sortir plus à propos.

SCÈNE IV

ÉRASTE, LYDIE.

ÉRASTE.

Lydie, oblige-moi d'assurer Éroxène...

LYDIE.

De quoi ?

ÉRASTE.

Que je travaille à vous tirer de peine,
Qu'un prompt événement lui prouvera ma foi,
Et que, malgré le sort...

Apercevant Anselme qui entre.

Mais va, retire-toi.

LYDIE.

Quel caprice vous fait me chasser de la sorte ?

ÉRASTE.

Ne t'en informe point : un sujet qui m'importe.
Ne me suis point, te dis-je. Adieu.

LYDIE.

De la façon ?

ÉRASTE, à part.

Anselme en aurait pu concevoir du soupçon.

LYDIE, à part.

O dieux !

ÉRASTE.

Abordons-le ; commençons notre rôle.

SCÈNE V

ANSELME, ÉRASTE, LYDIE, sans être vue.

LYDIE, à part.

N'avoir pu lui tirer ni dire une parole !
Me fuir, me rebuter et me quitter ainsi !
Ma maîtresse a raison de s'en mettre en souci.
Anselme vient à lui : quelque trame se brasse.
Ne nous éloignons point ; sachons ce qui se passe.

ANSELME.

Venez, mon cher Éraste, ou plutôt mon cher fils,
Puisque par votre amour ce nom vous est acquis :
Vous avez pu savoir d'Ergaste ou de Lélie
A quel point je tiens cher le bonheur d'Aurélie.

ÉRASTE.

Je crois pareillement qu'ils vous auront appris
A quel prix je tiendrai cette faveur sans prix.

ANSELME.

Le témoignage exprès qu'ils viennent de m'en rendre
Fait que je vous salue en qualité de gendre,
Et vous offre chez moi toute l'autorité
Que vous y pouvez prendre en cette qualité.

LYDIE, à part.

Qu'entends-je, ô juste ciel !

ANSELME.

Ils vous ont dit encore
Qu'à quelque si haut point que ce bonheur m'honore,
Je ne puis autrement encor l'avantager.
Mes biens après ma mort se pourront partager ;
Mais, comme j'en ai peu, sa dot sera petite.

ÉRASTE.

Ne comptez-vous pour rien sa grâce et son mérite,
Ces rares qualités, ces précieux trésors,
Dont le ciel enrichit son esprit et son corps?
En soi seule elle apporte une richesse extrême,
Et je ne prétends d'elle autre dot qu'elle-même.

LYDIE, à part.

Et puis assurons-nous en la foi d'un amant !
Mais je pense veiller, et dors assurément.

ANSELME.

Je crois, puisque sans fard il faut ouvrir nos âmes,
Qu'il ne vous reste rien de vos premières flammes,
Qu'Éroxène, en un mot, n'a plus l'autorité
Qu'on m'a dit qu'elle avait sur votre liberté.
Quelque nouvel amour dont le feu nous consume,
Notre premier brasier aisément se rallume,
Pour peu que sous sa cendre il reste de chaleur,
Et ce mal ne produit que haine et que malheur.

ÉRASTE.

J'ai, pour me divertir d'une humeur sotte et vaine,
Pris plaisir, il est vrai, d'abuser Éroxène;
Mais si jamais l'Amour n'était victorieux
Par de plus dignes traits, que par ceux de ses yeux,
Ce monarque absolu sur tout ce qui respire
N'aurait pas bien avant étendu son empire.

LYDIE, à part.

Et, lâches, nous prisons un bien si peu constant,
Dont la perte et le gain se fait en même instant !

. . . .
. . . .[1]

ANSELME.

C'est assez, elle est vôtre, et d'un même lien
J'engage sous vos lois et son cœur et le mien.

ÉRASTE.

Et par ce cher présent votre bonté me donne
Plus que la plus brillante et plus riche couronne.
Souffrez que j'aille offrir l'hommage que je doi
A la divinité dont j'adore la loi,
Et lui sacrifier le beau feu qui me presse.

LYDIE, à part.

Que ne puis-je arracher cette langue traîtresse !

ANSELME.

Allons, nous prendrons jour pour la solennité
D'un joug si précieux à votre liberté.

Il sort avec Éraste.

LYDIE, seule.

O noire perfidie ! ô siècle ! ô monde immonde !
Source en crimes, en fraude, en misères féconde !

1. Lacune dans le texte original.

Vil théâtre des jeux et du sort et du temps,
Qui se peut garantir des lacs que tu nous tends ?
Triste objet de pitié, trop fidèle Éroxène,
Ou trop simple plutôt, trop crédule et trop vaine
D'avoir cru posséder assez d'autorité
Pour obliger ce sexe à quelque fermeté ;
Un sexe qui du nôtre incessamment se joue,
Plus changeant que le sort, moins stable que sa roue
Et pour qui toutefois, malgré son changement,
Notre sexe imbécile a tant d'attachement !
Fais maintenant état des devoirs de ces traîtres,
Si peu nos serviteurs, et si longtemps nos maîtres,
Et dont ou l'inconstance ou la possession
Du jour au lendemain éteint l'affection,
Si larges en serments, si riches en promesses,
Qui par tant d'artifice excitent nos tendresses,
Qui mourants, languissants, et si près de leur fin,
Ressuscitent le soir de la mort du matin.
Porter le coup mortel dans le sein d'Éroxène
Est travailler, dit-il, pour la tirer de peine !
Que feras-tu, chétive ? et, pour tant de douleurs,
Deux yeux te pourront-ils fournir assez de pleurs ?
Jamais, jamais du sort les plus sanglants outrages
N'ont produit de sanglots, de désespoirs, de rages,
De troubles, de transports ni de forcénements
Sensibles à l'égal de tes ressentiments !
T'imite qui voudra ! ton mal me rendra sage :
J'éviterai l'écueil où j'ai vu le naufrage;
Tous les charmes d'amour auront beau me tenter,
Et qui m'attrapera s'en pourra bien vanter.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, HORACE, tous deux vêtus à la turque.

GÉRONTE.

Enfin, après un long et pénible voyage,
Si souvent menacé des vents et de l'orage,
Grâce à l'heureux démon qui gouverne mon sort,
Je revois mon pays et me retrouve au port,
En état de te rendre, ô ma chère patrie,
Quand la Parque voudra disposer de ma vie,
De ces membres usés les cendres et les os,
Et remettre en ton sein ces funèbres dépôts.
Ne vois-je pas Anselme? Oh! l'heureuse nouvelle
Dont je vais réjouir un ami si fidèle!
Anselme! Mais d'où vient qu'il détourne ses pas?
Quoi! mon plus cher ami ne me reconnaît pas?
Et de Géronte Anselme a perdu la mémoire!

SCÈNE II

LES MÊMES, ANSELME.

ANSELME.

Vous, Géronte!

GÉRONTE.

Voyez!

ANSELME.

Hé Dieu! qui l'eût pu croire,
A voir ce corps tremblant et ce visage usé,
L'un et l'autre si vieil, si maigre et déguisé?
Qui a vous a pu causer ce changement extrême?

GÉRONTE.

Manger mal, boire pis, souvent coucher de même,
Marcher incommodé, sans bête et sans valet.

ANSELME.

A quoi ces habits turcs? Dansez-vous un ballet?
Portez-vous un momon?

GÉRONTE.

Sans railler, je vous prie,
J'ai mangé franchement mes habits en Turquie.

ANSELME.

Comment! en ce pays mange-t-on les habits?

GÉRONTE.

Oui, mais l'on s'y plaît moins à railler ses amis.
Sachez qu'où la faim presse et la bourse s'altère,
Il n'est rien de si dur que le corps ne digère.
Pour vous, plus j'en confère avec mon souvenir,
Plus je vois que le temps vous a fait rajeunir,
Et cette gayeté d'humeur et de visage
Cache aux yeux les plus fins la moitié de votre âge:
Il n'est pays si sain que son natal séjour.

ANSELME.

Baste! c'est me le rendre. Enfin, d'où le retour?

GÉRONTE, montrant Horace.

De racheter mon fils, ravi par des corsaires,
Et fait le triste objet de quinze ans de misères,
Dans la fameuse ville où le grand Constantin
Avait de l'Orient établi le destin.

ANSELME.

Vos bontés l'ont tiré d'une longue disgrâce.

GÉRONTE.

Le sang m'y conviait.

ANSELME

Vous l'appelez...

GÉRONTE.

Horace.

ANSELME, l'embrassant.

Le ciel, mon cher Horace, après ce long ennui...

GÉRONTE.

Il ne vous entend point, je vous réponds pour lui:
Car il n'a jamais su sa langue naturelle.
Je vous apporte, au reste, une bonne nouvelle.

ANSELME.

Quelle! Que le Grand-Turc n'arme point cet été,
Ou veut faire alliance avec la chrétienté?

GÉRONTE.

Je dis bonne pour vous : votre femme Constance,
Hors le sensible ennui qu'elle a de votre absence,
En assez bon état, peu devant mon départ,
Me vit et me chargea de vous voir de sa part.

ANSELME.

O dieux! vous devez donc, si ce n'est raillerie,
Venir de l'autre monde, et non pas de Turquie!

GÉRONTE.

C'est bien un autre monde, où les chrétiens aux fers,
Haïs, persécutés, souffrent plus qu'aux enfers.

ANSELME.

Ah! Géronte, raillons, mais non jusqu'à l'injure.
Quel plaisir prenez-vous à rouvrir ma blessure,
Et me faire mourir par un second effort,
En me renouvelant la douleur de sa mort?

GÉRONTE.

O la vaine douleur et la plainte frivole!
Depuis trois ans, Anselme, est-ce un usage à Nole
De regretter la mort de qui se porte bien?

ANSELME.

En est-ce un chez les Turcs de ne regretter rien,
Et, d'une extravagance à nulle autre seconde,
Assurer la santé de qui n'est plus au monde?

GÉRONTE.

Qui vous a dit sa mort?

ANSELME.

J'en suis trop informé,
Et le temps et l'argent qu'en vain j'ai consommé
Pour un voyage exprès d'Ergase et de Lélie,
Ne m'ont pu par leur soin recouvrer qu'Aurélie :
Pour Constance, l'année a fait six fois son cours
Depuis que le soleil a vu borner ses jours.

GÉRONTE.

Quoiqu'en mon occident, j'ai la vue excellente;
Je connais trop Constance, et sais qu'elle est vivante,
Et je démentirais, sur un sujet pareil,

Vous, Lélie, Aurélie, Ergaste et le soleil :
Pour votre fille...

ANSELME.

Eh bien ? .

GÉRONTE.

Sa mère la croit morte.

ANSELME.

Vous me feriez mourir de parler de la sorte,
Et vous viendriez à bout des esprits les plus forts;
Vous tuez les vivants et ranimez les morts :
Celle que vous sauvez est en terre et pourrie;
Celle que vous tuez aujourd'hui se marie;
Et je dois à vous seul ajouter plus de foi
Qu'à mes gens, qu'à mon fils, qu'à ma fille et qu'à moi ?

GÉRONTE.

Je n'entreprendrai pas d'éclaircir ces mystères;
Mais souvent les enfants en imposent aux pères,
Et, pour tirer l'argent qu'on leur veut épargner,
Vont quelquefois bien loin sans beaucoup s'éloigner.
Constance croit enfin le trépas d'Aurélie,
Et dans Constantinople on n'a point vu Lélie.

ANSELME.

Cette fameuse ville est donc en votre endroit
Une seconde Nole où chacun se connoît ?

GÉRONTE.

Non, je ne vous dis pas que ces lieux se ressemblent;
Mais dans Sainte-Sophie, où les chrétiens s'assemblent
Pour l'office divin qui s'y fait avec soin,
Chacun fait connaissance et s'assiste au besoin,
Mais ne m'en croyez pas, croyez-en cette lettre
Qu'à mon soin en partant elle a voulu commettre :
Le doute où sans raison vous semblez insister
Me faisait oublier de vous la présenter.
Tenez, en saurez-vous connaître l'écriture ?

ANSELME, baisant la lettre.

O joie inespérée ! incroyable aventure !
Pour contester ce gage il est trop précieux,
Et démentir sa main est démentir ses yeux.
Hélas ! quels sentiments d'amour et de tendresse !
Que direz-vous, Géronte ? Excusez ma faiblesse;
Je ne puis refuser ces baisers ni ces pleurs

A ce crayon parlant de ses vives douleurs.
Mais tu te plains à tort de mon ingratitude,
O cher et doux sujet de mon inquiétude !
Ce reproche est injuste, et le ciel m'est témoin
Si j'ai manqué pour toi ni d'amour ni de soin.

GÉRONTE.

Eh bien, vous rendrez-vous après ce témoignage ?

ANSELME.

J'avais tort : je me rends, mais avec avantage,
Et je gagne en perdant bien plus que je ne perds,
Si je puis de Constance un jour briser les fers.
Mais si je m'obstinais, trouvez bon qu'Aurélie
Quant à ce qui me touche au moins me justifie.
Descendez, Aurélie.

GÉRONTE.

Oui, faites-la moi voir ;
Outre que mon retour m'oblige à ce devoir,
Vous pourrez voir encor par notre conférence
Si ce que j'ai cru d'elle est contre l'apparence,
Et si j'avance rien contre la vérité.

ANSELME.

Non, je ne vous tiens pas en cette qualité;
J'aurais soupçon plutôt d'Ergaste ou de Lélie.

SCÈNE III

Les Mêmes; AURÉLIE.

AURÉLIE.

Que voulez-vous, mon père ?

ANSELME.

Approchez, Aurélie.
Cet ami, de Turquie aujourd'hui de retour,
M'apprend que votre mère y respire le jour.

AURÉLIE, à part.

Voici l'instant fatal d'où dépendait ma perte :
Notre art est éventé, la fourbe est découverte;
Je ne sais qu'avouer, ni que nier aussi.
Que dirai-je ? Ah ! qu'Ergaste au moins n'est-il ici ?

ANSELME.

Vous ne répondez rien?

AURÉLIE.

Hélas! ce nom de mère
Renouvelle en mon cœur une douleur amère
Qui me ferme la bouche et m'étouffe la voix.
Ah! si, pour la revoir seulement une fois,
Et lui vérifier cette fausse nouvelle,
Il ne fallait qu'offrir le sang que je tiens d'elle,
Avec quel doux plaisir je quitterais le jour,
Et, par un acte saint de devoir et d'amour,
Soit au fer, soit au feu, soit au poison réduite,
Mourant, reproduirais celle qui m'a produite,
Et vous redonnerais, par un malheur si doux,
Celle qui souffrit tant pour me donner à vous!

A Géronte.

Qui vous a dit encor ces frivoles nouvelles?

GÉRONTE.

Deux yeux dont je réponds, et qui me sont fidèles.

AURÉLIE.

On répond aisément où rien n'est à risquer;
Mais vos témoins sont vieux et près de vous manquer.

GÉRONTE, la regardant attentivement.

Vous avez bien raison, ne les pouvant séduire,
De les rendre suspects; car ils vous peuvent nuire.

AURÉLIE.

C'est qu'ils sont dangereux, et pleins de tant d'attraits,
Que l'on a grand sujet d'en redouter les traits.

GÉRONTE.

Quand soixante soleils ont tourné sur nos têtes,
Nos yeux n'ont plus dessein de faire des conquêtes.
Je sais bien que l'amour veut plus d'égalité :
S'ils vous peuvent blesser, c'est par la vérité.

AURÉLIE.

Pourquoi? quel intérêt puis-je avoir de la craindre?

GÉRONTE.

L'intérêt de tromper, de fourber, de bien feindre.

AURÉLIE.

Moi fourber, imposteur!

GÉRONTE.

Je n'imposerai rien.

Ne m'avez-vous point vu? considérez-moi bien.

AURÉLIE.

Ce visage vraiment est fort considérable.
O le mauvais bouffon, et le fou déplorable!

GÉRONTE.

Quand une fourbe éclate, on s'emporte aisément,
Et la confusion ôte le jugement;
Mais je la convaincrai, mieux que vous ma folie:
Osez-vous, dites-moi, passer pour Aurélie?

AURÉLIE.

Quoi! votre sang, mon père, et votre affection
Ne s'offensent-ils point de cette question?

GÉRONTE.

J'ai bien su qu'à ce mot je vous mettrais en peine,
Et cette question est pour vous une gêne;
Aussi par quelle audace usurpez-vous chez lui
La qualité, le nom et la place d'autrui,
Vous qui, simple servante en une hôtellerie,
Dans Venise...

AURÉLIE.

O mon père!

GÉRONTE.

Attendez, je vous prie...
Sous le nom de Sophie appeliez les passants?

AURÉLIE.

Doutez-vous maintenant qu'il a perdu le sens?

ANSELME.

Dieux!

GÉRONTE.

Et, quoiqu'en effet et si jeune et si belle,
Vous mettiez le couvert, apportiez la chandelle,
Teniez prêts et nos lits et nos habillements?
Il n'en faut point rougir, vous savez si je mens.
Ne connaissez-vous pas Tyndare?

AURÉLIE.

Quel Tyndare?

GÉRONTE.

C'est que je parle arabe, ou chinois, ou tartare,
Ou vous pouviez servir dedans une maison
Sans en connaître l'hôte, et sans savoir son nom!

AURÉLIE.

Vous peut-il divertir par cette extravagance?

GÉRONTE.

Vous peut-elle fourber avec cette arrogance,
Elle qui dans Venise, un mois entier et plus,
Affligé que j'étais d'un bras presque perclus,
M'a servi chez Tyndare ?

ANSELME.

Et s'appelait...

GÉRONTE.

Sophie.

ANSELME.

Vous vous êtes mépris : son nom est Aurélie;
Mais leur rapport peut-être a produit son erreur.

AURÉLIE.

Souffrez...

ANSELME.

Non, contenez votre jeune fureur.

AURÉLIE.

Puis-je sans m'emporter souffrir cette imposture ?

ANSELME.

On peut bien imposer, mais non à la nature :
Quelque dol spécieux qui la puisse assaillir,
Le sang est trop bon juge et ne saurait faillir.

GÉRONTE.

Ainsi donc vous croyez quand on vous dissimule,
Et quand on vous dit vrai vous êtes incrédule ?

ANSELME.

Je crois mon serviteur, et mon sang, et mon fils.

GÉRONTE.

Ne me réputez plus du rang de vos amis,
Ou croyez-moi blessé d'une folie extrême,
Si vous n'êtes trompé d'eux, d'elle et de vous-même.
Quelque trame s'ourdit : prévenez-en l'effet,
Et craignez... Voyez-vous quel signe elle m'a fait?

AURÉLIE.

Moi, signe? infâme, traître! Ah dieux! je désespère
De devoir par respect contenir ma colère,
Et n'être pas d'un sexe où de ta trahison

Aux dépens de mon sang je pusse avoir raison.
Faut-il qu'un scélérat impunément m'affronte?

Elle sort.

ANSELME.

Ne vous emportez point, rentrez. Et vous, Géronte,
Laissant ce différend pour une autre saison,
Venez vous délasser et prenez ma maison,
Attendant...

GÉRONTE.

Je ne puis; permettez-moi, de grâce,
De voir quelqu'un des miens.

ANSELME.

Laissez-nous donc Horace,
Tant qu'on soit prêt chez vous à vous bien recevoir.

GÉRONTE, à Horace.

Je le veux. *Mem.*

HORACE.

Bel sem.

GÉRONTE.

Adieu, jusqu'au revoir.

Il sort.

ANSELME, à part.

O rencontre à la fois et propice et fatale!
Quelle confusion à la mienne est égale?
Quand je crois que Constance a perdu la clarté,
Je reconnais sa main qui prit ma liberté;
Et si j'ai d'Aurélie observé le visage,
Il ne rend pas pour elle un heureux témoignage,
Et dans ses changements a mal dissimulé;
Joint qu'Ergaste est un fourbe entre tous signalé,
Qui peut pour mon argent m'en avoir fait accroire,
Et qui, plus il m'attrape, et plus il en fait gloire,
En débauche Lélie, et croit bien réussir.
Mais s'il faut... Les voici, je m'en veux éclaircir.

SCÈNE IV

LÉLIE, ERGASTE, ANSELME, HORACE.

ERGASTE, à Lélie.

Ne vous hâtez point tant: c'est pour toute la vie,
Et deux nuits vous feront en passer votre envie.

ANSELME.

Qu'est-ce ?

ERGASTE.

Il vous veut presser, et trouve que ce soir
Est un terme trop long pour un si cher espoir.

ANSELME.

Peu de temps réglera l'amour qui vous transporte.

A Ergaste.

Mais viens çà; qui t'a dit que ma femme était morte ?
Quand, à Constantinople, as-tu porté tes pas ?
Tu t'accuses, perfide, en ne répondant pas :
Qui hésite est surpris et médite une excuse.

LÉLIE, à part.

Ergaste, et vite, un mot, un détour, une ruse!

ERGASTE, à part.

Adieu mon personnage.

LÉLIE, à part.

Et tôt!

ERGASTE, à part.

J'ai beau rêver;
Si vous ne me soufflez, je ne puis l'achever.

LÉLIE, à part.

Dieux! que ferai-je ? Ergaste à bout de son adresse!

ERGASTE.

Source d'infirmités, déplorable vieillesse,
Plus je veux pénétrer tes abîmes profonds,
Plus je te considère, et plus je me confonds :
Comme un logis tombant accable qui l'habite,
Tu fais qu'avec le corps l'esprit se débilite,
Que le temps avec l'âge emporte la raison,
Et que l'hôte renverse avecque la maison.

ANSELME.

Que veux-tu dire enfin ?

ERGASTE.

Que votre défiance
Fait que vous avez trop et trop peu de créance,
Et que cette faiblesse est un effet du temps
Qui pour notre malheur marque vos derniers ans.
Qui vous fait croire autrui contre notre parole ?
Qui vous a dans l'esprit mis ce soupçon frivole ?

ANSELME.

Géronte, un mien ami...

LÉLIE, à Ergaste, à part.

Ne te relâche pas.

ANSELME.

Qui, de Constantinople arrivé de ce pas,
Pendant un tour ou deux qu'il fait pour ses affaires,
M'a laissé ce sien fils racheté des corsaires,
M'assure d'avoir vu Constance à son départ,
Et de plus m'a rendu cet écrit de sa part,
Dit qu'il n'a rien au vrai pu savoir d'Aurélie,
Mais qu'elle la croit morte.

LÉLIE, à part.

O fortune ennemie,
Qui jusques en Turquie as été susciter
Des moyens et des gens pour nous persécuter!

ANSELME.

Et soutient qu'à Venise, en une hôtellerie...

LÉLIE, à part.

Dieux!

ANSELME.

Il a vu servir, sous le nom de Sophie,
Celle qui d'Aurélie usurpe ici le nom.

ERGASTE.

Il vous en a bien dit. J'ai tort, s'il a raison :
Mais il est bien aisé de vous faire paraître
Que les fourbes sont ceux qui m'accusent de l'être,
Et je veux que son fils vous demeure d'accord...

ANSELME.

De quoi?

ERGASTE.

Que j'ai raison, et que Géronte à tort.

A Horace.

Viens çà, ne nous mens point : sur quelle conjecture
Ton père avance-t-il cette noire imposture?
Voyez-vous qu'il se trouble, et dit en se taisant
Que son père est un traître, un fourbe, un médisant?

ANSELME.

Il n'entend pas la langue, et ne peut te répondre.

ERGASTE.

Eh bien, lui parlant turc, je sais bien le confondre.
Cabrisciam ogni Boraf, embusaim, Constantinopola[1]?

LÉLIE, à part.

O rare, ô brave Ergaste!

HORACE.

Ben Belmen, ne sensulez.

ANSELME.

Eh bien, que veut-il dire?

ERGASTE.

Qu'en vous imposant son père a voulu rire,
Qu'il est d'humeur railleuse, et n'a jamais été
En Turquie.

ANSELME.

En quel lieu l'a-t-il donc racheté?

ERGASTE, à Horace.

Carigar camboco, ma io ossasando?

HORACE.

Bensem, Belmen.

ERGASTE.

A Lipse en Négrepont.

ANSELME.

O tête vieille et folle!
Sachez par quel chemin ils sont venus à Nole.

ERGASTE.

Ossasando, nequet, nequet, poter lever cosir Nola?

HORACE.

Sachina, Basumbasce, agrir se.

ERGASTE.

Il dit qu'on vient par mer sans passer par Venise.

ANSELME.

La froide raillerie et la franche sottise,
De venir de si loin, et si mal à propos,
Rire aux dépens des morts et troubler leur repos!
Quel siècle, quelles mœurs, et quelle frénésie!

ERGASTE.

Il faudrait faire un monde à votre fantaisie!
N'est-ce pas de tout temps, et non pas d'aujourd'hui,
Que toujours quelque fou rit aux dépens d'autrui?

1. Première apparition du faux turc dans notre théâtre comique. On sait combien Molière en a tiré parti.

Au reste, en Négrepont, c'est un art ordinaire
D'imiter l'écriture et de la contrefaire,
Et s'en étant instruits, ils peuvent aisément,
Ou pour en éprouver le divertissement,
Ou pour tirer de vous quelque reconnaissance,
Avoir falsifié la lettre de Constance.

ANSELME.

J'ai cru qu'il avait bu ; ses yeux étincelants,
Sa face enluminée et ses pas chancelants,
Semblaient tacitement en rendre témoignage ;
Le feu semblait surtout lui sortir du visage,
Et le vin qu'il soufflait m'a porté jusqu'au nez.

ERGASTE.

Je le saurai bientôt. Viens çà.
Stati cacus naincon catalai mulai?

HORACE.

Vare hec.

ERGASTE.

Vous devinez.
Il dit qu'ils sont entrés dans une hôtellerie,
Où, trinquant à l'honneur de leur chère patrie,
Et d'un peu de bon temps régalant leurs esprits,
Son père en a tant pris qu'il s'en est trouvé pris,
Qu'il n'en a pu sortir sans une peine extrême,
Et ne pouvait porter ni son vin ni soi-même.

ANSELME.

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos ?

ERGASTE.

Oui, le langage turc dit beaucoup en deux mots.

LÉLIE, à part.

O très illustre Ergaste ! esprit inimitable !
Sans toi notre ruine était inévitable.

ANSELME.

Il voulait rire enfin, et j'attends son retour
Pour lui rendre la pièce et pour rire à mon tour.
Amène Eraste ici ; va tôt. Et vous, Lélie,
Allez voir Eroxène, et disposez Orgie
A consentir ce soir le succès de vos vœux.

ERGASTE, à part.

La défaite est plaisante, et la dupe en vaut deux !

Il sort avec Lélie.

SCÈNE V

GÉRONTE, ANSELME, HORACE.

ANSELME.

Le voilà.

GÉRONTE.

Grâce au ciel, à mes souhaits prospère,
Ayant passé chez moi j'ai rencontré mon frère,
Qui, me sollicitant d'accepter son logis,
M'oblige à revenir pour reprendre mon fils.
J'en usais librement ; excusez, je vous prie.

ANSELME.

Géronte, un mot, de grâce : apprend-on en Turquie
Ou dans le cabaret à jouer ses amis ?

GÉRONTE.

En l'un ni l'autre lieu je ne l'ai point appris ;
Ce n'est point mon humeur.

ANSELME.

Non : ma fille servante,
Un voyage en Turquie, et ma femme vivante !
Tout ce conte à plaisir est une vérité ?

GÉRONTE.

Je ne fais point de conte, et n'ai rien inventé.

ANSELME.

Vous avez, dites-vous, vu Constance en Turquie.
Vous osez soutenir qu'Aurélie est Sophie ;
Vous parlez de Venise, et vous avez le front,
N'ayant qu'été par mer de Nole en Négrepont,
De dire...

GÉRONTE.

En Négrepont ! ô dieux, la vaine fable !

ANSELME.

Votre fils qui l'a dit, n'est donc pas véritable ?

GÉRONTE.

Quoi ! sans savoir la langue il peut vous l'avoir dit ?

ANSELME.

Il nous a parlé turc, que mon valet apprit
Séjournant sur les lieux pour racheter ma femme.

GÉRONTE, à Horace.

Soler ?

HORACE.

Man.

ANSELME.

Et bien plus, chose à votre âge infâme
Que vous avez tantôt trouvé le vin si bon
Que vous n'en avez pas oublié la raison,
Mais, en la faisant trop, l'aviez bien égarée :
Vos discours m'en étaient une marque assurée.

GÉRONTE, à Horace.

Dieux ! qu'entends-je ?
Jerusalas, adhuc moluc acoceras maristo, viscelei,
Huvi havete carbulach.

HORACE.

Eracercheter biradam suledi, ben belmen, ne sulodii.

GÉRONTE, à Anselme.

Croyez que votre serviteur
Doit être un maître fourbe, un insigne affronteur.

ANSELME.

Que vous dit-il encor ?

GÉRONTE.

Qu'il n'a pu rien comprendre
A ce qu'un de vos gens lui voulait faire entendre.

ANSELME.

M'aurait-il attrapé ? le trait serait subtil !
Mais, s'il ne l'entendait, que lui répondait-il ?

GÉRONTE, à Horace.

Acciam sembilir bel mes, mic sulmes ?

HORACE.

Acciam bien croch soler, sen belmen, sen chroch soler.

GÉRONTE.

Qu'il ne l'entendait point, et croit que son langage
N'était qu'un faux jargon qui n'est point en usage.
Croyez encore un coup qu'il est un faux vaurien,
Un fourbe, un archi-fourbe, et gardez-vous-en bien.
Je vous suis inutile et vais trouver mon frère.
Adieu.

ANSELME.

Jusqu'au revoir : le ciel vous soit prospère !

GÉRONTE, à Horace.
Ghidelum anglan Cic !

HORACE.
Ghidelum Baba !

Géronte et Horace sortent.

ANSELME, seul.
De leur filet enfin je n'ai pu m'affranchir ;
La prudence n'est pas ce qui me fait blanchir.
Avec mes cheveux gris, avecque ma vieillesse,
Je trouve que je perds et finance et finesse,
Et, dupé que je suis, interdit et confus,
Perdant encor le sens, ne perdrais guère plus.
Ils m'ont tous affronté : chacun d'eux y conspire ;
Mais si je ne m'en venge, ils auront lieu d'en rire,
Et surtout on verra rougir de mon affront
Les épaules d'Ergaste, aussi bien que mon front.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LÉLIE, ERGASTE.

ERGASTE.
Grâce au ciel, la tempête enfin s'est apaisée ;
Ce vent impétueux s'est réduit en rosée,
Et j'ai de votre sort avec art redressé
L'édifice penchant et presque renversé.

LÉLIE.
Ce malheureux vieillard, sans dessein de nous nuire,
Et d'une âme ingénue, a pensé tout détruire ;
Mais ton langage turc en a paré le coup.

ERGASTE.
Une fourbe à propos quelquefois vaut beaucoup.
Je ne sais quel génie, en ce besoin extrême,

Me dictait un jargon que j'ignore moi-même ;
Mais je suis assuré que je ne lui parlois
Persan, turc, esclavon, arabe ni chinois,
Et que s'il m'eût enquis du chemin de Turquie,
J'eusse été bien mêlé dans ma géographie ;
J'eusse bien vu du monde, et, sans savoir par où,
Arpenté le Japon, l'Égypte et le Pérou.
Enfin... Mais qu'est ceci ? Cette femme, à sa mine,
Doit de Turquie encore être une pèlerine :
Je crois que le Grand-Turc, né pour nous tourmenter,
Les envoie à dessein pour nous persécuter.

SCÈNE II

LES MÊMES ; CONSTANCE, vêtue à la turque.

CONSTANCE.
Obligez-moi, messieurs, de me tirer de peine,
Anselme est-il vivant ?

ERGASTE, à part.
Ma doute n'est point vaine;
Les Turcs sont aujourd'hui déchaînés contre nous.

LÉLIE.
Il se porte fort bien ; que lui désirez-vous ?

CONSTANCE.
Et Lélie, un sien fils ?

LÉLIE.
Mieux encor que son père.

CONSTANCE.
Qu'avec juste raison, ô ciel, je te révère,
Et que je suis tenue à ta rare bonté !

LÉLIE.
Quel sort vous intéresse encore en leur santé ?

CONSTANCE.
Hélas ! j'ai grand sujet d'en paraître ravie !

ERGASTE, à part.
Ne voilà pas encore des traits de la Turquie,
Ce malheureux pays, si fatal aux chrétiens,
Si fertile en tous maux, si stérile en tous biens !
A Constance.

Quel bon office enfin ont-ils lieu de vous rendre,
Et quel est votre nom ? ne pouvons-nous l'apprendre ?

CONSTANCE.

Ma venue à tous deux importe au dernier point ;
Mais c'est un intérêt qui ne vous touche point.

LÉLIE.

Plus que vous ne pensez, puisque je suis Lélie.

CONSTANCE, l'embrassant.

Lélie ! à qui le sang d'un si cher nœud me lie !
L'heureux fruit de mes vœux, de mon lit, de mon flanc !
Lélie enfin, mon fils, et le sang de mon sang !

ERGASTE, à part.

Voici le coup fatal qui nous met hors d'escrime,
Et nous voilà tombés d'un gouffre en un abîme !

LÉLIE.

Quoi ! vous êtes ma mère ! O dure loi du sort,
Qui mêle l'amertume à cet heureux transport,
Et dont l'ordre fatal veut que dans la nature
On ne goûte jamais de douceur toute pure !
En recouvrant un bien qui m'est si précieux,
Je perds le plus grand bien que je tenais des cieux.
Pour voir ma mère, hélas ! j'eusse exposé ma vie,
Et voudrais, la voyant, qu'elle me fût ravie ;
Ce m'est un désespoir sensible au même point
Que l'ennui de la voir et de ne la voir point.
Quoi ! vous êtes Constance ?

CONSTANCE.

Oui, cette infortunée
Qui croyait aujourd'hui sa misère bornée,
Et qui, par la froideur dont vous la recevez,
Voit ses malheurs changés et non pas achevés.
Quel temps, injuste sort, terminera ta rage,
S'il ne lui suffit pas de seize ans de servage,
S'il faut qu'après des fers portés si constamment
La liberté pour moi soit encore un tourment ?
Ne puis-je apprendre au moins l'ennui qui vous possède
Afin que, le causant, j'en cherche le remède ?
Le mal me sera doux d'où naîtra votre bien,
Et pour votre repos j'altérerai le mien.

LÉLIE.

Je ne puis déclarer mon ennui sans l'accroître.

Et mon seul désespoir vous le fera connoître.
Entrez, ma chère mère ; il est plus qu'à propos
Qu'à seize ans de travail succède le repos.
Mais, vous en souhaitant, moi-même je m'en prive ;
Vous me mettez aux fers, cessant d'être captive ;
Vous revenez à Nole et vous m'en bannissez ;
Entrant dans la maison, enfin, vous m'en chassez.

CONSTANCE.

Croyez qu'il n'est pour moi servage si sensible
Que celui que j'aurais de vous être nuisible ;
Je puis encore souffrir les maux que j'ai soufferts,
Et retrouver les lieux où j'ai laissé mes fers.

LÉLIE.

En vous le déclarant, je perdrais votre estime,
Et, coupable envers vous, n'ose avouer mon crime.

CONSTANCE.

Les fautes des enfants blessent légèrement ;
Une larme, un soupir, les efface aisément.

LÉLIE.

Si, loin de m'en haïr et de m'être contraire,
Je pouvais espérer votre aide envers mon père,
Je vous avoûrais tout. Mais, hélas !

CONSTANCE.

Point de mais;
Rien ne peut altérer ce que je vous promets.
Je ne réserve rien, et je serai ravie
De vous pouvoir servir aux dépens de ma vie.

LÉLIE.

O rare excès d'amour, et qui ne m'est point dû !
Je vous parlerai bas, de peur d'être entendu.

Il lui parle à l'oreille.

ERGASTE, à part.

Plus je rumine enfin contre cette disgrâce,
Plus ma faible raison s'égare et s'embarrasse ;
J'en examine tout, et partout je n'y voi
Que du mal pour Lélie et du péril pour moi ;
Rien ne peut garantir mes mains ou mes épaules
Du malheur de la rame ou de celui des gaules.
Après tant d'accidents survenus pour un jour,
Je renonce au métier de conseiller d'amour,
Et ne me puis assez promettre d'industrie

Pour parer tous les coups qui viennent de Turquie :
Toujours au pis aller quelques coups de bâton
Ou quelque an de galère en feront la raison.

CONSTANCE.

Dieux! et c'est là d'où naît votre mélancolie!
Si je dis qu'en effet Sophie est Aurélie,
Serez-vous satisfait?

LÉLIE.

Vous me rendrez le jour,
Que, sans cette faveur, m'ôtait votre retour.

CONSTANCE.

Votre hymen l'admettant dedans notre famille,
Dès à présent, mon fils, je la tiens pour ma fille.
Hélas! ignorez-vous les tendres sentiments
Des mères pour leurs fils et pour leurs fils amants,
Et leurs soins assidus pour eux envers leurs pères?

ERGASTE.

O la divine femme! ô rare honneur des mères!
Il est donc à propos de la voir du même œil,
Et de la recevoir avec le même accueil
Qu'on pourrait espérer pour votre fille même.

CONSTANCE.

Mon esprit n'est ni grand, ni mon adresse extrême :
Mais, outre que mon sexe, à franchement parler,
Est plus savant que l'autre à bien dissimuler,
Pour servir à son sang il n'est point d'aventure
Où l'art puisse employer tant d'art que la nature.
Entrons, et vous verrez que pour votre repos
Je saurai faire, dire et me taire à propos.

ERGASTE, à Constance.

Pour ne rien hasarder, n'entrez point que Sophie,
Par mes instructions amplement avertie,
Ne se soit préparée à feindre avecque vous :
Je ferai cependant descendre votre époux.

CONSTANCE.

Fais donc.

Ergaste sort.

LÉLIE.

C'est à présent que le sang me convie,
O flambeau de mes jours et source de ma vie,
A m'abandonner tout à l'aimable transport

Que l'amour ne m'a pu permettre à votre abord !
Et certes je puis dire, après cette aventure,
Que je suis moins à vous par les droits de nature
Que par l'étroit lien et l'obligation
Que produit cet excès de votre affection,
Qu'en me donnant la vie et le jour qui m'éclaire,
Vous vous acquîtes moins le titre de ma mère
Qu'en me les conservant, et qu'en m'ôtant l'ennui
Qui, sans votre faveur, m'en privait aujourd'hui.

CONSTANCE.

Cette faveur, mon fils, est peu considérable,
Puisque vous obliger est m'être favorable.

SCÈNE III

ANSELME, CONSTANCE, LÉLIE.

ANSELME, embrassant Constance.

Cher trésor de mon cœur, tant de fois désiré,
Chaste moitié d'un tout si longtemps séparé,
Constance, aimable objet de ma constance extrême,
Est-ce vous, ma chère âme, ou bien suis-je moi-même ?
Oui, c'est vous, oui, mon cœur reconnaît son vainqueur
Au cher portrait qu'Amour m'en grave dans le cœur.

CONSTANCE.

O Dieux ! quel intérêt on tire de sa perte,
Après l'avoir pleurée et qu'on l'a recouverte !
Le bien de vous revoir a pour moi des appas
Que je crains de songer et ne posséder pas.

ANSELME.

Mon transport par mes pleurs vous témoigne les charmes...

CONSTANCE.

Et par mes pleurs aussi je réponds à vos larmes.

ANSELME.

Déserts toujours de glace et de neige couverts,
Froids et tristes jouets des rigueurs des hivers,
Pologne, où je vivais séparé de mon âme,
Hélas ! que ton séjour fut fatal à ma flamme !
Qu'à tort je voulus voir cet objet de mes vœux
Sous les mornes climats de ton sein froidureux !
Et que l'effet trop prompt de votre obéissance

M'a coûté de sanglots, ô ma chère Constance,
Depuis que les rapports d'Ergaste et de mon fils,
Pour votre liberté par mon ordre commis,
M'apprirent, contre l'heur que le ciel me renvoie,
La fin de votre vie et celle de ma joie!

CONSTANCE.

Ils purent en Turquie apprendre mon trépas,
Et, trompés les premiers, ne vous abusaient pas,
Puisque le sort, qui mit ma franchise en commerce,
Voulut qu'assez longtemps je fusse esclave en Perse,
D'où le bruit de ma mort chez les Turcs s'épandit,
Tant que ce même sort de nouveau m'y rendit.

LÉLIE.

La vérité, mon père, enfin nous justifie.

ANSELME.

Elle est trop manifeste : appelez Aurélie;

Lélie sort.

Il est juste qu'ayant partagé notre ennui,
Elle ait part au bonheur qui le suit aujourd'hui.

CONSTANCE.

Aurélie en ces lieux! O bonté souveraine!
Que du sort ton amonr me répare la haine!

ANSELME.

Quelle heureuse aventure a pu rendre à mes yeux,
Après seize ans d'absence, un bien si précieux?

CONSTANCE.

De mes longues erreurs la déplorable histoire
Veut et beaucoup de temps et beaucoup de mémoire :
Je ne puis à présent que vous dire en deux mots
Que le ciel, dont les soins veillaient pour mon repos,
A voulu que Sélim, à qui je fus vendue,
En faveur d'une charge, ardemment prétendue,
De maître du sérail, ou bostangirassi,
Où ses prétentions ont enfin réussi,
A tous ses serfs chrétiens ait donné la franchise.

ANSELME.

A quel point, juste ciel, ton soin nous favorise!

Apercevant Aurélie.

Approchez-vous, ma fille. Oh! comme à cet abord
Le sang fait son office en ce commun transport!
Quel heur passe aujourd'hui celui de ma famille?

SCÈNE IV

AURÉLIE, ANSELME, CONSTANCE, LÉLIE, ERGASTE.

AURÉLIE.

Quoi! ma mère, c'est vous?

CONSTANCE.

C'est vous, ma chère fille?
Quoi! l'œil qui tant de fois pleura votre trépas
Vous retrouve aujourd'hui pleine de tant d'appas,
Et ce beau corps enferme encor cette belle âme!

LÉLIE, à Ergaste à part.

Elle feint bien, Ergaste!

ERGASTE, à Lélie, à part.

O dieux! l'habile femme!

AURÉLIE.

Ah! qu'il est vrai qu'un bien ardemment désiré
Nous est d'autant plus cher qu'il est moins espéré!
Quel doux plaisir succède à ma mélancolie!
J'ignore à ce transport si je suis Aurélie.

CONSTANCE.

Je n'ai trouvé mes maux ni mes fers importuns
Tant qu'avec vous, ma fille, ils m'ont été communs;
Mais votre éloignement me fit sentir mes peines,
Et connaître à mes bras le fardeau de mes chaines.

ERGASTE, à Lélie.

Peut-elle avec tant d'art laisser aucuns soupçons?
Je n'en fais point le fin: j'en prendrais des leçons.

CONSTANCE.

Quelle aventure enfin, à mes vœux si prospère,
Quand je vous crois si loin, vous rend chez votre père?

ANSELME.

Pour de si longs travaux il faut de longs discours,
Et pour vous tout conter des jours seraient trop courts.
Entrons, ma chère femme; amenez-la, Lélie.
Pour presser le dîner, j'entre avec Aurélie.

Anselme et Aurélie sortent.

ERGASTE.

Je croyais savoir feindre et m'en escrimer bien;
Mais j'avoue aujourd'hui que je n'y connais rien,
Et qu'il faut que mon art le cède à votre adresse.
Madame, les effets ont passé la promesse,
Et voyant vos transports, moi-même j'ai douté
Si votre feinte était ou feinte ou vérité.

LÉLIE.

A voir de quel abord vous l'avez accueillie,
Le plus judicieux eût cru voir Aurélie!

CONSTANCE.

Il en eût eu raison, puisqu'elle est votre sœur,
Et que ces sentiments d'amour et de douceur
Ne partent point, mon fils, d'un cœur qui dissimule.

LÉLIE.

O dieux! que dites-vous?

ERGASTE.

Êtes-vous si crédule,
Et ne voyez-vous pas que, pour nous signaler
Et sa rare industrie et l'art de l'étaler,
Elle voudrait encor, par cette adresse extrême,
Vous tenir en suspens et vous tromper vous-même,
Comme on voit au théâtre un excellent acteur
Rendre un ouvrage feint douteux à son auteur?

CONSTANCE.

Je voudrais vous mentir, mais je ne le puis faire.

LÉLIE.

Quoi! Sophie est ma sœur?

CONSTANCE.

Comme moi votre mère.
Le flanc qui vous porta fut son premier séjour;
Comme il vous mit au monde, il lui donna le jour.

LÉLIE.

O déplorable effet de ma triste fortune,
Qui ne sait m'obliger que pour m'être importune,
Qui ne me peut souffrir de biens qu'infortunés,
Dont les plus chers présents me sont empoisonnés,
Qui, sous couleur d'hymen, me rend par un inceste
Le succès de mes vœux détestable et funeste!
Etrange événement d'un bonheur si parfait!
Quel supplice assez grand expîra mon forfait?

Quoi! je puis être, ô tache à votre sang infâme!
Et mari de ma sœur et frère de ma femme,
Père de mes neveux, oncle de mes enfants?
Et votre gendre enfin est sorti de vos flancs?

CONSTANCE.

Ayant cru contracter un hymen légitime,
Vous n'avez point péché; l'erreur n'est pas un crime;
Et n'a point fait d'outrage à ses chastes appas,
Pourvu qu'à l'avenir vous n'en abusiez pas.

LÉLIE.

Incroyables plaisirs, félicité passée,
Ne conserver de vous que la seule pensée!
Te bannir de mon âme, ô chère passion!
Renoncer au bonheur de ta possession!
Te perdre, te quitter, ô ma chère Aurélie!
Ah! perdons, renonçons, quittons plutôt la vie!

CONSTANCE.

Nole vous peut fournir assez d'autres beautés
Pour changer vos liens, si vous ne les quittez.

LÉLIE.

L'Amour ne peut changer le beau nœud qui me lie,
Sans changer Aurélie en une autre Aurélie;
Je doute quel des deux est moins m'assassiner,
Ou de la retenir, ou de l'abandonner,
Et ce m'est une peine également cruelle
Que de vivre avec elle et de vivre sans elle.
Oh! que l'esprit humain discourt ignoramment,
Lorsque son seul instinct conduit son jugement!
Mon cœur, surpris d'abord, et ma raison émue,
Ne purent discerner à sa première vue
Les mouvements du sang d'avecque ceux d'amour,
Et cet aveuglement me coûtera le jour.
Je ne puis accorder mon sang avec ma flamme;
Je recouvre une sœur, et je perds une femme,
Et toi, divine sœur, par cet événement,
Tu recouvres un frère et tu perds un amant.
Mon sang à mon amour fait un juste reproche;
Si je te l'étais moins, je te serais plus proche:
Tu m'es trop et trop peu; mon mal naît de mon bien,
Et tu m'es tant enfin que tu ne m'es plus rien.
Quel conseil dois-je suivre en ce désordre extrême?

De vous quitter, ma mère, et me quitter moi-même,
Puisque me séparer d'un bien qui m'est si cher,
Est à moi-même, hélas! moi-même m'arracher.
Souffrez-moi sans regret hors de votre famille;
En vous ôtant un fils, je vous rends une fille,
Et, par la triste loi qui condamne mes feux,
Vous ne pouvez sans crime y souffrir qu'un des deux.

CONSTANCE.

O sort! pourquoi m'as-tu, sous espoir d'allégresse,
Fait remplir ma maison d'opprobre et de tristesse?
Rends-moi plutôt, cruel, les maux que j'ai soufferts.
O funeste franchise et regrettables fers!

ERGASTE.

Madame, entrez, de grâce, et craignons que son père
N'apprenne un accident à ses vœux si contraire :
Je saurai l'arrêter.

Constance sort.

LÉLIE.

Adieu, toi dont le soin
M'a si souvent été si propice au besoin.
Le sort à mes malheurs ajoute l'impuissance
D'en produire les fruits par ma reconnaissance;
Mais si le souvenir joint à l'affection
Acquitte en quelque sorte une obligation,
Crois que tu ne me peux blâmer d'ingratitude,
Et que, si le destin ne m'eût été si rude...

ERGASTE.

Hélas! n'achevez point : de quels traits de douleur
De crainte et de pitié vous me percez le cœur!
Si mon affection et mon obéissance
Méritent quelque estime ou quelque récompense,
Celle que je demande est de mieux consulter
Ce que le désespoir vous fait précipiter.
Prenons l'avis d'Éraste; en un malheur extrême,
On est mal conseillé, ne croyant que soi-même :
C'est un mal dangereux qu'un trop prompt désespoir,
Et pire que celui qui le fait concevoir.

LÉLIE.

Quoique le voir nous soit une inutile peine,
Je te veux contenter.

Ils sortent.

SCÈNE V

ÉRASTE, ÉROXÈNE.

ÉRASTE.

Le ciel, belle Éroxène,
Vous comble d'autant d'heur et de prospérité
Que sur votre visage il a mis de beauté!

ÉROXÈNE.

Le même ciel, perfide, ou te comble ou t'accable
De tous les châtiments dont un traître est capable!

ÉRASTE.

De quelle injure, hélas! payez-vous mes souhaits?

ÉROXÈNE.

Retire-toi, perfide, et ne me vois jamais.

Elle sort.

ÉRASTE, seul.

Quel courroux, juste ciel! quelle fureur l'enflamme?
Quel tigre est si cruel que la plus belle femme,
Quand de quelque façon, ou de quelque dépit,
Ou l'amour ou la haine altère son esprit?
Quelqu'un m'aurait-il pu desservir auprès d'elle,
Et lui rendre suspecte une ardeur si fidèle?
Ce sexe est plus que l'air et léger et mouvant,
Et qui conçoit de l'air ne produit que du vent.

SCÈNE VI

LYDIE, ÉRASTE.

LYDIE, à part.

Le voilà, l'affronteur!

ÉRASTE.

Lydie, un mot, de grâce.

LYDIE.

Ah! ne m'arrêtez point; traître, avez-vous l'audace
De paraître à mes yeux?

ÉRASTE.

Parles-tu tout de bon?

LYDIE.

Perfide, en doutez-vous ? n'en ai-je pas raison ?
Où sont ces beaux projets, ces ardeurs tant vantées ?

ÉRASTE, à part.

L'une et l'autre me joue, et se sont concertées.

LYDIE.

Laisser une beauté, qui lui voulait du bien,
D'un peuple médisant la fable et l'entretien,
Est sans doute un exploit bien digne de mémoire,
Et pour un gentilhomme un beau sujet de gloire !

ÉRASTE.

Au nom d'Amour, Lydie, écoute-moi ; deux mots.

LYDIE.

J'en ai trop écouté, traître, pour son repos,
Et pour l'honneur encor de toute sa famille.
Ah ! s'il me fut jamais déplaisant d'être fille,
C'est à présent, ingrat, que de ces faibles mains
Je ne puis t'arracher ces yeux trompeurs et vains,
Et que j'aurais besoin, âme double et traîtresse,
Des forces de ton sexe à punir ta faiblesse !

ÉRASTE.

Quoi ! je n'obtiendrai pas de parler un moment ?

LYDIE.

Non, tu m'offenserais d'un adieu seulement.

ÉRASTE.

Quelque envieux, sans doute, a desservi ma flamme.
Consultons-en Lélie.

Il sort.

SCÈNE VII

ORGIE, LYDIE.

ORGIE.

Adieu donc, bonne dame !

LYDIE.

Il est vrai, je suis bonne, et crois, sans me vanter,
N'avoir point jusqu'ici donné lieu d'en douter.

ORGIE.

L'état où je te trouve au moins le justifie :
Vous parliez ou d'église ou de philosophie ?

LYDIE.

Quel grand mal ai-je fait ? Ne peut-on, sans soupçon,
En passant seulement, saluer un garçon ?

ORGIE.

Non, tout ce vain salut n'est que franche cabale
Qui n'est point sans dessein, non plus que sans scandale,
Et j'ai toujours appris que jamais suborneur
De fille de maison n'a corrompu l'honneur
Que par l'intelligence et par le ministère
Tantôt de sa servante et tantôt de sa mère :
C'est toi qui, de ma nièce animant les souhaits,
Lui portes l'ambassade et lui rends les poulets,
Qui, traitant pour Eraste, as enfin, malheureuse,
Mis aux termes qu'elle est leur ardeur amoureuse.

LYDIE.

Vous payez d'une belle et rare qualité
Quatorze ans de service et de fidélité.

ORGIE.

Tu reconnais bien mieux l'honneur qu'en ma famille
On t'a toujours rendu comme à ma propre fille.

LYDIE.

Si cet honneur m'est grand, le bonheur de m'avoir
Est le plus grand aussi qu'elle ait pu recevoir.

ORGIE.

Ailleurs que dans la rue, indiscrète, impudente,
Je te ferais cracher cette langue insolente,
Et rentrer dans le sein cet orgueilleux propos.
Mais viens dans la maison, nous en dirons deux mots.

LYDIE.

Je n'y rentrerai point après cette menace ;
L'estime où l'on m'y tient visiblement m'en chasse.

ORGIE, la tirant par les cheveux.

Je t'obligerai bien d'y rentrer malgré toi.
Allons, friponne.

LYDIE.

A l'aide ! ô ciel ! secourez-moi !

ORGIE.

Entre, infâme, entre, et crois qu'au déclin de mon âge
Je n'ai point tant perdu de force et de courage
Qu'il ne m'en reste encore assez pour me venger,
Pour me faire obéir et pour te bien ranger.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LYDIE, ensuite ANSELME.

LYDIE, seule

Je serais bien sans cœur, sans honneur et sans âme,
Si, me voyant traitée et d'esclave et d'infâme,
Noire de coups de pied, de poing et de bâton,
M'en pouvant ressentir, je n'en tirais raison !
On a gagné la mort par ses mauvaises grâces :
La roue et les gibets sont ses moindres menaces !
Mais si dès aujourd'hui je ne m'en satisfais,
Je veux bien de la haine encourir les effets !
Je ne veux que ma langue à servir mon courage,
Et des pieds et des poings me réparer l'outrage ;
Ma vengeance dépend seulement de deux mots.
Allons chercher Anselme. Oh ! qu'il sort à propos !

A Anselme.

Puis-je obtenir, Anselme, un moment d'audience,
Et pour votre intérêt et pour ma conscience ?
Je ne vous veux qu'un mot.

ANSELME.

Parle, j'en suis content.

LYDIE.

Je vous viens déclarer un secret important,

Qui comble d'autant d'heûr la fin de votre vie
Qu'il doit de désespoir combler celle d'Orgie.

ANSELME.

Tu sais qu'on ne doit pas, sans des sujets bien grands,
Entre deux vieux amis semer des différends;
Car, après quelque éclat, quand moins on le présume,
Leur courroux s'éteignant, l'amitié se rallume :
La paix renaît entre eux; mais du donneur d'avis
Ils deviennent tous deux les communs ennemis.

LYDIE.

Après le beau paîment dont il m'a satisfaite,
L'état qu'il fait de moi, les coups dont il me traite,
Je ne prétends plus rien en son affection,
Et sais que vous m'aurez une obligation.

ANSELME.

Parle donc : je t'entends.

LYDIE.

Vous saurez qu'Aurélie,
Dont le rachat coûta tant de pas à Lélie,
Et qui de votre fille aujourd'hui tient le rang,
Ne vous appartient point et n'est point votre sang :
Eroxène est son nom, Pamphile fut son père.

ANSELME.

Il fut de mes amis; le ciel lui soit prospère!

LYDIE.

Et celle qu'en ce nom on éleva chez nous
Est la vraie Aurélie et tient le jour de vous.

ANSELME.

Que me dis-tu, Lydie, et qui te l'a fait croire?

LYDIE.

Ma mère avant sa mort m'apprit toute l'histoire.
Ecoutez seulement : ce fruit de votre amour
Des flancs qui le portaient étant à peine au jour,
Il vous peut souvenir qu'on lui choisit Fénice,
Femme de ce Pamphile...

ANSELME.

Il est vrai, pour nourrice.

LYDIE.

Mais il n'arriva pas selon votre dessein :
A sa fille Eroxène elle garda son soin,

Et commit Aurélie à nourrir à ma mère,
Sous le nom d'Eroxène.

ANSELME.

A quoi tout ce mystère,
Et qui leur inspira cette mauvaise foi ?

LYDIE.

Un monstre furieux qui ne suit point de loi.

ANSELME.

Quel ?

LYDIE.

La nécessité, qui pressait leur famille ;
Et leur espoir était que, vous donnant leur fille,
Vous la devriez un jour pourvoir si richement,
Qu'ils en pourraient tirer quelque soulagement,
Quand, ne la voyant plus dessous votre puissance,
Ils lui feraient savoir son nom et sa naissance.

ANSELME.

Dans le cœur d'un mortel ce dessein peut entrer !

LYDIE.

Oui ; mais par ceux de Dieu qu'on ne peut pénétrer,
Et qui des plus subtils passent l'intelligence,
D'un outrage inconnu vous tirâtes vengeance ;
Car enfin il advint que leurs biens augmentés,
Et leurs possessions passant vos facultés,
Au point qu'ils méditaient et se trouvaient en peine
De vous rendre Aurélie et reprendre Eroxène,
Le ciel permit sa perte, et cet événement,
De leur crime secret visible châtiment,
Fut pour l'un et pour l'autre une atteinte funeste
Qui leur coûta le jour. Mais oyez ce qui reste.
Pamphile, sur le point de partir de ce lieu,
Et d'aller rendre compte au tribunal de Dieu,
Disposa de ses biens en faveur de son frère,
(Ce traître à qui le ciel soit à jamais contraire !)
Ce malheureux Orgie, aux charges néanmoins
Qu'au rachat d'Eroxène apportant tous ses soins,
S'il la tirait des mains de ce peuple infidèle,
Il lui devait choisir un parti digne d'elle,
Et, pour le rencontrer sortable à ses appas,
La doter sur son bien de dix mille ducats ;
Ou qu'arrivant qu'enfin sa recherche fût vaine,

Votre vraie Aurélie et la fausse Eroxène,
Par un article exprès du même testament,
En prendrait par ses mains deux mille seulement.
Faisant voir maintenant que celle qu'en Turquie
Votre fils racheta sous le nom d'Aurélie
Est la vraie Eroxène, et sa nièce en effet,
Jugez s'il aura lieu d'en être satisfait,
Et si, son plus beau bien retournant à sa source,
Et dix mille ducats lui sortant de sa bourse,
Qui sont dix mille traits qui lui fendront le sein,
Il se pourra vanter que mon courroux soit vain!
Ainsi je divertis un fatal mariage,
Vous redonne une fille et venge mon outrage.

ANSELME.

Mais qui peut là-dessus m'éclaircir avec toi?

LYDIE.

Outre le testament, qui vous en fera foi,
Outre que votre sang en rendra témoignage,
Outre votre rapport de poil et de visage,
Votre seul souvenir vous peut convaincre enfin
Par une marque au bras en forme de raisin.

ANSELME.

Il m'en souvient, Lydie, et ce signe visible
Nous en sera la preuve et la marque infaillible;
Il me souvient de plus (ciel, tu le peux savoir!)
Qu'il ne m'est de ma vie arrivé de la voir,
Que ces doux mouvements, dont le sang s'interprète,
N'aient semblé m'avertir par une voix secrète
(A laquelle pourtant je ne m'arrêtais point)
De l'étroite union dont nature nous joint.
J'en avais pour Lélie arrêté l'alliance,
Où, non sans une longue et juste répugnance,
Orgie avait enfin lâchement consenti,
Et j'en eusse accepté l'incestueux parti,
Sans ton heureux avis, pour nous si salutaire.

LYDIE.

Du testament, au reste, Eugène est le notaire,
Votre proche voisin.

ANSELME.

Je m'y rends de ce pas.
Entre chez moi, Lydie, et ne t'éloigne pas,

Que je m'acquitte à toi d'une dette équitable,
Si ce que tu me dis se trouve véritable.

LYDIE.

Allez, vous trouverez que je ne vous mens point;
Mais le prix que j'en veux à ma vengeance est joint;
Déchargeant ma colère avec ma conscience,
Du bien que je vous fais j'ai pris la récompense.
J'entrerai toutefois, et d'un œil satisfait
Verrai de ma vengeance et le cours et l'effet.

Ils sortent.

SCÈNE II

ORGIE, seul.

Maudite passion, dangereuse colère,
Faiblesse des vieux ans, mauvaise conseillère,
Qui dessus la raison donnes l'empire aux sens,
Je crains bien de t'avoir trop crue à mes dépens,
D'être de mes malheurs moi-même le ministre,
Et d'obliger Lydie à quelque effet sinistre.
Une sotte réponse, un parler indiscret,
M'ont fait mal à propos hasarder un secret
De telle conséquence à toute ma famille,
Et qui n'est guère sûr dans le sein d'une fille :
Elle entre chez Anselme et vient de lui parler.
O vérité trop forte, et qu'on ne peut céler,
Que tu m'es d'un notable et fatal préjudice,
Et que tu me peux rendre un redoutable office!
Tu ne perds point ta force à force de vieillir :
Aucun siècle, aucun temps ne peut t'ensevelir;
Tu renais quand tu veux, plus brillante et plus claire,
Et te sais reproduire aussi bien que ton père.
Ton respect m'obligeait à ne m'emporter pas,
Et je crois toujours voir Anselme sur mes pas,
Accuser justement mon peu de conscience
De cette incestueuse et fatale alliance.
Mais, ou mon œil s'abuse, ou c'est lui que je voi.
C'est lui! Que lui dirai-je! O ciel, assiste-moi!
Ne puis-je l'éviter?

SCÈNE III

ANSELME, ORGIE.

ANSELME.

Un mot, un mot, Orgie!

ORGIE, à part.

Rien ne peut plus, chétif, te sauver sans magie.

ANSELME.

Nous sommes vieux, Orgie, et tantôt sur le point
De partir pour un lieu d'où l'on ne revient point :
Sans miracle jamais ce retour ne s'accorde.

ORGIE, à part.

Le sermon sera long : n'en voici que l'exorde.
O funeste courroux!

ANSELME.

Vous savez qu'étant morts,
Notre premier devoir, au sortir de ce corps,
Est de rendre à l'instant compte de notre vie
A qui nous l'a donnée et qui nous l'a ravie,
Et qu'en ce compte exact que nous rendons à Dieu
La restitution tiendra le premier lieu :
Par elle seulement notre offense s'efface,
Et sans elle un pécheur ne trouve point de grâce.

ORGIE, à part.

Quand il faut demander nous faisons des sermons;
Mais à restituer nous sommes des démons.

ANSELME.

Vivants, si nous voulons, nos œuvres sont utiles;
Mais après le trépas elles sont infertiles,
Et c'est en l'autre monde un souvenir bien doux
Qu'ici-bas nos péchés soient morts premiers que nous.
Malheureux, qui, croyant ses affaires secrètes,
Laisse à ses héritiers la charge de ses dettes,
Puisqu'alors que les biens sont une fois vendus,
Le bien et mal acquis ne se séparent plus!
C'est une idole d'or que le plus sage adore.

ORGIE.

Le carême n'est plus, et vous prêchez encore!
Venons au fait, de grâce.

ANSELME.

Attendez, m'y voici;
Je ne vous en aurai que trop tôt éclairci.
Votre frère, de bonne et d'heureuse mémoire...

ORGIE.

De mauvaise pour moi; mais abrégez l'histoire.

ANSELME.

M'a, par un crime énorme, et pour moi tout nouveau,
Changé, pour faire court, une fille au berceau.

ORGIE.

Écoutez.

ANSELME.

Mais, de grâce, écoutez-moi vous-même,
De peur que, commençant dedans ce trouble extrême
Le déni d'un forfait avéré clairement,
Vous ne le souteniez après obstinément,
Et qu'il n'en faille enfin passer aux violences
Qui font de la justice exercer les balances.
Ne vous promettez plus d'éblouir nos esprits;
J'ai vu le testament par qui j'ai tout appris,
Qui veut...

ORGIE.

J'en suis d'accord, et sais ce qu'il m'ordonne.

ANSELME.

Exécutez-le donc, et Dieu vous le pardonne!

ORGIE.

Encor qu'avec raison je pusse m'excuser
Du tort qu'en ce rencontre on voudrait m'imposer,
N'ayant point eu de part en la sourde pratique...

ANSELME.

N'entrons point, je vous prie, en cette rhétorique,
Et parlons seulement de restitution.

ORGIE.

Ne lâchez point la bride à votre passion :
Votre fille est à vous, vous la pouvez reprendre;
Mais ne nous ôtez point ce qui ne se peut rendre,
L'honneur, qui ne s'acquiert ni se perd qu'une fois,
Et modérez un peu l'accent de votre voix :
Vous obtiendrez autant avec moins de furie.

ANSELME.

L'injustice est muette, et la justice crie;

Rendez grâces au ciel, dont le soin provident
De cet énorme hymen divertit l'accident;
Car, quoique vous n'ayez qu'avecque répugnance
Consenti cette injuste et funeste alliance,
Vous n'encouriez pas moins un supplice éternel :
Qui pèche y répugnant en est plus criminel.
Mais, pour n'intéresser mon droit ni votre estime,
De vous-même et sans bruit réparez-en le crime.
Et, puisque cet intrigue est assez éclairci,
Allons prendre Aurélie, et la rendons ici.

ORGIE.

Allons, elle est chez moi. Détestable Lydie,
Ta mort fera la fin de cette tragédie.
Je t'aurai, malheureuse, et tu ne m'auras pas
Impunément coûté mes dix mille ducats!

Ils sortent.

SCÈNE IV

CONSTANCE, AURÉLIE, LYDIE.

CONSTANCE.

O ciel! comment répondre à des faveurs si grandes?
Tes libéralités excèdent mes demandes :
Par les événements tu surpasses mes vœux;
Je cherchais une fille, et j'en recouvre deux!
Comme sans jalousie, aussi sans préférence,
Le sang m'a produit l'une, et l'autre l'alliance.

AURÉLIE.

Je me trouve moi-même et m'égare à la fois
Dans l'excès du plaisir qui m'interdit la voix.
Quel miracle inouï, rendant nos vœux sans crime,
Me fait de votre fils femme et sœur légitime,
Et, d'un événement heureusement confus,
Demeurer votre fille après ne l'être plus?
Chère Lydie, hélas! comment te rendre grâce?

LYDIE.

Je me satisfais trop de tout ce qui se passe.

CONSTANCE.

Pouvons-nous, ni comblant, ni passant tes souhaits,

Te donner rien d'égal au bien que tu nous fais?
Mais nous différons trop d'aller voir Aurélie.

LYDIE.

Je vous attends ici; car, d'entrer chez Orgie,
Je n'espérerais pas que l'on m'y reçût bien :
Il y fait chaud pour moi, le bois n'y coûte rien.
Mais vous n'irez pas loin rechercher cette joie :
Le voici : je me cache, et crains qu'il ne me voie.

SCÈNE V

LES MÊMES, ANSELME, ORGIE, ÉROXÈNE.

ANSELME.

Votre mère s'avance et vous vient recevoir;
Saluez-la, ma fille.

ÉROXÈNE.

Agréable devoir!

CONSTANCE, l'embrassant.

Ma fille! ah! quelle aimable et douce violence
M'interdit la parole et m'oblige au silence!

ÉROXÈNE.

Ma mère! ce cher nom est tout mon compliment!
Mon sang veut parler seul en ce doux mouvement!

ANSELME.

Je cache en vain mes pleurs; par un tendre caprice,
De la douleur la joie emprunte ici l'office :
Vous, hier Aurélie, Éroxène aujourd'hui,
Reconnaissez votre oncle, et possédez chez lui
Ce que vous ont laissé ceux dont vous tenez l'être.

AURÉLIE, à Orgie.

Je préfère à tous biens celui de le connaître.

ORGIE.

Cet heur est réciproque entre les vrais parents,
Et je recouvre en vous plus que je ne vous rends;
Une autre a trop longtemps votre place occupée.

LYDIE, à part.

La bête ne mord plus lorsqu'elle est attrapée.

ANSELME.

Il reste une faveur que j'implore de vous :

Qu'un généreux oubli forçant votre courroux,
De ce crime obligeant Lydie obtienne grâce.

ORGIE.

La recevant de vous, il faut que je la fasse;
Je veux tout oublier, encor qu'à mes dépens.

LYDIE, paraissant et se jetant à ses pieds.

Je la viens recevoir et faire en même temps,
Vous protestant aussi d'oublier ces caresses
Dont je n'ai pas raison de vanter les tendresses,
Qui ne procédaient point d'un violent amour,
Et dont le dos enfin me cuira plus d'un jour.

A Éroxène.

Vous, madame, apprenez une heureuse nouvelle :
Éraste...

ÉROXÈNE.

Ah! m'oses-tu nommer cet infidèle?

LYDIE.

Écoutez, entre nous, ce qu'Ergaste m'a dit.

CONSTANCE.

J'ose à mon tour, Orgie, hasarder mon crédit.

ORGIE.

Usez de mon pouvoir avec toute franchise.

CONSTANCE.

Je demande une grâce.

ORGIE.

Elle vous est acquise.

CONSTANCE.

Elle l'est en effet, puisque plus de deux ans
Ont déjà vu durer l'hymen que je prétends,
De la vraie Éroxène, ou la fausse Aurélie,
Que Lélie épousa sous le nom de Sophie;
Hymen qui, traversé par une courte erreur,
Qui semait parmi nous la tristesse et l'horreur,
Ne nous inspirait plus que des pensers funèbres.

ANSELME.

Oh! combien ce beau jour dissipe de ténèbres!

ORGIE.

Cet heur est le plus grand qu'elle ait pu s'acquérir,
Et nous honore trop pour ne le pas chérir.

CONSTANCE, à Anselme.

Et vous, pour couronner cette heureuse journée,

D'Érgaste et d'Aurélie agréez l'hyménée,
Puisque j'ai de Lydie appris leur passion.

ANSELME.

Vous prévenez mon sens et mon intention.

CONSTANCE.

Mon inclination suivra toujours la vôtre :
Ergaste par mon ordre amène l'un et l'autre,
Et, pour les mieux surprendre et charmer leur souci,
Ne leur a point conté ce qui se passe ici.

SCÈNE VI

Les Mêmes, LÉLIE, ÉRASTE, ERGASTE.

LÉLIE.

Est-ce pour honorer l'appareil de ma perte
Que l'on s'assemble ici ?

CONSTANCE.

L'affaire est découverte :
Votre père a tout su, mais par d'autres que nous.

LÉLIE.

Que diffèrent donc plus les traits de son courroux ?

ANSELME.

Satisfaites, Lélie, aux jugements célestes ;
D'un profond repentir détestez vos incestes,
Et, pour les réparer, renoncez à nos yeux
Aux plaisirs interdits d'un hymen vicieux :
Épousez Éroxène, et quittez Aurélie.

LÉLIE.

Vous êtes, comme auteur, maître aussi de ma vie :
Mais je ne le suis pas de mes vœux ni de moi,
Pour si facilement disposer de ma foi.
S'il faut que mon forfait par mes remords s'efface,
J'en veux mourir coupable, et ne veux point de grâce.

ÉROXÈNE.

Et toi, pour satisfaire à mon cœur irrité,
Et lui faire raison de ta légèreté,
Traître, oublie Eroxène, et qu'au sort d'Aurélie
Un serment solennel aveuglément te lie.

ÉRASTE.

Vous êtes souveraine et pouvez tout sur moi,
Hormis de m'imposer cette barbare loi.

ERGASTE.

Et si, sans vous contraindre, ou vous rendre coupables,
De ces deux changements je vous rendais capables?

LÉLIE.

Ton effort serait vain.

ÉRASTE.

Le ciel ne le peut pas.

CONSTANCE.

O l'agréable erreur!

ANSELME.

O plaisirs pleins d'appas!

CONSTANCE.

C'est trop vous voir souffrir et vous laisser en peine:
Aurélie aujourd'hui se trouve être Éroxène,
Et l'astre dominant dessus notre maison
A fait que d'Éroxène Aurélie est le nom.
Par ce rare incident votre hymen est sans crime,
Et ce qu'on vous prescrit se trouve légitime.

ANSELME.

Oui, mon fils, oui, mon gendre, et cette vérité
Semble un jeu pour notre heur dans le ciel concerté:
Ainsi sa providence aux siens est salutaire.
Mais allons à loisir éclaircir ce mystère,
Par qui, mon cher Éraste, Aurélie est à vous,
Et de la sœur le frère est légitime époux.

LÉLIE.

O ciel! de ce transport un homme est-il capable?

AURÉLIE.

Vous couriez au supplice, et n'étiez point coupable.

ÉROXÈNE.

Pardonnez, cher Éraste, à la crédulité
Qui m'a fait soupçonner votre fidélité.

ÉRASTE.

A qui dépend de vous cette excuse est frivole:
L'excès de mon bonheur m'interdit la parole.

Ils sortent tous, excepté Ergaste et Lydie.

ERGASTE.

Que t'en semble, Lydie?

LYDIE.

Et que t'en semble, à toi ?

ERGASTE.

Si je t'offrais mes vœux ?

LYDIE.

Je t'offrirais ma foi.

ERGASTE.

Si tu veux, je suis tien.

LYDIE.

Et si tu veux, je t'aime.

ERGASTE.

Je parle tout de bon.

LYDIE.

Je parle tout de même.

ERGASTE, lui touchant dans la main.

Va, jamais autre objet n'aura ma liberté.

LYDIE.

O favorable hymen, et bientôt arrêté !

FIN DE LA SŒUR

DON JAPHET D'ARMÉNIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

PAUL SCARRON

(1653)

PAUL SCARRON

(1610-1660)

Le plus folâtre représentant sinon le créateur du genre burlesque en France, Paul Scarron, naquit à Paris, l'an 1610. Son père était conseiller de la grand'chambre du Parlement, fort riche et estimé. Les Scarron venaient du Piémont, de Moncallieri, où l'église collégiale montre un tombeau blasonné de leurs armes, dans une chapelle fondée au treizième siècle par Louis Scarron. Un Pierre Scarron occupa le siège épiscopal de Grenoble; un autre, Jean, porta le titre de sieur de Vaujours. Le père de notre poète s'étant remarié, Paul Scarron fut en proie aux vexations d'une belle-mère. On finit par l'envoyer à Charleville où il étudia pendant deux ans. De retour à Paris, il termina ses humanités, et prit le petit collet sans qu'il eût la moindre vocation ecclésiastique. Mondain, bavard comme une pie, gai et spirituel, beau danseur, un peu peintre, un peu joueur de luth, Scarron fréquenta la Place Royale, le logis de Ninon de l'Enclos et aussi celui de Marion de Lorme. Il adressait force petits vers à ces deux belles filles. En 1634, il fit un voyage à Rome, s'y rencontra avec le poète Maynard, plaisanta la Ville éternelle, et fut pourvu d'un bon canonicat dans la cité du Mans, grâce à la protection de mademoiselle de Hautefort.

Vers ce temps, il ressentit des douleurs physiques qui lui venaient, vraisemblablement, de ses excès de folle jeunesse. S'étant costumé en oiseau pendant le carnaval, il dut se jeter dans un marais pour échapper aux clameurs et à la poursuite de la populace du Mans. Il sortit de là impotent et perclus; une partie de plaisir l'acheva. L'abbé Scarron devint ce malheureux paralytique que l'on voit grimacer et se tordre sous la maladie, dans un portrait fort connu, qui figure en tête de ses *Œuvres*. « Je ne représente pas mal un Z, » a-t-il dit lui-même en une célèbre épître à son lecteur. Ce malheur lui ar-

riva en 1638. Il avait à peine vingt-huit ans. Quelque temps plus tard, au moment de la mort de son père, il plaida pour réclamer la succession, et, malgré sa verve et son esprit, fut débouté par la cour de Parlement, ainsi qu'en témoigne la *Gazette* en vers de Loret. Scarron prit la chose en philosophe. La fronde à part, ce petit homme n'était pas méchant. Son procès perdu, Paul Scarron planta là son benéfice, vint s'établir à Paris, et la France compta un écrivain de plus.

Étrange écrivain à la vérité ! Dans ce grand siècle de Louis XIV, qui déjà s'annonçait comme une merveille de majesté et d'équilibre, il était écrit qu'à côté de la lyre de Corneille, de la harpe de Bossuet, des pipeaux de La Fontaine, on entendrait résonner la guimbarde de Scarron. Saint-Amant, avec une réelle entente de la poésie, Sarasin, avec infiniment de goût et d'esprit, Voiture, lui-même, avaient touché au grotesque. Scarron, dénué de goût, mais plein de verve, de bouffonnerie, d'esprit, possédant de plus l'instinct et l'amour du bas comique, se jura de les dépasser dans le genre. Il agrandit ou trouva quelque chose de nouveau, le *burlesque*, cette contorsion perpétuelle de la pensée et du style. D'abord, il débuta au théâtre. *Jodelet* ou *le Maître-Valet*, joué en 1645, obtint un extraordinaire succès. L'acteur Julien Geoffrin, créateur du principal rôle, y gagna le surnom de Jodelet, dont il lui devint impossible de se dépêtrer. D'autres comédies suivirent, presque avec autant de succès : l'*Héritier ridicule*, joué trois fois devant le jeune Louis XIV dans la même journée, la *Précaution inutile* et les *Hypocrites*, qui ont fourni à notre grand Molière quelques traits de son *Tartuffe*. Tout cela grossier, capricieux, fantasque, semé de gravelures, mais débordant de comique et de pointes à l'espagnole. Scarron avait réussi à mettre dans ses pièces quelque chose des grimaces et des contorsions de son pauvre corps. Il passait amuseur en titre du public, maître bouffon de la cour et de la ville. Le tout avec un certain mérite, souvent avec un réel talent.

« Dans les époques classiques, » a dit excellemment Théophile Gautier, [1] « lorsque les écrivains s'efforcent de re-
» trouver par l'étude les lignes simples et sévères des anciens
» poètes, ils retombent souvent dans un excès fâcheux, dans
» l'ennui, dans la sécheresse. Une idée de fausse noblesse
» semble les poursuivre, le familier les effraie, ils écrivent dans
» un dialecte savant comme les brahmes de l'Inde. Le bon
» goût est une bonne chose ; cependant il n'en faudrait pas
» abuser : à force de bon goût, on arrive à se priver d'une
» multitude de sujets, de détails, d'images et d'expressions

1. *Les Grotesques,* Paul Scarron, page 335.

» qui ont la saveur de la vie. » Paul Scarron est donc le plus littéraire des écrivains de mauvais goût. C'est à ce titre qu'il a conquis une place à part dans l'histoire de notre langue.

Scarron brocha encore quelques comédies, l'une imitée de Plaute, les autres du théâtre espagnol, car ce diable d'homme avait une extraordinaire facilité, et il appelait sa maçonnerie littéraire son *marquisat de Quinet*, du nom de son libraire, Toussaint Quinet. En 1653, il fit représenter sa comédie la plus bouffonne, *Don Japhet d'Arménie*, imitation de Tirso de Molina. Le succès fut prodigieux. Deux des portiers du théâtre furent étouffés à la première représentation, tant l'encombrement fut grand. Il écrivit aussi le *Virgile travesti* en vers octosyllabiques, le *Typhon* ou la guerre des géants, un recueil de *Nouvelles* imitées de dona Maria de Layas. Dans ce volume, le *Châtiment de l'avarice* a eu ses admirateurs. Boileau malmena le *Typhon*, qu'il prétendit n'être bon que pour la province. Enfin vint le *Roman comique*, son chef-d'œuvre, « vrai modèle de naturel, de narration et d'originalité, » a dit Théophile Gautier. C'est le seul de ses livres qui soit lu avec plaisir par les gens de goût. Tout doucement, le bon Scarron avait obtenu de la reine une pension de quinze cents livres. Malheureusement, pendant la Fronde, il publia la *Mazarinade* pour se venger du cardinal Mazarin, qui avait accueilli avec sa ladrerie ordinaire la dédicace du *Typhon*. Non seulement la pension fut supprimée ; mais encore Scarron fut violemment attaqué par Cyrano de Bergerac, lequel appartenait au parti de la reine. A partir de ce moment, notre poète renonça à son titre de *malade d'Anne d'Autriche*. Scarron ne fut pas de l'Académie, mais ne connut jamais la misère, comme Saint-Amant, Tristan et d'autres encore. En 1652, ce philosophe, qui supporta toujours ses souffrances en véritable stoïcien, épousa mademoiselle Françoise d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon. C'était un véritable acte de charité. Il eut, un instant, la pensée d'aller s'établir à La Martinique, dans l'espoir d'en revenir guéri. Il y renonça, tailla de nouveau sa plume, rima beaucoup de vers, les uns bons, les autres mauvais, et s'éteignit paisiblement en octobre 1660. Il fut inhumé à Saint-Gervais. Sa veuve devint reine de France.

Les *Poésies* de Scarron contiennent beaucoup d'amusantes choses, le sonnet sur *Paris* entre autres. Récemment, son *Théâtre complet* a été réimprimé par Edouard Fournier.

ÉPITRE DÉDICATOIRE AU ROI

Sire,

Quelque bel esprit qui aurait, aussi bien que moi, à dédier un livre à Votre Majesté, dirait en beaux termes que vous êtes le plus grand roi du monde ; qu'à l'âge de quatorze à quinze ans, vous êtes plus savant en l'art de régner qu'un roi barbon ; que vous êtes le mieux fait des hommes, pour ne pas dire des rois, qui sont en petit nombre ; et enfin que vous portez vos armes jusques au mont Liban, et au delà. Tout cela est beau à dire ; mais je ne m'en servirai point ici, cela va sans dire. Je tâcherai seulement de persuader à Votre Majesté qu'elle ne se ferait pas grand tort si elle me faisait un peu de bien ; je serais plus gai que je ne suis ; si j'étais plus gai que je ne suis, je ferais des comédies enjouées ; et si je faisais des comédies enjouées, Votre Majesté en serait divertie ; si elle en était divertie, son argent ne serait pas perdu. Tout cela est conclu si nécessairement, qu'il me semble que j'en serais persuadé si j'étais aussi bieu un grand roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux, mais pourtant,

De Votre Majesté

Le très humble, très obéissant, et très fidèle sujet et serviteur,

SCARRON.

PERSONNAGES

Don JAPHET D'ARMÉNIE, fou de l'empereur Charles-Quint.

Don ALPHONSE HENRIQUEZ, ou Roc Zurducaci, cavalier, amoureux de Léonore.

LE COMMANDEUR de Consuègre.

LÉONORE, nièce du Commandeur.

ELVIRE, sœur de don Alphonse.

Don ALVARE, amoureux d'Elvire.

RODRIGUE, gentilhomme du Commandeur.

LE BAILLI d'Orgas.

FOUCARAL, laquais de don Japhet.

MARC-ANTOINE, ou Pascal Zapatéro, valet de don Alphonse.

MARINE, servante de Léonore.

JEAN VINCENT, laboureur d'Orgas.

PÉDRO, faisant le personnage de harangueur et celui de courrier.

TORRIBIO PONCIL, gredin.

LLORENTE RIBEROS, gredin.

La scène est dans Orgas jusqu'au troisième acte, qui se passe dans Consuègre en Espagne.

171

DON JAPHET D'ARMÉNIE[1]

(1653)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une place du village d'Orgas.

SCÈNE PREMIÈRE

D. ALPHONSE HENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

La résolution est tout à fait étrange.

D. ALPHONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi? je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement.
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid le moindre mot de lettre,
Votre mère serait moins en peine de vous:
Elle croit que son fils, de sa nièce l'époux,

1. Texte original, débarrassé de ses archaïsmes.

A trouvé dans Séville, en don Sanche son frère,
Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau père;
Et que, riche seigneur, de seigneur indigent,
Vous avez de son frère et la fille et l'argent.
Cependant dans Orgas, un malheureux village,
Emporté des désirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend.
La villageoise est belle et jeune, je l'avoue;
Don Alphonse en passant peut la coucher en joue,
Et s'il la peut blesser, bon! c'est autant de pris;
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance.
Et connaissez-vous bien ce révérend seigneur,
A qui vous vous voulez donner pour serviteur[1]?

D. ALPHONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALPHONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou, de plus.

D. ALPHONSE.

Encore mieux:
J'aurai mon passe-temps d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.
Il se fait appeler don Japhet d'Arménie,
Venu de père en fils du puîné de Noé:
Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
Alors que Charles-Quint passa par son village,
On mena devant lui ce sage personnage:
Il le trouva plaisant; il lui donna du bien,
Lui fit suivre la cour; et presque en moins de rien
Le drôle a si bien fait, par son humeur plaisante,

1. La triple répétition du mot *vous* avait pour but, sans doute, un de ces effets de cacophonie si chers à Scarron.

Qu'il possède aujourd'hui cinq mille écus de rente[1].
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paraître en son village, où, faisant l'absolu
(Car il est glorieux), son bien et sa marotte
Ont si mal réussi chez le compatriote,
Que, couru des enfants, des autres maltraité,
Et de fréquents affronts tous les jours irrité,
Comme dans son pays on n'est jamais prophète,
Il en est à la fin délogé sans trompette,
Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connaissant pas.
En peu de mots, voilà quel est le personnage.

D. ALPHONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'aperçois venir, et le bailli du bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des grands de la cour.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous.

Don Alphonse et Marc-Antoine sortent.

SCÈNE II

D. JAPHET D'ARMÉNIE, LE BAILLI D'ORGAS, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Bailli, votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plu.

LE BAILLI.

Le bon Dieu vous le rende!

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis;
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.

1. Scarron a eu raison de faire d'un bouffon un personnage riche, car il y a quelque chose d'odieux à immoler à la risée publique un misérable, un homme pauvre, *res sacra miser*. (Note de l'édition Didot.)

Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.
C'est de son second fils que je suis dérivé :
Son sang, de père en fils, jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille huitantième degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené longtemps par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne,
Parce que deux soleils en un lieu trop étroit
Rendaient trop excessif le contraire du froid.
La façon de parler est obscure au village :
Entendez-vous, bailli, mon sublime langage ?

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas ? je vous aime autant sourd,
Car assez rarement mon discours j'humanise;
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise
(Démétaphoriser, c'est parler bassement);
Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand.
Vous aurez avec moi disette de loquèle.
L'empereur donc de qui je suis le parallèle...
M'entendez-vous, bailli ?

LE BAILLI.

Nenni.

D. JAPHET.

Le parangon... [1]

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET, à part.

Comment !... Altérer mon jargon,
Ce serait déroger à ma noblesse antique :
Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.

Haut.

1. Le meilleur, le plus haut.

Charles-Quint donc, mon cher parent, en peu de temps,
M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,
Et tout à fait exclu des hôpitaux d'Espagne,
(Car, bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
J'ai six mille ducats tous les ans à manger),
Le Cacique Uriquis et sa fille Azatèque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizèque,
Étant venus en cour pour se dépayser,
L'empereur, mon cousin, me força d'épouser
Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde,
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde;
A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent; même il trépudia... [1]
Entendez-vous le mot trépudier, compère?

LE BAILLI.

Non, par ma foi! monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser en vulgaire.
Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
Mon train, moitié sur mule, et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme sa fille.
Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût en nos vins. Ma compagne de couche
Fut, comme son papa, fort sujette à sa bouche:
Enfin elle mourut d'un excès de melon,
Et son père Uriquis, d'un ulcère au talon.
De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent;
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bientôt; car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite.
Bailli, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite,
Nobles, bien faits, adroits, sobres, et parlant peu.

1. Trépudier, du latin *tripudiare*, danser en frappant du pied.

LE BAILLI.

Je vous en ai déjà trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne vous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo-Gil-Blas-Pédro-Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compère,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets?

D. JAPHET.

Promptement.

Le bailli sort.

SCÈNE III

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Foucaral, ce bailli me plaît extrêmement.

SCÈNE IV

TORRIBIO PONCIL, PASCAL ZAPATÉRO ou MARC-ANTOINE, LLORENTE RIBÉROS, D. ROC ZURDUCACI ou ALPHONSE HENRIQUEZ, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI.

LE BAILLI, à don Japhet.

Je vous amène ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

Les quatre valets, dont deux sont fort mal vêtus, savoir : Torribio Poncil et Llorente Ribéros, disent, tous à la fois, leurs noms, d'un ton fort éloigné de celui de don Japhet.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

LLORENTE RIBÉROS.

Llorente Ribéros.

D. ALPHONSE.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Comment! tous à la fois?
Parlez séparément, et modérez vos voix.

A Torribio Poncil.

Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au nez de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

A Llorente Ribéros.

Maudit pays. Et toi?

LLORENTE RIBÉROS.

Llorente Ribéros.

1. *Cabre*, chèvre. (Rabelais.)

D. JAPHET.

Ton pays?

LLORENTE RIBÉROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu?

LLORENTE RIBÉROS.

De Miros.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

D. JAPHET.

Ton pays?

MARC-ANTOINE.

Allobroge [1].

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un maître t'interroge;
Et ton pays natal, quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Anneci.

D. JAPHET.

A don Alphonse.

Aïe! aux autres. Et toi?

D. ALPHONSE HENRIQUEZ.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscaïen?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parais grand fripon.

D. ALPHONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom apostat :
Changeant Poncil en Ponce, à mon majordomat
Il pourra parvenir; mais, avant toute chose,
Il faut, au nom de Ponce ajouter don, pour cause.
Llorente Ribéros aura nom Ribéra;
Pascal Zapatéro, don Pascal Zapata.
Ils prendront tous le don, comme le majordome,

1. Savoyard.

Et seront dans deux ans des plus grands du royaume.
Quant au Galicien don Roc Zurducaci,
Je lui donne congé de s'appeler ainsi :
Aurait-il bien l'esprit d'être mon secrétaire?

D. ALPHONSE.

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire;
Je rase, je blanchis, je couds, je sais saigner;
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner;
Je travaille en parfums, je sais la médecine;
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine;
Je suis grand spadassin, excellent écuyer,
Fort entendu chasseur, et parfait jardinier :
J'écris français, gothique, italien, tudesque;
J'écris en héroïque aussi bien qu'en burlesque;
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés :
Bref, je suis bel-esprit, et des plus renommés;
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne. Holà! je casse tous les autres;
Car lui seul me suffit, avec mon Foucaral.

Torribio Poncil et Llorente Ribéros sortent.

SCÈNE V

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

D. ALPHONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET, à Foucaral.

A don Alphonse.

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane?
Êtes-vous *in sacris, id est* anti-profane?
Êtes-vous médecin? Êtes-vous avocat?

D. ALPHONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai, par grâce singulière,
Que vous puissiez aller vêtu d'autre manière;

Le pape mon cousin ne m'en peut refuser :
Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user...
Zurducaci !

D. ALPHONSE.

Seigneur ?

D. JAPHET.

N'étant que secrétaire,
Le don à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALPHONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci !

D. ALPHONSE.

Seigneur ?

D. JAPHET.

Don Pascal Zapata sera mon contrôleur ;
Et vous, Zurducaci, vous choisirez mes pages.

D. ALPHONSE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral !
Épargnez le prochain, sans en dire de mal.
A part.
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante ;
Je m'en vais exercer ma vertu carminante.
Aux valets.
Dans les lieux d'alentour... Que l'on m'attende ici...
Foucaral.

FOUCARAL.

On y va.

D. Japhet, le bailli et Foucaral sortent.

SCÈNE VI

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Nous voilà, Dieu merci !

Enrôlés dans le train de Japhet d'Arménie,
Ou plutôt nous voilà gradués en folie.
Madame votre mère...

D. ALPHONSE.

Ah! ne me dis plus rien.
Je pourrais faire mieux, et je le sais fort bien,
Et, pour toi, tu feras sagement de te taire :
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire...
Mais j'aperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé?
Et si je te disais qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serais-je croyable?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi! monsieur.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement, vous êtes tout en feu.

Ils sortent.

SCÈNE VII

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

Je ne le puis celer, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,
Puisqu'il vous aime aussi. Voulez-vous tout à l'heure
Que j'aille lui parler?

LÉONORE.

Ah! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout?
Je ne le pense pas, car il en a dans l'aile,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer? Quelque autre de ce bourg
A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour?
Vous êtes belle et riche; et quoique villageoise,

Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise.
S'il était grand seigneur, comme il n'est qu'écolier...

LÉONORE.

Si, tel que tu le vois, il était cavalier?

MARINE.

Est-ce lui qui le dit? il ne l'en faut pas croire :
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sais quelle est sa qualité.
Te souvient-il du jour que du prochain village,
Le peuple dans Orgas vint en pèlerinage?
Te souvient-il aussi de ces deux courtisans
Qui se vinrent mêler parmi nos paysans,
Dont l'un était fort jeune et de fort bonne mine?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, et que sur sa poitrine
Il portait la croix rouge, et même qu'il vous prit
Par deux fois à danser. Son compagnon me fit
Mille discours en l'air. Le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, et nous en fit bien rire.
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir?
Je ne vois pas encore où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi! tu ne le vois pas? As-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai, mais je ne suis sorcière ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi; mais toutefois
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
Est le beau courtisan qui pour moi se déguise.
Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, et ne me trompai pas;
Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
Le fondement certain de cette conjecture :
Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,
De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui :
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connaître,
Sans témoins je l'ai prise, et, le mieux que j'ai pu,

Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu.
Non que, de mon honneur, je sois fort curieuse;
Mais je l'aime, Marine, et mon âme amoureuse
Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
Pour qui mon cœur faisait son premier coup d'essai.
Ma curiosité m'apprit, à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village :
Je vis qu'il s'appelait don Alphonse Henriquez;
Je vis de plus, Marine, en termes forts exprès,
Qu'il se va marier richement à Séville,
Où l'attend un parti de sa même famille.
Sa mère lui mandait (car c'était de sa part
Que la lettre venait) que depuis son départ
On n'avait eu de lui ni lettres ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvait en des peines mortelles.
Tu peux juger par là de l'état où je suis :
A chasser mon amour je fais ce que je puis;
Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,
Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force
Mais, quelque fort qu'il soit, il cède à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime;
Et bien que je sois faible à régler mes désirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs.
Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille longtemps.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtants [1].

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'écolier?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire :
Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

1. C'est-à-dire : qui n'inspirent du dégoût.

MARINE.

Et s'il vous proposait avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible ?

LÉONORE.

Ah ! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non ? s'il vous aime, il faut tout espérer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
Plutôt que de s'aller marier à Séville,
Où l'attend, dites-vous, je ne sais quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon :
Il est tout feu pour vous, et vous êtes glaçon.
Cependant vous l'aimez : voyez quelle faiblesse !
Par ma foi ! si j'étais de quelqu'un la maîtresse,
Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous
Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne en sotte villageoise,
S'il me disait : Je t'aime, et moi, vous, lui dirois-je ;
Car, quand on aime bien, pourquoi dire que non ?
Vous brûlez toute vive ; et, de grâce ! à quoi bon
Cette rigueur forcée ? Aimez-le, s'il vous aime :
Je le dis tout de bon, je le ferais de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien.
Promettez-lui beaucoup, ne lui permettez rien ;
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante ;
Ou son amour pour vous sera peu véhémente.
S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussitôt, car ce n'est que ruser
D'épouser en papier, ou donner sa parole [1].

LÉONORE.

Que je suis malheureuse, et que Marine est folle !

SCÈNE VIII

D. ALPHONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Léonore, il est temps que j'apprenne mon sort,

1. On pense que la Marinette du *Dépit Amoureux* a été inspirée à Molière par la Marine de Scarron.

Et que vous me donniez ou la vie ou la mort.
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire;
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le dire.
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serais riche et de qualité,
Que mon amour serait une témérité.
Je ne vous dis donc point que le bien de mon père
Me pourrait élever au bonheur que j'espère :
Si par là seulement on vous peut espérer,
Les grands rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même:
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime;
Et, par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion.
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance [1].

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance :
C'est de là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non.
Mais le temps seulement me la fera connaître.

D. ALPHONSE.

Je puis donc espérer?

LÉONORE.

Cela pourrait bien être...
Marine, allons-nous en.

Léonore et Marine sortent.

SCÈNE IX

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

La peste! qu'elle en sait!
Eh bien! de son secours êtes-vous satisfait?

1. Parodie du style de nos vieux tragiques français.

D. ALPHONSE.
Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.
MARC-ANTOINE.
Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.
Foucaral! Foucaral!
FOUCARAL.
Monseigneur? Monseigneur?
D. JAPHET.
Ne veux-tu pas venir?
FOUCARAL.
Je viens.
D. JAPHET.
Faquin d'honneur!
Et le Baillit vient-il?
FOUCARAL.
Il vient.
D. JAPHET.
J'entends qu'il vienne.
Foucaral sort.

SCÈNE II

D. JAPHET.

Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne

Dans ce malheureux bourg, rempli de gens grossiers.
Avec ce Bailli seul je parle volontiers :
Il n'est que demi fait pour être de village.
Mais ne viendra-t-il pas ? sait-il bien que j'enrage,
Alors qu'il faut attendre ? Holà ! ho, Foucaral !
Don Roc Zurducaci ! don Zapata Pascal !
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière.
Holà ! mes gens ! mon train ! oh ! les doubles coquins,
Les gredins, les bourreaux, les traîtres, les faquins !
Sachent tous mes valets que ma bonté se lasse !
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse !
Je m'en vais tant crier qu'ils viendront, les marauds !

SCÈNE III

D. ALPHONSE, D. JAPHET, MARC-ANTOINE, LE BAILLI, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Monsieur, ne criez point, tous vos gens, en un gros,
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Eh bien donc, je m'apaise.
J'avais déjà les yeux ardents comme la braise.
Don Pascal Zapata, don Roc Zurducaci,
Je veux être servi.

D. ALPHONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli !

LE BAILLI.

Monsieur ?

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles ?
Est-il noblifié [1] de vives antiquailles ?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

1. *Noblifié*, mot forgé par Scarron et que le français moderne aurait dû conserver.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux?

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommeaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage?

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire, les uns
Nobles comme le roi, les autres fort communs
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë
Qu'on reconnaît vilains dès la première vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre?

LE BAISLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfants, en ont-ils en grand nombre?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Déjà grands?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Mal encombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui!

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! le traître ! Eh quoi ! tout aujourd'hui
Il consentira donc ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! j'enrage !
Dis-moi non, malheureux ! et change de langage ;
Conteste seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET, à don Alphonse, qui rit.

Vous faites le rieur,
Don Roc Zurducaci ?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier... Bailli, dans le bourg vôtre,
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui ?
Le bon bailli va me répondre encore *oui*.

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET, à part.

Je ne sais si je dois le quereller ou rire.

Haut.

Esprit bouché ! dis-moi, *joue*-t-on, dans ton bourg,
Aux cartes, aux tarots, aux dés ?

LE BAILLI.

Oui, tout le jour.
On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur ; pour ma part j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge ?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi! vous n'avez encor que de petits enfants.
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déjà venues?
Je ne hais point cela; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégoûté!

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,
Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent...

Don Alphonse, apercevant Léonore et Marine, va au-devant d'elles.

Mais la voilà qui parle à votre secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET, à Foucaral.

En mon nom va lui faire
Un petit compliment, et me la fais venir :
J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, don Japhet d'Arménie;
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

SCÈNE IV

D. ALPHONSE, D. JAPHET, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, LE BAILLI.

D. ALPHONSE, à Léonore, au fond du théâtre.

Que maudit soit le fou! son laquais vient à nous.

FOUCARAL, à Léonore.

De la part de Japhet, le cacique des fous,
Je viens, plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudrait bien paraître.

D. JAPHET, ayant suivi son laquais.

Le voilà tout paru. Par l'âme de Noé!
La sotte a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi! vous m'appelez sotte?

D. JAPHET.

Ah! petite mignonne,
Sotte entre courtisans, c'est-à-dire friponne.

LÉONORE.

Friponne! encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émerillonné :
Ah! si le ciel t'avait fait naître une duchesse,
S'il t'avait seulement fait naître une comtesse,
* Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,
* Coucher en même lit sans qu'on en dît du mal[1];
Mais, hélas! par malheur ta naissance est trop basse,
Et l'hymen entre nous aurait mauvaise grâce.
* Si bien que sans rien craindre et sans scrupuliser,
* A simple concubine il faut s'humaniser,
* Si tu veux posséder un corps comme le nôtre.

LÉONORE.

* Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre.
Si le ciel vous a fait trop grand seigneur pour nous,
Le ciel m'a faite aussi pour un autre que vous...
Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Ah! beauté printanière!
Veux-tu me fuir aussi, comme une bête fière?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.

A Marine.

Et toi, de ce lion tigresse inséparable,
N'auras-tu point pitié d'un amant misérable?

MARINE.

Et vous, monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de bien perdu :
Léonore n'est point lion, ni moi, Marine,
Je ne suis point tigresse, et n'en ai point la mine;
Je suis bonne chrétienne, et Léonore aussi :
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraise : ah! mouche-guêpe!
Tu ne dois point trouver à redire à mon crêpe.

1. Les vers précédés d'un guillemet se passent à la repré sentation.

Après avoir perdu ma fidèle moitié,
Au moins devais-je un crêpe à sa rare amitié...
Zurducaci !

D. ALPHONSE.

Seigneur ?

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,
Et ne l'approche point, sous peine de ma haine :
Je veux par des mépris un peu l'humilier...
Mais que veut ce bonhomme avec ce cavalier ?

LE BAILLI.

Je crois que c'est à moi qu'il en veut.

SCÈNE V

D. JAPHET, D. ALPHONSE, LÉONORE, LE BAILLI, FOUCARAL, MARC-ANTOINE, MARINE, JEAN VINCENT, RODRIGUE.

JEAN VINCENT.

A vous-même.

A Rodrigue.

Monsieur, c'est le bailli.

D. JAPHET, à part.

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi ! tout aujourd'hui, ce cavalier et moi
Nous vous avons cherché.

LE BAILLI, à Rodrigue.

Je suis comme le roi :
On me trouve où je suis.

D. JAPHET.

Il ne me quitte guère.

RODRIGUE, au bailli.

Cette lettre, monsieur, vous apprendra l'affaire
Qui m'achemine ici.

LE BAILLI, lisant l'inscription.

« Pour le Bailli d'Orgas. »
Je le suis, grâce à Dieu, vous ne vous trompez pas.

Il lit.

« Bailli d'Orgas, ne manquez pas, la présente reçue,
» de mettre entre les mains du gentilhomme que je
» vous envoie, une jeune fille, nommée Léonore, qu'un
» laboureur d'Orgas, nommé Jean Vincent, a nourrie
» dès son bas âge : elle n'est pas sa fille, comme il a
» fait croire à tout le monde; elle est ma nièce, fille de
» don Pédro de Tolède, ambassadeur à Rome.

« DON FERNAND DE TOLÈDE,
Commandeur de Consuègre. »

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la villageoise est d'illustre origine,
Grâces à son destin, je puis sans déroger
Avec elle bientôt sous l'hymen m'engager.

A Léonore.

Adorable beauté, qui d'une seule œillade
Avez d'un homme sain fait un homme malade,
Puisque le Commandeur peut disposer de vous,
Jetez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALPHONSE, à part.

Dieu m'en veuille garder!

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,
Don Foucaral peut-il, en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil, et d'un corps sans égal,
Multiplier par vous le nom de Foucaral?

MARINE.

Le nom de Foucaral? qui, moi? laquais immonde.
Assez de Foucarals sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL, à Marine.

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la cour de Madrid, où m'avait appelé
Un malheureux procès pour un cheval volé,
Une vieille duègne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom. Avec grande franchise,
Je lui dis que j'étais un laboureur d'Orgas,
Appelé Jean Vincent. La vieille parlant bas :
« Trouvez-vous, vers le soir, en tel lieu, me dit-elle;
C'est pour votre profit, si vous êtes fidèle. »
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avait indiqué!
Je n'y manquai donc pas. La vieille gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente :
Elle mit dans mes mains un beau petit enfant
Qui n'avait pas un jour; et de plus, de l'argent.
L'enfant était paré d'une chaîne massive.
Je ne refusai rien, et la duègne craintive,
M'ayant recommandé le secret, s'en alla.
L'enfant est justement la dame que voilà :
Je crois, par son moyen, que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrète.
Or, la chaîne, messieurs, n'était pas de laiton :
Elle était d'or ducat du poids d'un quarteron.
Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous : il ne m'importe guère
Si votre chaîne était ou pesante ou légère.

A Rodrigue.

Cavalier, vous direz au seigneur Commandeur
Que le noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouit que son nom soit Tolède;
Qu'en noblesse ici-bas le roi même me cède,
Car je suis don Japhet, de Noé petit-fils :
D'Arménie est mon nom, par un ordre préfix,
Qu'avant sa mort laissa ce fameux patriarche,
Parce qu'en Arménie un mont reçut son arche.
Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
Puisque sa nièce et moi sommes à marier,

Qu'à cause de mon deuil il serait peu honnête
Que j'allasse chez lui sitôt troubler la fête,
Et que, par bienséance, il le faudra laisser
Quelque temps tout son soûl sa nièce caresser.
Dites-lui que j'irai le trouver en personne;
Et malheur pour Orgas, puisque je l'abandonne!
Partez.

RODRIGUE.

Au Bailli.

Comment, partez!... Quel est donc ce seigneur?

LE BAILLI.

C'est le grand don Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la terre l'honneur.

LE BAILLI.

Cousin de Charles Quint.

D. ALPHONSE.

Le mari d'Azatèque,
Le gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizèque.

FOUCARAL.

Et moi don Foucaral.

RODRIGUE.

Ah! monseigneur, pardon!
Je suis tout étourdi du bruit de votre nom.
J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Eh! je vous en dispense :
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance...
Pascal, Roc, Foucaral, et vous, Bailli d'Orgas,
Suivez-moi, toutefois... Non, ne me suivez pas...

A Léonore.

Ou bien, suivez-moi donc... Et vous, ô beauté fière!
Votre oncle va vous faire agir d'autre manière :
Il sait combien par moi l'on peut être anobli.
Votre incivilité méritait un oubli;
Mais je pardonne tout, à cause de votre âge.
La cour vous ôtera bientôt l'air du village.
Oh! que, joints par l'hymen, nous aurons de Japhets,
Et de corps et d'esprit également bien faits!...

A D. Alphonse.

Je vous ai déjà dit, monsieur mon secrétaire,

De ne l'approcher point; vous n'en voulez rien faire.
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factoton,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton...
Et vous qui l'écoutez, madame Léonore,
Vous ne valez pas mieux... Et vous, monsieur, encore,
Qui devriez à partir être plus diligent,
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.

Il sort avec ses valets.

SCÈNE VI

MARINE, LÉONORE, RODRIGUE, JEAN VINCENT.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui!... Madame, êtes-vous prête?
Votre carrosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir.
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir :
Me voudrais-tu quitter?

MARINE.

Vous me devez connoître;
Je vous suivrai partout, quand ce serait au cloître.

JEAN VINCENT, à Rodrigue.

Devant que de partir, il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue; il faut promptement déloger.
Un relais nous attend dans un bourg où madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'âme,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content,
Je suis ainsi que vous; je ne mange pas tant.

SCÈNE VII

D. ALPHONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALPHONSE.

Madame, don Japhet, mon seigneur et mon maître
Vous mande que demain vous le verrez paraître
Auprès du Commandeur. Je voudrais bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse;
Mais avec la fortune un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer.
Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espère;
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairait à mon père;
Et s'il daigna m'aimer *tout* pauvre que j'étois,
Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALPHONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable,
Par le moindre regard nous permet d'espérer :
Oui, madame, on peut être en état d'aspirer
A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

LÉONORE.

Adieu, nous nous verrons avec le grand Japhet.

Alphonse et Marc-Antoine se retirent au fond du théâtre.

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paraît assez bien fait;
Mais son galimatias donne assez à connaître
Qu'il a l'esprit malade aussi bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le temps qu'il vous faut justement;
Allez tout de ce pas vous jeter en carosse.

Rodrigne, Léonore, Marine et Jean Vincent s'en vont.

SCÈNE VIII

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.
Et nous, droit à Séville achever notre noce.
D. ALPHONSE.
Nous n'en sommes pas là. Léonore n'est plus
Un reprochable objet de désirs superflus;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis, je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espère de la voir;
Et toi, sois complaisant, tu feras ton devoir.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un salon de la maison du Commandeur.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.
Vous dites donc, monsieur, que ma bonne cousine
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
Son fils ne devrait pas lui donner tant d'ennui.
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui?
D. ALVARE.
Depuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
Personne ne l'a vu dans cette grande ville;
Chez sa mère, à Madrid, il n'est point retourné :

Il peut être volé, malade, assassiné :
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage.
Il a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté;
Mais on lui trouve aussi trop de témérité.
Vous auriez grand'pitié de cette pauvre mère,
A voir de la façon qu'elle se désespère;
Elle craint pour son fils un malheur imprévu,
Lorsqu'elle l'espérait de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerai de toute ma puissance.
Pour moi, vous me voyez dans la réjouissance;
La fille de mon frère, une jeune beauté,
A qui même on avait caché sa qualité
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite :
Elle vous plaira fort; et le bon laboureur
Qui l'a si bien nourrie est un homme d'honneur...
Mais que veut ce garçon en son habit bizarre?

SCÈNE II

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Monseigneur, don Japhet, des hommes le plus rare,
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoie ici savoir si vous trouverez bon
Que sa digne personne et sa fine folie
Viennent chasser d'ici toute mélancolie.

LE COMMANDEUR, à D. Alvare.

Quel est donc ce Japhet que je ne connais point?

D. ALVARE.

Japhet? c'est la folie en chausse et en pourpoint.
L'empereur, en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim, un fou très opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent

Pour un ange d'Orgas, madame Léonore,
Votre nièce, monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyais encore
Auprès de l'empereur.

FOUCARAL.

Son bon temps est passé,
Et l'empereur enfin s'en est, dit-on, lassé.

Au Commandeur.

Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espère
Qu'il obtiendra de vous, et de monsieur son père,
Madame Léonore, et je ne pense pas
Qu'il soit encor longtemps sans venir sur mes pas,
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,
Et de venir ici trancher du grand seigneur!
Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il me fait trop d'honneur;
Ma nièce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse.
Il est un peu plus fou qu'il n'était à la cour :
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR, *à D. Alvare.*

Nous en régalerons notre chère cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue et m'assassine :
S'il était marié, je le serais aussi
Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle amène ici.
Vous le savez, monsieur, ce que j'ai fait pour elle;
Cependant depuis peu cette mère cruelle
A soi-même, à sa fille, et plus encore à moi,
Diffère notre hymen, et ne dit point pourquoi;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entends; il faut la chose ménager,
Et bien prendre son temps.

FOUCARAL.

Avec votre licence,
Je m'en vais donner ordre à notre subsistance,
Et visiter l'office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t-il,
Votre maître Japhet?

FOUCARAL.

Son esprit volatil,
Pressé de son amour qui lui donne des ailes,
Le rangera bientôt auprès des demoiselles.

Foucaral sort.

SCÈNE III

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Je veux bien recevoir ce second don Quichot,
Instruire tous mes gens, et leur donner le mot,
Afin que rien ne manque à la cérémonie
Dont je veux achever don Japhet d'Arménie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut;
Il a l'esprit gâté, si jamais l'homme l'eut,
C'est un fou très complet.

SCÈNE IV

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, FOUCARAL.

FOUCARAL, revenant précipitamment, au Commandeur.

Don Japhet le fantasque,
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un Basque;
Il arrive.

Il sort.

SCÈNE V

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE

LE COMMANDEUR.

Eh! mon dieu, courez-y promptement,
Seigneur Alvare; allez l'amuser un moment,
Cependant que [1] j'irai donner ordre à la pièce.

Don Alvare sort.

SCÈNE VI

LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma nièce...
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.

SCÈNE VII

LÉONORE, MARINE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave don Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

Il sort avec Rodrigue.

1. Cependant que, pour *pendant que*. (Corneille et Molière.

SCÈNE VIII

LÉONORE, MARINE.

MARINE.
Dieu sait si l'écolier sera de la visite!
LÉONORE.
J'en ai grand'peur, Marine; et, d'un autre côté,
Du désir de le voir mon esprit est tenté.
Je n'avais contre moi que ma basse naissance,
Et je crains aujourd'hui d'un père la puissance,
Qui, sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déjà sur moi quelque projet,
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien, et n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alphonse, il est digne de moi;
Mais, quand on a son père, on ne peut rien de soi;
Et j'aurais beau l'aimer et m'en voir adorée,
Qu'un tel bien, sans mon père, aurait peu de durée.
MARINE.
Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu...
LÉONORE.
Pourrais-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?...
On fait du bruit derrière le théâtre.
Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCÈNE IX

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, UN DOMESTIQUE DU COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, au domestique.
Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir;
Aux dépens de Japhet je veux me divertir.
Le domestique sort.

SCÈNE X

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

LE COMMANDEUR.
Don Alvare, instruisez ma nièce...

SCÈNE XI

RODRIGUE, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

RODRIGUE.
Place! place!
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.
Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

SCÈNE XII

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, MARINE, Plusieurs Domestiques.

D. JAPHET, *dans la coulisse.*
Pascal! Roc! Foucaral!
Dites bien que je suis venu sur un cheval...
Les traîtres n'y sont plus!

SCÈNE XIII

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *à ses gens, qui arrivent.*

Ah! canailles! canailles!
Vous m'avez donc quitté? Par droit de représailles
Il faut que je vous quitte. O gibiers de corbeaux!
Puissiez-vous devenir chefs-d'œuvre de bourreaux!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très heureux.

D. JAPHET.

Monsieur...

D. ALVARE.

A son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Partout.

D. JAPHET.

Je...

D. ALVARE.

Par trois fois, qu'il soit le bien venu.

D. JAPHET.

Messieurs...

D. ALVARE.

Le Commandeur, mon seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnaître
Tant d'obligations, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin...

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons, par notre bonne chère,
De vous faire oublier la cour.

Il sort.

SCÈNE XIV

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

MARINE.

Et moi, j'espère
Que le grand don Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour et ma foi.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, permettez au moins que je réponde :
Trêve de compliments, ou que Dieu vous confonde!...
Pascal, Roc, Foucaral, parlons à notre tour.

SCÈNE XV

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, UN HARANGUEUR, en soutane, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE HARANGUEUR, toussant, reniflant et se mouchant.

Monsieur...

D. JAPHET.

Ventre de moi! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La cour

Qui vous a vu briller comme le zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un roi d'Ithaque...

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent!
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, toujours reniflant et toussant.

J'ai fait incontinent
La cour donc, dont jadis vous fûtes les délices,
De notre grand César Charles-Quint...

D. JAPHET, à part.

Quels supplices
Suis-je venu chercher!

LE HARANGUEUR.

La cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,
La cour, la cour, la cour?

LE HARANGUEUR.

La cour donc, qu'on appelle
Le céleste séjour...

D. JAPHET.

Quoi! toujours renifler,
Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler!
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!
Eh! de grâce, messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.

Le harangueur sort.

SCÈNE XVI

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, à don Alvare.

De quoi diable sert-il à votre Commandeur?

D. ALVARE.

C'est son grand harangueur.

D. JAPHET.

Oh! le plaisant office!
Et vous qui me parlez, quel est votre exercice?

D. ALVARE.

Je suis son grand veneur,

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là?

D. ALVARE.

Ce sont ses officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà!
Et votre Commandeur reçoit ainsi son monde,
Et ne veut pas chez lui que personne réponde?

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis aperçu:
Mais l'empereur saura comment on m'a reçu,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.
Reçoit-on bien un homme, alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit harangueur,
Qui m'aurait à la fin fait mourir de langueur?
J'en écrirai deux mots à l'illustre duc d'Alve,

On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.

Son parent et le mien... Bon Dieu!

D. ALVARE.

C'est une salve,
Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ah ! ma foi ! je suis sourd ;
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour :
Nièce du Commandeur, autrefois villageoise,
Et maintenant grand'dame, et dame discourtoise,
Est-ce de guet-apens, ou bien par cas fortuit,
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand bruit ?
De cent sots compliments, sans y compter le vôtre,
Contre moi décochés, entassés l'un sur l'autre,
N'était-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'harangueur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa reniflerie ?
Et pourquoi, sur le tout, cette mousqueterie ?
A moi, de l'arme à feu l'ennemi capital !
Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal.

Léonore fait semblant de parler, et ne fait qu'ouvrir la bouche sans prononcer.

Parlez haut, parlez haut, sans tant mâcher à vide.
Oh ! que l'amour devient à mon goût insipide !
Je ne vous entends point. Me parlez-vous, ou non ?
Elle me parle ; hélas ! je suis sourd tout de bon !
Elle vient de parler, c'est moi qui n'entends goutte ;
Le cousin de César est assourdi sans doute.
A mon âge, messieurs, n'est-ce pas grand'pitié,
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?
Parlez bien haut, messieurs, de grâce, à la pareille ;
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.

Tous font semblant de parler, et ne font qu'ouvrir la bouche sans prononcer.

Hélas ! on s'égosille, et je n'entends non plus
Que si l'on me voulait emprunter mes écus.
Maudit amour ! maudit Orgas ! maudit voyage !
Maudite Léonore ! et maudit son visage !

SCÈNE XVII

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, Plusieurs Domestiques.

D. JAPHET.

Ah ! Commandeur d'enfer, vous voilà de retour ?
En êtes-vous bien mieux, de m'avoir rendu sourd ?
Vous riez ! est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?
Peste soit du grand fou ! comme il ouvre la bouche !

Tous rient sans éclater.

Oh ! le fâcheux objet, alors qu'on n'entend rien
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !
Sur mon Dieu, je voudrais aussi perdre la vue,
Afin de n'avoir point cette sotte cohue ;
J'aimerais bien mieux voir un troupeau de sergens.
Oh ! que les grands seigneurs ont de vilaines gens.
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage :
Me voilà revenu de mon beau mariage.
Dieu m'a donné l'ouïe, et Dieu m'en a perclus :
Et que de Léonore on ne me parle plus.
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guère moins réjouie [1].
Si jamais à coquette!...

LE COMMANDEUR.

Ah! tout beau, don Japhet,
Vous guérirez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien cet effet,
Ah! sur mon Dieu, j'entends!

LÉONORE, *parlant le plus haut qu'elle peut.*

Monsieur!

D. JAPHET.

Tout doux, la peste!

1. *Pas guère moins,* construction vicieuse. Voir Molière, *Femmes savantes.*

LÉONORE, toujours haut.

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste;
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, fort haut.

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, Commandeur de mon âme;
Je vous entends, mon cher... Grand Dieu! que je réclame,
Si vous m'avez donné la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir;
Je ne rétracte point le don de ma franchise.
Mais qu'on reparle encor pour assurer la crise;
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, fort haut.

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ah! parlez doucement;
Vous me rassourdissez. La peste! comme il crie!
On dirait qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

TOUS, à la fois et fort haut.

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Bon Dieu! vous criez tous.
J'aimerais bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR, toujours haut.

On s'est accoutumé.

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume,
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

TOUS, fort haut.

Vous nous entendez donc?

D. JAPHET.

Eh! oui, je vous entends,
Pour la centième fois; mais c'est malgré mes dents.
Qu'on me donne un fauteuil, messieurs, et tout à l'heure;
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure...
Et, si vous m'aimez bien, notre cher Commandeur,

Qu'on ne me montre plus ce vilain harangueur.
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra, ma foi! sur lui faire gourmades...
Ne le voilà-t-il pas!

SCÈNE XVIII

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES; LE HARANGUEUR, passant, toussant, reniflant près de don Japhet, et ressortant tout de suite avec Rodrigue.

SCÈNE XIX

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser,
Au Commandeur.
Pour un si grand seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble :
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrais pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auraient pu mieux faire.
Mais, pour vous obliger, j'oublierai le passé.
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui; mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez;
Car je suis fort pressé de mes nécessités :
Nous autres esprits chauds, nous pressons les affaires :
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur [1]!

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'empereur
De vous bien régaler; de plus, il amplifie
D'un brevet de marquis don Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'empereur mon cousin me donne un marquisat?
Bon parent, par mon chef! le présent n'est pas fat.
Un marquisat, pourtant, est chose fort commune;
La multiplicité de marquis importune :
Depuis que dans l'État on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un marquis supposé.

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesoles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les pôles
Il n'en est pas un tel. Son nom vient d'un rocher,
D'où l'on voit chaque jour mille soles pêcher,
Dont la dîme est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port?

FOUCARAL.

Magnifique.

D. JAPHET.

Le château du marquis est-il beau?

FOUCARAL.

Tout de brique.

1. Foi d'homme d'honneur!

D. JAPHET.

Il durera longtemps. Les habitants du lieu,
Morisques ou chrétiens?

FOUCARAL.

Grands serviteurs de Dieu.

D. JAPHET.

Les dames?

FOUCARAL.

Elles sont et courtoises et belles.

D. JAPHET.

Douces?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.
Et des couvents, combien?

FOUCARAL.

Neuf.

D. JAPHET.

Des paroisses?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux?

FOUCARAL.

Par-ci, par-là, la nuit.

D. JAPHET.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de joie?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le seigneur, fait-il battre monnoie?

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

D. JAPHET.

Lieu public pour les comédiens?

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'italiens;

Je les trouve bouffons. Mais toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu pour en faire l'éloge?

FOUCARAL.

Un maître que j'avais y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif.
Le juge en est sévère.

D. JAPHET.

On y fait donc justice?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir, dans les prochains États,
A la confusion de tant de marquisats.

A Léonore.

Fais-m'en ressouvenir. O future marquise!
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise...
Mais, mon cher Commandeur, concluons vitement;
Je suis de mon amour pressé cruellement:
* L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe;
* Mon esprit s'en altère, et mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

* Tenez bon quelque temps.

D. JAPHET.

Voire qui le pourroit?
* Mon amour me conduit à mon trépas tout droit. [1]

LE COMMANDEUR.

Encor faudrait-il bien donner ordre aux affaires:
Vos noces ne sont pas des noces ordinaires;
Il y faut des ballets, des combats de taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux? j'en suis; je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,
Échantillon sanglant de ma valeur sans bornes:
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

1. On passe ces quatre vers à la représentation.

SCÈNE XX

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, RODRIGUE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RODRIGUE, bas à l'oreille du Commandeur.

Madame Anne Henriquez
Dans la cour du château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

Je vais la recevoir... Monsieur, tout aussitôt
Je reviens vous trouver.

Il sort avec sa suite et Foucaral.

D. JAPHET, au Commandeur, qui sort.

Allez, il ne m'en chaut,
Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.

SCÈNE XXI

D. JAPHET, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET, à part.

Mais ne la vois-je pas avec mon secrétaire?
Il est récidivant, le faquin ; et toujours
Il prend sa blanche main avec sa patte d'ours.
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre ;
L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.

Il chante sur l'air de : *Las ! qui hâtera le temps ?* et s'approche doucement de Léonore.

Beauté, seringue à brasier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A *feu et* à sang ;
Hélas ! l'amour m'a pris
Comme le chat fait la souris.

Il saisit la main de Léonore à l'instant où don Alphonse la baisait.

Je t'y prends, grand pendard! tu baises donc sa main?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain ?
Quoi! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,
A cette main d'ivoire ose faire des taches ?
Icare audacieux, téméraire Ixion!
Je te juge et condamne à décollation.

A Léonore.

Et toi, de qui je tiens la mains très-inquinée,
Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée.

LÉONORE.

Si vous voulez m'ouïr...

D. JAPHET.

Je serais un grand sot.

D. ALPHONSE.

Monsieur...

D. JAPHET.

Tais-toi, truand, pied-plat, cagou, bigot!

LÉONORE.

Monsieur assurément, si vous voulez m'entendre.
Vous connaîtrez l'erreur qui vous a pû surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entends, parlez.

LÉONORE.

Votre homme m'ayant fait
Des compliments pour vous, pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandais par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étais toute à vous. Votre homme un peu trop prompt
M'en a baisé la main, et fait rougir le front :
C'est de cette façon que s'est *passée* la chose. [1]

D. JAPHET.

Tout de bon ? mon courroux s'apaise par sa cause.
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus
Je veux la dévorer de mes baisers goulus...

A don Alphonse.

Don Roc, regardez-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi que je suis digne d'elle...

A Léonore.

Vous m'aimerez bien fort ?

1. Scarron a écrit : *s'est passé.*

LÉONORE.

Oui, je vous le promets
Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente une place où donne la maison du Commandeur, décorée de balcons.

SCÈNE PREMIÈRE

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger !

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALPHONSE.

Il n'y fut donc jamais ?

MARC-ANTOINE.

Votre mère, peut-être...

D. ALPHONSE.

Ma mère avec son fils a toujours fait le maître ;
Mais est-elle arrivée ?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALPHONSE.

Hélas ! que mon beau temps s'est bientôt obscurci !
Es-tu bien assuré que c'est elle ?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALPHONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALPHONSE.

Je suis désespéré;
Et la terre et les cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverais la bonté de ma mère.

D. ALPHONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frère,
Elle m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solennellement,
Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire? et qu'aura-t-elle à faire?
Me voudra-t-elle ouïr? Tu connais son humeur,
Et de son esprit fier la sévère rigueur.
Je n'y vois nul remède : il faut que je m'absente
Car irais-je ajouter au mal qui la tourmente
La rage de me voir en ces lieux déguisé,
Au lieu d'être à Séville, à sa nièce épousé?
Mais quitterais-je aussi la belle Léonore,
Un ange à qui je plais, un ange que j'adore,
Qui m'a donné son cœur en échange du mien ?
Hélas! j'ai tout à craindre, et je n'espère rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirais ingénûment la chose.

D. ALPHONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt, pourvu qu'elle ose
Paraître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCÈNE II

D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE.

MARINE, sortant de chez le Commandeur, à part, avec une bougie.

A telle heure, une fille

Chercher un écolier ! l'ambassade est gentille !
Il faudrait pour le moins savoir l'art de Maugis[1]
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALPHONSE.

Qui va là ?

MARINE.

Haye ! c'est moi.

D. ALPHONSE.

Qui, vous ?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALPHONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici ?

MARINE.

Je vous y viens chercher.

D. ALPHONSE.

Je t'y cherchais aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse:
Léonore ne peut accomplir sa promesse.
Japhet à sa fenêtre en conversation
Doit passer cette nuit par assignation;
De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre.
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALPHONSE.

Il ne me restait plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvait m'arriver.
Quoi ! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes ?
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes !
Et que veut-elle faire avec ce maître fou ?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne vois pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il désire.

D. ALPHONSE.

Un accident fâcheux, que je lui voulais dire,

1. Enchanteur, dans *Roland furieux*.

Se pouvait éviter sans ce prince des fous.
Je veux ici l'attendre et le rouer de coups,
Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure :
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure.
Retire-toi, Marine; ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE, en s'en allant.

Léonore m'attend. Foin ! ma bougie est morte ;
Je pourrais bien heurter mon nez à quelque porte.
Peste soit de l'amour !

Elle rentre.

SCÈNE III

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut...
Les voici.

SCÈNE IV

D. JAPHET, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE,
FOUCARAL, Des Musiciens.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas ;
* Mais en cas d'employer une échelle de soie,
* On peut bien hasarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joie.
* Je pourrais hasarder quelques coups de bâton
* S'il était question de tâter un téton.

D. JAPHET.

* J'en tâterai tantôt deux des plus beaux du monde,
* Durs, distants l'un de l'autre, et de figure ronde.

FOUCARAL.

* Cancaro ! deux tétons ! j'en aurais assez d'un[1].

D. JAPHET.

Si le ciel m'avait fait d'un mérite commun,
Léonore aurait pu résister à mes charmes ;
Mais je n'ai qu'à paraître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisait les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat, voirement, et Pascal en est deux.

MARC-ANTOINE, à part.

Je m'en vais te payer bientôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel ange !
Je puis, très-justement, dire, avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

FOUCARAL.

Par hasard,
Si ce vieux Commandeur vous donnait de l'épée?

D. JAPHET.

Alors, je ne suis plus César, je suis Pompée.

FOUCARAL.

Que voulez-vous donc faire avec ces chantres-ci?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux souci.

FOUCARAL.

Et si le Commandeur entend votre musique ?

D. JAPHET.

Foucaral, ta raison est assez énergique ;
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé.

FOUCARAL.

Préférez-vous l'argent à quelque bras cassé ?

1. Il va sans dire que ces vers plus que gaillards se passaien à la représentation.

D. JAPHET.

Nous sommes encor loin d'où repose ma joie.
Pour gagner mon argent devant qu'on les renvoie,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour
Sur le feu violent de mon brûlant amour.
Quant à moi, de tout temps j'aime la symphonie,
Et tiens que des bons vers les beaux airs sont la vie...
Chantez, musiciens... Mais non, ne chantez pas:
Foucaral a raison, retournez sur vos pas;
Ma musique pourrait être ici scandaleuse.

Les musiciens s'en vont.

SCÈNE V

D. JAPHET, D. ALPHONSE, FOUCARAL, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET.

Écoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

Il chante.

Amour nabot,
Qui du jabot
De don Japhet
As fait
Une ardente fournaise;
Hélas! hélas!
Je suis bien las
D'être rempli de braise.
Ton feu grégeois
M'a fait pantois,
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.
Bon Dieu! bon Dieu!
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé?

FOUCARAL.

Ces mots nabot, jabot et pantois m'ont charmé.

D. JAPHET.

* Je pourrais bien demain, après la jouissance,
* Ainsi que ma raison, produire quelque stance... [1]

Don Alphonse frappe don Japhet lentement, et Marc-Antoine frappe Foucaral très-vite.

Ah ! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu ?

FOUCARAL.

Qui, moi? je viens aussi, ma foi ! d'être battu.

D. JAPHET.

L'on redouble sur moi.

FOUCARAL.

L'on m'en a fait de même.

D. JAPHET.

Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême.

FOUCARAL.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur.
Monsieur, si vous vouliez, je crierais au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu ! cependant l'on me gâte

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat n'a pas beaucoup de hâte ;
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déjà donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf! messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL, à don Japhet.

Ma foi ! je vais crier.

D. JAPHET, à Foucaral.

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettons-nous ventre à ventre, et face contre face.

1. Vers supprimés à la représentation.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver ?

Don Japhet et Foucaral se tiennent embrassés, et présentent le dos aux frappeurs.

D. JAPHET.

Maintenant, que l'on fasse
Tout ce que l'on voudra.

D. ALPHONSE.

Qui va là ?

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALPHONSE.

Comment ?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

D. ALPHONSE, à Marc-Antoine.

Il faut s'en tenir là ;
C'est assez pour un coup.

Ils sortent.

SCÈNE VI

D. JAPHET, FOUCARAL.

FOUCARAL.

On vous quitte des autres ;
Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtres
J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens guère moins.

D. JAPHET.

Grâces à Dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'aventure une bonne fortune ?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors ?

D. JAPHET.

Il revient des esprit céans.

FOUCARAL.

Plutôt des corps
De frappante manière et de main vigoureuse.

D. JAPHET

Je n'en rabattrai rien de ma verve amoureuse.
Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au roi.

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D. JAPHET.

Le balcon de ma belle
Doit-être près d'ici . siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

Foucaral siffle.

SCÈNE VII

LÉONORE, à son balcon, D. JAPHET, FOUCARAL.

LÉONORE.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis céler : le désir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHHT.

Ah! vous m'assassinez d'excès de courtoisie ;
Alérion musqué, doux comme malvoisie!
Mais ne ferai-je point vers vous ascension?

LÉONORE.

Aimable don Japhet, c'est mon intention;
Je m'en vais vous jeter l'échelle.

Elle lui jette une échelle de corde.

D. JAPHET.

Ah! séraphique!
Pour vous remercier faible est ma rhétorique...

Montant l'échelle.

Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Eh bien! qu'en penses-tu?
Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral!

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Je monte, ou Dieu me sauve.
Foucaral!

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve.

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t'en Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

Il sort.

SCÈNE VIII

D. JAPHET, LÉONORE, sur le balcon.

D. JAPHET.

En matière d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudrait retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,
Je vais la retirer cette divine échelle
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

Il entre dans le balcon et retire l'échelle.

LÉONORE.

Je vous viens retrouver dans un petit moment ;
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille :
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée.
S'il allait découvrir ce que je fais pour vous,
Ce serait fait de moi.

Elle rentre dans sa chambre, et ferme la fenêtre.

SCÈNE IX

D. JAPHET, *sur le balcon.*

Ce serait fait de nous !
Ces assignations, ces balcons, ces échelles,
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un perroquet ;
Je commence à trembler pour mon dessein coquet.
O des amants furtifs déesse ténébreuse !
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois lirons[1],
Et deux gros chats-huants. Déesse des larrons,
De ton obscurité redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose :

1. Petits loirs.

Prête-moi ta faveur à me bien divertir ;
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point mentir...
J'entends quelque rumeur. Le ciel me soit en aide !

SCÈNE X

D. JAPHET, sur le balcon, D. ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE, à Rodrigue.

Amorce le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le Commandeur ;
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET, haut.

Ah ! messieurs, suspendez la sentence mortelle :
Je ne suis point voleur ; je ne suis seulement
Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidèle amant :
De plus, l'on m'a battu bien fort depuis une heure.
Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure ?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux, à moi ? Bon Dieu ! ce serait me blesser !
Un grand seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite, qu'on me l'assomme !

RODRIGUE.

Tirerai-je ?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau ! ne tirez pas :
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance,
Ou bien dépouillez-vous, sans faire résistance,
De vos chers vêtements, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtements, messieurs! parlez-vous tout de bon?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde?
Vite, qu'on me le fronde : il ose raisonner.

D. JAPHET.

Frondeur, ne frondez pas; je vais vous les donner.
Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épée :
Je me disais tantôt César; je suis Pompée :
César vint, vit, vainquit; et moi je suis venu,
Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nu.
O noir amour!

LE COMMANDEUR.

Ma foi! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins?

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins!
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, je disais spadassins,
Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine
Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre à bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne
Qu'on épargne une peau douce comme la mienne;
Qu'ainsi ne soit. Voilà mon fidèle chapeau.
Mais, messieurs, voulez-vous que je demeure en peau !
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent ?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout à l'heure l'entr'ouvrent !

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation ;
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous achèverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette

A Rodrigue.

De son balcon en bas. Donne-moi mon fusil ;
Je veux faire un beau coup.

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il ?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise ?
Et la plainte au chétif ne sera pas permise ?
Ma foi ! c'est bien à moi de faire le railleur,
Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur!
Laissez-moi donc en paix; attiédissez vos biles,
Et que mes vêtements vous puissent être utiles :
Voilà mon haut de chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, seigneur, et grand merci.

Le Commandeur et sa suite s'en vont, et emportent la dépouille de don Japhet.

SCÈNE XI

D. JAPHET, en chemise, sur le balcon.

C'est trop! c'est trop! ma foi! c'est moi-même qu'on raille

Me voilà nu pourtant. Peste soit la canaille!
Si je n'avais été si haut embalconné,
Cent coups, au lieu d'habits, je leur eusse donné...
Mais mon ange est longtemps.

SCÈNE XII

D. JAPHET, UNE DUÈGNE, à une fenêtre au-dessus du balcon.

LA DUÈGNE.

La nuit est fort obscure :

Elle vide un pot d'urine sur la tête de don Japhet.

Gare l'eau!

D. JAPHET.

Gare l'eau! bon Dieu! la pourriture!
Ce dernier accident ne promet rien de bon.
Ah! chienne de duègne, ou servante, ou démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable!
Sépulcre d'os vivants, habitacle du diable,
Gouvernante d'enfer, épouvantail plâtré,
Dents et crins empruntés, et face de châtré!

LA DUÈGNE, versant une seconde potée d'urine.

Gare l'eau!

Elle se retire.

SCÈNE XIII

D. JAPHET.

La diablesse a redoublé la dose.
Exécrable guenon! si c'était de l'eau rose,
On la pourrait souffrir par le grand froid qu'il fait;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espérerais le retour de ma belle,
Étant tout putréfait, que ferais-je avec elle?
Il faut céder au temps : c'est assez pour un coup.

J'ai fort mal réussi; mais j'aurai fait beaucoup
Si je puis, descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chute ou d'anicroche.

Il descend du balcon.

Que maudit soit l'amour, et les balcons maudits
D'où l'on sort tout couvert d'urine et sans habits!
Que le métier d'amour est un rude exercice!

SCÈNE XIV

D. JAPHET, D. ALVARE, LE COMMANDEUR
ET SES GENS.

LE COMMANDEUR.

Qui va là?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là?

LE COMMANDEUR.

La justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE, aux gens.

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET, à part.

Autre grêle de coups.
Faisons bien le mauvais.

Haut.

Au premier qui me touche
De l'âme du fusil je fermerai la bouche.

D. ALVARE.

Les armes bas; de par le roi!

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait
Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Est-ce vous, Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure?

D. JAPHET.

Je m'en allais baigner.

LE COMMANDEUR.

En hiver!

D. JAPHET.

Oui, je meure!
L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je me puis baigner sans en être enrhumé.
A part.
Amour, par ta bonté, rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison votre amour est terrible;
Et l'on vous peut nommer un amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidèle amant, présentement je sue.

SCÈNE XV

D. JAPHET, D. ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE, FOUCARAL, Plusieurs Domestiques.

RODRIGUE, portant les habits de don Japhet au Commandeur.
J'ai trouvé ces habits au détour de la rue;
Un homme qui fuyait les tenait embrassés :
Il les a laissés choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits?

FOUCARAL.

Ce sont ceux de mon maître;
Je les reconnais bien.

D. JAPHET.

Cela pourrait bien être :
Je les avais donnés à garder à mes gens;
Ils les ont égarés : comme ils sont négligens!

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits; la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

Ils sortent tous.

SCÈNE XVI

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

La fortune et l'amour me font ici beau jeu;
L'échelle de ce fou, tout à l'heure aperçue,
Me prépare une entrée au ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALPHONSE.

Le Commandeur dormant, que peut-il m'arriver?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa nièce, il vous pourra trouver.

D. ALPHONSE.

Et si le ciel tombait? Vois-tu, laisse-moi faire :
La fortune et l'amour ont soin du téméraire;
Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.

Il monte sur le balcon, et entre dans la chambre de Léonore.

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet!

A part.

Oh! qu'il est malaisé, quand on sert un jeune homme
De dormir tous les jours, à l'aise, et de bon somme!

Il monte aussi sur le balcon, et suit son maître.

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente le même salon du Commandeur, comme au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

D. ALVARE, D. JAPHET.

D. ALVARE.

L'alezan est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudrait donc qu'un bon cheval de pas.

D. JAPHET.

Fort bien; et qui pourtant donnât quelques courbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes :
J'en voudrais un qui fût entre triste et gaillard,
Qui tînt fort de la mule, et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litière.

D. JAPHET.

Mon dessein entre nous menace de la bière :
Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu ?

D. ALVARE.

Ce serait un coup sûr ; mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi! l'usage prévaut? ô sottise incommode!
En chose où le péril paraît de tous côtés,
On peut fort bien passer sur les formalités.
Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,

Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
Ne peut-on pas alors se tirer à quartier.

D. ALVARE.

Ce serait l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce serait l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop. Et l'arme que j'aurai,
Que sera-ce?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un taureau! Dieu vous en garde!

D. JAPHET.

Et qu'en pourrait-on dire?

D. ALVARE.

On s'en moquerait fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins quand on me verra mort?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule,

D. JAPHET.

Et pourquoi non la panse,
Et plus large, et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

Oh! le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal;
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire:
Vous entrerez en lice, hardi, mon téméraire,
Votre lance en arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes?
Oh! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes
Je voudrais de bon cœur être sans marquisat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu : je vais m'armer. Si jamais j'en échappe,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

Il sort.

SCÈNE II

D. ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

Eh bien! ma chère Elvire, ai-je encore à languir?

ELVIRE.

Ma mère est un esprit qui ne peut revenir;
Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle
Qu'elle n'ait de mon frère une bonne nouvelle;
S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher, et partir dès demain;
S'il est en quelque endroit des lieux que le ciel couvre,
Il sera bien caché si je ne le découvre.
Mais, s'il est mort, Elvire?

ELVIRE.

Hélas! j'en ai grand'peur :
Car ma mère en mourrait sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frère?

ELVIRE.

C'est l'unique remède à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi vous quitter!

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut :
Sa mort ou son retour vous ramène bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre il faut que je vous quitte.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite :
Vous trouverez un frère, et vous aurez sa sœur.

SCÈNE III

D. ALVARE, ELVIRE, PÉDRO.

PÉDRO.

Ah! seigneur don Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, seigneur Pédro?

PÉDRO.

Ce fou mélancolique
Avait un secrétaire en habit d'écolier;
Ce n'en était pas un, c'était un cavalier,
Éperdument épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime?

PÉDRO.

Elle l'aime, et même elle l'adore :
Ce bienheureux amant, dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement, il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su?

PÉDRO.

Sa chambre mal fermée
Les a laissé surprendre à notre Commandeur;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,
Lorsqu'il pensait trouver une nièce endormie.
Il ne s'est point troublé, le téméraire amant;
Aux cris du Commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armés au secours de leur maître.
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune écolier, s'est mis à son côté;
Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes :
Oui, jamais il ne fut, en la terre où nous sommes,
De plus vaillant que lui; c'est un Roland, un Cid :
Il a blessé nos gens, du plus grand au petit :
Notre Commandeur même est blessé dans l'épaule.
Enfin, on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditait,
Non sans étonnement on a vu qu'il portait
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand seigneur, soit disant secrétaire.
Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,
Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
Madame Léonore en sa chambre est pâmée,
Où notre Commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur !

PÉDRO.

Je crois que le voici.

Il sort.

SCÈNE IV

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE,
D. ALVARE, RODRIGUE.

D. ALPHONSE, en habit de cavalier, et lié.

Quand je devrais mourir...

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALPHONSE.

J'en aurais fait mourir avant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin !

D. ALPHONSE.

Mon crime est mon amour ;
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALPHONSE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infâme nièce...

D. ALPHONSE.

Est un ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je la punirai ; je le dois, je le puis.

D. ALPHONSE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis ?
Si je n'étais lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderait pas des blasphèmes contre elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant, tu l'as séduite ; et ta condition
Est chose supposée, et pure invention.

D. ALPHONSE.

Il est vrai, Commandeur, j'ai ta nièce séduite ;
Nous devions elle et moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et m'a donné sa main :
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain ?
Sa bouche, d'un soupir, rendra ma mort heureuse :
C'est là l'ambition de mon âme amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALPHONSE.

Les plus cruels tourments me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat ! ou je te vais planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALPHONSE.

C'est toute mon envie :
Si je perds Léonore, ai-je affaire de vie ?
Délivre-moi le bras, donne-moi ton poignard,
Tu me verras percer mon cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom ! je le saurais bien taire.
Au bien de mon amour s'il était nécessaire,
Pour la peur de cent morts je ne le dirais pas :
Un amant comme moi ne craint point le trépas ;
Mais pour justifier ma flamme, il le faut dire :
Je m'appelle Henriquez ; voilà ma sœur Elvire,
Et ma mère est ici malade ; et moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis.
Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Ah ! mon frère ![1]

D. ALPHONSE.

Ah ! ma sœur, laisse-moi donc parler.

Au Commandeur.

Que délibère-t-on ? Je suis tout prêt d'aller
Pour réparer ma faute épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre ;
Et je répète encor que je bénis mon sort,
Si mon ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un don Alphonse,
Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALPHONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

1. La reconnaissance a lieu un peu tard. Scarron devait être distrait en écrivant cette scène.

LE COMMANDEUR.

J'espère qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore, et mon bien avec elle.

D. ALPHONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers,
Et me porter au ciel au sortir des enfers.

LE COMMANDEUR, à Rodrigue.

Que l'on aille quérir ma nièce.

Rodrigue sort.

SCÈNE V

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

ELVIRE.

Hélas, mon frère!
Que vous avez coûté de larmes à ma mère!

D. ALPHONSE.

J'aurais peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle : une juste prière
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guère.

D. ALPHONSE.

Elle pourrait sans doute, en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison :
Je devais épouser sa nièce; elle était belle ;
Je pouvais espérer de grands biens avec elle;
Mais peut-on éviter la volonté des cieux ?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux ?
Pouvais-je deviner qu'en allant à Séville
J'entrerais dans les fers d'une divine fille ?
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avais promis?

SCÈNE VI

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE,
D. ALVARE, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Messieurs, or écoutez le malheur effroyable
Qui vient d'assassiner don Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il maltraité ?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.
Il s'est mis sur les rangs, aussi vaillant qu'un Cid :
Un taureau mal appris, qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi longtemps les cornes dans les reins.
Le vaillant champion, sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le poursuivait si vite,
A de la selle en bas bientôt changé de gîte;
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton ;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple discourtois a dit : *Nescio vos.*
Cependant l'animal a pris son homme à dos;
Et les cornes s'étant en grègue embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,
Ayant été longtemps dans l'air bien secoué,
(Sans cornade pourtant, dont le ciel soit loué !)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussière,
Foulé de coups de pieds d'une étrange manière :
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès...
Mais notre secrétaire est vêtu comme un prince :
Que diable a-t-il donc fait de son justaucorps mince ?

D. ALVARE.

Don Roc Zurducaci n'est plus un écrivain ;
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître?

D. ALVARE.

Et ton maître? il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence.
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu [1].

Il sort.

SCÈNE VII

RODRIGUE, LÉONORE, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, approchez-vous. Dedans la prompitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude;
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonté me rend et muette et confuse,
Et mon crime est si grand...

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.

A don Alphonse.

Monsieur, je vous la donne.

D. ALPHONSE.

Et moi, je la reçoi,
Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mère; et j'espère
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mère.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

1. L'Académie a rejeté cette expression qui signifiait : *à l'improviste*.

LE COMMANDEUR.
Et vous et don Alvare y pourrez profiter.
D. ALVARE.
Si vous vous en mêlez, la chose est très facile.
LE COMMANDEUR.
Et de plus elle est juste autant qu'elle est utile.

SCÈNE VIII

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, FOUCARAL, RODRIGUE.

FOUCARAL.
Place, messieurs ! je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,
Pour vous signifier que, la fureur dans l'âme,
Don Japhet courroucé vient chanter votre gamme.

SCÈNE IX

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, FOUCARAL, RODRIGUE.

D. JAPHET, *armé de toutes pièces, une lance à la main.*
Où se cachera-t-il, ce Commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit ?...
Ah ! te voilà, vieux fou ! sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de nièce folle !
Et tu ris, grand vilain ! et tu m'as maltraité !
Et tes valets ont pris la meme liberté !
Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades,
Tu me ravis ta nièce, ignorant affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur !
Elle aurait succédé, dans ma couche honorable,
A ma chère Azatèque, une reine adorable;

Et, traître! tu la fais femme d'un écrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main!
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille,
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre et mon temps et mes pas?
Si je n'étais chrétien... (Mais le christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclysme)
Si je n'étais chrétien, Commandeur effronté,
Je t'aurais dépaulé, décuissé, détêté.
Si je n'avais eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurais fait le Samson dans ma fureur extrême;
J'aurais mis ton château tout sens dessus dessous,
Ton renifleur et toi, ta nièce et son époux.
Si tu m'avais tenu la parole promise,
Je lui donnais mon bien, je la faisais marquise;
Moi, parent de César, moi, marquis, moi Japhet,
J'allais faire l'esclave, et j'aurais fort mal fait...
Mais que je sache encor pourquoi d'un secrétaire
Cette jeune indiscrète est l'injuste salaire.
Est-ce pour les profits du secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi-ducat?

D. ALPHONSE.

Monseigneur don Japhet!...

D. JAPHET.

Vitement, qu'on me l'ôte,
Ce perfide valet.

D. ALPHONSE.

Je confesse ma faute;
Mais lorsque vous saurez que j'étais cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier;
Et que j'étais aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'âme double et traîtresse,
Et vous pardonnerez...

SCÈNE X

D. JAPHET, D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, FOUCARAL, RODRIGUE, UN COURRIER.

Le courrier corne aux oreilles de D. Japhet, avec une trompe de postillon.

D. JAPHET.

Maudit soit le cornet!
C'est bien encore pis que le coup de mousquet...
Au courrier.
Qui diable es-tu?

LE COURRIER.

Je suis le courrier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amène?

LE COURRIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,
Ou je t'étranglerai.

LE COURRIER.

Parlerai-je tout bas?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin?

LE COURRIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête!
Parle donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau, que je dois étrangler ?

LE COURRIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai jamais su lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURRIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURRIER.

« De par moi l'empereur... »

D. JAPHET, à part.

De ce visage-là je garde quelque idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURRIER.

« L'héritier du soleil, le grand Manco-Capac,
Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
Qui prit Coïa Mama, sa sœur, en mariage,
Du pays du Pérou la fille la plus sage;
Du valeureux Manco, de la belle Coïa
Est sortie, en nos jours, l'infante Ahihua :
Elle arrive à Madrid pour être baptisée :
De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée.
Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu,
Tant sur les perroquets qui sont couleur de feu,
Que sur les lamentins du grand fleuve Orillane,
Et mes prétentions sur la riche Guyane. »

D. JAPHET, à part.

Le traître de courrier ressemble au renifleur.

Au Courrier.

Faites-moi voir un peu le seing de l'empereur.

LE COURRIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURRIER.

La dame occidentale
A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux,
De gorges de griffons, de peaux de loups-garoux,
De baume gris de lin, de vezugues[1] musquées,
De grandes pièces d'or, non encor fabriquées.

D. JAPHET.

Bon cela !

LE COURRIER.

De guenons qui parlent portugais,
De gros diamants bruts, et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout ?

LE COURRIER.

Ce n'est pas la centième partie :
Mais il faut faire grâce à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur ?
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur ?
Si ce malheureux-là m'avait fait le message,
Je romprais là-dessus tout net un mariage,
L'empereur mon cousin s'en dût-il offenser.

A Léonore.

Eh bien ! la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme,
Vous avez avec nous un peu fait la grand'dame,
Je m'en vais épouser l'infante Ahihua,
Qui me va réjouir comme un alleluia...

A don Alphonse.

Et vous, son cher galant, jadis mon secrétaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire ;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté :
Coquettes et cocus ont grande affinité.

1. *Déjections animales* parfumées au musc ! C'est bien là une idée à la Scarron.

Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,
Et coquet de coquette a toujours de la honte.
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci ;
Vous en êtes content, et je le suis aussi...
Et vous, le Commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise ;
Certains petits discours, parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi :
Vos fréquents compliments, votre reniflerie,
L'affaire du balcon et la mousqueterie,
Tout cela contre vous fait un procès-verbal
Qui vous condamne d'être à jamais animal...
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense...
César est son parent, malheur à qui l'offense !...
Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant, et comment, et par où,
Un ordre m'est venu de César, qu'on doit suivre;
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon ?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main.
Cependant, monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il lui plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas...
Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déjà venu sans mulets ni charrette;
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR, à don Alphonse.

Allons voir votre mère, et tâchons d'obtenir
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir.
Le seigneur don Japhet honorera vos noces,
Et puis après ira, suivi de vingt carosses,

Recevoir dans Madrid l'infante Ahihua,
Qui vient, de père en fils, de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit; aussi bien mon train n'est pas chose encor prête.
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

FIN DE DON JAPHET D'ARMÉNIE

LE

PÉDANT JOUÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR

CYRANO DE BERGERAC

(Vers 1641)

CYRANO DE BERGERAC

1620-1655

Savinien Cyrano de Bergerac vint au monde au château de Bergerac, en Périgord, l'an 1620. Il commença ses études chez un curé de campagne, vrai type de pédant, contre lequel l'élève conserva, sa vie durant, une profonde rancune. D'ailleurs, Cyrano ne pouvait souffrir les régents, professeurs, porte-férule et autres gens de même farine. En 1638, le futur auteur de tant d'œuvres capricantes et folâtres fut envoyé par son père à Paris, probablement pour y chercher fortune. Il se jeta dans le vin, la bonne chère et l'amour avec l'ardeur dont son tempérament méridional pouvait être capable. Duelliste enragé, brave, franc et spirituel, Cyrano fut surnommé l'*Intrépide* dans les sociétés qu'il fréquentait. Puis, il entra au collège de Beauvais pour y faire sa rhétorique et sa philosophie. Il était encore sur les bancs de ce célèbre collège qu'il composait déjà sa joyeuse comédie du *Pédant joué.*

Un des amis d'enfance de Cyrano servait au régiment des gardes. On le nommait M. Le Bret. Sur ses conseils, le nouvel auteur comique voulut tâter de l'état militaire. Un matin, Cyrano s'enrôla aux gardes, dans la compagnie commandée par M. de Carbon-Castel-Jaloux. Cyrano, de première force à l'escrime, allait tous les jours sur le pré, quoique simple cadet. On ne l'appelait plus que le *Démon de la bravoure.* Un jour même, suivi d'un seul ami, il osa attaquer une troupe de cent hommes. On croit rêver en lisant de tels exploits, peu communs chez les serviteurs d'Apollon. Cyrano fut vainqueur,

au témoignage même de M. de Bourgogne, mestre-de-camp du régiment d'infanterie de Conti. Comme soldat, il prit part au siège de Mousson, où il fut blessé d'un coup de mousquet. En 1640, il assistait au siège d'Arras ; il y récolta une seconde blessure. Un maréchal de France, M. de Gassion, voulut le protéger ; mais Cyrano n'était pas de ceux qu'on apprivoise facilement. En sortant du régiment des gardes, il revint à Paris, reçut l'hospitalité de M. le duc d'Arpajon, à qui il dédia ses livres ; et dès lors songea sérieusement à la gloire. Esprit curieux et chercheur, fort préoccupé des choses scientifiques, le jeune de Bergerac fut alors l'ami du mathématicien Rohault et prit des leçons du célèbre Gassendi, précepteur de Chapelle, de Molière et de Bernier. Heureux Gassendi !

Mais, à travers tout cela, les duels continuaient. Comment y renoncer, d'ailleurs ? Cyrano avait un nez colossal, un nez de forme singulière et de proportions inusitées. On peut en juger par le portrait du poète, gravé par Heince et Le Doyen, et que le libraire Charles de Sercy a placé en tête des *Œuvres diverses de M. de Cyrano-Bergerac.* (1681.) Ce maître-nez valut à son possesseur quantité d'affaires d'honneur. On avait représenté avec succès *le Pédant joué*. Cyrano, qui venait de terminer sa belle et émouvante tragédie de la *Mort d'Agrippine*, se prit de querelle, pendant les répétitions de cette dernière pièce, avec le comédien Montfleury, de l'Hôtel de Bourgogne. Un soir, du milieu du parterre, le poète cria à l'acteur de se retirer de la scène, faute de quoi « il pouvait faire son testament et se regarder comme mort. » Le comédien obéit, plus mort que vif, et Cyrano ne lui permit de remonter sur les planches qu'un mois après.

Pendant la Fronde, l'aimable Cyrano crut devoir s'enrôler dans le parti mazarin. Ce fut lui qu'on chargea de répondre à la *Mazarinade* de Scarron. De là quelques pièces violentes, d'injurieuses épîtres, des sonnets allumés à braise, sans grand profit pour la république des lettres. Les deux poètes, gens d'esprit tous deux, se déchirèrent à belles dents.

En outre de ses deux pièces de théâtre, œuvres de grande valeur littéraire et de haute portée morale, Cyrano écrivit un grand nombre de *Lettres* bien tournées, pleines de pointes et de jeux d'esprit, un *Voyage à la lune* et une *Histoire comique des États et Empires du Soleil*. Ces œuvres diverses sont encore lues et goûtées. Elles ont donné à Voltaire l'idée de *Micromégas*, à Swift celle de *Gulliver* ; et peut-être même ont-elles piqué la curiosité de Montgolfier, l'inventeur des aérostats. Cyrano de Bergerac mourut à trente-cinq ans, en septembre 1655.

Ses Œuvres complètes ont été réunies pour la première fois

en 1677. Viennent ensuite la célèbre édition de Sercy (2 volumes in-12, 1681) puis l'édition de Paris, 1741. (3 volumes in-12.) Théophile Gautier lui a consacré une belle étude dans les *Grotesques*, et MM. Élémir Bourges et Henri Signoret ont réimprimé son *Pédant joué* dans leur intéressante *Revue des chefs-d'œuvre.* (Juin et juillet 1884.)

PERSONNAGES

GRANGER, pédant.
CHASTEAUFORT, capitan.
MATHIEU GAREAU, paysan.
DE LA TREMBLAYE, gentilhomme amoureux de la fille du pédant.
CHARLOT GRANGER, fils du pédant.
CORBINELI, valet du jeune Granger, fourbe.
PIERRE PAQUIER, cuistre du pédant, faisant le plaisant.
FLEURY, cousin du pédant.
MANON, fille du pédant.
GENEVOTE, sœur de M. De la Tremblaye.
CUISTRES.

La scène est à Paris, au collège de Beauvais[1]

1. Nous avons cru devoir débarrasser le texte de la plupart de ses archaïsmes.

LE PÉDANT JOUÉ[1]

(1641)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, CHASTEAUFORT, PAQUIER.

GRANGER.

O par les dieux jumeaux, tous les monstres ne sont pas en Afrique. Et de grâce, Satrape du palais Stigial, donne-moi la définition de ton individu. Ne serais-tu point un être de raison, une chimère, un accident sans substance, un élixir de la matière première, un spectre de drap noir ? Ah ! tu n'es sans doute que cela : ou tout au plus un grimaut d'enfer qui fait l'école buissonnière.

CHASTEAUFORT.

Puisque je te vois curieux de connaître les grandes choses, je veux t'apprendre les miracles de mon berceau. La nature se voyant incommodée d'un si grand bien eut jusqu'à la hardiesse de s'imaginer qu'elle me pouvait produire, pour cet effet, elle empoigna les âmes de Samson, d'Hector, d'Achille, d'Ajax, de Cyrus, d'Épaminondas, d'Alexandre, de Romule, de Scipion, d'Annibal, de Sylla, de Pompée, de Pyrrhus, de Caton, de

1. Texte emprunté aux *Œuvres diverses de monsieur de Cyrano Bergerac*. Paris, Charles de Sercy, 1681, 2 volumes in-12.

César et d'Antoine; puis, les ayant pulvérisées, calcinées, rectifiées, elle réduisit toute cette confection en un spirituel sublime, qui n'attendait plus qu'un fourreau pour s'y fourrer. Nature, glorieuse de son réussit, ne put goûter modérément sa joie, elle clabauda son chef-d'œuvre partout; l'Art en devint jaloux; et fâché, disait-il, qu'une teigneuse emportât toute seule la gloire de m'avoir engendré, la traita d'ingrate,de superbe, lui déchira sa coiffe; Nature, de son côté, prit son ennemi aux cheveux; enfin, l'un et l'autre battit et fut battu. Le tintamarre des démentis, des soufflets, des bastonnades, m'éveilla; je les vis, et jugeant que leurs démêlés ne portaient pas la mine de prendre sitôt fin, je me crée moi-même. Depuis ce temps-là, leur querelle dure encore; partout vous voyez ces irréconciliables ennemis se prêter le collet, et les descriptions de nos écrivains d'aujourd'hui ne sont lardées d'autre chose que des faits d'armes de ces deux gladiateurs, à cause que, prenant à bon augure d'être né dans la guerre, je leur commandai, en mémoire de ma naissance, de se battre jusqu'à la fin du monde sans se reposer. Donc, afin de ne pas demeurer ingrat, je voulus dépêtrer la Nature de ces dieutelets, dont l'insolence la mettait en cervelle. Je les mandai, ils obéirent; enfin, je prononçai cet immuable arrêt : Gaillarde troupe, quand je vous ai convoquée, la plus miséricordieuse intention que j'eusse pour vous, était de vous annihiler; mais, craignant que votre impuissance ne reprochât à ses mains l'indignité de cette victoire, voici ce que j'ordonné de votre sort. Vous autres Dieux, qui savez si bien courir comme Saturne, père du Temps, qui, mangeant et dévorant tout, court à l'hôpital ; Jupiter qui, comme ayant la tête fêlée depuis le coup de hache qu'il reçut de Vulcain, doit courir les rues; Mars qui, comme soldat, court aux armes; Phebus qui, comme dieu des vers, court la bouche des poètes; Vénus qui, comme putain, court l'éguillette; Mercure qui, comme messager, court la poste, et Diane qui, comme chasseresse, court les bois. Vous prendrez la peine, s'il vous plaît, de monter tous sept à califourchon sur une étoile. Là, vous courrez de si bonne sorte, que vous n'aurez pas le loisir d'ouvrir les yeux.

PAQUIER.

En effet, les planètes sont justement ces sept-là.

GRANGER.

Et des autres dieux, qu'en fîtes-vous ?

CHASTEAUFORT.

Midi sonna, la faim me prit, j'en fis un saupiquet pour mon dîner.

PAQUIER.

Domine ! ce fut assurément en ce temps-là que les oracles cessèrent.

CHASTEAUFORT.

Il est vrai ; et, dès lors, ma complexion prenant part à ce salmigondis de dieux, mes actions ont été toutes extraordinaires, car si j'engendre, c'est en Deucalion ; si je regarde, c'est en Bazilic ; si je pleure, c'est en Heraclite ; si je ris, c'est en Démocrite ; si j'écume, c'est en Cerbère ; si je dors, c'est en Morphée ; si je veille, c'est en Argus ; si je marche, c'est en juif errant ; si je cours, c'est en Pacolet ; si je vole, c'est en Dédale ; si je m'arrête, c'est en dieu Therme ; si j'ordonne, c'est en Destin. Enfin, vous voyez celui qui fait que l'histoire du Phénix n'est pas un conte.

GRANGER.

Il est vrai qu'à l'âge où vous êtes, n'avoir point de barbe, vous me portez la mine, aussi bien que le Phénix, d'être incapable d'engendrer. Vous n'êtes ni masculin, ni féminin, mais neutre ; vous avez fait de votre dactile un troquée, c'est-à-dire que, par la soustraction d'une brève, vous vous êtes rendu impotent à la propagation des individus. Vous êtes de ceux dont le sexe femelle

Ne peut ouïr le nominatif
A cause de leur génitif,
Et souffre mieux le vocatif
De ceux qui n'ont point de datif,
Que de ceux dont l'accusatif
Apprend qu'ils ont un ablatif.
J'entends que le diminutif
Qu'on fit de vrai trop excessif
Sur votre flasque génitif
Vous prohibe le conjonctif.

Donc, puisque vous êtes passif,
Et ne pouvez plus être actif,
Témoin le poil indicatif
Qui m'en est fort persuasif;
Je vous fais un impéritif
De n'avoir jamais d'optatif
Pour aucun genre subjonctif
De *nunc*, jusqu'à l'infinitif;
Ou je fais sur vous l'adjectif
Du plus effroyant positif
Qui jamais eût comparatif:
Et si ce rude partitif
Dont je serai distributif
Et vous le sujet collectif,
N'est le plus beau superlatif,
Et le coup le plus sensitif
Dont homme soit mémoratif:
Je jure par mon jour natif
Que je veux pour ce seul motif
Qu'un sale et sanglant vomitif,
Surmontant tout confortatif,
Tout lenitif, tout restrictif,
Et tout bon corroboratif,
Soit le châtiment primitif,
Et l'effroyable exprimitif
D'un discours qui serait fautif;
Car je n'ai le bras si chétif,
Ni vous le talon si fuitif,
Que vous ne fussiez portatif
D'un coup bien significatif.
O visage! ô portrait naïf!
O souverain expéditif
Pour guérir tout sexe lascif,
D'amour naissant, ou effectif!
Genre neutre, genre métif,
Qui n'êtes homme qu'abstractif,
Grâce à votre copulatif
Qu'a rendu fort imperfectif
Le cruel tranchant d'un canif,
Si pour soudre ce locogrif
Vous avez l'esprit trop tardif,
A ces mots soyez attentif.
Je fais vœu de me faire juif,
Au lieu d'eau de boire du suif,
D'être mieux damné que Caïf,
D'aller à pied voir le Chérif,

De me rendre à Tunis captif,
D'être berné comme escogrif,
D'être plus maudit qu'un Tarif,
De devenir ladre et poussif,
Bref par les mains d'un sort hâtif,
Couronné de ciprès et d'if,
Passer dans le mortel esquif
Au pays où l'on est oisif :
Si jamais je deviens rétif
A l'agréable exécutif
Du vœu dont je suis l'inventif,
Et duquel le préparatif
Est, beau sire, un bâton massif,
Qui sera le dissolutif
De votre demi-substantif ;
Car c'est mon vouloir décisif,
Et mon testament, mort ou vif [1].

Mais parler ainsi, c'est vous donner à souder les emblèmes d'un sphinx, c'est perdre son huile et son temps, c'est écrire sur la mer, bâtir sur l'arêne, et fonder sur le vent. Enfin, je connais que si vous avez quelque teinture des lettres, ce n'est pas de celle des Gobelins ; car par Jupiter Ammon, vous êtes un ignorant.

CHASTEAUFORT.

De lettres ! Ah ! que me dites-vous ? des âmes de terre et de boue pourraient s'amuser à ces vétilles ; mais pour moi je n'écris que sur les corps humains.

GRANGER.

Je le vois bien. C'est peut-être ce qui vous donne envie d'appuyer votre plume charnelle sur le parchemin vierge de ma fille. Elle n'en serait pas contristée, la pauvrette ; car une femme aujourd'hui aime mieux les bêtes que les hommes, suivant la règle *as petit hæc.* Vous aspirez aussi bien qu'Hercule à ses colonnes ivoirines ; mais l'orifice, l'orée et l'ourlet de ses guêtres, est pour vous un *nec plus ultra.* Premièrement à cause que que vous êtes veuf d'une pucelle qui vous fit faire plus de chemin en deux jours, que le soleil n'en fait en huit

1. Tout ceci est une parodie de la manie qu'avait Scarron d'écrire des pièces monorimes. Nous avons vu plus haut que les deux poëtes se détestaient cordialement.

mois dans le zodiaque; vous courûtes de la vierge au chancre en moins de vingt-quatre heures, d'où vous entrâtes au verseau sans avoir vu d'autre signe en passant que celui du capricorne. La seconde objection que je fais est que vous êtes Normand; Normandie *quasi* venu du Nord pour mendier. De votre nation les serviteurs sont traîtres, les égaux insolents, et les maîtres insupportables. Jadis le blason de cette province était trois faux, pour montrer les trois espèces de faux qu'engendre ce climat; *scilicet*, faux-sauniers, faux-témoins, faux-monnayeurs : je ne veux point de faussaires en ma maison. La troisième, qui m'est une raison invincible, c'est que votre bourse est malade d'un flux de ventre, dont la mienne appréhende la contagion. Je sais que votre mine seule ferait trembler le plus ferme manteau d'aujourd'hui; mais en cet âge de fer on juge de nous par ce que nous avons, et non par ce que nous sommes. La pauvreté fait le vice; et si vous me demandez, *cur tibi despicior*? je vous réponds *nunc omnibus itur ad aurum.* D'un certain riche laboureur, la charrue m'éblouit, et je suis tout à fait résolu que puisque *hic dat or, I longum, ponat* dans son *O commune.* C'est pourquoi je vous conseille de ne plus approcher ma fille en roi d'Egypte, c'est-à-dire qu'on ne vous voie point auprès d'elle dresser la pyramide à son intention. Quoique j'aime les règles de la grammaire, je ne prendrais pas plaisir de vous voir accorder ensemble le masculin avec le féminin; et je craindrais que *si duo continue jugantur fixa nec una, sit res,* un malevole n'inferât; *optant sibi jungere casus.*

CHASTEAUFORT.

Il est vrai, Dieu me damne, que votre fille est folle de mon amour; mais quoi, c'est mon faible de n'avoir jamais pu regarder de femme sans la blesser. La petite gueuse toutefois a si bien su friponner mon cœur; ses yeux ont si bien su paillarder ma pensée, que je lui pardonne quasi la hardiesse qu'elle a prise de me donner de l'amour. Généreux gentilhomme, me dit-elle l'autre jour, (la pauvrette ne savait pas mes qualités), l'univers a besoin de deux conquérants, la race en est éteinte en vous, si vous ne me regardez d'un œil de miséri-

corde ; comme vous êtes un Alexandre, je suis une Amazone ; faisons sortir de nous deux un Plusque-Mars, de qui la naissance soit utile au genre humain, et dont les armes après avoir dispensé la mort aux deux bouts de la terre, fassent un si puissant empire, que jamais le soleil ne se couche pour tous ses peuples. J'avais de la peine à me rendre entre les bras de cette passion ; mais enfin je vainquis en me vainquant, tout ce qu'il y a de grand au monde, c'est-à-dire que je l'aimais : je ne veux pas pourtant que tant de gloire vous rende orgueilleux ; que vous deveniez insolent sur les petits ; mais humiliez-vous en votre néant que j'ai voulu choisir pour faire hautement éclater ma puissance. Vous craignez, je le vois bien, que je ne méprise votre pauvreté, mais quand il plaira à cette épée, elle fera de l'Amérique et de la Chine une basse-cour de votre maison.

GRANGER.

Oh ! microcosme de visions fanatiques : *vade retro*, autrement après vous avoir apostrophé du bras gauche, *addetur huic dexter, cui sincopa fiet ut alter* ; et pour toute emplâtre de ces balafres, vous serez médicamenté d'un *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. Loin donc d'ici, profane, si vous ne voulez que je mette en usage pour vous punir toutes les règles de l'arithmétique. Ma colère *primo* commencera par la démonstration, puis marchera ensuite une position de soufflets : *item*, une addition de bastonnades ; *hinc*, une fraction de bras ; *illinc*, une soustraction de jambes. De là je ferai grêler une multiplication de coups, tapes, taloches, horions, fendants, estocs, revers, estramaçons, casse-museaux si épouvantables, qu'après cela l'œil d'un linx ne pourra pas faire la moindre division, ni subdivision de la plus grosse parcelle de votre misérable individu.

CHASTEAUFORT.

Et moi, chétif excommunié, j'aurais déjà fait sortir ton âme par cent plaies, sans la dignité de mon être, qui me défend d'ôter la vie à quelque chose de moindre qu'un géant ; et même je te pardonne, à cause qu'infailliblement l'ignorance de ce que je suis, t'a jete dans ces extravagances. Cependant, me voici fort en peine,

car pouvait-il me méconnaître, puisque pour savoir mon nom, il ne faut qu'être de ce monde? Sachez donc, messire Jean, que je suis celui qu'on ne peut exterminer sans faire une épitaphe à la Nature; et le père des vaillants, puisqu'à tous je leur ai donné la vie.

GRANGER.

Pardonnez, grand prince, à mon peu de foi. Ce n'est pas...

CHASTEAUFORT.

Relevez-vous, monsieur le curé, je suis content: choisissez vite où vous voulez régner, et cette main vous bâtit un trône dont l'escalier sera fait des cadavres de six cents rois.

GRANGER.

Mon empire sera plus grand que le monde, si je règne sur votre cœur. Protégez-moi seulement contre je ne sais quel gentillâtre qui a bien l'insolence de marcher sur vos brisées, et...

CHASTEAUFORT.

Ne vous expliquez pas, j'aurais peur que mes yeux en courroux ne jetassent des étincelles, dont quelqu'une par mégarde vous pourrait consumer. Un mortel aura donc eu la témérité de se chauffer à même feu que moi, et je ne punirai pas les quatre éléments qui l'ont souffert? mais je ne puis parler, la rage me transporte, je m'en vais faire pendre l'eau, le feu, la terre et l'air, et songer au genre de mort dont nous exterminerons ce pigmée qui veut faire le colosse.

SCÈNE II

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

Hé bien, *Petre*, ne voilà pas une digue que je viens d'opposer aux terreurs que je me donne tous les jours,

M. de la Tremblaye ? Car la Tremblaye, à cause de Chasteaufort, Chasteaufort, à cause de la Tremblaye, désisteront de la poursuite de ma fille. Ce sont deux poltrons si éprouvés, que s'ils se battent jamais, ils se demanderont tous deux la vie. Me voici cependant embarqué sur une mer où la moitié du monde a fait naufrage. C'est l'amour chez moi, l'amour dehors, l'amour partout. Je n'ai qu'une fille à marier, et j'ai trois gendres prétendus. L'un se dit brave, je sais le contraire ; l'autre riche, mais je ne sais; l'autre gentilhomme, mais il mange beaucoup. Oh ! nature, vous croiriez vous être mise en frais, si vous aviez fagoté tant seulement trois belles qualités en un individu. Ah ! Pierre Paquier, le monde s'en va renversé.

PAQUIER.

Tant mieux ; car autrefois j'entendais dire la même chose, que tout était renversé. Or, si l'on renverse aujourd'hui ce qui était renversé, c'est le remettre en son sens.

GRANGER.

Mais ce n'est pas encore là ma plus grande plaie ; j'aime et mon fils est mon rival. Depuis le jour que cette furieuse pensée a pris gîte au ventricule de mon cerveau, je ne mange pour toute viande, qu'un *pœnitet, tædet, miseret*. Ah, c'en est fait, je me vais pendre.

PAQUIER.

La, la, espérez en Dieu, il vous assistera. Il assiste bien les Allemands qui ne sont pas de ce pays-ci.

GRANGER.

Si je l'envoyais à Venise ? *haud dubiè* c'est le meilleur. C'est le meilleur ? O ! oui sans doute Bien donc dès demain je le mettrai sur mer.

PAQUIER.

Au moins ne le laissez pas embarquer sans attacher sur lui de l'anis à la reine, car les médecins en ordonnent contre les vents.

GRANGER.

Va-t-en dire à Charlot Granger, qu'il avole subite-

ment ici. S'il veut savoir qui le demande, dis-lui que c'est moi.

SCÈNE III

GRANGER, seul.

Donc se jongant de nos Lares ce vorace absorbeur de biens, chaque sol de rente que je voulais avoir deviendra parisis? et le marteau de la jalousie ne sonnera plus les longues heures du désespoir dans le clocher de mon âme? D'un autre côté, me puis-je résoudre au mariage, moi que les livres ont instruit des accidents qu'il tire à sa cordelle? Que je me marie ou ne me marie pas, je suis assuré de me repentir. N'importe, ma femme prétendue n'est pas grande; ayant à vêtir une ère, je ne la puis prendre trop courte. On dit cependant qu'elle veut plastronner sa virginité contre les estocades de mes perfections. Hé! à d'autres, un pucelage est plus difficile à porter qu'une cuirasse. Toutes les femmes ne sont-elles pas semblables aux arbres, pourquoi donc ne voudraient-elles pas être arrosées? *At primo*, comme les arbres elles ont plusieurs têtes; comme les arbres, si elles sont ou trop, ou trop peu humectées, elles ne portent point; comme les arbres, elles ont les fleurs auparavant les fruits; comme les arbres, elles déchargent quand on les secoue; enfin, Jean Despotère le confirme quand il dit *Arboris est nomen muliebre*. Mais je crois que Paquier a bu de l'eau du fleuve *Lethé*, ou que mon fils s'appproche à pas d'écrevisse; je m'en vais *obviam* droit à lui.

SCÈNE IV

CHARLOT, PAQUIER.

CHARLOT.

Je ne puis rien comprendre à ton galimatias.

PAQUIER.

Pour moi, je ne trouve rien de si clair.

CHARLOT.

Mais enfin ne saurais-tu dire qui c'est qui me demande?

PAQUIER.

Je vous dis que c'est moi.

CHARLOT.

Comment toi?

PAQUIER.

Je ne vous dis pas moi ; mais je vous dis que c'est moi ; car il m'a dit en partant, dis-lui que c'est moi.

CHARLOT.

Ne serait-ce point mon père que tu veux dire?

PAQUIER.

Hé! vraiment oui. A propos je pense qu'il a envie de vous envoyer sur la mer.

CHARLOT.

Hé! quoi faire, Paquier?

PAQUIER.

Il ne me l'a point dit ; mais je crois que c'est pour voir la campagne.

CHARLOT.

J'ai trop voyagé, j'en suis las.

PAQUIER.

Qui vous? je vais gager chapeau de cocu, qui est

un des vieux de votre père, que vous n'avez jamais vu la mer que dans une huître à l'écaille.

CHARLOT.

Et toi, Paquier, en as-tu vu davantage?

PAQUIER.

Oui da : j'ai vu les bonshommes, Chaillot, St-Clou, Vaugirard.

CHARLOT.

Et qu'y as-tu remarqué de beau, Paquier ?

PAQUIER.

A la vérité, je ne les vis pas trop bien, parce que les murailles m'empêchaient.

CHARLOT.

Je pense, ma foi, que tes voyages n'ont pas été plus longs, que sera celui dont tu me parles. Va, tu peux l'assurer que je ne désire pas...

SCÈNE V

GRANGER, CHARLOT, PAQUIER.

GRANGER.

Que tu demeures plus longtemps ici. Vite, Charlot, il faut partir. Songe à l'adieu dont tu prendras congé des dieux foyers, protecteurs du toit paternel : car demain l'aurore porte-safran ne se sera pas plutôt jetée des bras de Tithon dans ceux de Cephale, qu'il te faudra fier à la discrétion de Neptune Guide-Nefs. C'est à Venise où je t'envoye ; *tuus enim patruus* m'a mandé qu'étant orbe d'hoirs mâles, il avait besoin d'un personnage sur la fidélité duquel il pût se reposer du maniement de ses facultés. Puisque donc tu n'as jamais voulu t'abreuver aux Marests, fils de l'Ongle du Cheval emplumé, et que la Lyrique harmonie du savant

meurtrier de Pithon n'a jamais enflé ta parole, essaye si, dans la marchandise, Mercure aux pieds ailés te prêtera son caducée. Ainsi le turbulent Eole te soit aussi affable qu'aux pacifiques nids des Alcions. Enfin, Charlot, il faut partir.

CHARLOT.

Pour où aller, mon père?

GRANGER.

A Venise, mon fils.

CHARLOT.

Je vois bien, monsieur, que vous voulez éprouver si je serais assez lâche pour vous abandonner, et par mon absence vous arracher d'entre les bras un fils unique : mais non, mon père, si vos tendresses sont assez grandes pour sacrifier votre joie à mon avancement, mon affection est si forte, qu'elle m'empêchera de vous obéir. Aussi, quoi que vous puissiez alléguer, je demeurerai sans cesse auprès de vous, et serai votre bâton de vieillesse.

GRANGER.

Ce n'est pas pour prendre votre avis, mais pour vous apprendre ma volonté, que je vous ai fait venir. Donc, demain je vous emmaillote dans un vaisseau, pendant que l'air est serein, car s'il venait à nébulifier, nous sommes menacés par les centuries de Nostradamus, d'un temps fort incommode à la navigation.

CHARLOT.

C'est donc sérieusement que vous ordonnez de ce voyage? Mais apprenez que c'est ce que je ne puis faire, et que je ne ferai jamais.

SCÈNE VI

FLEURY, GRANGER, PAQUIER.

FLEURY.

Hé bien, mon cousin, notre laboureur est-il arrivé? ferons-nous ce mariage?

GRANGER.

Hélas! mon cousin, vous êtes arrivé sous les présagieux auspices d'un oiseau bien infortuné. Soyez toutefois le fatal arbitre de ma noire ou blanche destinée, et le fidèle étui de toutes mes pensées. Ce riche gendre n'est pas encore venu, je l'attendais ici; mais lorsque je ne pensais vaquer qu'à la joie, je me vois investi des glaives de la douleur. Mon fils est fou, mon cousin; le pauvre enfant doit une belle chandelle à saint Mathurin.

FLEURY.

Bon Dieu! depuis quand ce malheur est-il arrivé?

GRANGER.

Hélas! tantôt comme je le caressais, il a voulu se jeter à mon visage, et dessiner à mes dépens le portrait d'un Maniaque sur mes joues. Il gromelle en piétinant qu'il n'ira point à Venise. Ho, ho, le voici, cachons-nous, et l'écoutons.

SCÈNE VII

CHARLOT, FLEURY, GRANGER, CUISTRES.

CHARLOT.

Moi j'irai à Venise! et j'abandonnerais la chose pour laquelle seule j'aime le jour? J'irai plutôt aux en-

fers; plutôt d'un poignard j'ouvrirai le sein de mon barbare père : et plutôt de mes propres mains ayant choisi son cœur dans un ruisseau de sang, j'en battrai les murailles.

FLEURY.

O! grand Dieu! quelle rage?

CHARLOT.

Non, mon père, je n'y puis consentir.

FLEURY, fuyant.

Liez-le, mon cousin, liez-le, il ne faut qu'un malheur.

GRANGER.

Piliers de classes, tire-gigauts, ciseaux de portion, exécuteurs de justice latine; *adeste subito, adeste, ne dicam advolate.* Jetez-moi promptement vos bras aquilins sur ce microcosme erroné de chimères abstractives, et liez-le aussi fort que Prométhée sur le Caucase.

CHARLOT.

Vous avez beau faire, je n'irai point.

GRANGER.

Gardez bien qu'il n'échappe, il ferait un haricot de nos scientifiques substances.

CHARLOT.

Mais, mon père, encore dites-moi pour quel sujet vous me traitez ainsi? Ne tient-il qu'à faire le voyage de Venise pour vous contenter? J'y suis tout prêt.

GRANGER.

Osez-vous attenter au tableau vivant de ma docte machine, goujats de Cicéron? Songez à vous; *Iratus est Rex, Reginaque non sine causa.* Apprenez que j'en dis moins que je n'en pense, et que *supprimit Orator quæ rusticus edit inepte.*

CHARLOT.

Oui, mon père, je vous promets de vous obéir en toutes choses; mais pour aller à Venise, il n'y faut pas penser.

GRANGER.

Comment, frêlons de collège, rouille de mon pain, gangrène de ma substance, cet obsédé n'a pas encore les fers aux pieds? Vite, qu'on lui donne plus d'entraves que Xerxès n'en mit à l'Océan, quand il le voulut faire esclave.

CHARLOT.

Ah! mon père, ne me liez point, je suis tout prêt à partir.

GRANGER.

Ah! je le savais bien que mon fils était trop bien morigéné pour donner chez lui passage à la frénésie. Va, mon dauphin, mon infant, mon prince de Galles, tu seras quelque jour la bénédiction de mes vieux ans. Excuse un esprit prévenu de faux rapports; je te promets en récompense d'allumer pour toi mon amour au centuple dès que tu seras là.

CHARLOT.

Où là, mon père ?

GRANGER.

A Venise, mon fils.

CHARLOT.

A Venise, moi? plutôt la mort.

GRANGER.

Au fou, au fou, ne voyez-vous pas comme il m'a jeté de l'écume en parlant? Voyez ses yeux tout renversés dans sa tête. Ah! mon Dieu, faut-il que j'aie un enfant fou? Vite, qu'on me l'empoigne?

CHARLOT.

Mais encore, apprenez-moi pourquoi on m'attache ?

UN CUISTRE.

Parce que vous ne voulez pas aller à Venise.

CHARLOT.

Moi, je n'y veux pas aller? On vous le fait accroire. Hélas! mon père tant s'en faut, toute ma vie j'ai

souhaité avec passion de voir l'Italie, et ces belles contrées qu'on appelle le Jardin du monde.

GRANGER.

Donc, mon fils, tu n'as plus besoin d'ellebore. Donc ta tête reste encore aussi saine que celle d'un chou cabus après la gelée. Viens m'embrasser, viens, mon toutou, et va-t-en aussitôt chercher quelque chose de gentil et à bon marché, qui soit rare hors de Paris, pour en faire un présent à ton oncle; car je vais toute à cette heure te retenir une place au coche de Lyon.

SCÈNE VIII

CHARLOT.

Que de fâcheuses conjonctures où je me trouve embarrassé! Après toute ma feinte, il faut encore ou abandonner ma maîtresse, c'est-à-dire mourir; ou me résoudre à vêtir un pourpoint de pierre, cela s'appelle Saint-Victor, ou Saint-Martin.

SCÈNE IX

CORBINELI, CHARLOT.

CORBINELI.

Si vous me voulez croire, votre voyage ne sera pas long.

CHARLOT.

Ah! mon pauvre Corbineli, te voilà. Sais-tu donc bien les malheurs où mon père m'engage?

CORBINELI.

Il m'en vient d'apostropher tout le *tu autem*. Il vous envoie à Venise; vous devez partir demain. Mais pourvu que vous m'écoutiez, je pense que si le bonhomme, pour tracer le plan de cette ville, attend votre retour, il peut

dès maintenant s'en fier à la carte. Il vous commande d'acheter ici quelque bagatelle à bon marché, qui soit rare à Venise, pour en faire un présent a votre oncle : c'est un couteau qu'il vient d'émoudre pour s'égorger. Suivez-moi seulement.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHASTEAUFORT, seul.

Vous vous êtes battu, et donc? vous avez eu avantage sur votre ennemi? Fort bien. Vous l'avez désarmé? Facilement. Et blessé? Hon. Dangereusement, s'entend? A travers le corps. Vous vous éloignerez? Il le faut. Sans dire adieu au Roi? Ah, a, a. Mais cet autre, mordiable de quelle mort le ferons-nous tomber? De l'étrangler comme Hercule fit Anthée, je ne suis pas bourreau. Lui ferai-je avaler toute la mer? Le monument d'Aristote est trop illustre pour un ignorant. S'il était maquereau, je le ferais mourir en eau douce. Dans la flamme, il n'aurait pas bien le temps de goûter la mort. Commanderai-je à la terre de l'engloutir tout vif? Non; car comme ces petits gentillâtres sont accoutumés de manger leurs terres, celui-ci pourrait bien manger celle qui le couvrirait. De le déchirer par morceaux, ma colère ne serait pas contente, s'il restait de ce malheureux un atôme après sa mort. O dieux? je suis réduit à n'oser pas seulement lui défendre de vivre, parce que je ne sais comment le faire mourir.

SCÈNE II

J. GAREAU, CHASTEAUFORT.

GAREAU.

Vartigué, vela de ces mangeux de petits enfants. La Vegne de la Courtille, belle montre et peu de rapport [1].

CHASTEAUFORT.

Où vas-tu, bonhomme?

GAREAU.

Tout devant moi.

CHASTEAUFORT.

Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

GAREAU.

Il ne va pas, il ne bouge.

CHASTEAUFORT.

Pauvre rustre, ce n'est pas cela que je veux savoir : je te demande si tu as bien du chemin à faire aujourd'hui.

GAREAU.

Nanain da, je le trouverai tout fait.

CHASTEAUFORT.

Tu parais, Dieu me damne, bien gaillard, pour n'avoir pas dîné.

GAREAU.

Dix nez? Qu'en ferai-je de dix? il ne m'en faut qu'un.

CHASTEAUFORT.

Quel docteur! Il en sait autant que son curé.

GAREAU.

Aussi sije; n'est-il pas bian curé qui n'a rien au vantre? Hé là, ris Jean, on te frit des œufs. Testigué, estce à cause qu'ous estes monsieur, qu'ou faites tant de menes? Dame, qui tare a, guare a. Tenez n'avous point veu malva? Bonjou donc, monsieu, s'tules; Hé quest-ce

1. Cette scène, où Cyrano a fait un emploi si comique de la langue des paysans, contient quelques obscurités.

donc; Je pense donc qu'ou me prendrais pour queuque inorant? Hé si tu es riche, desne deux fois. Aga quien, qui m'a angé de ce galouriau? Bonefi sfesmon! vela un homme bien vidé, vela un engein de belle déguesne, vela un biau vaissiau, s'il avet deux saicles sur le cul. Par la morguoy, si j'avoüas une sarpe ei un bâton, je ferouas un gentizome tout auqueu; c'est de la noblesse à Maquieu Furon, va te coucher tu souperas demain. Est-ce donc pelamor qu'ous avez un engin de far au côté, qu'ous fetes l'Olbrius et le Vespasian? Vartigué ce n'est pas encore comme-ça. Dame acoutez je vous dorais bian de gaule par sous l'huis; mais par la morguoi ne me jouez pas de tragédies, car je vous feroüas du bezot. Jarnigué je ne sis pas un gniais : J'ai été sans repruche marguillier, j'ai été beguiau, j'ai été portofrande, j'ai été chasse-chien, j'ai été guieu et guiebe, je ne sais pus qui je sis. Mais ardé de tout ça bre r r r r r, j'en dis du Mirliro, parmets que j'aie de stic.

CHASTEAUFORT.

Malheureux excommunié, voilà bien du haut style.

GAREAU.

Monsieu de Marsilly m'appellet bian son bâtard. Il ne s'en est pas fally l'épaisseur d'un tornas qu'il ne m'ait fait apprenti conseillé. Vien-çà, ce me fit-il une fois, gros fils de putain (car j'équions tout comme deux frères), je veux, ce fit-il, que tu venais, ce fit-il, autour de moi, ce fit-il, dans la Turquise, ce me fit-il. O! ce l'y dis-je, cela vous plaît à dire : Non est, ce me fit-il. O! si est, ce lui fis-je. O! ce me fis-je à par moi : Ecoute Jean, ne faut point faire le niais, faut sauter. Dame je ne fési point de défigurance davantage, je me bouty avec ly cahin caha, toute à la maxite Françoise. Mais quand on gn'y est, on gn'y est. Bonnefy, pourtant, je paraissy un sot basquié, un sot basquié je paraissy; car Martin Binet... Et y à propos Denis le balafré son onque, ce grand ecné, s'en venit l'autre jour la remontée lantarner environ moi. Ah! ma foi, ma foi, je pense que Guieu marci, je vous l'y ramenis le pus biau chinfregniau sus le moustafa, qu'oul l'y en demeury les badigoines écarbouillées tout avaux l'hy-

var. Que guiebe aussi ! Tous les jours que Guieu feset, ce bagnoquier-là me revaudet comme un Satan. C'étet sa sœur qui épousit le grand Tiphoine. Acoutez, ol n'a que faire de faire tant l'enhasée, ol n'a goute ne brin de biau. Parmasy, comme dit l'autre, ce n'est pas grand chance ; la reine de Niort, malheureuse en biauté. Pour son homme, quand oul est déshabillé, c'est un biau cornu. Mais regardez un petit, ce n'étet encore qu'une varmene, et si ol feset déjà tant la dévargondée, pour autant qu'ol savet luire dans Sessiaumes, qu'on n'en savet chevir. Ol se carret comme un pou dans eune rogne : Dame aussi ol avet la voix, révérence parlé, aussi finement claire qu'eune yau de roche. L'en diset que monsieu le curé avet bian trampé souvent son goupillon dans son benaiquié ; mais ardé sont des médiseux, les faut laisser dire ; et pis quand oul auret ribaudé un tantinet, c'est à ly à faire, et à nous à nous taire ; pis qu'il donne bian la pollution aux autres, il ne l'oubli pas pour ly. Monsieu le vicaire itou étet d'une humeur bian domicile et bien turquoise ; mais ardé...

CHASTEAUFORT.

Et de grâce, villageois, achève-nous tes aventures du voyage de M. de Marsilly.

GAREAU.

Ho, ho, ous n'estes pas le roi Minos, ous estes le roi Priant. O donc je voyagisme vers l'Or riant, et vers la Mardy Terre année.

CHASTEAUFORT.

Tu veux dire au contraire vers l'Orient, sur la Médi Terranée.

GAREAU.

Hé bian, je me reprend, un var se reprend bian. Mais guian, si vous pensiais que je deviesme entendre tous ces tintamarres là, comme vous autres latiniseurs, dame nanain : Et vous, comme guiebe déharnachez-vous votre philophie ? J'arrivismes itou aux deux trois de Gilles le Bâtard, dans la Transvilanie, en Bethlian de Galilene, en Harico, et pis au pays... au pays... du Beure.

CHASTEAUFORT.

Que diable veux-tu dire, au pays du Beure ?

GAREAU.

Oui au pays du Beure. Tanquia que c'est un pays qui est mou comme beurre, et où les gens sont durs comme piare. Ha ! c'est la Graisse; hé bian, les gens n'y sont-ils pas bian durs, pis que ce sont des Grets ? Et pis après cela je nous en allîmes, révérence parlé, en un pays si loin, si loin je pense que mon maître appelet cela le pays des Bassins, où le monde est noir comme des Antechrits. Ardé, je croi fixiblement que je n'eussiesmes pas encore cheminé deux glieues, que j'eussiesmes trové le paradis et l'enfer. Mais tenez, tout ce qui semblit de pus biau à voir, c'est ces petits sarasins d'Italie ; cette petite graine d'andouille n'est pas pus grande que savequoi, et s'ils savont déjà parler italian. Dame je ne fesimes là guère d'ordure. Je nous bandîmes nos caisses tout au bout du monde dans la Turquise, moi et mon maître Parmafi pourtant, je disis biantôt à mon maître qu'oul s'en revenît. Hé quemant, quelle vilanie ? Tous ces Turs-là sont tretous Huguenots comme des chiens. Oul se garmantet par escousse de leur bailler des exultations à la Turquoise.

CHASTEAUFORT.

Il faut dire des exhortations à la Turque [1].

GAREAU.

O bian, tanquia qu'il les sarmonet comme il falet.

CHASTEAUFORT.

Ton maître savait donc l'idiome turc !

GAREAU.

Hé ! vramant oui, oul savet tous ces Gerosmes-là ; les avet-il pas veus dans le latin ? Son frère itou étet bian savant, mais oul n'étet pas encore si savant, car n'en marmuset qu'oul n'avet appris le latin qu'en français. C'étet un bon Nicolas qui s'en allet tout devant li, hurlu, brelu ; n'en n'eut pas dit qu'oul y touchet, et stanpandant oul marmonet toujours dans une bâtelée

1. Chasteaufort a raison, à coup sûr ; mais l'expression dont s'est servi Gareau est plus pittoresque.

de livres. Je ne me sauras tenir de rire, quand je me ramenteu des noms si biscornus, et si par le sangoui tout çà étet vrai, car oul étet moulé. D'auquns s'intilaient s'intulaient : oüai? ce n'est pas encore come ça : s'inlutuloient, j'y sis casi : s'intilutaient ; s'in, s'in s'in ; tanquia que je m'entens bian.

CHASTEAUFORT.

Tu veux dire s'intitulaient.

GAREAU.

Oui, oui, s'in, s'in, hélas qui se fesaient come vous dites : Vela tout come il le défrinchet. Je ne sais pas où j'en sis, vous me l'avez fait pardre.

CHASTEAUFORT.

Tu parlais du nom de ces livres.

GAREAU.

Ces livres donc, pis que livres y a. Ouai? Ha je sai bian : Oul y avet des amas de Gaules, des cadets de Tirelire, et des Aînez de Vigile.

CHASTEAUFORT.

Il faut dire, mon grand ami, des Amadis de Gaule, des Décades de Tite-Live, des Eneïdes de Virgile. Mais poursuis.

GAREAU.

O! par le sangué va-t'en chercher tes poursuiveux. Aga qu'il est raisonnabe aujourd'y, il a mangé de la soupe à neuf heures. Hé si je ne veux pas dire comme ça moi? Tanquia qu'à la parfin je nous en revînmes. Il apportit de ce pays là tant de guiamans rouges, des hemoroïdes vartes, et une grande épée qui atteindret d'ici à demain. C'est à tous ces farrements que ces mangeux de petits enfans se batont en deuil. Il apportit itou de petits engingorniaux remplis de naissance, à celle fin de conserver, ce feset-il, l'humeur ridicule, à celle fin, ce feset-il aussi longtemps que Maquieu salé. Tenez, n'avous point veu Niquedouille, qui ne sauret rire sans montrer les dents?

CHASTEAUFORT.

Je ne ris pas de la vertu de tes essences.

GAREAU. *Il le frappe.*

O guian sachez que les naissances ont de marveilleuses propretés ; c'est un certain oignement dont les anciens s'oignient quand ils estient morts, dont ils vivient si longuement. Mais morgué il me viant de souvenir que vous vouliais tantost que je vous disi le nom de ces livres. Et je ne veux pas moi ; et vous êtes un sot drés là; et testigué ous estes un inorant là dedans. Car ventregué si vous êtes un si bon diseux, morgué tapons-nous donc la gueule comme il faut. Dame, il ne faut point tant de beurre pour faire nn quarteron. Et quien et vela pour toi.

CHASTEAUFORT.

Ce coup ne m'offense point, au contraire, il publie mon courage invincible à souffrir. Toutefois, afin que tu ne te rendes pas indigne de pardon par une seconde faute, encore que ce soit ma coutume de donner plutôt un coup d'épée qu'une parole, je veux bien te dire qui je suis. J'ai fait en ma vie septante mille combats, et n'ai jamais porté botte qui n'ait tué sans confession. Ce n'est pas que j'aie jamais ferraillé le fleuret, je suis adroit la grâce à Dieu, et partant la science que j'ai des armes, je ne l'ai jamais apprise que l'épée à la main. Mais que cet avertissement ne t'effraye point; je suis tout cœur, et il n'y a point par conséquent de place sur mon corps où tu puisses adresser tes coups sans me tuer. Sus donc, nous gardons la vue, ne portons point de même temps, ne poussons point de près, ne tirons point de seconde : mais vite, vite, je n'aime pas tant de discours; mordieu! depuis le temps je me serais mis en garde, j'aurais gagné la mesure, je l'aurais rompue, j'aurais surpris le fort, j'aurais pris le temps, j'aurais coupé sous le bras, j'aurais marqué tous les battements, j'aurais tiré la flanconade, j'aurais porté le coup de dessous, je me serais allongé de tierce sur les armes, j'aurais quarté du pied gauche, j'aurais marqué feinte à la pointe et dedans et dehors, j'aurais estramaçoné, ébranlé, empiété, engagé, volté, porté, paré, riposté, carté, passé, désarmé et tué trente hommes.

GAREAU.

Vramant, vramant, vela bian la musicle de S. Innocent, la plus grande piqué du monde. Quel embrocheux de Limas! Et quien, quien, vela encore pour t'agacer.

Il le frappe encore.

CHASTEAUFORT.

Je ne sais, Dieu me damne, ce que m'a fait ce maraud, je ne me saurais fâcher contre lui. (Il le frappe encore.) Foi de cavalier, cette gentillesse me charme. Voilà le faquin du plus grand cœur que je vis jamais. (Il le frappe encore.) Il faut nécessairement, ou que ce belître soit mon fils, ou qu'il soit démoniaque. (Il est frappé derechef.) D'égorger mon fils à mon escient, je n'ai garde; de tuer un possédé, j'aurais tort, puisqu'il n'est pas coupable des fautes que le diable lui fait faire. Toutefois, ô pauvre paysan ! sache que je porte à mon côté la mère-nourrice des fossoyeurs; que de la tête du dernier Sophy, je fis un pommeau à mon épée; que du vent de mon chapeau, je submerge une armée navale, et que qui veut savoir le nombre des hommes que j'ai tués, n'a qu'à poser un 9 et tous les grains de sable de la mer ensuite, qui serviront de zéros. (Il est encore battu.) Quoi que tu fasse, ayant protesté que je gagnerais cela sur moi-même, de me laisser battre une fois en ma vie, il ne sera pas dit qu'un maraud comme toi me fasse changer de résolution. (Gareau se retire en un coin du théâtre, et le Capitan demeure seul.) Quelque faquin de cœur bas et ravalé, aurait voulu mesurer son épée avec ce vilain; mais moi qui suis gentilhomme, et gentilhomme d'extraction, je m'en suis fort bien su garder. Il ne s'en est cependant quasi rien fallu que je ne l'aie percé de mille coups, tant les noires vapeurs de la bile offusquent quelquefois la clarté des plus beaux génies. En effet, j'allais tout massacrer. Je jure donc aujourd'hui par cette main, cette main dispensatrice des couronnes et des houlettes, de ne plus dorénavant recevoir personne au combat, qu'il n'ait lu devant moi sur le pré ses lettres de noblesse; et pour plus grande prévoyance, je m'en vais faire promptement avertir messieurs les maréchaux qu'ils m'envoyent des gardes pour

m'empêcher de me battre ; car je sens croître ma colère, mon cœur s'enfler, et les doigts qui me démangent de faire un homicide ; vite, vite, des gardes, car je ne réponds plus de moi ; et vous autres, messieurs, qui m'écoutez, allez m'en quérir tout à l'heure, ou par moi tantôt vous n'aurez point d'autre lumière à vous en retourner, que celle des éclairs de mon sabre, quand il vous tombera sur la tête ; et la raison est, que je vais, si je n'ai un garde, souffler d'ici le soleil dans les cieux comme une chandelle. Je te massacrerais, mais tu as du cœur, et j'ai besoin de soldats.

Gareau revenant le frappe encore, et le Capitan s'en va.

SCÈNE III

GRANGER, GAREAU, MANON, FLEURY.

MANON.

Quel démêlé donc, mon pauvre Jean, avais-tu avec ce capitaine?

GAREAU.

Aga, ou me venet ravodé de sa philophie. Ardé tenez, c'est tout fin dret comme ce grand coceigrue de monsieu du Mény ; vous savez bian, qui avet ces grands penaches quand je demeurais chez Mademoiselle de Carnay. Dame pelamor qu'oul étet brave comme le tems, qu'oul luiset dans le moulé, qu'oul jargonet par escousse des asnes à Batiste, des péres-pâtissiers, il velet que je l'y fisiesmes tretous l'obenigna. Pelamor itou, à ce que suchequient les médiseux, qu'avec mademoirelle notre metraisse, il boutet cety-cy dans cety-là, (ce n'est pas nonobstant, comme dit l'autre, pour ce chore la, car ardé bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée), mais par la morguoi sphesmon, c'étet un bel oisiau pour tourner quatre broches ; et pis étou l'en marmuset qu'oul étet un tentet tarabusté de l'entendement. Bonnefy la barbe l'y étet venue devant eune bonne ville, ol l'y étet venuë devant Sens. Ce Jean qui de tout se mêle, il y a déjà eune bonne esçousse da,

s'en venir me ramener avos les échegnes eune houssene de dix ans. Vartigué je n'étais pas gentizome pour me battre en deuil, mais... O donc c'étet mademoiselle notre metraisse qui m'avet loué, et stanpandant il voulet, ce dit-il, me faire, ce dit-il, enfiler la porte. O, ce me fit-il, je te ferai bian enfiler la porte, ce fit-il. Guian cette parole-là me prenit au cœur. O par la morguoi, ce l'y fis-je, vous ne me ferai point enfiler la porte ; et pis au fond, ce l'y fis-je, c'est mademoiselle qui m'a loué : si mademoiselle veut que je l'enfile, je l'enfilerai bian, mais non pas pour vous.

GRANGER.

Or ça notre gendre, mettons toutes querelles sous le pied, et donnons-leur d'un oubli à travers les hypocondres. Si l'hymenée porte un flambeau, ce n'est pas celui de la discorde. Il doit allumer nos cœurs, non pas notre fiel : c'est le sujet qui nous assemble tous. Voilà ma fille qui voudrait déjà qu'on dît d'elle et de vous, *sub, super, in subter, casu junguntur utroque, in vario sensu.*

MANON.

Mon père, je ne suis pas capable de former des souhaits, mais de seconder les vôtres : conduisez ma main dans celle que vous avez choisie, et vous verrez votre fille d'un visage égal, ou descendre, ou monter.

GRANGER.

Rien donc ne nous empêche plus de conclure cet accord, aussitôt que nous saurons les natures de votre bien.

FLEURY.

Là-donc, ne perdons point de temps.

GRANGER.

Vos facultés consistent-elles en rentes, en maisons, ou en meubles ?

GAREAU.

Dame oui, j'ai très bian de tout ça, par le moyan d'un héritage.

GRANGER.

Qu'on donne promptement un siège à monsieur. Manon, saluez votre mari. Cette succession est-elle grande ?

GAREAU.

Elle est de vingt mille francs.

GRANGER.

Vite, Paquier, qu'on mette le couvert.

GAREAU, il se met dans une chaise.

La, la, vous moquez-vous? rafubez votre bonnet; entre nous autres, il ne faut point tant de fresmes, ni de simonies. Hé! qu'est-ce-donc? Notre-dinse, n'en diret que je ne nous connoissiens plus. Quoi, ous avez bouté en obliviance de quand ous équiais au chaquiau? l'arguene alez ous n'équiais qu'un petit navet en ce temps-là, ous êtes à cette heure-ci eune citrouille bian grosse. Vramant laissez faire, je pense que Guieu marci, j'avons bian sarmoné de vous, feu notre ménagère et moi. Si vous étet venu des cornes toutes les fois que les oreilles vous ont corné (ce que j'en dis pourtant ce n'est pas que j'en parle, ce crois-je bian qu'ous en avez assez sans nous). Tanquia que, donc pour revenir à notre conte, jerniguoy j'équiesmes tous deux de méchantes petites varmeines. J'alliesmes verder avaux ces bois. Et y à propos ce biau Marle qui sublet si finement haut: Hé bian regardez, ce n'étet que le Clocu Fili Davi! Ous équiais un vrai Juy d'Avignon en ce temps-là; ous équiais tréjours à pandiller entour ces cloches, et y à fauter comme un maron. O bian, mais ce n'est pas le tout que des choux, il faut de la graisse.

GRANGER.

Avez-vous ici les contrats acquisitoires de ces héritages-là?

GAREAU.

Nanain vramant, et si l'on ne me les veut pas donner; mais je me doute bian de ce qu'oul y a. Testigué je m'amuse bian à des papiers, moi. Hé ardé, tous ces brimborions de contrats, ce n'est que de l'écriture qui n'est pas vraie, car ol n'est pas moulée. Hobian, accoutez-la, c'est eune petite sussion qui est vramant bian grande da, de Nicolas Girard, hé la, le pére de ce petit Louis Girard qui été si semillant, ne vous et sçauriais-vous recorder? c'est ly qui s'allit neyer à la grand mare. O bian son père est mort, et si l'avons conduit

en tare, s'il a plu à Guieu, sans repruche, comme dit l'autre. Ce pauvre Guiebe étet allé dénicher des pies sur l'orme de la comère Massée; dame comme oul était au copiau, le vela bredi, breda, qui commence à griller tout avaux les branches, et chéit eune grande escousse, pouf, à la renvarse. Guieu benit la cresquianté, je crois que le cœur l'y écarbouillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot, ne grouillit, sinon qu'oul grimonit en trépassant, Guiebe set de la pie, et des piaux. O donc ly il était mon compère, et sa femme ma comère. Or ma comère, pis que comère y a, auparavant que d'avoir épousé mon compère, avait épousé en preumières noces, le cousin de la brû de Piare Olivier, qui touchait de bian près à Jean Henault, de par le gendre du biau-frère de son oncle. Or cely-cy, retenez bian, avait eu des enfants de Jaquelaine Brunet qui mouriront sans enfants. Mais il se trouve que le neveu de Denis Gauchet avait tout baillé à sa femme par contrat de mariage à celle fin de frustriser les hériquiers de Thomas Plançon qui devient y rentrer, pis que sa mère grand n'avait rian laissé aux mineux de Denis Valet l'éné. Or, il se trouve que je sommes parents en queuque manière de la veuve de Denis Vanel le jeune, et par conséquent ne devons-je pas avoir la sussion de Nicolas Girard?

GRANGER.

Mon ami, je fais ouvrir à ma conception plus d'yeux que n'en eut jamais le berger gardien de la vache Io, et je ne vois goutte en votre affaire.

GAREAU.

O Monsieu, je m'en vas vous l'éclarcir aussi finement claire que la voix des enfants de chœur de notre village, Acoutez donc: il faut que vous sachiez que la veuve de Denis Vanel le jeune, dont je sommes parents en queuque manière, était fille du second lit de Georges Marquiau, le biau-frère de la sœur du neveu de Piare Brunet dont j'avons tantôt fait mention; or, il est bian à clair que si le cousin de la brû de Piare Olivier qui touchait de bian près à Jean Henault, de par le gendre du biau-frère de son oncle, était père des enfants de Jaquelaine Brunet trépassée sans enfants, et qu'après tout ce tin-

tamarre-là, on n'avait rian laissé aux mineux de Denis Valet le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas ?

GRANGER.

Paquier, repliez la nappe, monsieur n'a pas le loisir de s'arrêter. Ma foi, beau sire, depuis que Cupidon segregea la lumière du cahos, il ne s'est point vu sous le soleil un démêlé semblable. Dédale et son labyrinthe en ont bien dans le dos. Je vous remercie cependant de l'honneur qu'il vous plaisait nous faire, vous pouvez promener votre charrue ailleurs que sur le champ virginal du ventre de ma fille.

MANON.

Les valets de la fête vous remercieront.

FLEURY.

Vous avez bon courage, mais les jambes vous faillent.

GAREAU.

Ma foi voire; aussi bian n'en velay-je pus. J'aime bian mieux eune bonne grosse ménagère, qui vous travaille de ses dix doigts, que non pas de ces madames de Paris qui se fesont courtiser des courtisans. Vous verrez ces galouriaux tant que le jour est long, leur dire, mon cœur, mamour ; par ci, par là, je le veux bian, le veux-tu bian? Et pis c'est à se sabouler, à se patiner, à plaquer les mains au commencement sur les joues, pis sur le cou, pis sur les tripes, pis sur le brichet, pis encore pus bas, et ainsi le visse-glisse. Stanpandant moi qui ne veux pas qu'on me fasse des trogedies, si j'avouas trouvé queuque Ribaut licher le morviau à ma femme, comme cet affront-là frappe bian au cœur, peut-être que dans le désespoir je m'emporterouas à jeter son chapiau par les frenêtres, pis ce seret du scandale; tigné queuque gniais.

GRANGER.

O espérances futiles du concept des humains ! De même que les chats, tu ne flattes que pour égratigner, fortune malicieuse !

SCÈNE IV

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER[1].

CORBINELI.

Elle n'est pas seulement malicieuse, elle est enragée. Hélas! tout est perdu, votre fils est mort.

GRANGER.

Mon fils est mort! es-tu hors des sens?

CORBINELI.

Non, je parle sérieusement; votre fils, à la vérité, n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs? Soutiens-moi; je suis mort.

CORBINELI.

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'École...

GRANGER.

Et qu'allais-tu faire à l'école, baudet?

CORBINELI.

Mon maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fut rare à Venise, et de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'était imaginé qu'une douzaine de cotrets n'étant pas chers, et ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette ville, il devait en porter là : c'est pourquoi nous passions vers l'école pour en acheter; mais à peine avons-nous éloigné la côte, que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER.

Hé! de par le cornet retors de Triton, dieu marin, qui jamais ouït parler que la mer fut à Saint-Clou? qu'il y eût là des galères, des pyrates, ni des écueils?

1. C'est ici la fameuse *scène de la Galère* empruntée par Molière à Cyrano de Bergerac. Comparez, pour l'intelligence de ce larcin littéraire, avec *Les Fourberies de Scapin*, acte 2[e], scène 11[e].

CORBINELI.

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; et quoique l'on ne les ait point vus en France que cela, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusqu'ici entre deux eaux ?

PAQUIER.

En effet, monsieur, les Topinambours, qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris, et, l'autre jour encore, les Polonais enlevèrent bien la princesse Marie en plein jour à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler.

CORBINELI.

Mais ils ne se sont pas contentés de ceci, ils ont voulu poignarder votre fils...

PAQUIER.

Quoi ! sans confession ?

CORBINELI.

S'il ne se rachetait par de l'argent.

GRANGER.

Ah ! les misérables; c'était pour incuter la peur dans cette jeune poitrine.

PAQUIER.

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des chrétiens, à cause qu'il a une croix.

CORBINELI.

Mon maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon : va-t-en trouver mon père, et lui dis..... Ses larmes aussitôt suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su le faire, les tendresses qu'il a pour vous.

GRANGER.

Que diable aller faire aussi dans la galère d'un turc? D'un turc ! *Perge.*

CORBINELI.

Ces écumeurs impitoyables ne me voulaient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jeté aux genoux du plus apparent d'entr'eux. Hé ! monsieur le turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son père, qui vous enverra tout à l'heure sa rançon,

GRANGER.

Tu ne devais pas parler de rançon ; ils se seront moqués de toi.

CORBINELI.

Au contraire ; à ce mot, il a un peu rasséréné sa face. Va, m'a-t-il dit, mais si tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans son collège, et vous étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. J'avais si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le diable ne me vînt emporter étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un esquif, pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

GRANGER.

Que diable aller faire dans la galère d'un Turc ? [1]

PAQUIER.

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

GRANGER.

Mais penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise.

CORBINELI.

Il ne respire autre chose.

GRANGER.

Le mal n'est donc pas sans remède. Paquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *Scriptorium scilicet.*

CORBINELI.

Qu'en désirez-vous faire ?

GRANGER.

Écrire une lettre à ces turcs.

CORBINELI.

Touchant quoi ?

GRANGER.

Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire ; qu'au reste, ils doivent excuser sa jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes, et que, s'il lui arrive une

1. Trouvaille de génie, car elle est passée en proverbe. «... Malgré tout le respect que l'on doit au grand Molière, dites si ce n'est pas là le plus effronté plagiat qu'il se puisse voir...» (Théophile Gautier, *Les Grotesques*.)

autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de docteur, de ne leur en plus obtunder la faculté auditive.

CORBINELI.

Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER.

Va-t-en donc leur dire, de ma part, que je suis tout prêt de leur répondre par devant notaire, que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien. (Ah ! que diable, que diable, aller faire en cette galère ?) Ou dis-leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la justice Sitôt qu'il l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

CORBINELI.

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER.

Mon Dieu, faut-il être ruiné à l'âge où je suis ? Va-t-en Paquier, prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense, il n'y a que huit jours. (Aller sans dessein dans une galère !) Prends tout le reliquat de cette pièce. (Ah ! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant.) Paye la rançon, et ce qui restera, emploie-le en œuvres pies. (Dans la galère d'un turc !) Bien, va-t-en. (Mais, misérable, dis-moi, que diable allais-tu faire dans cette galère ?) Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver [1].

CORBINELI.

A quoi bon ces fariboles ? Vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

GRANGER.

Cent pistoles ! Ah ! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne ? mais cent pistoles ! Corbineli, va-t-en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot ; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

1. Trait du meilleur comique, dit Aimé Martin.

CORBINELI.

Mademoiselle Genevote n'était pas trop sotte, qui refusait tantôt de vous épouser, sur ce qu'on l'assurait que vous étiez d'humeur, quand elle serait esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER.

Je les ferai mentir. S'en aller dans la galère d'un Turc! Hé quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère. Oh! galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères[1].

SCÈNE V

PAQUIER, CORBINELI.

PAQUIER.

Voilà ce que c'est que d'aller aux galères. Qui diable le pressait? peut être que s'il eut eu la patience d'attendre encore huit jours, le roi l'y eût envoyé en si bonne compagnie que les Turcs ne l'eussent pas pris.

CORBINELI.

Notre *Domine* ne songe pas que ces Turcs me dévoreront.

PAQUIER.

Vous êtes à l'abri de ce côté-là, car les Mahométans ne mangent point de porc.

SCÈNE VI

GRANGER, CORBINELI, PAQUIER.

GRANGER.

Tiens, va-t-en, emporte tout mon bien.

Granger revient lui donner une bourse, et s'en retourne en même temps.

1. Les commentateurs estiment que, pour les détails de cette scène, Molière s'est placé bien au dessus de son modèle. Ce n'est point précisément l'avis de Théophile Gautier. Voir, à ce propos, les *Grotesques*, pages 202 à 207.

SCÈNE VII

CORBINELI, frappant à la porte de la Tremblaye.

Monjoye Saint-Denis ; ville gagnée, *Accede*, Granger le jeune, *accede*. O le plus heureux des hommes ! ô le plus chéri des dieux ! Tenez, prenez, parlez à cette bourse, et lui demandez ce que je vaux.

CHARLOT.

Allons vite, allons inhumer cet argent mort pour mon père, au coffre de mademoiselle Genevote : Ce sera de bon cœur et sans pleurer, que je rendrai les derniers devoirs à ce pauvre trépassé ; et cependant admirons la médisance du peuple qui jurait que mon père, bien loin de consentir au mariage de Mademoiselle Genevote et de moi, prétendait lui-même à l'épouser ; et voici que pour découvrir l'imposture des calomniateurs, il envoye de l'argent pour faire les frais de nos cérémonies.

SCÈNE VIII

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

Fortune, ne me regarderas-tu jamais qu'en rechignant ? Jamais ne riras-tu pour moi ?

PAQUIER.

Ne savez-vous pas qu'elle est sur une roue, damoiselle Fortune ? Elle serait bien ladre, d'avoir envie de rire. Mais, monsieur, assurément que vous êtes ensorcelé.

GRANGER.

As-tu quelquefois entendu fretiller sur le minuit dans ta chambre quelque chose de noir ?

PAQUIER.

Vraiment, vraiment. Tantôt j'entends traîner des chaînes à l'entour de mon lit ; tantôt je sens coucher

entre les draps une grande masse lourde, tantôt j'aperçois à notre âtre une vieille toute ridée se graisser, puis à califourchon sur un balet s'envoler par la cheminée; enfin je pense que notre collège est l'icon, le prototype, et le père-grand du château de Bicêtre.

GRANGER.

Il serait donc à propos, ce me semble, de prendre garde à moi. Quelque incube pourrait bien venir habiter avec ma fille, et faire pis encore, butinant les reliques de mon chétif et malheureux *Gaza*. Ma foi pourtant, diables folets, si vous attendez cela pour dîner, vous n'avez qu'à dire grâces. Je m'en vais faire prendre à toutes mes chambres chacune une médecine d'eau bénite; ils pourraient bien toutefois me voler d'un côté, quand je les conjurerais de l'autre. N'importe: Paquier va-t-en chercher sous mes grandes armoires un vieux livre de plain-chant; déchire-le par morceaux, et en attache un feuillet à chaque avenue de ma chambre, comme aux portes, aux fenêtres, à la cheminée, et principalement enduis-en un certain coffre-fort, fidèle dépositaire de mon magasin. Ecoute, écoute, Paquier, il vient de me souvenir que les démons s'emparent des trésors égarés ou perdus. De peur que quelqu'un d'eux ne vienne à se méprendre, souviens-toi bien d'écrire sur la pièce de game qui couvre la serrure, mais en gros caractère: *il n'est égaré ni perdu, car je sais bien qu'il est là*. Je me veux divertir de ces pensées mélancoliques. Ces imaginations sépulcrales usent bien souvent l'âme auparavant le corps. Paquier, *adesto*: va-t-en au logis de ma toute belle navre-cœur: souhaite-lui de ma part le bonjour qu'elle ne me donne pas: Parle-lui avantageusement de mon amour; et surtout ne l'entretiens que de feux, de charbons, et de traits. Va vite, et reviens m'apporter la réponse.

SCÈNE IX

PAQUIER, GENEVOTE.

PAQUIER, seul.

De feux, de charbons et de traits : cela n'est pas si aisé qu'on dirait bien.

GENEVOTE, arrivant.

Comment se porte ton maître, Paquier ?

PAQUIER.

Il se porte comme se portait saint Laurent sur le gril, roussi, noirci, rôti, et tout cela par feu.

GENEVOTE.

Je ne sais pas s'il souffre ce que tu dis ; mais je te puis assurer que du jour qu'il commença de m'aimer, je commençais de mériter la couronne du martyre. O ! Paquier, fidèle témoin de ma passion, dis à ton maître que sa chère et malheureuse Genevote verse plus d'eau de ses yeux, que sa bouche n'en boit ; qu'elle soupire autant de fois qu'elle respire, et que...

PAQUIER.

Mademoiselle, je vous prie, laissons-là toutes ces choses ; parlons seulement de ce dont mon maître m'a commandé de vous entretenir. Dites-moi, avez-vous beaucoup de bois pour l'hiver ? car mon maître ne se peut passer de feu.

GENEVOTE.

Sans mentir, j'aurais bien le cœur de roche, s'il n'était pénétrable aux coups des perfections de ton maître.

PAQUIER.

Bon Dieu, quel coq-à-l'âne ! Répondez-moi catégoriquement ; n'avez-vous jamais vu de feu Saint-Elme ?

GENEVOTE.

Je ne sais de quoi tu me parles, je voudrais seulement que M. Granger...

PAQUIER.

Vous ne savez donc pas que votre fréquentation a rempli mon maître de feu sauvage ?

GENEVOTE.

Mon pauvre Paquier, si tu m'aimes, je te supplie entretiens-moi d'autre chose ; parle-moi de l'amour que ton maître me porte.

PAQUIER.

Ce n'est pas là ce dont j'ai à vous parler. Mais à quoi diable vous sert de tourner ainsi la truie au foin? dites moi donc, serez-vous cette année du feu grégeois à la Saint-Jean.

GENEVOTE.

Plût à Dieu que je pusse découvrir ma flamme à ton maître sans l'offenser, car je brûle pour lui.

PAQUIER.

Ah ! bon cela.

GENEVOTE.

D'une amour si violente, que je souhaiterais qu'une moitié de lui devînt une moitié de moi-même ; mais la glace de son cœur...

PAQUIER.

Hé bien, ne voilà pas toujours quitter notre propos ? Et tout cela de peur que votre âme ne prenne feu parmi tant d'autres. Mais, ma foi, il n'en ira pas ainsi. Il y a trois feux dans le monde, mademoiselle : le premier est le feu central ; le second, le feu vital, et le troisième, le feu élémentaire. Ce premier en a trois sous soi qui ne diffèrent que par les accidents ; le feu de collision, le feu d'attraction, et le feu de position.

GENEVOTE.

As-tu fait dessein de continuer tes extravagances jusqu'au bout du jugement?

PAQUIER.

Mais vous-même, avez-vous fait dessein de me faire enrager jusqu'à la fin du monde ? Vous me venez parler de l'amour que vous portez à mon maître : voilà de belles sottises ; ce n'est pas cela qu'on vous demande. Je veux seulement que vous sachiez que M. Granger

n'est qu'un feu folet depuis qu'il vous a vue ; que bientôt aussi bien que lui, vous arderez, s'il plaît à Dieu, du feu Saint Antoine, et que... Mais où diable pêcher de nouveau feu ? Ah ! par ma foi j'en tiens, mademoiselle. Feu votre père et feu votre mère, avaient-ils fort aimé feu leurs parents ? car feu le père et feu la mère de M. Granger, avaient chéri passionément feu les trépassés, et je vous jure que le feu est une chose si inséparable de mon maître, qu'on peut dire de lui (quoi qu'il soit plein de vie) feu le pauvre M. Granger, principal du collège de Beauvais. Or, il me reste encore les charbons et les traits.

GENEVOTE.

Je souhaiterais autant de science qu'en a ton maître pour répondre à son disciple.

PAQUIER.

O ! mademoiselle, je vous souhaiterais, non point autant de science, mais autant de charbons de peste, et de cloux qu'il en a. Quoi, vous en riez ? Et je vous proteste moi, qu'à force de brûler, il s'est tellement noirci le corps, que si vous le voyiez, vous le prendriez plutôt pour un grand charbon, que pour un docteur. J'en suis maintenant aux traits.

GENEVOTE.

Tu lui pourras témoigner combien je l'aime, si tu l'as compris par mes discours ; et cependant je suis bien assurée que son affection n'est pas réciproque.

PAQUIER.

Pour cette particularité, mademoiselle, vous avez tort de vous en mettre en peine, car il proteste tout haut de se ressentir des traits que vous lui jouez ; de réverbérer sur vous les traits dont vous le navrez ; et de peur que par trait de temps, les traits de votre visage ne soient offensés des traits de la mort, il vous peint avec mille beaux traits d'esprit dans un livre intitulé : *La très belle, très parfaite, et très accomplie Genevote par son très humble, très obéissant et très affectionné serviteur, Granger.*

GENEVOTE.

Tu diras à ton maître, que j'étais venue ici pour le

voir, mais que l'arrivée de ce capitaine m'a fait en aller. Je reviendrai bientôt. Adieu.

SCÈNE X

CHASTEAUFORT, PAQUIER.

CHASTEAUFORT.

Hé ! mon Dieu, messieurs, j'ai perdu mon garde. Personne ne l'a-t-il rencontré? Sans mentir j'en ferai reproche à la connétablie, d'avoir fié à un jeune homme la garde d'un diable comme moi. Si j'allais maintenant rencontrer ma partie, que serait-ce? Il faudrait s'égorger comme des bêtes farouches. Pour moi, encore que je sois vaillant, je ne suis point brutal. Ce n'est pas que je craigne le combat au contraire, c'est le pain quotidien que je demande à Dieu tous les jours en me levant On le verra, on le verra; car, par la mort, aussitôt que j'aurai retrouvé ce garde qui me gardait, je proteste de désobéir à quiconque, hormis à ce pauvre garde, me voudrait détourner de tirer l'épée. Hola, garde-mulet, ne l'as-tu point vu passer, mon garde que les maréchaux de France m'ont envoyé, pour m'empêcher de faire un duel le plus sanglant qui jamais ait rougi l'herbe du Pré aux Clercs. Ventre, que dira la noblesse de moi, quand elle saura que je n'ai pas eu le soin de bien garder mon garde? O! toi donc, malheureux petit homme, va-t-en signifier à tous les braves qu'ils aient à me laisser en patience dorénavant, pour ce qu'encore que mon garde ne soit pas ici, je suis sensé comme l'ayant. Je lui donnais deux pistoles par jour; et si je le puis retrouver, je promets à mon bon ange un cierge blanc de dix livres; et à lui, de lui donner par jour quatre pistoles, au lieu de deux : enfin, je le rendrai si content de moi, qu'il ne souffrira pas que je m'échappe de lui, ou ce sera l'homme le plus ingrat du monde.

PAQUIER.

Hé bien, monsieur, qu'importe, puisque vous voulez tuer votre ennemi, que ce garde vous ait abandonné? vous pouvez à cette heure vous battre sans obstacle.

CHASTEAUFORT.

Oh! chien de mirmidon, chien de filou, chien de gripe-manteau, chien de traîne-gibet, que tu es brute en matière de démêlés! Où sera donc la foi d'un cavalier? Quoi! tu te figures que je sois si peu sensible à l'honneur, que de me résoudre à tromper lâchement, perfidement, traîtreusement, la vigilance d'un honnête homme qui me gardait, et qui, à l'heure que je parle, ne s'attend nullement que je me batte? Ah! plutôt le ciel échappe à ses liens pour tomber sur ma tête. Moi aggraver la faute d'un imprudent par une plus grande! Si je pensais qu'un seul homme se le fut imaginé, pour me venger d'un individu sur toute l'espèce, j'enverrais défendre au genre humain d'être vivant dans trois jours.

PAQUIER.

Adieu, adieu.

CHASTEAUFORT.

Va toi-même à Dieu, poltron, et lui dis de ma part, que je lui vais envoyer bientôt tout ce qui reste d'hommes sur la terre.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

PAQUIER, GRANGER.

PAQUIER.

Car par les feux je l'ai brûlée, par les charbons je je l'ai entêtée, et par les traits je l'ai percée.

GRANGER.

Ah! Paquier, tu t'es aujourd'hui surpassé toi-même.

N'espère pas toutefois de l'auréole condigne à cet exploit; un tel service mérite des empires; et la fortune, cette ennemie de la vertu, ne m'en a pas donné. Mais viens chez ma maîtresse me voir entrer dans la place dont tu m'as ouvert la brèche.

PAQUIER.

Ne courez point si vite; vous cherchez votre âne quand vous êtes dessus. Ne vous ai-je pas dit qu'elle vous doit venir trouver ici.

GRANGER.

Il m'en souvient : Je n'ai donc plus qu'à choisir lequel me siéra le mieux de mes habits pontificaux. (Il ouvre un grand bahut, d'où il tire de vieux habits, avec un miroir, etc.) O déesse Paphiene, sois-moi en aide et confort en cette présente mienne tribulation. Et vous, sacrés haillons de mes ancêtres, qui ne gagnez des crottes qu'aux bons jours; vous qui n'avez point vu le jour depuis celui du mariage de mon bisaïeul; qu'il n'y ait sur votre texte, tache, trou, balafre ou déchirure, qui ne reçoive un sanglot, une larme et une cérémonie particulière. Amour, flamme folette, qui n'est jamais qu'au bord d'un précipice; ardant qui brille pour nous éblouir; feu qui brûle, et ne consume point : guide aveugle qui crève les yeux à ceux que tu conduis; bourreau qui fait rire en tuant; poison que l'on boit par les yeux; assassin que l'âme introduit dans sa maison par les fenêtres; amour, petit Poupar, c'est à tes côtés douillettement frétillars, que je viens pérager les reliques de la journée. Plantons-nous diamétralement devant ce chef-d'œuvre vénitien, et faisons avec un compte exact la revue de tous les traits de mon visage. Que le poil de ma barbe qui paraîtra hors d'œuvre, soit châtié comme un passe-volant. Essayons quel personnage nous siéra le mieux de représenter devant elle, de Caton ou de Momus. (Il rit et il pleure en même temps.) Je tâche à rire et à pleurer sans intervalle, et je n'en puis venir à bout. Mais que viens-je de voir? Quand je ris, ma mâchoire ainsi que la muraille d'une ville battue en ruine, découvre au côté droit une brèche à passer vingt hommes : c'est pourquoi, mon visage, il vous faut styler à ne plus

rire qu'à gauche ; et pour cet effet, je vais marquer sur mes joues de petits points, que je défends à ma bouche, quand je rirai, d'outrepasser. On m'a dit que j'ai la voix un peu cassée ; il faut surprendre avec l'oreille mon image en ce miroir, avant qu'elle se taise. *Je salue très humblement le bastion des grâces et la citadelle des rigueurs de mademoiselle Genevote.* Ai-je parlé trop haut, ou trop bas? Il serait bon, ce me semble, d'avoir des lieux communs tout prêts pour chaque passion que je voudrais vêtir. Il faudra faire éclater, selon que je serai bien ou mal reçu, le dédain, la colère, ou l'amour. Çà, pour *le dédain.* Quoi, tu penserais que tes yeux eussent feru ma poitrine au défaut de la cuirasse? Non, non, tes traits sont si doux, qu'ils ne blessent personne. Quoi, je t'aurais aimée, chétif égout de concupiscence, vase de nécessité, pot de chambre du sexe masculin? Hélas! petite gueuse, regarde-moi seulement, admire, et te tais.

Pour *la Colère*

O! trois et quatre fois mégère impitoyable, puisse le Ciel en courroux ébouler sur ton chef des hallebardes au lieu de pluie ; puisses-tu boire autant d'encre, que ton amour m'a fait verser de larmes ; puisses-tu cent fois le jour servir aux chiens de muraille pour pisser ; enfin puisse la destinée tisser la trame de tes jours avec du crin, des chardons et des étoupes.

Pour *l'Amour*

Soleil, principe de ma vie, vous me donnez la mort, et déjà je ne serais plus qu'une ombre vaine et gémissante, qui marquerait de ses pas la rive blême de l'Achéron, si je n'eusse redouté de faire périr en moi votre amour, qui ne doit pas moins vivre que sa cause. Peut-être, ô belle tigresse! que mon chef neigeux vous fait peur. Je sais bien aussi que les jeunes ont dans leurs yeux moins de rouge, et de feu que nous ; que vous aimez mieux notre bourse au singulier qu'au pluriel ; qu'au déduit amoureux une femme est insatiable ; et

que si la première nuit, *optat ut excedat digito*, la seconde nuit elle en veut, *pede longior uno*. Mais sachez qu'un jour l'âge ayant promené sa charrue sur les roses et sur les lys de votre teint, fera de votre front un grimoire en arabe; et que jeunes et vieux sont quotidiennement épitaphés, à cause que, *compositum simplexque modo simili gradiuntur*.

SCÈNE II

GRANGER, PAQUIER, GENEVOTE [1].

GRANGER.

Mademoiselle, soyez-vous venue autant à la bonne heure, que la grâce aux pendus quand ils sont sur l'échelle.

GENEVOTE.

Est-ce l'Amour qui vous a rendu criminel! Vraiment la faute est trop illustre, pour ne vous la pas pardonner. Toute la pénitence que je vous en ordonne, c'est de rire avec moi d'un petit conte que je suis venue ici pour vous faire. Ce conte toutefois se peut appeler une histoire, car rien ne fut jamais plus véritable. Elle vient d'arriver il n'y a pas deux heures, au plus facétieux personnage de Paris; et vous ne sauriez croire à quel point elle est plaisante. Quoi, vous n'en riez pas?

GRANGER.

Mademoiselle, je crois qu'elle est divertissante au-delà de ce qui le fut jamais. Mais...

GENEVOTE.

Mais vous n'en riez pas.

GRANGER.

Ha, a, a, a, a.

1. Cette scène a fourni à Molière l'occasion d'un nouvel emprunt à Cyrano. Comparez avec *les Fourberies de Scapin*, Acte 3[e], scène 3[e]. Aimé Martin trouve la comparaison à l'avantage de l'emprunteur. Théophile Gautier pense le contraire.

GENEVOTE.

Il faut avant que d'entrer en matière, vous anatomiser ce squelette d'homme et de vêtement, aux mêmes termes qu'un savant m'en a tantôt fait la description. Voici l'heure environ que le soleil se couche, c'est l'heure aussi par conséqueni que les lambeaux de son manteau se viennent rafraîchir aux étoiles. Leur maître ne les expose jamais au jour, parce qu'il craint que le soleil prenant une matière si combustible pour le berceau du phénix, ne brulât et le nid et l'oiseau. Ce manteau donc, cette cape, cette casaque, cette simare, cette robe, cette soutane, ce lange, ou cet habit, (car on est encore à deviner ce que c'est, et le syndic des tailleurs y demeurerait *à quia*) fait bien dire aux gausseurs, qu'il fait peur aux larrons en leur montrant la corde. Certains dogmatistes disent avoir appris par tradition, qu'il fut apporté du Caire, où on le trouva dans une vieille cave, alentour de je ne sais quelle momie, sous les saintes masures d'une pyramide éboulée. A la vérité, les figures grotesques que les trous, les pièces, les taches, et les filets, y composent bizarrement, ont beaucoup de rapport avec les figures hiéroglifiques des Égyptiens. C'est un plaisir sans pareil, de contempler ce fantôme arrêté dans une rue. Vous y verrez amasser cent curieux, et tout en extase disputer de son origine : l'un soutenir, que l'imprimerie, ni le papier, n'étant pas encore trouvés, les doctes y avaient tracé l'histoire universelle ; et sur cela remontant de Pharamond à César, de Romule à Priam, de Prométhée au premier homme, il ne laissera pas échapper un filet qui ne soit au moins le symbole de la décadence d'une monarchie ; un autre veut que ce soit le tableau du Cahos : un autre la métempsycose de Pytagore; un autre divisant ses guenilles par chapitres, y trouvera l'Alcoran divisé par Azoares; un autre le système de Copernic; un autre enfin jurera que c'est le manteau du prophète Élie, et que sa sécheresse est une marque qu'il a passé par le feu; et moi, pour vous blasonner cet écu, je dis qu'il porte, de sable, engrélé sur la bordure, aux lambeaux sans nombre; du manteau je passerais aux habits, mais je pense qu'il suffira de dire que chaque pièce de son accoutrement

est une antique. Venons de l'étoffe à la doublure, de la guaîne à l'épée, et de la châsse au saint; traçons en deux paroles le crayon de notre ridicule docteur. Figurez-vous un rejeton de ce fameux arbre cocos qui seul fournit un pays entier des choses nécessaires à la vie. Premièrement, en ses cheveux on trouve de l'huile, de la graisse, et des cordes de luth; sa tête peut fournir de corne les couteliers; et son front les négromanciens de grimoire à invoquer le diable; son cerveau, d'enclume; ses yeux, de cire, de vernis et d'écarlate; son visage, de rubis; sa gorge, de cloux; sa barbe, de décrotoires; ses doigts, de fuseaux; sa peau, de lime; son haleine, de vomitif; ses cautères, de poix; ses dartres, de farine; ses oreilles, d'ailes à moulin; son derrière, de vent à le faire tourner; sa bouche, de four-à-ban; et sa personne, d'âne à porter la meunée. Pour son nez, il mérite bien une égratignure partieulière. Cet authentique nez arrive partout un quart-d'heure devant son maître; dix savetiers de raisonnable rondeur, vont travailler dessus à couvert de la pluie. Hé bien, monsieur, ne voilà pas un joli Ganimede; et c'est pourtant le héros de mon histoire. Cet honnête homme régente une classe de l'université. C'est bien le plus faquin, le plus avare, le plus sordide, le plus mesquin... Mais riez donc ?

GRANGER.

Ha, a, a, a, a.

GENEVOTE.

Ce vieux rat de collège a un fils, qui, je pense, est le recéleur des perfections que la nature a volées au père, ce chiche-penard, ce radoteur...

GRANGER.

Ah! malheureux, je suis trahi; c'est sans doute ma propre histoire qu'elle me conte. Mademoiselle, passez ces épithètes, il ne faut pas croire tous les mauvais rapports; outre que la vieillesse doit être respectée.

GENEVOTE.

Quoi, le connaissez-vous?

GRANGER.

Non, en aucune façon.

GENEVOTE.

O bien, écoutez donc. Ce vieux bouc veut envoyer son fils en je ne sais quelle ville, pour s'ôter un rival ; et afin de venir à bout de son entreprise, il lui veut faire accroire qu'il est fou. Il le fait lier, et lui fait ainsi promettre tout ce qu'il veut : mais le fils n'est pas longtemps créancier de cette fourbe. Comment? vous ne riez point de ce vieux bossu, de ce maussadas à triple étage ?

GRANGER.

Bah, bah, faites grâce à ce pauvre vieillard.

GENEVOTE.

Or, écoutez le plus plaisant. Ce goutteux, ce loup-garou, ce moine-bourru...

GRANGER.

Passez outre, cela ne fait rien à l'histoire.

GENEVOTE.

Commanda à son fils d'acheter quelque bagatelle pour faire un présent à son oncle le Vénitien ; et son fils un quart d'heure après lui manda qu'il venait d'être pris prisonnier par des pirates turcs, à l'embouchure du golfe des Bons-Hommes ; et ce qui n'est pas mal plaisant, c'est que le bonhomme aussitôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour sa pécune, elle ne courra point de risque sur la Mer du Levant.

GRANGER.

Traître Corbineli, tu m'as vendu, mais je te ferai donner la pelle. Il est vrai, mademoiselle, que je suis interdit : mais jugez aussi par le trouble de mon visage, de celui de mon âme. L'image de votre beauté joue incessamment dans mon cœur à remue-ménage. Ce n'est pas toutefois du désordre d'un esprit égaré que je prétends mériter ma récompense ; c'est de la force de ma passion que je prétends vous prouver par quatre figures de rhétorique, les antithèses, les métaphores, les comparaisons, et les arguments. Et pour les déplier, écoutez parler *l'antithèse.*

Si; mais je ne dis point si, il est plus véritable que la vérité ; *si*, dis-je, l'amère douceur, et la douce amer-

tume, le poison médicinal, et la médecine empoisonnée, qui partent sans sortir de vous, ô monstre indéfectueux, n'embrasaient mon esprit en le glaçant, et n'y faisaient tantôt vivre, tantôt mourir, un immortel petit géant (j'appelle ainsi les flammes visibles dont le plus grand et le plus petit des dieux m'échauffe et me fait trembler.) Ou *si* ces aveugles clairvoyants (je veux dire vos yeux, belle tigresse, ces innocents coupables) se publiant sans dire mot, amis de l'esclave liberté des hommes, n'avaient contraint volontairement mon génie dans la libre prison de votre sorcière beauté, lui qui faisait gloire auparavant d'une fermeté constante en son inconstance; *si*, dis-je, tout cela n'avait fait faire et défaire à mes pensées beaucoup de chemin en peu d'espace; *si* bref vous ne m'aviez apporté des ténèbres par vos rayons, *je* n'aurais pas appelé de mon juge à mon juge, pour demander ce que je ne veux pas obtenir; c'est, pitoyable inhumaine, la santé mortelle d'une aigre douce maladie, qu'on rendraït incurable, si on la guérissait.

GENEVOTE.

Comment appelez-vous cette figure-là ?

GRANGER.

Nos ancêtres jadis la baptisèrent *antithèse.*

GENEVOTE.

Et moi qui la confirme aujourd'hui, je lui change son nom, et lui donne celui de galimatias.

GRANGER.

Voici la métaphore et la comparaison, qui viennent à vos pieds demander audience.

GENEVOTE.

Faites-les entrer.

GRANGER.

Tout ainsi qu'un neigeux torrent, fier enfant de l'Olympe, quand son chenu coupeau acravanté d'orages, et courbant sous le faix des froidureux cotons, franc qu'il se voit de l'étroite conciergerie, où le calme le tenait serf, *qua data porta ruit*, va ravager insolemment le sein fertile des pierreuses campagnes, et déshonorant sans

vergogne par le guéret champêtre la perruque dorée de Cérès aux pâles couleurs, fait brouter illec son troupeau écaillé, où le coutre tranchant du ménager laboureur piéça se promenait; ainsi mes espérances ne pouvant plus tenir contre l'impétuosité de mon déplaisir, l'huissier de ma tristesse tenant en main la baguette de mes soupirs, a fait faire place à la grandeur de mes douleurs; j'ai débarricadé mes clameurs, lâché la bride de mes sanglots, donné de l'éperon à mes larmes, et fouetté mes cris devant moi. Ils feront bon voyage, car il me semble que je vois déjà la sentinelle avancée de votre bonté, paraître entre les créneaux et sur la plate-forme de vos grâces, qui crie à mes soupirs, *qui va là?* Puis ayant appelé le caporal de votre jugement, donné l'alarme au corps de garde de vos pudicités, demandé le mot du guet à mes soupirs, les avoir reconnu pour amis, laissé passer à cause du paquet de persévérance, et bref les articles de bonne intention signés de l'amant et de l'aimée, voir la paix universelle entre les deux états de notre foi matrimoniale régner ès siècles des siècles.

GENEVOTE.

Amen.

GRANGER.

Donc pour nous y acheminer, soyez comme un Jupiter qui s'apaise par de l'encens; je serai comme Alexandre à vous en prodiguer. Soyez de même que le lion qui se laisse fléchir par les larmes, je serai de même qu'Héraclius à force de pleurer. Soyez tout ainsi que le Naphte auprès du feu, et je serai tout ainsi que le mont Etna qui ne saurait s'éteindre. Soyez ni plus ni moins que le bon terroir, qui rend ce qu'on lui prête, et je serai ni plus ni moins que Triptolème à vous ensemencer. Soyez ainsi que les abeilles, qui changent en miel les fleurs; et les fleurs de ma rhétorique, ainsi que celles d'Attique, se chargeront de manne. Soyez telle en fermeté que la remore qui bride la nef au plus fort de la tempête, et je serai tel que le vaisseau Caligula qui en fut arrêté. *Ne plus sim.* Soyez à la façon des trous qui ne refusent point de mortier, et je serai à la façon de la truelle qui bouchera votre crevasse.

GENEVOTE.

Vraiment, monsieur, quoique vous soyez incomparable, vous n'êtes pas un homme sans comparaison.

GRANGER.

Ce n'est pas par la métaphore seule, pain quotidien des scholares, que je prétends capter votre bénévolence; voyons si mes arguments trouveront forme à votre pied; car si ce contingent métaphysique avait couru du *Possibile ad factum!* je jure par toutes les eaux infernales, par les Palus trois fois saints du Cocite et du Stix, par la couronne de fer de l'enfumé Pluton, par l'éternel cadenas du silence, par la béquille de Vulcain, bref, par l'enthousiasme prophétique du trépied Sibilin, de vous rendre en beauté, non point la déesse Paphienne, mais celle qui fera honte à celle-là. Et pour en descendre aux preuves, j'argumente ainsi. Du monde, la plus belle partie, c'est l'Europe. La plus belle partie de l'Europe, c'est la France, *secundum geographos.* La plus belle ville de France, c'est Paris. Le plus beau quartier de Paris, c'est l'université, *propter musas.* Le plus beau collège de l'université, je soutiens à la barbe de Sorbonne, de Navarre, et de Harcour, que c'est Beauvais; et son nom est le répondant de sa beauté, puisqu'on le nomma Beauvais, *quasi* beau à voir. La plus belle chambre de Beauvais, c'est la mienne. *Atqui*, le plus beau de ma chambre, c'est moi. *Ergo*, je suis le plus beau du monde. *Et hinc infero*, que vous, pucelette mignardelette, mignardelette pucelette, étant encore plus belle que moi, il serait, je dis *Sole ipso clarius*, que vous incorporant au corps de l'université, en vous incorporant au mien, vous seriez plus belle que le plus beau du monde.

GENEVOTE.

Vraiment, si j'avais dormi une nuit auprès de vous, je serais docte comme Hésiode, pour avoir dormi sur le Parnasse.

GRANGER.

Mais j'ai d'autres armes encore qui sont toutes neuves à force d'être vieilles, dont je présume outrepercer

votre tendrelette poitrine : c'est l'éloquence du franc gaulois. Or, oyez :

El déa Royne de haut parage, mie de mes pensées, crème, fleur et parangon des Infantes, vous qui chevauchez par illec du fin feste de cestuy vostre magnifique et moult doucereux palfroy, jouxte lequel gesir souliez en bonne conche; prenez émoy de ma déconvenuë. Las! oyez le méchef d'un dolent moribon, qui crevé d'anhan sur un chétif grabat, oncques ne sentit au cœur joye. Point ne boutez en sourde obliviance cil à qui pieça fortune porteguignon. Las! hélas! réconforter un pauvret en marisson, à qui il conviendra soy, gendarmer contre soy, s'occir, ou se déconfir par quelque autre tour de malengin, se ne vous garmentez de luy donner soulas; car de finer ainsin pieça ne luy chaut. Or, soyez ma pucelle aux yeux verts, comme un Faucon; quant à moy je seray vostre coint Damoisel, qui par rémunération d'une si grande mercy, se aucune chose avez à besogner de son avoir; à tout son tranchant glaive il redressera vos torts, et défera vos griefs; il déconfira des chevaliers felons, il hachera des Andriaques; il fera des Chappelis inénarrables; il martellera des Paladins, ores à dextre, ores à senextre; bref tant et si beau joustera, qu'il n'y aura pièce de fiers, orgueilleux, outrecuidez et démesurez géants, lesquels en dépit des armes fées, et du Haubert de fine trempe, il ne pourfende sus les arçons. Quel ébaudissement de voir adonc issir le sang à grand randon du flanc pantois de l'endemené Sarasin; et pour festoyement de cas tant beau, se voir leans guerdoné d'un los de pleniere chevalerie.

GENEVOTE.

Monsieur, il est vrai, je ne le puis céler, c'est à ce coup que je rends les armes. Enfin, je m'abandonne tout à vous; usez de moi aussi librement que le chat fait de la souris; rognez, tranchez, taillez, faites-en comme des choux de votre jardin.

PAQUIER.

Je trouve pourtant bien du *distinguo* entre les femmes et les choux; car des choux la tête en est bonne, et des femmes c'est ce qui n'en vaut rien.

GRANGER.

Auriez-vous donc agréable, mademoiselle, lorsque la nuit au visage de More, aura de ses haillons noirs embeguiné le minois souffreteux de notre zénith, que je transporte mon individu aux lares domestiques de votre toit, pour faire humer à longs traits votre éloquence mellifluée, et faire sur votre couche un sacrifice à la déesse tutélaire de Paphos.

GENEVOTE.

Oui, venez, mais venez avec une échelle, et montez par ma fenêtre, car mon frère serre tous les jours les clefs de notre maison sous son chevet.

GRANGER.

O ! que ne suis-je maintenant Jules César, ou le pape Grégoire, qui firent passer le soleil sous leur férule. Je ne le reculerais, ni ne l'arrêterais en Thieste ou en Josué ; mais je le contraindrais de marquer minuit à six heures.

SCÈNE III

GENEVOTE, LA TREMBLAYE, GRANGER LE JEUNE, CORBINELI.

GENEVOTE.

Je pensais aller plus loin vous faire rire ; mais je vois bien qu'il me faut décharger ici.

GRANGER LE JEUNE.

Aux dépens de mon père?

GENEVOTE.

C'est bien le plus bouffon personnage de qui jamais la tête ait dansé les sonnettes ; et moi par contagion je suis devenu facétieuse, jusques à lui permettre d'escalader ma chambre. A bon entendeur, salut : il se fait tard ; les machines sont peut-être déjà en chemin ; retirons-nous.

SCÈNE IV

LA TREMBLAYE, CORBINELI.

LA TREMBLAYE.

Va donc avertir mademoiselle Manon. Tout va bien, la bête donnera dans nos panneaux, où je suis mauvais chasseur.

Il heurte à la porte de Manon.

SCÈNE V

LA TREMBLAYE, CORBINELI, MANON.

LA TREMBLAYE.

Je m'en vais amasser de mes amis pour m'assister, en cas que son collège voulût le secourir. Mais une autre difficulté m'embarrasse; c'est que je crains, si je ne suis arrivé assez tôt, qu'il n'entre dans la chambre de ma sœur; et comme enfin elle est fille, qu'elle n'ait de la peine de se dépétrer des poursuites de ce docteur échauffé; et qu'au contraire s'il trouve la fenêtre fermée, contre la parole qu'il a reçue d'elle, qu'il ne s'en aille, pensant que ce soit une burle.

CORBINELI.

O de cela n'en soyez point en peine, car je l'arrêterai en sorte qu'il ne courra pas fort vite escalader la chambre, et n'osera pour quelque autre raison que je vous tais, retourner en son logis. C'est pourquoi je vais m'habiller pour la pièce.

LA TREMBLAYE.

J'étais venu pour imaginer avec vous un moyen de hâter notre mariage; mais votre père lui-même nous en donne un fort bon. (Il lui parle bas à l'oreille.) Il va tout à l'heure assiéger notre château pour voir ma sœur; et moi je...

MANON.

C'est par là qu'il s'y faut prendre, n'y manquez pas. Adieu.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER, CORBINELI.

GRANGER.

Tout est endormi chez nous d'un somme de fer : Tout y ronfle jusqu'aux grillons et aux crapauds. Paquier avance ton échelle; mais que c'est bien pour moi l'échelle de Jacob, puisqu'elle me va monter au paradis d'amour.

PAQUIER.

Je crois que voici la maison. Ah! je suis mort. C'est ma faute, je ne lui avais pas donné assez de pied.

Il tombe ayant appuyé son échelle sur le dos de Corbineli.

GRANGER.

Monte encore un coup, pour voir si elle est bien appuyée.

Il l'y met encore, et monte.

PAQUIER.

J'ai peur d'avoir donné trop de pied. Comment, je ne rencontre point de mur! (Il nage des bras dans la nuit pour toucher le mur.) Notre machine tiendrait-elle bien toute seule? *Domine*, plantez vous-même votre échelle, je n'y oserais plus toucher.

GRANGER.

Vade retro, mauvaise bête, je l'appliquerai bien moi-

même. Je pense que j'y suis, voici la porte ; je la connais aux clous, sur chacun desquels j'ai composé jadis maintes bonnes épigrammes. *Scande* pour essayer si elle est ferme.

PAQUIER.

Ah ! misérable que je suis, on vient d'arracher les dents à mon échelle. (Corbineli transporte l'échelle d'un côté et d'autre avec tant d'adresse, que Paquier faisant aller sa main à droite et à gauche, frappe toujours un des côtés de l'échelle, sans trouver d'échelons.) Miséricorde, mon échelle vient d'enfanter. Qui l'aurait engrossie ? Ne serait-ce point moi, car j'ai monté dessus? Mais quoi l'enfant est déjà aussi gros que la mère.

GRANGER.

Tais-toi, Paquier, j'ai vu tout à l'heure passer je ne sais quoi de noir. C'est peut-être une de ces larves au teint noir dont nous parlions tantôt, qui vient pour m'effrayer.

PAQUIER.

Domine, on dit que pour épouvanter le diable, il faut témoigner du cœur; toussez deux ou trois fois, vous vous rassurerez.

GRANGER.

Qui es-tu ?

PAQUIER.

Un peu plus haut.

GRANGER.

Qui es-tu ?

PAQUIER.

Encore plus fort.

GRANGER.

Qui es-tu donc ?

PAQUIER.

Chantez un peu pour vous rassurer. (Il chante.) Bon ; fort. Faites accroire au spectre que vous ne le craignez point. *Domine*, c'est un diable huguenot, car il ne se soucie point de la croix.

GRANGER.

Il a peur lui-même, car il n'ose parler. Mais, Paquier,

ne serait-ce point mon ombre, car elle est vêtue toute comme moi, fait tous mes mêmes gestes; recule quand j'avance; avance quand je recule. Il faut que je m'éclaircisse. Notre Dame ! elle me frappe.

Il donne un coup et Corbineli le lui rend. Corbineli entre vitement avec un passe-partout, et Granger court après pour entrer aussi.

PAQUIER.

Monsieur, il se peut faire que les ombres de la nuit étant plus épaisses que celles du jour, sont aussi plus robustes, et qu'ainsi elles pourraient frapper les gens. Entrez, voilà la porte ouverte.

GRANGER.

Ma foi, l'ombre est plus habile que moi. Écoutez donc, me voici, c'est moi.

PAQUIER.

Non, vraiment, ce n'est pas mon maître qui est chez vous, ce n'est que son ombre. Que diable, monsieur, votre ombre est-elle folle de marcher devant vous, et d'entrer toute seule dans un logis où elle ne connaît personne? Ho! assurément que nous nous sommes trompés, car si c'était une ombre, la lune l'aurait fait, et cependant la lune ne luit pas. Hélas ! *profecto*, je viens de trouver; nous en étions bien loin. C'est votre âme, car ne vous souvient-il pas qu'hier vous la donnâtes à mademoiselle Genevote ? Or, n'étant plus à vous, elle vous aura quitté ; cela est bien visible, puisque nous la rencontrons en chemin qui s'en va. Ah ! perfide âme, vous ne deviez pas trahir un docteur de la façon. Ce qu'il en avait dit n'était qu'en riant ; cependant vous l'abandonnez pour une niaiserie. Je m'en vais bien voir si c'est elle ; car si ce l'est, peut-être qu'en la flattant un peu, elle se repentira de sa faute. Je t'adjure, par le grand Dieu vivant, de me dire qui tu es?

CORBINELI, par la fenêtre.

Je suis le grand diable Vauvert. C'est moi qui fait dire la paternoster du loup ; qui noue l'éguillette aux nouveaux mariés ; qui fais tourner les sas ; qui pétris le gâteau triangulaire ; qui rend invisibles les frères de

la Rose-Croix ; qui dicte aux rabbins la cabale et le tumulte ; qui donne la main de gloire, le trèfle à quatre, la pistole volante, le guy de l'an neuf, l'herbe de fourvoyement, la graine de fougère, le parchemin vierge, les gamahez, l'emplâtre magnétique. J'enseigne la composition des brevets, des sorts, des charmes, des sibylles, des caractères, des talismans, des images, des miroirs, des figures constellées. Je prêtai à Socrate un démon familier ; je fis voir à Brutus son mauvais génie ; j'arrêtai Drufus à l'apparition d'un lutin, j'envoye les démons familiers, les esprits folets, les martinets, les gobelins, le moine-bourru, le loup-garou, la mule ferrée, le marcou, le cauchemar, le roi Hugon, le connétable, les hommes noirs, les femmes blanches, les ardens, les lemures, les farfadets, les ogres, les larves, les incubes, les succubes, les lamies, les fées, les ombres, les mânes, les spectres, les fantômes ; enfin je suis le grand veneur de la forêt de Fontainebleau.

GRANGER.

Ah ! Paquier, qu'est-ceci ?

PAQUIER.

Voilà un démon qui n'a pas eu toute sa vie les mains dans ses pochettes.

GRANGER.

Qu'augures-tu de cette vision ?

PAQUIER.

Que c'est un diable femelle, puisqu'il a tant de caquet.

GRANGER.

En effet, je crois qu'il n'est pas méchant, car j'ai remarqué qu'il ne nous a dit mot, jusqu'à ce qu'il s'est vu armé d'un corcelet de pierre.

PAQUIER.

Ma foi, monsieur, ne craignez point les diables, jusqu'à ce qu'ils vous emportent ; pour moi je ne les appréhende que sur les épaules des femmes.

SCÈNE II

LA TREMBLAYE, GRANGER, PAQUIER, CHASTEAUFORT.

LA TREMBLAYE.

Aux voleurs, aux voleurs; vous serez pendus, coquins: ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous en mêlez. Peuple, vous n'avez qu'à chanter le *Salve*, le patient est sur l'échelle.

PAQUIER.

En mourra-t-il, monsieur ?

LA TREMBLAYE.

Tu t'y peux bien attendre.

PAQUIER.

Seigneur, ayez donc pitié de l'âme de feu mon pauvre maître Nicolas Granger; si vous ne le connaissez, Seigneur, c'est ce petit homme qui avait un chapeau à grand bord, et un haut-de-chausse à la culotte.

GRANGER.

Au secours, M. de Chasteaufort; c'est votre ami Granger, que la Tremblaye veut poignarder.

CHASTEAUFORT, par la fenêtre.

Qui sont les canailles qui font du bruit là-bas? Si je descends, je lâcherai la bride aux Parques.

LA TREMBLAYE.

Soldats, qu'on leur donne les osselets.

GRANGER.

Ah! monsieur de Chasteau-très-fort, envoyez de l'arsenal de votre puissance, la foudre craquetante, sur la témérité criminelle de ces chétifs mirmidons.

CHASTEAUFORT, descendu sur le théâtre.

Vous voilà donc, marauts. Hé! ne savez-vous pas qu'à ces heures muettes, j'ordonne à toutes choses de se taire, hormis à ma renommée ? Ne savez-vous pas que mon épée est faite d'une branche des ciseaux d'Atropos? Ne savez-vous pas que si j'entre, c'est par la brè-

che ; si je sors, c'est du combat : si je monte, c'est sur un trône ; si je descends, c'est sur le pré ; si je couche, c'est un homme par terre ; si j'avance, ce sont mes conquêtes ; si je recule, c'est pour mieux sauter ; si je joue, c'est au roi dépouillé ; si je gagne, c'est une bataille ; si je perds, ce sont mes ennemis ; si j'écris, c'est un cartel ; si je lis, c'est un arrêt de mort ; enfin si je parle, c'est par la bouche d'un canon. Donc, pendart, tu savais ces choses, et tu n'as pas redouté mon tonnerre ? Choisis toi-même le genre de ton supplice, mais dépêche-toi de parler, car ton heure est venue.

LA TREMBLAYE.

Ah! quelle frénésie !

GRANGER.

M. de Chasteaufort, *à minori ad majus* ; si vous traitez de la sorte un malheureux, que feriez-vous à votre rival ?

CHASTEAUFORT.

Mon rival ! Jupiter ne l'oserait être avec impunité.

GRANGER.

Cet homme ose donc plus que Jupiter ?

CHASTEAUFORT.

Ce grimaut, ce fat, ce farfadet ? Docteur, vous avez grand tort ; je l'allais faire mourir avec douceur ; maintenant que ma bile est échauffée, sans vous mettre au hasard d'être accablé du ciel qui tombera de peur, je ne le saurais punir. N'avez-vous point vu cet estramaçon dont les siècles ont tant parlé ? Certain fat avait marché dans mon ombre ; mon tempérament s'en alluma ; je laissai tomber celui de mes revers qu'on nomme l'archi-épouvantable, avec un tel fracas, que le vent seul de ma tueuse ayant étouffé mon ennemi, le coup alla foudroyer les omoplates de la nature. L'univers de frayeur, de carré qu'il était s'en ramassa tout en une boule ; les cieux en virent plus de cent milles étoiles ; la terre en demeura immobile ; l'air en perdit le vent ; les nues en pleurèrent ; Iris en prit l'écharpe ; le soleil en courut comme un fou ; la lune en dressa les cornes ; la canicule en enragea ; le silence en mordit ses doigts ; la Sicile en trembla ; le Vésuve en jeta feu et flamme ;

les fleuves en gardèrent le lit; la nuit en porta le deuil; les fous en perdirent la raison ; les chimistes en gagnèrent la pierre; l'or en eut la jaunisse; la crotte en sécha sur le pied; le tonnerre en gronda ; l'hiver en eut le frisson; l'été en sua; l'automne en avorta; le vin s'en aigrit; l'écarlate en rougit; les rois en eurent échet et mat ; les cordeliers en perdirent leur latin ; et les noms grecs en vinrent au duel.

LA TREMBLAYE.

Pour éviter un semblable malheur, je vous fais commandement de me suivre. Allons, M. l'archi-épouvantable, je vous fais prisonnier à la requête de l'univers.

CHASTEAUFORT.

Vous voyez, docteur, que pour ne vous pas envelopper dans le désastre de ce coquin, j'ai pu me résoudre à lui pardonner.

SCÈNE III

MANON, GRANGER, PAQUIER, LA TREMBLAYE, CHASTEAUFORT.

MANON.

Ah ! monsieur de la Tremblaye, mon cher monsieur, donnez la vie à mon père et je me donne à vous. Bon Dieu ! j'étais dans le collège, attendant qu'il fut arrivé pour fermer les portes de notre montée, lorsque j'ai entendu un grand bruit dans la rue. Le cœur m'a dit qu'indubitablement il avait eu quelque mauvaise rencontre. Hélas ! mon bon ange ne m'avertit point à faux. Il est vrai, monsieur, qu'il mérite la mort, d'avoir été surpris en volant votre maison; mais je sais bien aussi que tous les gentilshommes sont généreux, et tous les généreux pitoyables. Vous m'avez autrefois tant aimée ; ne puis-je en devenant votre femme, obtenir la grâce de mon père ? Si vous croyez que ceci soit dit seulement pour vous amuser, allons consommer notre mariage, pourvu qu'auparavant vous me promettiez de lui donner la vie ; encore qu'il ne témoigne pas d'y con-

sentir, excusez-le, monsieur, c'est qu'il a le cœur un peu haut, et tout homme courageux ne fléchit pas facilement ; mais pour lui sauver la vie, je ferais bien pis que de lui désobéir.

GRANGER.

O dieux ! quelle fourbe. Sans doute la misérable est d'intelligence avec son traître d'amoureux. Non, non, ma fille, non, vous ne l'épouserez jamais.

MANON.

Ah ! monsieur de la Tremblaye, arrêtez ; je connais à vos yeux que vous l'allez tuer. Bon Dieu ! faut-il voir massacrer mon père devant moi, ou mourir ignominieusement par les mains de la justice ? Donc à l'âge où je suis, il faut que je perde mon père ? Hé ! pour l'amour de Dieu, mon père, mon pauvre père, sauvez-vous, sauvant la vie et l'honneur à vos enfants. Vous voyez que la Tremblaye est un brutal, qui ne vous pardonnera jamais, si vous ne devenez son beau-père. Pensez-vous que votre mort ne me touche point ? O dame, si est. Sachez que je ne vous survivrais guère, et que même pour vous sauver d'un péril encore moindre que celui-ci, je ne balancerais point de me prostituer ; à plus forte raison pour vous sauver du gibet, n'ayant qu'à devenir la femme d'un brave gentilhomme, pourquoi ne le serais-je pas ?

GRANGER.

Quo vertam, mes amis, l'optique de ma vue et de mes espérances ? c'est à vous, monsieur de la Tremblaye. *Ne reminiscaris delicta nostra*. Je me reposais sur la protection de Chasteaufort, et je croyais que ce tranche-montagne...

CHASTEAUFORT.

Que diable voulez-vous que je fasse ? Perdrai-je tous les hommes pour un ?

GRANGER.

Oserais-je en ce piteux état vous offrir ma fille, et demander votre sœur ? Je sais que si vous ne détournez les yeux de mes fautes, je cours fortune de rester un pitoyable raccourci des catastrophes humaines.

LA TREMBLAYE.

Désirer cela, c'est me le commander. Mais n'oublions pas à punir ce grotesque Rodomont de son impertinence.

La Tremblaye frappe, et Chasteaufort compte les coups.

CHASTEAUFORT.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Ah! le rusé, qu'il a fait sagement : s'il en eût donné treize, il était mort.

LA TREMBLAYE.

Voilà pour vous obliger à ce meurtre.

Il le jette à terre d'un coup de pied.

CHASTEAUFORT.

Aussi bien me voulais-je coucher.

LA TREMBLAYE.

Allons chez nous passer l'accord.

GRANGER.

Entrez toujours, je vous suis. Je demeure ici un moment pour donner ordre que nous ayons de quoi nous ébaudir.

SCÈNE IV

GRANGER, PAQUIER, CORBINELI.

GRANGER.

Paquier, va-t-en *subito* m'accerser les confréres d'Orphée. Mais d'abord que tu leur auras parlé reviens, et améne-les ; c'est un lieu où je te défends de prendre racine, encore que la viande aérée de ces messieurs, aussi bien que le chef de Méduse, ait droit de te pétrifier ou t'immortaliser, par la même force dont usa le violon Thracien, pour tenir les bêtes pendues à son harmonie. Pour toi, Corbineli, je te pardonne ta fourbe en faveur de ma conjonction matrimoniale.

CORBINELI.

Monsieur, c'est aujourd'hui sainte Cécile. Si Paquier ne trouve leurs maisons aussi vides que leurs instru-

ments, je veux devenir as de pique. Et puis le pauvre garçon a bien des affaires, il doit aller en témoignage.

GRANGER.

En témoignage ! et pourquoi ?

CORBINELI.

Un homme de son pays fut hier déchargé de ce fardeau, qui n'est jamais plus léger que quand il pèse beaucoup. Des coupe-jarrets l'attaquèrent, l'autre cria, mais ses cris ne furent autre chose que l'oraison funèbre de son argent ; ils lui ôtèrent tout jusqu'à ne lui laisser pas même la hardiesse de les poursuivre. Il soupçonne son hôte d'avoir été de la cabale ; l'hôte soutient qu'il n'a point été volé, et prend Paquier à témoin, qui s'est offert à lui.

GRANGER.

Hé bien, Paquier, que diras-tu, par ta foi, quand tu seras devant le juge ?

PAQUIER.

Monsieur, dirai-je en levant la main, j'entendis, comme je dormais bien fort, du monde dans notre rue, crier tout bas tant qu'il pouvait : *Aux voleurs !* Dame, je me levai sans me grouiller, je mis mon chapeau dans ma tête, j'avalai mon châssis, je jetai ma tête dans la rue ; et comme je vis que je ne vis rien, je m'en retournai coucher tout droit. Mais, *Domine*, au lieu de m'envoyer quérir des baladins, il serait bien plus méritoire et bien plus agréable à Dieu, de me faire habiller. Quelle honte sera-ce, qu'on me voie aux noces fait comme un gueux, sachant que je suis à vous ? *Induo veste Petrum dic, aut vestem induo Petro* ; je m'appelle Pierre, monsieur.

GRANGER.

Tu peux donc bien te résoudre à rogner un morceau de l'arc-en-ciel, car je ne sache point d'autre étoffe payée au marchand pour te vêtir. La lune six fois n'a pas rempli son croissant, depuis la maudite journée que je te caparaçonnai de neuf.

PAQUIER.

Monsieur, *Sæpe quidem docti repetunt bene præposituram.* C'est-à-dire que toute la nature vous prêche, avec Jean

Despautere, de m'armer tout de nouveau d'un bon lange de bure.

GRANGER.

Va, console-toi, la pitié me surmonte, je te ferai bientôt habiller comme un pape; premièrement, je te donnerai un chapeau de fleurs, une laisse de chiens courants, un panache de cocu, un colet de mouton, un pourpoint de triple madame, un haut-de-chausse de ras en paille, un manteau de dévotion, des bas d'âne, des chausses d'hypocras, des bottes d'escrime, des aiguillons de la chair, bref une chemise de chartre qui te durera longtemps, car je suis assuré que tu la doubleras d'un buffle. Cependant, Corbineli, tu vois un pyrate d'amour : c'est sur cette mer orageuse et fameuse, que j'ai besoin pour guide du phare de tes inventions. Certaine voix secrète me menace au milieu de mes joies, d'un brisant, d'un banc, ou d'un écueil. Penses-tu que ma maîtresse revoie mon fils, sans rallumer des flammes qui ne sont pas encore éteintes ? Ah ! c'est une plaie nouvellement fermée, qu'on ne peut toucher sans la rouvrir. Toi seul peux déméler les sinueux détours d'un si léthifère dédale; toi seul peux devenir l'argus qui me conservera cette Io. Fais donc, je te supplie, toi qui es l'astre et la constellation de mes félicités, que mon fils ne soit plus rétrograde à ma volonté. Mais si tu veux que l'embrion de tes espérances, devenant le plastron de mes libéralités, fasse métamorphoser ta bouche en un microcosme de richesses, et ta poche en corne d'abondance; fais, dis-je, que mon coquin de fils prenne un verre au colet de si bonne sorte, qu'ils en tombent tous deux sur le cul. Je présage un sinistre succès à mes entreprises, s'il assiste à cette fête: c'est pourquoi enfonce-le dans un cabaret où le jus des tonneaux le puisse entretenir jusqu'à demain matin. Voici de l'or, voici de l'argent; regarde si par un prodige surnaturel, je ne fais pas bien dans dans ma poche conjonction du soleil et de la lune, sans éclipses. Prends, ris, bois, mange, et surtout fais-le trinquer jusqu'à l'ourlet. Qu'il en crève, n'importe, ce ne sera que du vin perdu.

CORBINELI.

Le voici comme si Dieu nous le devait. Permettez

que je lui parle un peu particulièrement, car votre mine effarouchante ne l'apprivoiserait pas.

SCÈNE V

CORBINELI, GRANGER LE JEUNE, PAQUIER.

CORBINELI.

J'allais vous chercher. Vous ne savez pas ? On vient de condamner votre raison à la mort. En voulez-vous appeler? J'ai moi-même reçu les ordres de vous enivrer, mais si j'en suis cru, vous blesserez votre ennemi de sa propre épée. Il prétend, le pauvre homme, faire tantôt les noces de votre sœur avec monsieur de la Tremblaye, et le contrat des siennes avec mademoiselle Genevote; craignant donc que votre présence n'apportât beaucoup d'obstacles à la perfection de ses desseins, il m'a donné charge de vous soûler au cabaret ; et je trouve, moi, que c'est un acheminement le meilleur du monde pour l'exécution de ce que je vous ai tantôt mandé par celui que je vous ai envoyé.

GRANGER LE JEUNE.

Quoi, pour contrefaire le mort?

CORBINELI.

Oui ; car je lui persuaderai que dans l'écume du vin vous avez pris querelle, et que..... (Il lui parle bas à l'oreille.) Mais vite, allez promptement étudier vos postures ; nous amuserons cependant, Paquier et moi, votre père, pour donner du temps à votre feinte ivrognerie. Venez ici même représenter votre personnage, et nous lui ferons accroire qu'en suite de votre querelle.....

SCÈNE VI

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER.

CORBINELI.

Oh ! monsieur, je ne sais ce que vous avez fait à Dieu,

mais il vous aime bien. Votre fils est à la Croix-Blanche avec deux de vos pensionnaires qui le traitent. Il n'aura pas ajouté quatre verres de vin à ceux qu'il a pris, que nous lui verrons la cervelle tournée en zodiaque.

PAQUIER.

Avouez, monsieur, que Dieu est bon; voilà sans doute la récompense de la messe que vous lui fîtes dire il n'y a que huit jours.

SCÈNE VII

LA TREMBLAYE, GRANGER, CORBINELI, PAQUIER.

LA TREMBLAYE.

Je vous venais quérir, on n'attend plus que vous.

GRANGER.

J'entrais au moment que vous êtes sorti. Mais, ma foi, mon gendre, nos conviés sont infectés du venin de la Tarentule, ils chercheront pour aujourd'hui d'autres médecins que les sectateurs d'Amphion; et le goulu Saturne eût bien pu dévorer Jupiter, si les curetes eussent entonné leur charivari aussi loin d'Ida, que ces Luthériens égratigneront leurs chanterelles *procul* de nos pénates. Mais au lieu de cet ébat, j'ai pourpensé d'exhiber un intermède de muses fort jovial. C'est l'effort le plus argut qu'on se puisse fantasier. Vous verrez mes grimaux scander les échines du Parnasse têtu, avec des pieds de vers. Tantôt à coups d'*Ergot* déchirer le visage aux erreurs populaires; *Nunc* à Pegase faire litière de fleurs de rhétorique; *Hinc* d'un fendant tiré par l'Examètre sur les jarets du Pentamètre, le rendre boiteux pour sa vie : *Illinc autem* un de mes humanites avec un boulet d'Etopée passer au travers des hypocondres de l'ignorance; celui-ci, de la carne d'une période, fendre au discours démembré le crâne jusqu'aux dents : un autre *denique* à force de pointes bien aiguës, piquer les épigrammes au cul.

LA TREMBLAYE.

Je vous conseille de prendre là-dessus le conseil de Corbineli : il est italien; ceux de sa nation jouent la comédie en naissant; et s'il est né jumeau, je ne voudrais pas gager qu'il n'est farcé dans le ventre de sa mère.

GRANGER.

Ho, ho, j'aperçois mon fils ivre.

CORBINELI.

Hélas! monsieur, il a tant bu, que je pense qu'il ferait du vin à deux sols, en soufflant dans une éguière d'eau.

SCÈNE VIII

GRANGER LE JEUNE, GRANGER LE PÈRE, LA TREMBLAYE, CORBINELI, PAQUIER.

GRANGER LE JEUNE.

L'hôtesse, je ne vous dois rien, je vous ai tout rendu. Miracle, miracle, je vois des étoiles en plein jour. Copernic a dit vrai, ce n'est pas le ciel, en effet, c'est la terre qui tourne. Ah! que n'étais-je grue depuis la tête jusqu'aux pieds, j'aurais goûté ce nectar le longtemps qu'il aurait été à baigner le long tuyau de cette gorge. Corbineli, dis-moi, suis-je bien enluminé, à ton avis? Si mon visage était un calendrier, mon nez rouge y marquerait bien la double fête que je viens de chômer. Ça ça, courage, mon bréviaire est à demi dit; j'ai commencé à *Gaudeamus*, et j'en suis à *Lætatus sum*. Garçon, encore chopine, et puis plus, blanc ou clairet, il n'importe; mais qu'ils demeurent en paix, car à la première querelle je les mets hors de chez moi. C'est pour s'être enivrés de blanc et de clairet, que la rose et le lys sont rois des autres fleurs. Vite donc, haut le coude; dans la soif où je suis, je te boirais, toi, ton père et tes aïeux, s'ils étaient dans mon verre. Buvez toujours, compagnons, buvez toujours; vous ne sauriez rien perdre, on donne à la Croix-Blanche douze rubis pour la valeur

d'une pinte de vin. En effet, voyez un peu comme on devient riche à force de boire; je pensais n'avoir qu'une maison tantôt, j'en vois deux maintenant. C'est la vertu du vin qui fait tous ces prodiges. Sans mentir, Démocrite était bien fou de croire que la vérité fut dans un puits; n'avait-il pas ouï dire, *in vino veritas?* Mais lui qui riait toujours, il pouvait bien ne l'avoir dit qu'en riant. Nature en sera bernée; elle qui nous a donné à chacun deux bras, deux pieds, deux mains, deux oreilles, deux yeux, deux naseaux, deux rognons et deux fesses, et ne nous aura donné qu'une bouche? Encore n'est-elle pas tout à fait destinée à boire; nous en mangeons, nous en baisons, nous en crachons, et nous en respirons. Ah qu'heureuse entre les dieux est la renommée, d'avoir cent bouches ! C'est pour s'en bien servir, que la mienne ne dit mot; car sympathisant à mon humeur, elle boit toujours sans relâche, et mange tout, jusqu'à ses paroles. La Parque fera bien de me laisser longtemps sur la terre, car si elle me mettait dedans, j'y boirais tout le vin avant qu'il fut en grappe. Point d'eau, point d'eau, si ce n'est au moulin; non plus que de ces vendanges qui se font à coups de bâton. La seule pensée m'en fait serrer les épaules : fi de la pomme et des pommiers!

GRANGER.

Une pomme, en effet, ligua les dieux l'un contre l'autre; une pomme ravit la femme à Menelas; une pomme, d'un grand empire ne fit qu'un peu de cendres; une pomme fit du ciel un hôpital d'insensés; une pomme fit à Persée égorger trois pauvres filles; une pomme empêcha Proserpine de sortir des enfers; une pomme mit en feu la maison de Théodose; enfin une pomme a causé le péché de notre premier père, et par conséquent tous les maux du genre humain.

GRANGER LE JEUNE.

Que vient faire ici ce Neptune avec sa fourche? Contente-toi d'avoir par ton eau rouge attrapé Pharaon. Le bon nigaud surpris par la couleur, te prenant pour du vin, te but, et se noya. Ça, compère au trident, c'est trop faire des tiennes; tu boiras en eau douce aussi bien que ton recors de Triton que voilà.

PAQUIER.

Voyez-vous, monsieur l'ivrogne, je ne suis point recors, je suis homme de bien.

GRANGER LE JEUNE.

Quoi, tu me répliques, crapaud de mer?

Il le frappe, et Granger le père s'enfuit.

PAQUIER.

O ma foi, je dirai tout.

SCÈNE IX

LA TREMBLAYE, GRANGER LE JEUNE.

LA TREMBLAYE.

Marchez, marchez, il faut bien que la passion éborgne étrangement votre bon père, car il était bien aisé de juger, que ni vos yeux, ni vos gestes, ni vos pensées, ne sentaient point le vin. Mais encore je n'ai pas su ce que vous prétendez par cette galanterie?

GRANGER LE JEUNE.

Je vous l'apprendrai chez vous.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

Quoi, tout ce que j'ai vu...

PAQUIER.

N'est que feinte.

GRANGER.

Donc mes yeux, donc mes oreilles...

PAQUIER.

Vous ont trompé.

GRANGER.

Conte-moi donc la série et la concatenation des projets qu'ils machinent.

PAQUIER.

Que diantre, que vous avez la tête dure! Je vous ai dit que votre fils a contrefait l'ivrogne, afin que tantôt Corbineli vous persuade plus facilement, qu'ayant pris querelle dans les fumées de la débauche, il se sera battu, et aura été tué sur la place.

GRANGER.

Mais *cui bono?* toute cette machine de fourbes?

PAQUIER.

Cui bono? Je m'en vais vous l'apprendre. C'est qu'étant ainsi trépassé, mademoiselle Génevote, laquelle a pris langue des conjurés, doit feindre qu'elle avait promis au défunt de l'épouser vif ou mort, et qu'à moins de s'être acquittée de sa parole, elle n'ose vous donner la main. Corbineli là-dessus vous conseillera de lui faire épouser le cadavre (au moins de faire toutes les cérémonies qu'on observe dans l'action des épousailles) afin qu'étant ainsi libre de sa promesse, elle vous la puisse engager. Donc, comme ils s'y attendent bien, quand vous leur aurez fait prêter la foi conjugale, votre fils doit ressusciter, et vous remercier du présent que vous lui aurez fait.

GRANGER.

Donc la mine est éventée, et j'en suis obligé à Paquier mon *factotum?* Je ne te donnerai point une couronne civique à la façon des Romains, quoique tu aies sauvé la vie à un bourgeois, honorable homme, maître Mathieu Granger, ayant pignon sur rue; mais je te donne un impôt sur la pitance de mes disciples. Voici l'heure à laquelle ces pêcheurs s'empêtreront dans leurs propres

filets. Justement j'aperçois le fourbe qui vient. Considère à ton aise la tempête du port.

SCÈNE II

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER.

CORBINELI.

Serai-je toujours un ambassadeur de mauvaises nouvelles ? Votre fils est mort. Au sortir d'ici, étant (comme vous savez) un peu plus gai que de raison, il a choqué d'une S un cavalier qui passait. L'un et l'autre se sont offensés. Ils ont dégaîné, et presqu'en même temps votre fils est tombé mort, traversé de deux grands coups d'épée. J'ai fait porter son corps...!

GRANGER.

Quoi, la fortune réservait au déclin de mes ans le spectacle d'un revers si lugubre ? Misérable individu, je te plains, non point pour t'être acquitté de bonne heure de la dette où nous nous obligeons tous en naissant. Je te plains, ô trois et quatre fois malheureux ! de ce que tu as succombé d'une mort où l'on ne peut rien dire qui n'ait été déjà dit. Car de bon cœur, je voudrais avoir donné un talent, et que tu eusses été mangé des mouches à ces vendanges dernières. J'aurais composé là-dessus une épitaphe, la plus acute qu'aient jamais vanté les siècles Pristins.

PAQUIER.

A-t-il eu le temps de se reconnaître ? Est-il bien mort ?

CORBINELI.

Si bien mort qu'il n'en reviendra point.

GRANGER.

Corbineli, appelle mademoiselle Genevote. Elle diminuera mes douleurs, en les partageant. Vraiment oui, c'est aux pèlerins de Saint Michel qu'il faut apporter des coquilles.

SCÈNE III

GENEVOTE, GRANGER, PAQUIER, CORBINELI.

GRANGER.

Mon fils a vécu, mademoiselle, et je dirais qu'il vit encore si j'avais achevé un poème que je médite sur le genre de son trépas. Je vous avertis toutefois que vous seriez sacrilège si vous lamentiez la fin d'un homme qui, pour une vie méchante et périssable, en recouvre une dans mes cahiers, immortelle et tranquille.

GENEVOTE.

Quoi, Monsieur Granger n'est plus ? Nous étions trop bien unis pour être sitôt séparés. Je veux comme lui sortir de la vie. Mais d'autant que la nature qui nous a mis au jour sans notre consentement, ne nous permet pas de le quitter sans le sien ; je veux sortir de la vie et rester entre les vivants, c'est-à-dire que dès aujourd'hui je vais faire dans un cloître un solennel sacrifice de moi-même. Je n'ignore pas, monsieur, ce que je dois à votre affection ; mais l'honneur qui me défend de manquer à ma foi, ne me défend pas de manquer à mon amour et je vous jure que, si par un impossible, ces deux incidents ne souffraient point de répugnance, je me sacrifierais de tout mon cœur à votre désir.

GRANGER.

Oui, ma Cithérée, oui, vous pouvez m'épouser et garder votre parole. Il faut, pour vous rendre quitte de votre promesse, que vous l'épousiez mort. Nous passerons le contrat et ferons le reste des cérémonies ; puis quand ainsi vous serez libre de votre serment, nous procéderons tout à loisir à notre mariage.

CORBINELI.

Il semble que vous soyez inspiré de Dieu, tant vous parlez divinement.

GRANGER.

Une seule chose m'arrête : c'est qu'étant un miracle,

vous n'en fassiez un ; que vous ne rendiez la vie à ceux qui ne sont pas morts et que vous ne fassiez arriver céans la résurrection avant Pâques.

CORBINELI, *tout bas.*

O ! puissant Dieu des fourbes, ma corde vient de rompre. Fais que je la renouvelle en sorte par ton moyen, qu'elle vaille mieux qu'une neuve.

GRANGER.

Et toi tu me trahis, fugitif infidèle du parti de mon amour ! Toi que j'avais élu pour la boîte, l'étui, le coffre et le garde-manger de toutes mes pensées ! Tu m'es Cornelius Tacitus, au lieu de m'être Cornelius Publius.

PAQUIER.

Choisis lequel tu aimes le mieux, d'être assommé ou pendu.

CORBINELI.

J'aime mieux boire.

GRANGER.

Ce n'était pas assez de m'avoir volé au nom des Turcs ; il fallait ajouter une nouvelle trahison. Et de son corps donc, menteur infâme, qu'en as-tu fait ?

CORBINELI.

Ma foi, là-dessus je m'éveillai.

GRANGER.

Que veux-tu dire tu t'éveillas ?

CORBINELI.

Vraiment, oui. Il ne me fut pas possible de dormir davantage, car votre fils faisait un tonnerre de diable avec une assiette dont il tambourinait sur la table.

GENEVOTE,

Et moi, j'ai fait semblant de croire que votre fils était mort pour vous faire goûter, quand vous le reverriez, un plus pur contentement, par l'opposition de son contraire.

GRANGER.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle, le fiel importun de ses angoisses n'est que trop adouci par le miel sucré

d'un si friand discours. Mais pour ce fourbe de Corbineli, il faut avouer que c'est un grand menteur.

CORBINELI.

J'affecte, pour moi, d'être remarqué par le titre de grand, sans me soucier que ce soit celui de grand menteur, grand ivrogne, grand politique, grand cnez, grand cam, grand Turc, grand Mufty, grand visir, grand Tephterdat, Alexandre le Grand ou grand Pompée. Il ne m'importe, pourvu que cette épithète remarquable m'empêche de passer pour médiocre.

GRANGER.

Tu t'excuses de si bonne grâce, que je serais presque en colère que tu ne m'eusses point fâché. Je t'ordonne pourtant pour pénitence de nous exhiber le spectacle de quelque intrigue, de quelque comédie. J'avais mis en jeu mon Paranimphe des Muses, mais monsieur de la Tremblaye n'a pas trouvé bon que rien se passât sur ces matières, sans prendre ton avis.

CORBINELI.

En effet, votre déclamation n'eût pas été bonne, parce qu'elle est trop bonne. Ces doctes antiquités ne sont pas proportionnées à l'esprit de ceux qui composent les membres de cette compagnie. J'en sais une italienne, dont le démêlement est fort agréable. Amenez seulement ici monsieur de la Tremblaye, votre fils, et les autres, afin que je distribue les rôles sur-le-champ.

GRANGER

Exemplo, je les vais congreger.

SCÈNE IV

GENEVOTE, CORBINELI.

GENEVOTE.

La corde a manqué, Corbineli.

CORBINELI.

Oui, mais j'en avais plus d'une. Je vais engager notre bon seigneur dans un labyrinthe, où de plus grands docteurs que lui demeureraient *à quia*.

SCÈNE V

GRANGER, PAQUIER, GENEVOTE, CORBINELI.

GRANGER.

Au feu! au feu!

GENEVOTE.

Où est-ce? où est-ce?

GRANGER.

Dans la plus haute région de l'air, selon l'opinion des péripatéticiens. Hé bien ne suis-je pas habile à la riposte? N'ai-je pas guéri le mal aussitôt que je l'ai eu fait? Ma langue est une vipère qui porte le venin et le tériaque tout ensemble. C'est la pique d'Achille, qui seule peut guérir les blessures qu'elle a faites; et bien loin de ressembler aux bourreaux de la Faculté de médecine, qui, d'une égratignure, font une grande plaie, d'une grande plaie je fais moins qu'une égratigure.

CORBINELI.

Nous perdons autant de temps, que si nous ne devions pas aujourd'hui faire la comédie. Je m'en vais instruire ces gens-ci de ce qu'ils auront à dire. Je te donnerais bien des préceptes, Paquier, mais tu n'auras pas le temps d'apprendre tant de choses par cœur; je prendrai soin me tenant derrière toi, de te souffler ce que tu auras à dire. Vous, monsieur, vous paraîtrez durant toute la pièce; et quoique d'abord votre personnage semble sérieux, il n'y en a pas un si bouffon.

GRANGER.

Qu'est-ce ceci? Vous m'engagez à soutenir des rôles dans vos batelages, et vous ne m'en racontez pas seulement le sujet?

CORBINELI.

Je vous en cache la conduite, parce que si je vous l'expliquais à cette heure, vous auriez bien le plaisir maintenant de voir un beau démêlement; mais non pas celui d'être surpris. En vérité je vous jure, que lorsque

vous verrez tantôt la péripétie d'une intrigue si bien démêlée, vous confesserez vous-même que nous aurions été des idiots, si nous l'avions découvert. Je veux toutefois vous en ébaucher un raccourci. Donc que ce que je désire vous représenter est une véritable histoire, et vous le connaitrez quand la scène se fermera. Nous la posons à Constantinople, quoiqu'elle se passe autre part. Vous verrez un homme du tiers État, riche de deux enfants, et de force quarts d'écus ; le fils restait à pourvoir ; il s'affectionne d'une demoiselle de qualité fort proche parente de son beau-frère ; il aime, il est aimé, mais son père s'oppose à l'achèvement mutuel de leurs desseins. Il entre en désespoir, sa maîtresse de même, enfin les voilà prêts en se tuant de clore cette pièce ; mais ce père dont le naturel est bon, n'a pas la cruauté de souffrir à ses yeux une si tragique aventure ; il prête son consentement aux volontés du ciel, et fait les cérémonies du mariage, dont l'union secrète de ces deux cœurs avait déjà commencé le sacrement.

GRANGER.

Tu viens de rasseoir mon âme dans la chaire pacifique d'où l'avaient culbutée mille appréhensions cornues. Va paisiblement conférer avec tes acteurs; je te déclare plénipotentiaire de ce traité comique. Toi, Paquier, je te fais le portier effroyable de l'introïte de mes Lares. Aie cure de les propugner de l'introïte du fanfaron, du bourgeois et du page ; qui sachant qu'on fait ici des jeux, ne manqueront pas d'y transporter leurs ignares personnes. Je te mets là des monstres en tête, qu'il te faut combattre diversement. Tu verras diverses sortes de visages. Les uns t'aborderont froidement; et si tu les refuses, aussitôt glaive en l'air, et forceront ta porte avec brutalité. Le moins de résistance que tu feras, c'est le meilleur. Il t'en conviendra voir d'autres la barbe faite en garde de poignard, aux moustaches rubannées, au crin poudré, au manteau galonné, qui tout échauffés se présenteront à toi ; si tu t'opposes à leur torrent, ils te traiteront de fat ; se formaliseront que tu ne les connais pas ; dès qu'ils t'auront arraisonné de la sorte, juge qu'ils ont trop bonne mine pour être bien méchants ; avale toutes les injures : mais si la main entre-

20

prend d'officier pour la langue, souviens-toi de la règle *Mobile pro fixo.* D'autres, pour s'introduire, demanderont à parler à quelque acteur pour affaire d'importance, et qui ne se peut remettre; d'autres auront quelques hardes à leur porter; à tous ceux-là, *Nescio vos.* D'autres comme les pages environnés chacun d'un écolier, d'un courtaut et d'une putain, viendront pour être admis; reçois-les. Ce n'est pas que cette race de pigmées ne puisse de soi rien effectuer de terrible, mais elle irait conglober un torrent de canailles armées qui déborde-deraient sur toi, comme un essain de guêpes sur une poire molle. *Vale mi care.*

SCÈNE VI

PAQUIER.

O ma foi c'est un étrange métier que celui de portier. Il lui faut autant de tête qu'à celui des enfers, pour ne point fléchir; autant d'yeux qu'à Argus pour bien veiller; autant de bouches qu'à la Renommée, pour parler à tout le monde; autant de mains qu'à Briarée pour se défendre de tant de gens; autant d'âmes qu'à l'Hydre pour réparer tant de vies qu'on lui ôte; et autant de pieds qu'à un cloporte pour fuir tant de coups.

SCÈNE VII

PAQUIER, CHASTEAUFORT.

PAQUIER.

Voici mon coup d'essai; courage, j'en vais faire un chef-d'œuvre.

CHASTEAUFORT.

Bourgeois, hault : holà hault, bourgeois. Vous autres malheureux, ne représentez-vous pas aujourd'hui céans, quelques coyonneries et jolivetés ?

PAQUIER.

Salva pace, monsieur, mon maître n'appelle pas cela comme cela.

CHASTEAUFORT.

Quelque momie, quelque fadaise? Vite, vite, ouvre-moi.

PAQUIER.

Je pense qu'il ne vous faut pas ouvrir, car vous avez la barbe faite en garde de poignard; vous ne m'avez pas abordé froidement; vous n'avez pas déguainé; ni vous n'êtes pas page.

CHASTEAUFORT.

Ah! vertubleu, poltron, dépêche-toi; je ne suis ici que par curiosité.

PAQUIER.

Vous ne faites point du tout comme il faut.

CHASTEAUFORT.

Morbleu, mon camarade, de grâce, laisse-moi passer.

PAQUIER.

Hé vous faites encore pis; vraiment il ne faut pas prier.

CHASTEAUFORT.

Savez-vous ce qu'il y a, petit godelureau? Je veux être fricassé comme Judas, si je ne me soucie ni de vous, ni de votre collège, car après tout, j'ai encore une centaine de maisons, châteaux s'entend, dont la moindre... Mais je ne suis point discoureur; ouvre-moi vite, si tu ne me veux obliger de croire qu'il n'entre céans que des coquins, puisqu'on m'en refuse l'abord. Cap-de-biou, et que penses-tu que je sois; un nigaud? Mardi, j'entends le jargon et le galimathias. Il est vrai que j'ai sur moi une mauvaise cape, mais en récompense je porte à mon côté une bonne tueuse, qui fera venir sur le pré tout le plus résolu de la troupe.

PAQUIER.

Vous raisonnez là tout comme ceux qui ne doivent point entrer.

CHASTEAUFORT.

De grâce, pauvre homme, que j'aille du moins dire

à ton maître que je suis ici, et qu'il me rende un mien Goujat qui s'est enfui sans congé.

PAQUIER.

Il en viendra d'autres qui désireront parler à quelque acteur pour affaire d'importance. Je ne sais plus comme il faut dire à ceux-là. Ah! monsieur, à propos, vous ne devez pas entrer.

CHASTEAUFORT.

Ventre, je vous dis encore que je ne suis ici que par promenade. Penses-tu donc, veillaque, qu'un gentilhomme de qualité...

PAQUIER.

Domine, Domine, accede celeriter. Vous ne m'avez point dit ce qu'il fallait répondre à ceux qui parlent de promenade.

SCÈNE VIII

GAREAU, PAQUIER, CHASTEAUFORT.

GAREAU.

O parguene sfesmon, vela bian débuté. Et pensez-vous don que c'est un parsenage comme les autres, à bâtons rompus? Dame nanin. C'est un homme qui sçait peu et prou. Comment, oul dit d'or, et s'oul n'a pas le bec jaune. C'est le garçon de cet homme qui en sçait tant. Vela le maître tout craché, vela tout fin dret son armanbrance.

CHASTEAUFORT.

J'aurais déjà fait un crible du ventre de ce coquin; mais j'ai crainte de faillir contre les règles de la comédie, si j'ensanglantais la scène.

GAREAU.

Vartigué qu'ous êtes considerant; ous avez mangé de la soupe à neuf heures.

CHASTEAUFORT.

J'enrage, de servir ainsi de bornes dans une rue.

GAREAU.

O ma foi, vous êtes bian délicat en harbes ous n'aimez ni la rue, ni la patience.

SCENE IX

GRANGER, GAREAU, CHASTEAUFORT, PAQUIER.

GRANGER.

Quel climat sont allés habiter nos rosciens? l'Antipode ou notre Zénith; je vous décoche le bonjour, chevalier du grand revers; et vous, l'homme à l'héritage, salut et dilection.

GAREAU.

Parguene je sis venu nobstant pour vous défrincher ma sussion encore eune petite escousse; excusez l'importunance da; car c'est la ménagere de mon onque qui ne feset que huyer environ moy, que je venis. Que velez-vous que je vous dise; ol feset la guieblesse. Ah! vrement, ce feset-elle à par soy, M. Granger, pis qu'il set tout, c'est à ly à sçavoir ça. Va-t'en va, Jean, il te dorra un consille là-dessus. Dame j'y sis venu.

GRANGER.

O mon cher ami, par Apollon claire-face qui communique sa lumière aux choses les plus obscures, ne nous veuille rejeter dedans le creux manoir de cette spelonque généalogique.

GAREAU.

Parguene, monsieu, sacoutez don eun tantet, et vous orez, si je ne vous la boute pas aussi à clair qu'un cribe.

GRANGER.

Ma parole est aussi tenable qu'un décret de destin.

GAREAU.

O bian comme dit Pilatre, *quod scrisi, scrisi*, n'importe, ce niaumoins, tanquia, qu'odon comme dit l'autre, vela eune petite douceur que notre Mère-grand vous envoye.

Il lui présente une fressure de veau pendue au bout d'un bâton.

GRANGER.

Va, cher ami, je ne suis point jurisconsulte mercenaire.

GAREAU.

Là, là, prenez toujours, vaux mieux un tian, que deux tu l'auras.

GRANGER.

Je te dis encore un coup, que je te remercie.

GAREAU.

Prenez, vous dis-je, vous ne savez pas qui vous prenra.

GRANGER.

Et si, champêtre étérogène, prends-tu mes vêtements pour la marmite de ta maison.

GAREAU.

Ho, ho, tredinse, il ne sera dit que j'usions d'obliviance; cor que je siomes petits je ne sommes pas vilains.

GRANGER.

Veux-tu donc me diffamer *a capite ad calcem.*

GAREAU.

Bonnefy vous le prendrais. Je sais bian, comme dit l'autre, que je ne sis pas digne d'être capable; mais stanpendant oul n'y a rian qui ressembe si bian à eun chat qu'eune chate. Bonnefy, vous le prendrais da, car on me huirait; et pis vous en garderiez de la rancœur en contre moi.

GRANGER.

Oh! vénérable confrère du Pan, des Faunes, des Silvains, des Satyres et des Driades, cesse enfin par un excès de bonne volonté de diffamer mes ornements, et je te permets par rémunération de rester spectateur d'une invention théâtrale la plus hilarieuse du monde.

CHASTEAUFORT.

J'y entre aussi; et pour récompense, je te permets, en cas d'alarme, de te mettre à couvert sur le bouclier impénétrable de mon terrible nom.

GRANGER.

J'en suis d'accord, car que saurait refuser un mari le jour de ses noces?

PAQUIER, à Chasteaufort.

Mais, monsieur, je voudrais bien savoir qui vous êtes, vous qui vouliez entrer ?

CHASTEAUFORT.

Je suis le fils du tonnerre, le frère aîné de la foudre, le cousin de l'éclair, l'oncle du tintamarre, le neveu de Caron, le gendre des furies, le mari de la parque, le russien de la mort, le père, l'ancêtre et le bisaïeul des éclaircissements.

PAQUIER.

Voyez si j'avais tort de lui refuser l'entrée ? Comment un si grand homme pourrait-il passer par une si petite porte. Monsieur, on vous souffre à condition que vous laisserez là vos parents ; car avec le bruit, le tonnerre et le tintamarre, on ne pourrait rien entendre.

CHASTEAUFORT.

Garde-toi bien une autre fois de te méprendre. D'abord que quelqu'un viendra s'offrir, demande lui son nom : car s'il s'appelle la montagne, la tour, la roche, bute, fort-château, châteaufort, ou de quelqu'autre titre inébranlable, tu peux t'assurer que c'est moi.

PAQUIER.

Vous portez plusieurs noms, parce que vous avez plusieurs pères.

Ils entrent.

SCÈNE X

CORBINELI, GRANGER, CHASTEAUFORT, PAQUIER, GAREAU, LA TREMBLAYE, GRANGER LE JEUNE, GENEVOTE, MANON.

CORBINELI, à Granger.

Toutes choses sont prêtes ; faites seulement apporter un siège et vous y colloquez, car vous avez à paraître pendant toute la pièce.

PAQUIER, à Chasteaufort.

Pour vous, ô seigneur de vaste étendue, plongez-vous

dans celle-ci; mais gardez d'ébouler sur la compagnie, car nos reins ne sont pas à l'épreuve des pierres, des montagnes, des tours, des rochers, des butes, et des châteaux.

GRANGER.

Çà donc, que chacun s'habille. Hé quoi, je ne vois point de préparatifs? Où sont donc les masques des satyres? les chapelets et les barbes d'hermites? les trousses des cupidons? les flambeaux poiraisins des furies? Je ne vois rien de tout cela.

GENEVOTE.

Notre action n'a pas besoin de toutes ces simagrées. Comme ce n'est pas une fixion, nous n'y mêlons rien de feint; nous ne changeons point d'habit; cette place nous servira de théâtre; et vous verrez toutefois que la comédie n'en sera pas moins divertissante.

GRANGER.

Je conduis la ficelle de mes désirs, au niveau de votre volonté. Mais déjà le feu des gueux fait place à nos chandelles. Çà, qui de vous le premier estropiera le silence?

Commencement de la pièce.

GENEVOTE.

Enfin qu'est devenu mon serviteur?

GRANGER LE JEUNE.

Il est si bien perdu, qu'il ne souhaite pas de se retrouver.

GENEVOTE.

Je n'ai point encore su le lieu, ni le temps où commença votre passion.

GRANGER LE JEUNE.

Hélas! ce fut aux Carmes, un jour que vous étiez au sermon.

GRANGER LE PÈRE, interrompant.

Soleil, mon soleil, qui tous les matins faites rougir de honte la céleste lanterne, ce fut au même lieu que vous donnâtes échec et mât à ma pauvre liberté. Vos

yeux toutefois ne m'égorgèrent pas du premier coup; mais cela provint de ce que je ne sentais que de loin l'influence porte-trait de votre rayonnant visage; car ma rechignante destinée m'avait colloqué superficiellement à l'ourlet de la sphère de votre activité.

CORBINELI.

Je pense, ma foi, que vous êtes fou de les interrompre; ne voyez-vous pas bien que tout cela est de leur personnage?

GRANGER LE JEUNE.

Toutes les espèces de votre beauté vinrent en gros assiéger ma raison; mais il ne me fut pas possible de haïr mes ennemis, après que je les eus considérés.

GRANGER LE PÈRE, interrompant.

Allons, ma nimphelette, il est vergogneux aux filles de colloquiser *diu et privatim* avec tout vert jouvenceau. Encore si c'était avec moi, ma barbe jure de ma sagesse, mais avec un petit cajoleur!

CORBINELI.

Que diable, laissez les parler si vous voulez, ou bien nous donnerons votre rôle à quelqu'un qui s'en acquittera mieux que vous.

GENEVOTE, à Granger le jeune.

Je m'étonne donc que vous ne travaillez plus courageusement aux moyens de posséder une chose pour qui vous avez tant de passion.

GRANGER LE JEUNE.

Mademoiselle, tout ce qui dépend d'un bras plus fort que le mien, je le souhaite et ne le promets pas. Mais au moins suis-je assuré de vous faire paraître mon amour par mon combat, si je ne puis vous témoigner ma bonne fortune par ma victoire. Je me suis jeté aujourd'hui plusieurs fois aux genoux de mon père, le conjurant d'avoir pitié des maux que je souffre; et je m'en vais savoir de mon valet s'il lui a dit la résolution que j'avais prise de lui désobéir, car je l'en avais chargé. Viença, Paquier, as-tu dit à mon père que j'étais résolu, malgré son commandement, de passer outre?

PAQUIER.

Corbineli, souffle-moi.

CORBINELI, tout bas.

Non, monsieur, je ne m'en suis pas souvenu

PAQUIER.

Non, monsieur, je ne m'en suis pas souvenu.

GRANGER LE JEUNE.

Ah, maraud, ton sang me vengera de ta perfidie.

Il tire l'épée sur lui.

CORBINELI.

Fuis-t-en donc, de peur qu'il ne te frappe.

PAQUIER.

Cela est-il de mon rôle?

CORBINELI.

Oui.

PAQUIER.

Fuis-t-en donc, de peur qu'il ne te frappe.

GRANGER LE JEUNE.

Je sais qu'à moins d'une couronne sur la tête, je ne saurais seconder votre mérite.

GENEVOTE.

Les rois, pour être rois, ne cessent pas d'être hommes; pensez-vous que...

GRANGER LE PÈRE, interrompant.

En effet, les mêmes appétits qui agitent un ciron, agitent un éléphant ; ce qui nous pousse à battre un support de marmite, fait à un roi détruire une province; l'ambition allume une querelle entre deux comédiens; la même ambition allume une guerre entre deux potentats. Ils veulent de même que nous, mais ils peuvent plus que nous.

CORBINELI.

Ma foi je vous enchaînerai.

GRANGER LE JEUNE.

On croira.

GENEVOTE.

Suffise qu'on croie toutes choses à votre avantage. A quoi bon me faire tant de protestations d'une amitié

dont je ne doute pas? Il vaudrait bien mieux être pendu au cou de votre père, et à force de larmes et de prières, arracher son consentement pour notre mariage.

GRANGER LE JEUNE.

Allons-y donc. Monsieur, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi, etc...

GENEVOTE.

Et moi, vous témoigner l'envie que j'ai de vous faire bientôt grand-père.

GRANGER.

Comment, grand-père? Je veux bien tirer une propagation de petits individus ; mais j'en veux être cause prochaine, et non pas cause éloignée.

CORBINELI.

Ne vous tairez-vous pas?

GRANGER.

Cœur bas et ravalé, n'as-tu point de honte de consumer l'avril de tes jours à cajoler une fille?

CORBINELI.

Ne voyez-vous pas que l'ordre de la pièce demande qu'ils disent tout cela?

GRANGER.

Ils n'ont pas assez de bien l'un pour l'autre; je ne souffrirai jamais...

GENEVOTE.

Non, non, monsieur, je suis d'une condition qui vous défend d'appréhender la pauvreté. Je souhaiterais seulement que vous eussiez vu une terre que nous avons à huit lieues d'ici. La solitude agréable des bois, le vert émaillé des prairies, le murmure des fontaines, l'harmonie des oiseaux, tout cela repeinturerait de noir votre poil déjà blanc.

PAQUIER.

Mademoiselle, ne passez pas outre, voilà tout ce qu'il faut à Charlot. Il ne saurait mourir de faim, s'il a des bois, des prés, des oiseaux, et des fontaines ; car les arbres lui serviront à se guérir du mal des mouches ; les

prés lui fourniront de quoi paître, et les oiseaux prendront le soin de siffler quand il boira à la fontaine.

GRANGER.

Ah! sirénique larronnesse des cœurs! Je vois bien que vous guettez ma raison au coin d'un bois, que vous la voulez égorger sur le pré; ou bien l'ayant submergée à la fontaine, la donner à manger aux oiseaux.

GRANGER LE JEUNE.

Je suis venu...

PAQUIER.

J'ai vu, j'ai vaincu, dit César, au retour des Gaules.

GRANGER LE JEUNE.

Vous conjurer...

PAQUIER.

Dieu vous fasse bien, monsieur l'exhorciste, mon maître n'est pas démoniaque.

GRANGER LE JEUNE.

Par les services que je vous ai faits...

PAQUIER.

Et par celui des morts, qu'il voudrait bien vous avoir fait faire.

GRANGER LE JEUNE.

De reprendre la vie que vous m'avez prêtée.

PAQUIER.

Il était bien fou de vous prêter une chose dont on n'a jamais assez.

GRANGER LE JEUNE.

Prenez ce poignard. (Il tire un poignard.) Père dénaturé, faites deux homicides par un meurtre, écrivez le destin de ma maîtresse avec mon sang, et ne permettez pas que la moitié d'un si beau couple expire de... Mais à quoi bon tant de discours? Frappez, qu'attendez-vous!

CORBINELI.

Répondez donc, si vous voulez. Qu'est-ce? êtes-vous trépassé?

GRANGER.

Ah! que tu viens de m'arracher une belle pensée. Je

rêvais quelle est la plus belle figure de l'antithèse ou de l'interrogation.

CORBINELI.

Ce n'est pas cela dont il est question.

GRANGER.

Et je ruminais encore à ces spéculateurs qui tant de fois ont fait faire à leurs rêveries le plongeon dans la mer, pour découvrir l'origine de son flux et de son reflux; mais pas un à mon goût n'a frappé dans la visière. Ces raisons salées me semblent si fades, que je conclus qu'infailliblement...

CORBINELI.

Ce n'est pas de ces matières-là, vous dit-on, dont il est question. Nous parlons de marier mademoiselle et votre fils, et vous nous embarquez sur la mer.

GRANGER.

Quoi, parlez-vous de mariage avec cet houbereau? Êtes-vous orbe de la faculté intellectuelle? Êtes-vous hétéroclite d'entendement? Ou le microcosme parfait d'une continuité de chimères abstractives.

CORBINELI.

A force de représenter une fable, la prenez-vous pour une vérité? Ce que vous avez inventé vous fait-il peur? Ne voyez-vous pas que l'ordre de la pièce veut que vous donniez votre consentement? Et toi, Paquier, surtout maintenant garde-toi bien de parler, car il paraît ici un muet que tu représentes. Là donc, dépêchez-vous d'accorder votre fils à mademoiselle; mariez-les.

GRANGER.

Comment marier, c'est une comédie?

CORBINELI.

Hé bien, ne savez-vous pas que la conclusion d'un poème comique est toujours un mariage?

GRANGER.

Oui, mais comment serait-ce ici la fin, il n'y a pas encore un acte de fait.

CORBINELI.

Nous avons uni tous les cinq en un, de peur de confusion; cela s'appelle pièce à la polonaise.

GRANGER.

Ah bon, comme cela je te permets de prendre mademoiselle pour légitime épouse.

GENEVOTE.

Vous plait-il de signer les articles? voilà le notaire tout prêt.

GRANGER.

Sic ita sane, très volontiers.

Il signe.

PAQUIER.

J'enrage d'être muet, car je l'avertirais.

Fin de la comédie.

CORBINELI.

Tu peux parler maintenant, il n'y a plus de danger.

GRANGER.

Hé bien, mademoiselle, que dites-vous de notre comédie?

GENEVOTE.

Elle est belle, mais apprenez qu'elle est de celles qui durent autant que la vie. Nous vous en avons tantôt fait le récit comme d'une histoire arrivée, mais elle devait arriver. Au reste vous n'avez pas sujet de vous plaindre, car vous nous avez marié vous-même, vous-même vous avez signé les articles du contrat. Accusez-vous seulement d'avoir enseigné le premier à fourber. Vous fites accroire aux parents de votre fils qu'il était fou, quand vous vîtes qu'il ne voulait point entendre au voyage de Venise; cette insigne fausseté lui montra le chemin de celle-ci; il crut qu'il ne pouvait faillir en imitant un si bon père.

CORBINELI.

Enfin, c'est une pilule qu'il vous faut avaler.

LA TREMBLAYE.

Vous l'avalerez, ou par la mort...

GAREAU.

Ah! par ma fy je sommes logé à l'ensaigne de *J'en tenons*. Parmanda j'en avoüas queuque soûleur, que cette

petite ravodière-là l'y grimoneret queuque trogédie. Hé bian ne vela pas notre putain de ménagère toute revenue? Feu la paure défunte, devant Guieu set son ame da, m'en baillit eun jour d'eune belle vredée. Par ma fiquette, ol me boutit à Cornüaille en tout bian et tout honneur. Stapandant la bonne chienne qu'ol estet... Aga hé! ous estes don de ces saintes sucrées-là? Bonnefy je le voyas bien, qu'ous aviais le nez torné à la friandise. Or, un jour qu'il plut tant; Jacquelaine, ce l'y fis-je tout en gaussant, il fait cette nuit clair de l'eune, il fera demain clair de l'autre. Enfin, tanquia, qu'odon, ne nonobstant, après, ça, ô dame éclaircissez-moi à dire : tanquia que je m'en revenis tout épouvanté tintamarrer à nostre huis. A la par fin je me couchis tout fin nu auprès de notre bonne femme. Un tantet après que je me fussis rabougri tout en un petit tapon, je sentis queuque chose qui groüillet. Jacquelaine, ce l'y fis-je, je pense qu'il y a là queuqu'un couché. Oüy, ce me fit-elle, je t'en réponds, et que guiante y auret-il? Eune bonne escousse après, je sacoute encore fretiller. Han, Jacquelaine, il y a là queuqu'un. J'allongis ma main, je tâtis. Hoüay! ce fis-je, eune tête, deux têtes; pis frougonant entre les draps, deux jambes, quatre jambes : Han! Jacquelaine, il y a là queuqu'un. Hé! Piarre, que tu es fou, ce me fit-elle, tu comptes mes jambes deux foüas. Parguene je ne me contentis point, je me levis; dame, je découvris le pot aux roses. Ho! ho! vilaine, ce l'y fis-je, qu'est-ce que ça? *Fili Davi*! Ton Ribaut sera étripé. Vramant Jean, ce me fit-elle, garde-t-en bian : c'est ce paure maître Louis le Barbier, qui venet de saigner eun malade de tout là-bas; il estet tout rede de fred, et avet encore bian du vilain chemin à passer. Il m'exhorsisoit d'allumer du feu; dame comme tu sais le bois est char; je lui ai dit qu'il se venît plutôt réchauffer environ moi; il ne feset que de s'y bouter quand tu es venu. Allons, allons, ce l'y fis-je, maître Louis, on vous apprанra de venir coucher avec les femmes des gens. Dame, je ne fus ni fou, ni étourdi, je le claquis bel et bian sur mes épaules, et le portis jusqu'à moitié chemin de sa maison, mais n'y revenez pas eune autre foüas, car parguene s'il vous arrive, je vous por-

terai encore une escousse aussi loin. Et bian regardez, il ne faut qu'eun malheur. Cette petite dévargondée m'en eût peut-être fait autant. C'est pourquoi bon jour et bon soir, c'est pour deux foüas.

CORBINELI.

C'est maintenant à vous, monsieur, pour combler la félicité de ces nouveaux mariés, d'augmenter leur revenu de celui d'un empire. Il vous sera bien aisé, puisque vous faites chanceler la couronne d'un monarque en le regardant.

CHASTEAUFORT.

Je donne assez, quand je n'ôte rien; et je leur ai fait beaucoup de bien, de ne leur avoir point fait de mal.

GRANGER LE JEUNE.

Mon petit cœur, il est fort tard, allons nous mettre au lit.

PAQUIER.

Je n'ai donc plus qu'à faire venir la sage-femme, car vous aller entrer en travail d'enfant.

LA TREMBLAYE.

Je n'oserais quasi prendre la hardiesse de vous consoler.

GRANGER.

N'en prenez pas la peine, je me consolerai bien moi-même. *O tempora! ô mores!*

FIN DU PÉDANT JOUÉ

LA

MÈRE COQUETTE

OU

LES AMANTS BROUILLÉS

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

PHILIPPE QUINAULT

(1664)

PHILIPPE QUINAULT

1635-1688

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, dit-on communément. Certains écrivains, et Quinault est de ce nombre, se trouvent parfois dans le même cas. La vie de l'auteur d'*Astrate, roi de Tyr*, s'écoula douce et paisible. Boileau, dont il est peut-être la plus célèbre victime, s'acharna après lui dans les *Satires* et le *Lutrin*. Quinault, homme d'un naturel pacifique, le laissa dire. Il ne s'en porta pas plus mal, connut la célébrité, et eut part aux bonnes grâces de la cour.

Philippe Quinault naquit à Paris en 1635. Son père, Thomas Quinault, que Furetière dit être un boulanger, était du Midi. Ménage et Perrault prétendent que le poète appartenait, au contraire, à la bonne bourgeoisie. La chose a peu d'importance. Tout jeune, Quinault entra dans la maison du poète Tristan l'Hermite, lequel était gentilhomme ordinaire de Gaston d'Orléans. Il débuta, en 1653, par la comédie des *Rivales*, donnée à l'Hôtel de Bourgogne; et l'année suivante, il fit encore représenter trois autres comédies. En 1656, il se lança dans la tragédie avec *la Mort de Cyrus* et *Cambyse*. Cinq autres ouvrages suivirent avec des fortunes diverses. *Astrate*, une tragédie, fut, en 1663, le premier grand succès de Quinault.

Quinault, qui avait fait d'excellentes études classiques, se fit recevoir avocat. Le 29 avril 1660, il épousait Louise Goujon, veuve de son ami Jacques Bonnet. Madame Quinault était riche. D'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie*, lui accorde plus de cent mille écus de dot. Le bonheur rend quelquefois

les écrivains féconds. En 1664, Quinault donna son chef-d'œuvre comique, *la Mère coquette.* C'est celle de ses pièces qui a le plus longtemps occupé le répertoire. Avec les tragédies de *Bellérophon* et de *Pausanias*, il dit adieu à l'Hôtel de Bourgogne. En 1670, il entra à l'Académie française en remplacement du président Salomon. Cet homme du monde, doux, aimable et bon confrère, aimait fort les honneurs. Nous le voyons successivement valet de chambre du roi, membre de l'Académie des médailles. Le 18 septembre 1671, il est reçu auditeur à la chambre des comptes. L'année d'après, Lulli, qui vient d'obtenir du roi le privilège de l'Académie de Musique, en fait son collaborateur attitré. Quinault écrit successivement quatorze opéras dont les plus célèbres sont : *Alceste* (1674), *Atys* (1676), *Phaéton* (1683), *Armide* (1686). Ce dernier fut le plus éclatant de ses succès. Quinault avait eu l'honneur d'être, dans *Psyché* (1671), le collaborateur de Corneille et de Molière. Il mourut un an après Lulli, en 1688, et fut inhumé dans l'église de Saint-Louis-en-l'Ile. Il avait de Louis XIV deux mille livres de pension annuelle. Chacun de ses opéras lui rapporta quatre mille livres. Aussi, après Racine, Quinault fut-il l'homme de lettres le plus riche de son temps.

On a pourtant de lui de coquets et jolis vers où il se plaint de n'être pas assez riche pour doter ses cinq filles :

C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

Quinault a laissé trente pièces. Voltaire, malgré Boileau, en faisait le plus grand cas. Il a compté aussi parmi ses admirateurs Pellisson et D'Olivet. M. Geruzez l'estime, et M. Charles Monselet a rapproché son nom de ceux de Marmontel et de Jouy. Enfin, en 1882, M. Victor Fournel a réédité son *Théâtre choisi.*

PERSONNAGES

LAURETTE, servante d'Ismène.
CHAMPAGNE, valet de chambre d'Acante.
ACANTE, amant d'Isabelle.
LE MARQUIS, cousin d'Acante.
CRÉMANTE, père d'Acante.
ISABELLE, fille d'Ismène.
ISMÈNE, mère d'Isabelle.
LE PAGE DU MARQUIS.

La scène est à Paris, dans une salle du logis d'Ismène.

LA

MÈRE COQUETTE [1]

OU

LES AMANTS BROUILLÉS

1664.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content; vraiment, c'est une honte :
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baises par compte?
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers ce soit contentement?

LAURETTE.

Hé, mon Dieu! patience; un de ces jours j'espère,
Que de moi, sur ce point, tu ne te plaindras guère.
Mais parlons de mon maître, et sans déguisement.

1. Texte original, sans les archaïsmes.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement!

LAURETTE

Oui; qu'on t'avait fait faire en vain un grand voyage,
Pour chercher ce bonhomme et l'ôter d'esclavage,
Et que n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenais, enfin, sans l'avoir racheté:
A ce compte il est mort!

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire;
Et ta maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment, rire?

CHAMPAGNE.

Oh! que non!

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois?
Je ne l'étais pas tant que tu l'aurais pu croire,
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement,
Comme je te faisais mon petit compliment,
T'assurais de mon mieux d'une ardeur sans seconde;
Hé! je m'en acquittai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint qui nous fit séparer;
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer;
Et, chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus, par dépit, écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine; elle avait le cœur gros;
Elle le débonda d'abord par des sanglots;
Puis, d'un ton assez aigre, elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devait attendre:
Que j'allais lui chercher un époux irrité
D'avoir langui longtemps dans la captivité;
Qu'elle allait, à son tour, entrer dans l'esclavage;

Enfin, qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
Un vieux mari chagrin viendrait troubler le cours
De ses plus doux plaisirs et de ses plus beaux jours.
J'en aurais bien ouï davantage sans peine :
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine.
J'eus peur d'être surpris, et je vois, à regret,
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute!

LAURETTE.

Oui; je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimais assez...

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amants doit-on jamais avoir?

LAURETTE.

Tu ne saurais rien taire, et tu veux tout savoir.
Crois-tu que, quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence ?
Je suis fille, je t'aime, et me tais à regret;
Ce m'est un grand fardeau que le moindre secret :
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne m'y puis fier sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vu le monde, et je suis bien changé ;
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé,
Je sais comme il faut vivre, et vivre avec adresse ;
Je reviens du pays des sept Sages de Grèce,
Et, pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sais un grand secret dont tu ne sauras rien.

LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourrait-ce être ?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd, s'il est su de mon maître.
Son vieux père, surtout, fâcheux au dernier point,
Est homme, là-dessus, à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystère?

CHAMPAGNE.

N'était que tu croirais que je ne me puis taire :
Vois-tu; je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserais encor de trop parler.

LAURETTE.

Point; cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras...

LAURETTE.

Point du tout; je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sais quelle amitié de tout temps fit paraître
L'époux de ta maîtresse au père de mon maître ;
Qu'ils étaient grands amis, n'étant encor qu'enfants ;
Et qu'il y peut avoir déjà près de huit ans ;
Que ton maître, embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, et chez les Turcs vendu par des corsaires.
Tu sais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très patiemment supporta ce malheur ;
Que, loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort et prit le deuil d'avance.
Tu sais fort bien aussi qne la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié ;
Et me chargea de faire en Turquie un voyage
Pour chercher et tirer son ami d'esclavage.
Je fus, comme tu sais, m'embarquer pour cela ;
Tu sais enfin... Comment ! quels gestes fais-tu là ?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre :
Si je sais tout cela, que sert de me l'apprendre ?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi simplement ce que je ne sais point.

CHAMPAGNE, lui faisant signe de se taire.

Donc, au moins...

LAURETTE.

Oui; dis donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jeta,
Où d'un certain vin grec le charme m'arrêta.
Ta maîtresse aussi bien...

LAURETTE.

Laisse-la ma maîtresse.
Si l'on t'interrogeait...

CHAMPAGNE.

Me crois-tu sans adresse?
Un vaisseau turc fut pris; un esclave chrétien,
Français, et pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage :
Il était vieux, cassé; j'eus pitié de son âge :
Je l'ai, par charité, jusqu'à Paris conduit,
Et du pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sais...

LAURETTE.

Moi! puis-je m'y connaître?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient; c'est Acante, ton maître.

SCÈNE II

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causants, monsieur Champagne et moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Hé! pourquoi non, monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! mais voit-on ta maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir madame encor de quelque temps;
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, et j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, entre nous, que madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Hé! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la mère en ces lieux n'attire point vos pas;
Que la fille plutôt...

ACANTE.

Quoi! l'ingrate Isabelle?
Je l'aimais, je l'avoue, et d'une ardeur fidèle;
Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas! qu'alors j'étais aimé.
J'en avais chaque jour quelque douce assurance,

Tant qu'elle fut dans l'âge où règne l'innocence.
Elle vit avec joie, et même avec transport,
Nos deux pères amis, de notre hymen d'accord;
Et j'attendais, des nœuds qu'en nous on voyait croître,
Un éternel amour, s'il en peut jamais être.
J'avais cru que son cœur pourrait se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi; fille, enfin, comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux;
Les hommes, par ma foi, ne valent guère mieux;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
Souvent cherche querelle, et veut changer lui-même.
Quand les traîtres sont las, messieurs font les jaloux.

ACANTE.

Crois-tu?...

LAURETTE.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous.
Isabelle, sans doute, agit d'une manière
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la première;
Et, malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerais pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi! que j'aime une ingrate, une inconstante fille !...
Mais est-elle en sa chambre?

LAURETTE.

Oui, monsieur, qui s'habille;
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu,
Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est?

LAURETTE.

Déjà vous voilà tout en feu;
Il n'a que soixante ans; c'est monsieur votre père.

ACANTE.

Mon père! hé! que fait-il?

LAURETTE.

Hé! que pourrait-il faire?
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche et fait le goguenard,
De contes du vieux temps étourdit Isabelle:
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs?

CHAMPAGNE.

Là, dis.

LAURETTE.

Je le crois bien;
Mais pour dire qui c'est, monsieur, je n'en fais rien.

CHAMPAGNE.

Serait-ce point...

ACANTE.

Qui donc?

CHAMPAGNE.

Attendez que j'y pense.
Le marquis?

ACANTE.

Mon cousin? j'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai : ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi bouffi de vanité,
Qui cache, dans le faste et sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque et d'une garniture,
Le plus badin marquis qui vit jamais le jour;
Et pour tout dire enfin, un sot suivant la cour.

CHAMPAGNE.

N'importe; il est marquis; c'est ainsi qu'on le nomme;
Et ce titre, parfois, rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah! si c'était pour lui... Non; je ne le crois pas;
Isabelle n'a point des sentiments si bas;
Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,

Je ne saurais lui faire encore cette injustice.
Mais si je connaissais mon rival trop heureux...

LAURETTE.

Ah! vous êtes, monsieur, encor bien amoureux.

ACANTE.

Non; je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, on l'est bien davantage :
On ne m'y trompe pas; je m'y connais trop bien.

ACANTE.

Hélas! que l'orgueilleuse, au moins, n'en sache rien!
Si l'ingrate qu'elle est connaissait ma tendresse,
Elle triompherait encor de ma faiblesse.

LAURETTE.

Vraiment! sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise et croit que je l'adore.
Dis-lui qu'elle s'abuse; oui, mais dis-lui si bien...

LAURETTE.

Ma foi, j'aurais beau dire, elle n'en croira rien;
Elle tient votre cœur trop bien sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire;
Ce cœur, ce lâche cœur...

SCÈNE III

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

Ah! cousin, te voilà!
Bonjour. Que je t'embrasse encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah! vous me meurtrissez! Laurette se retire?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS.

Comment, monsieur Champagne! il est donc revenu?
Il sent son honnête homme, et je l'ai méconnu;
Lorsqu'il était laquais, il n'était pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, monsieur, lorsque vous étiez page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands fripons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf! vous m'étranglez, ma foi.

LE MARQUIS.

Hé! Laurette?

LAURETTE.

Ah, monsieur, avec moi, je vous prie,
Trêve de compliment et de cérémonie.

Laurette et Champagne se retirent.

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estropier les gens par vos civilités?
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bonjours à gourmades,
Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons?

LE MARQUIS.

Ho! ho! voudrais-tu bien me donner des leçons,
A moi, cousin, à moi?

ACANTE.

C'est un avis sincère,
Et ce que je vous suis me défend de me taire :
On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Hé! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié!
Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage

Aux gens de ma volée, aux marquis de mon âge ?
Va, tu sais peu le monde et la cour, si tu crois
Qu'on puisse être marquis, jeune et sage à la fois.
Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule;
On n'est point regardé, si l'on ne gesticule;
Si dans les jeux de main ne cédant à pas un,
On ne se fait un peu distinguer du commun.
La sagesse est niaise, et n'est plus en usage,
Et la galanterie est dans le badinage :
C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne...

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne t'érige point, de grâce en raisonneur :
Morbleu ! c'est un défaut à te perdre d'honneur;
Tâche à t'en corriger, et changeons de matière.
Je viens chercher ici ton père à ta prière;
Je veux, en ta faveur, lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, et sortira bientôt;
Surtout...

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire;
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi ! que je me retire
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé?

LE MARQUIS.

Hé! ne te pique point de tant d'honnêteté.
Dans un fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guère
Ces soins si curieux de la santé d'un père.
Le bonhomme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez...

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part.
Nous savons ce que c'est que la perte d'un père;
Jamais de ce malheur fils ne se désespère;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter,
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelque honnête grimace, enfin, qu'on puisse faire,
Tout père qui vit trop, court danger de déplaire :
Ton chagrin, pour le tien, n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté;
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui j'ai rougi, quand j'y pense.
Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur :
De plus, ce coup surtout m'a percé jusqu'au cœur.
Lui-même, qui pour moi fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisait de m'engager ailleurs,
Et jetait l'œil pour moi sur des partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, faiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un « je suis votre père, et je le veux ainsi. »

LE MARQUIS.

Laissons l'amour, à part, parlons pour ta dépense :
Mais sors; j'entends tousser, et le bonhomme avance.

SCÈNE IV

CRÉMANTE, LE MARQUIS.

CRÉMANTE, en toussant.

C'est vous, mon cher neveu ! qui vous croyait si près ?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après ;
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie.
Quelques coups sur le dos...

CRÉMANTE.

Doucement, je vous prie.
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort ?

CRÉMANTE.

Je vais vous tout conter sans feinte et sans grimace.
Pour vous...

LE MARQUIS.

Sans compliment.

CRÉMANTE.

Couvrons-nous donc, de grâce.

LE MARQUIS.

Mettez.

CRÉMANTE.

Hé !

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CRÉMANTE.

Quoi ! ne vous couvrir pas?

LE MARQUIS.

Non.

CRÉMANTE.

Quoi ! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu, non.

CRÉMANTE.

Vous laisser chapeau bas !
Moi, souffrir d'un marquis ce respect !

LE MARQUIS.

Non ; je jure :
C'est moins respect pour vous que soin pour ma coiffure.
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CRÉMANTE.

Hé ! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non dà ; vous êtes sain.

CRÉMANTE.

Oui, je le suis, sans doute,
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Catharre, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah ? tout cela n'est rien.

CRÉMANTE.

Enfin, à cela près, je me porte assez bien.
Tout vieux que je parais, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des regains de jeunesse ;
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil et chaud,
Tel qu'au temps...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CRÉMANTE.

Je ne vous dis donc point, enfin, qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois sans celle-ci.

CRÉMANTE.

Vraiment ! je n'entends pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc, par un feu dont tout mon sang s'allume,
Eveillé ce matin plutôt que de coutume,
J'ai familièrement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon âme plus émue;
Sa beauté négligée en semblait être accrue ;
Son désordre charmait; un long et doux sommeil
Avait rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards, et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche :
Sans arts, sans ornements, sans attraits empruntés ;
Elle était belle, enfin, de ses propres beautés.
Sous le nom de bonhomme et d'ami de son père,
Je l'ai vu s'habiller sans façon, sans mystère;
J'ai fait, pour l'amuser, des contes de mon mieux.
Mais Dieu sait, cependant, comme j'ouvrais les yeux !
En se chaussant, j'ai vu... rien n'est mieux fait au monde

J'ai vu certain morceau de jambe, blanche, ronde...
Mais n'allez pas l'aimer, au moins, sur mon récit.

LE MARQUIS.

Les gens de cour ont bien autre chose en l'esprit ;
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée.
Poursuivez donc.

CRÉMANTE.

Ensuite elle s'est donc coiffée,
J'ai goutté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber, à flots épais, jusque sur ses talons ;
Et même si bien pris mon temps et mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé des peignures.
S'étant coiffée enfin, comme avec mille appas,
Pour prendre un corps de robe elle avançait le bras,
Par bonheur, tout à coup une épingle arrachée,
Qui tenait sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nu l'objet le plus charmant...
Ouf! je suis tout ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra : changeons donc de langage;
Aussi bien mon cousin à vous parler m'engage;
Il voudrait quelque argent.

CRÉMANTE.

Là-dessus je suis sourd;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court :
Vos conseils, toutefois, sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre ;
Tenez-lui les rigueurs des pères d'aujourd'hui ;
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui ;
Mais que c'est pour son bien.

CRÉMANTE.

Allez, laissez-moi faire :
Je sais faire valoir l'autorité de père.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent louis ;
J'en reçus hier deux cents qui sont évanouis :
Mais vous saurez comment, et m'en louerez sans doute
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte

Et je puis, sur ce point, dire sans vanité,
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CRÉMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie ;
L'honneur vient de bravoure et de galanterie,
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune et brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donné d'avance,
Un marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance
M'a feint une querelle, et, d'abord prenant feu,
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CRÉMANTE.

Un soufflet !

LE MARQUIS.

Point du tout.

CRÉMANTE.

Mais un coup sur la joue !

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, et lui-même l'avoue.
J'ai fait rage aussitôt ; j'ai ferraillé, paré,
Et me suis fait tenir pour être séparé.
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste ;
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste.
Avec une comtesse, en crédit à la cour,
J'ai seul passé le soir, et joué jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent ; mais la perte est légère,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chère.

CRÉMANTE.

Quoi ! la dame en faveurs vous aurait raquitté ?

LE MARQUIS.

Non ; je la crois fort sage, à dire vérité,
Mais comme je sortais, sans suite que mon page,
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux marquis, et des plus médisants, [champs
Qui, pour chasser ensemble, allaient, sans doute, aux
Tous deux m'ont reconnu, dès qu'ils m'ont vu paraître
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connaître,

Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font, en tels cas, les galants fortunés.
Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CRÉMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon! c'est du vieil honneur dont vous nous parlez-là.

CRÉMANTE.

Jadis...

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles,
De grâce, allons chez vous pour prendre cent pistoles.

CRÉMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis content;
Mais j'espère en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la cour vous est-il nécessaire?

CRÉMANTE.

Non; l'amour maintenant est mon unique affaire.
Mon fils aime Isabelle, et c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble, et de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne;
Je sais l'art de brouiller les gens mieux que personne :
C'est là mon vrai talent et mon soin le plus doux.

CRÉMANTE.

Il faudrait donc...

LE MARQUIS.

Allons résoudre tout chez vous.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ISMÈNE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE, sortant de sa chambre et trouvant Ismène qui sort de la sienne.

J'allais à votre chambre.

ISMÈNE.

Et qu'y veniez-vous faire ?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mère;
M'informer s'il vous plaît que je suive vos pas
Au temple ce matin.

ISMÈNE.

Non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévère :
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colère ?
J'essayerai, madame...

ISMÈNE.

Ah ! c'est trop discourir;
Allez ; retirez-vous; je ne vous puis souffrir.

SCÈNE II

ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, en vérité, cette rigueur m'étonne,
Quoi ! vous pour tout le monde et si douce et si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point ?

ISMÈNE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle;
C'est une fille aimable...

ISMÈNE.

Elle n'est que trop belle;
Je sais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage?...

ISMÈNE.

En est-il un plus grand;
De quel œil puis-je voir, moi qui, par mon adresse,
Crois pouvoir, si j'osais, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, et qui, malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins?
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE

Il est vrai que le monde est plein de médisants;
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMÈNE.

On le peut; mais enfin, c'est l'âge de retraite;
La beauté perd ses droits, fut-elle encor parfaite;
Et la galanterie, au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, et c'est une chimère.

ISMÈNE

Une fille à seize ans défait bien une mère.
J'ai beau, par mille soins, tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affaiblir,
Et d'arrêter, par art, la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse, et qui passe avec elle,
Ma fille détruit tout, dès qu'elle est près de moi;
Je me sens enlaidir sitôt que je la voi;
Et la jeunesse en elle, et la simple nature,

Font plus que tout mon art, mes soins et ma parure.
Fût-il jamais sujet d'un plus juste courroux?

LAURETTE.

Elle a tort, en effet ; je l'avoue avec vous.
Mais on sait à ce mal le remède ordinaire ;
Faites-la d'un couvent au moins pensionnaire.
Quoi! vous hochez la tête! est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés ?

ISMÈNE

Non ; je puis m'assurer de son obéissance ;
Elle suit mes désirs toujours sans résistance ;
Je la trouve soumise à tout ce que je veux ;
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux.
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte,
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir.
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir ?
C'est dans l'état de veuve où je dois me réduire,
Un prétexte aux plaisirs qu'une fille à conduire.
Je puis, sous la couleur d'un soin si spécieux,
Prétendre, sans scrupule, à paraître en tous lieux,
A jouir des douceurs du Cours[1]; des promenades,
A voir les jeux publics, bals, ballets, mascarades;
Et n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, et c'est là mon effroi.
Le grand monde me plaît : je hais la solitude ;
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude ;
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter, à ce prix, le tort qu'elle me fait.

LAURETTE

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous en semble ;
On vous prend pour deux sœurs, quand on vous voit
[ensemble.

ISMÈNE.

Sans mentir ?

LAURETTE

Je vous parle avec sincérité.

ISMÈNE, se regardant dans son miroir de poche.

Comment suis-je aujourd'hui ? mais dis la vérité.

1. Le *Cours-la-Reine*, promenade affectionnée des Parisiens au 17[e] siècle.

LAURETTE

Vous ne fûtes jamais plus jeune ni plus belle;
Surtout, votre beauté paraît fort naturelle.

ISMÈNE

Est-il bien vrai, Laurette?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMÈNE.

Tu peux prendre pour toi cette jupe demain;
Je viens d'apercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grâce :
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMÈNE.

La jeunesse, Laurette, a de puissants attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai; mais, à faute de l'être,
On peut s'en consoler, quand on la fait paraître:
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMÈNE.

Acante cependant l'aime, et ne peut m'aimer.
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pu déraciner sa première tendresse :
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premières amours tiennent terriblement!
Nous pouvons toutefois avoir quelque espérance;
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence;
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici,
Nous ont, grâces au ciel, assez bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

ISMÈNE.

C'est beaucoup. Mais, Laurette,
Ce n'est pas, tu le sais, tout ce que je souhaite.
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il serait bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût, et qui me fût sortable,
Et je trouve, à mon goût, Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne peut le nier,
Et ce second époux vaudrait bien le premier.
Mais c'est un grand dessein.

ISMÈNE.

N'épargne soin ni peine.
Si tu peux réussir ta fortune est certaine;
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort.
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord :
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître;
Vous êtes fort bien veuve, et l'on ne peut mieux l'être;
Votre mari, sans doute, est défunt, autant vaut;
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut.
Après huit ans passés, sans qu'un mari se treuve,[1]
Une femme, au besoin, est même plus que veuve;
Il n'est rien de plus sûr, votre avocat l'a dit.
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit;
Toute peur d'un retour, et d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMÈNE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici;
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMÈNE.

Il faudrait que ce fût sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends; fiez-vous à mes soins.
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance;
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMÈNE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls; vous reviendrez ensuite.

1. *Treuve*, pour *trouve*. (La Fontaine.)

SCÈNE III

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir ?
Va-t-elle dire encor deux mots à son miroir ?
De ses ingrédients grossir un peu la dose ?

LAURETTE.

Elle avait oublié de serrer quelque chose ;
Elle va l'enfermer, et doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut?
Et sa beauté d'emprunt...

LAURETTE.

Brisons là, je te prie :
Elle hait, là-dessus, à mort la raillerie;
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaire d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fonds,
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit ! je t'en réponds.
Mais touchant sa famille, il s'obstine à se taire...

LAURETTE.

Cela n'importe en rien pour ce que j'en veux faire.
Ma maîtresse a, sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison;
Mais quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre;
Et pour l'en délivrer on l'obligerait fort,

Si quelqu'un témoignait que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi ;
C'est sans doute.

LAURETTE.

Et surtout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulais y joindre aussi ton témoignage,
Ce serait encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi! faire un faux rapport!

LAURETTE.

Quoi! pour mentir un peu, te troubles-tu si fort?
Et serais-tu bien homme à si faible cervelle
Que de t'embarrasser pour une bagatelle?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage;
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage;
Elle est pour nous sans honte, et jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des valets.
Les gens d'esprit surtout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorais si ton maître était mort.
Comment dire autrement sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord, ne doutant point du choix
Que ton maître avait fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachais cette mort, pour détourner la mère
De donner à sa fille un importun beau-père;
Mais ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est, comme à toi, venu dans la pensée;
Mais d'un autre souci j'ai l'âme embarrassée :
Si ton maître à la fin revenait du Levant?

LAURETTE.

Mon Dieu! point; il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il était vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient; songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril, et tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? que rien ne t'inquiète.

SCÈNE IV

ISMÈNE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, feignant de pleurer.

Quelle nouvelle! ah! ah!

ISMÈNE.

De quoi pleure Laurette?

LAURETTE.

Je pleure; mais, hélas! quand vous saurez de quoi,
Vous pleurerez, madame, encor bien plus que moi.

ISMÈNE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah! ma bonne maîtresse,
C'est... je ne puis parler, tant la douleur me presse.

Monsieur Champagne... Est là! faites-lui ce récit;
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi! tout?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystère?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire.
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à madame une extrême douleur :
Mais puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne,
Le plus tôt vaut le mieux pour la tirer de peine :
A la laisser languir, quel plaisir prenez-vous?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux?

ISMÈNE, se laissant choir sur un siège.

Je n'aurais plus d'époux! serait-il bien possible?

LAURETTE.

Ce coup assurément, pour madame, est sensible.
La pauvre femme, hélas! sans doute, elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, madame, il n'en est rien.

ISMÈNE.

Ah! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zèle!
Il voudrait vous cacher cette triste nouvelle :
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant...

ISMÈNE.

La douleur m'en avait fait perdre la mémoire :
Je ferai plus pour vous, et vous le pouvez croire;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez sans façon :
Son époux est-il mort?

CHAMPAGNE, prenant le diamant.

Hé!

LAURETTE.

Parlez tout de bon,
Madame le souhaite, et n'a pas l'âme ingrate;
Mais elle ne veut pas surtout que l'on la flatte.
De son mari, sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, madame, il est donc mort.

ISMÈNE.

Ciel!

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable et la possède!
Un peu de solitude est son meilleur remède.

Bas, à Champagne.

Laissons-la revenir, et va prendre le soin
D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon, au moins?

LAURETTE.

Bon! tu te railles;
C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt?

LAURETTE.

Hé! mon maître; et tu doutes à tort...

CHAMPAGNE.

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout; va, tu n'as rien à craindre.

SCÈNE V

ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, il est sorti; cessez de vous contraindre,
Rendez grâces au ciel; tout va bien; tout nous rit.

ISMÈNE.

Me voilà donc, enfin, veuve sans contredit.

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMÈNE.

Acante pourrait donc m'épouser sans scrupule ?

LAURETTE.

C'est sans difficulté : si c'est peu d'un témoin
Nous en aurons encore un second au besoin;
Les dons faits à propos produisent des miracles.

ISMÈNE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel ?

ISMÈNE.

Le père d'Acante.

LAURETTE.

Hé ! qu'appréhendons-nous ?
Le bonhomme vous aime, et tout lui plaît de vous.

ISMÈNE.

Peut-être il m'aime trop, c'est ce que j'appréhende :
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourrait, sans doute, embarrasser :
Mais pourrait-il bien être en état d'y penser,
A son âge ?

ISMÈNE.

Il n'importe, et je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui ? lui vous épouser ! ce serait conscience.
Vieux, usé comme il est, et déjà demi-mort,
Pourrait-il bien vouloir vous faire un si grand tort ?
Après d'un vieux mari la longue et triste épreuve,
Puisqu'en très bonne forme, enfin, vous voilà veuve,
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour vous,
Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connaître un peu, par votre expérience,
Du jeune et du veillard quelle est la différence.

ISMÈNE.

Ce n'est pas pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu ! non.
Mais voici le bonhomme ; il faut changer de ton.

SCÈNE VI

CRÉMANTE, ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, monsieur, à consoler madame.

CRÉMANTE.

Qu'a-t-elle ?

ISMÈNE.

Oh !

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'âme.

CRÉMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CRÉMANTE.

Quoi ! ce n'est que cela ?
Il n'est pas mort, peut-être.

ISMÈNE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne, qui l'assure, est homme irréprochable.

CRÉMANTE.

Sa mort m'ôte un ami, vous ôtant un époux ;
Et j'y crois perdre, au moins, madame, autant que vous ;
Le regret que j'en ai ne cède en rien au vôtre :
Mais nous l'avions compté pour mort et l'un et l'autre.
On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer ;
Puis la perte est pour vous aisée à réparer ;
Et, pour vous consoler d'une telle disgrâce,
Quelqu'autre du défunt peut occuper la place.

Vous n'aurez rien perdu, prenant un autre époux ;
J'en sais un...

ISMÈNE.

Hé, monsieur ! de quoi me parlez-vous?

CRÉMANTE.

Je veux que dans l'effort de vos premières larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes ;
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet ;
Mais, enfin, si l'époux était bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire ?

ISMÈNE.

Cela ne se peut pas.

CRÉMANTE.

Mon Dieu ! tout se peut faire :
Si vous saviez l'époux que je veux vous offrir...

ISMÈNE.

Ah !

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CRÉMANTE.

Il est vrai; j'aurais tort d'en plus ouvrir la bouche;
Le désir de lui plaire est le seul qui me touche;
Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas,
Pour un second époux ne lui déplairait pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire...

CRÉMANTE.

Je m'en garderai bien; non, non, je me retire :
Je la laisse en repos; ce sera le meilleur.

ISMÈNE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur?

CRÉMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMÈNE.

Hélas ! qui pourrait mieux me consoler que vous ?
Vous étiez tant ami de mon défunt époux !
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien, venant de vous, ne me saurait déplaire.

CRÉMANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

ISMÈNE.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport?
D'abord, il est certain, c'était bien mon envie,
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie;
J'en rejetais l'espoir, quoiqu'il me fût permis :
Mais que ne peuvent point les conseils des amis?

CRÉMANTE.

Je voulais vous parler de mon fils; mais, madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre âme;
Prenez plutôt du temps pour examiner bien...

ISMÈNE.

Ah, monsieur! après vous je n'examine rien.

CRÉMANTE.

Il est jeune, bien fait; voyez s'il peut vous plaire.

ISMÈNE.

Vous savez, mieux que moi, ce qui m'est nécessaire.
Acante vaut beaucoup; mais, quel qu'en soit le prix,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CRÉMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMÈNE.

Au moins, c'est une affaire,
Que vous trouverez bon, monsieur, que je diffère :
Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort.
Feu mon mari déjà depuis longtemps est mort;
J'en ai porté le deuil et j'ai toute licence :
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance;
Et, pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encore, au moins, huit ou dix jours.

CRÉMANTE.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe,
Il est vrai; mais j'espère, à mon tour, une grâce.

ISMÈNE.

Ce que je vous dois être unit nos intérêts.

CRÉMANTE.

Votre fille pourrait les unir de plus près.

ISMÈNE.

Ma fille, dites-vous ?

CRÉMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMÈNE.

Vous, monsieur ?

CRÉMANTE.

Pourquoi non ? qu'y trouvez-vous à dire ?

ISMÈNE.

Hé, rien ! mais vous pourriez peut-être choisir mieux.
Elle est si jeune encor !

CRÉMANTE.

Me trouvez-vous si vieux ?

ISMÈNE.

Point du tout; mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille, en ce choix, m'obéisse avec peine.

CRÉMANTE.

A ne vous rien celer, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMÈNE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire,
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire :
Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CRÉMANTE.

Mon fils, je pense aussi, ne me dédira point.
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entre eux dès leur plus tendre enfance;
Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

ISMÈNE.

Ainsi que vous, monsieur, c'est ce qui m'inquiète :
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sais l'art de fourber assez bien, Dieu merci;
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CRÉMANTE.

Elle a raison; aucun n'y viendra nous distraire :
Allons-y consulter ce que nous devons faire.

Et voir par quels moyens nous pourrons, sans retour,
Séparer deux amants en dépit de l'amour.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

Hé bien! que voulez vous? si vous perdez un père,
Ce n'est pas d'aujourd'hui; vous n'y sauriez que faire;
Des regrets des vivants les morts ne sont pas mieux :
Parlons donc d'autre chose, et ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avait tant su plaire,
Acante, ce volage, à qui je fus si chère,
T'a parlé ce matin ?

LAURETTE.

Fort longtemps.

ISABELLE.

Entre nous,
Que pense-t-il de moi?

LAURETTE.

Lui? pense-t-il à vous?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pu faire?
De quoi t'a-t-il parlé ?

LAURETTE.

Rien que de votre mère;
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi?

LAURETTE.

Pas un mot seulement;
De votre mère seule il m'a parlé sans cesse :
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'av oirien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mère, enfin, que peut-il voir d'aimable?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable.
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens;
Vous ne serez en âge encor de très longtemps.
Votre père étant mort, tout est en sa puissance;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance;
Et, de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire et de cacher son âge,
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage.
Mais voir un amant même en devenir l'époux!
Voir mon beau-père en lui?

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?
Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiète?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus! que n'est-il vrai, Laurette?

LAURETTE.

Comment! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légèreté?
Quoi! vous constante encor pour un homme qui change?
Aurait-on vu jamais faiblesse plus étrange?
Un homme changerait! et vous, pleine d'appas,
Fière, vous fille enfin, vous ne changeriez pas!
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage!

ISABELLE.

Notre sexe, à son gré, n'est pas toujours volage;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Surtout, les premiers feux sont toujours les plus doux;
Ceux d'Acante et les miens sont nés presque avec nous.
Nos pères qui s'aimaient, semblaient dès la naissance,
Avoir fait, pour s'aimer, nos cœurs d'intelligence :
Tout enfant que j'étais, sans nul discernement,
Je songeais à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi m'exprimaient sa tendresse;
Nous nous voyions souvent, et nous cherchions sans cesse.
Sans lui j'étais chagrine, ainsi que lui sans moi;
Parfois nous soupirions sans savoir bien pourquoi;
Et nos cœurs, ignorant quel mal ce pouvait être,
Surent sentir l'amour plutôt que le connaître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore, avec raison,
Plus coupable envers vous après sa trahison;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

ISABELLE.

Sans doute; et si je vois sa trahison certaine...

LAURETTE.

Quoi! vous flatteriez-vous assez pour en douter?

ISABELLE.

Ah! s'il se peut encor, laisse-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse!
Son infidélité pour vous n'est plus douteuse;
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer.
Cependant en secret un pouvoir que j'admire,
Me fait presque oublier tout ce qu'on m'a pu dire.
Je ne sais quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu! jusqu'où l'amour séduit un jeune cœur!
Je m'étais bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage;
Mais mon cœur, par lui-même, en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi! le voir?

ISABELLE.

Je t'ai crue, et j'ai fui jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse,
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu,
Souffre, au moins une fois que mon cœur en soit cru;
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite;
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette.

LAURETTE.

Je rougis de vous voir faible encore à ce point.

ISABELLE.

Je ne le suis que trop, je ne m'en défends point :
Mais pardonne aux abois d'une première flamme,
Ces restes de faiblesse où tombe encor mon âme.

LAURETTE.

Ce serait vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrais t'opposer;
Et si de m'y servir la prière te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine :
Un billet de ma main par quelque autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité;
Ne confiez, hors moi, ce billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encor?

LAURETTE.

Hé! oui; je suis trop bonne;
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît,
Et si (vous le savez) c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette lettre?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah ! gardez bien d'en mettre :
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui ;
Vous pourriez, au besoin, nier qu'il fût pour lui.
Nous ne saurions chercher, dans le siècle où nous sommes,
Trop de précautions contre les traîtres hommes :
Ils sont si vains !

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étaient pas tous.

LAURETTE.

Ah ! croyez-moi ; j'en sais là-dessus plus que vous.
Vous n'avez pas encore assez d'expérience ;
Rentrez ; laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui ; j'aurai bientôt fait ; n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rends qu'à lui...

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici,
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Surtout...

LAURETTE.

Encor ? Rentrez. Qu'on est sot quand on aime !

SCÈNE II

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Je sors d'avec notre homme, et d'un long entretien.

LAURETTE.

Hé bien ?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien ;
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta maîtresse a pesté d'importance :
Mais, enfin, mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus !

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance ;
Et de mentir à moins il ferait conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon ; mais il faut aujourd'hui,
Quoi qu'il coûte pourtant, nous assurer de lui :
Tu n'as qu'à l'amener ; je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fait ton maître ?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.

LAURETTE.

Il peste ! et contre qui ?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit,
Qui lui fera, je crois, bientôt tourner l'esprit.
Il ne peut, quoi qu'il fasse, oublier Isabelle ;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle,
Plus il y tâche, et moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Hé ! n'a-t-il point de honte ?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir.
Il aime avec regret ; sa honte en est extrême :
Il s'en blâme ; s'en dit cent pouilles à lui-même ;
Se battrait volontiers de rage qu'il en a :
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela ;
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amants sont bien lâches !

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là ?

LAURETTE.

Moi ? qu'aurais-je ?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu, que tu vois clair !

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé ;
Vois-tu ? j'ai de bons yeux, et suis un peu rusé ;
J'ai vu, comme j'entrais, retirer Isabelle,
Et je gagerais bien que ce billet est d'elle,
Qu'au rival de mon maître...

LAURETTE.

Oh !

CHAMPAGNE.

Gageons si tu veux.

LAURETTE.

Ah ! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

CHAMPAGNE.

Ce poulet va, sans doute, au marquis.

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines :
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais surtout le vin grec ouvre bien un esprit ;
Dès que j'en eus tâté, je le sus bien connaître ;
Aussi je m'en donnais...

LAURETTE.

Voici ton jeune maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit ? son amour le ramène en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paraît jusqu'en ses yeux.

SCÈNE III

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennuis où madame est plongée,
Monsieur?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des amis;
Et je crois que pour vous, monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle?

LAURETTE.

Non, non; ne craignez point d'y trouver Isabelle.
De son défunt mari, c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait:
Madame, en la voyant, d'ennuis est trop outrée;
Seule, en son cabinet, elle s'est retirée.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser...

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderais, Laurette, assurément.

LAURETTE.

Hé, monsieur! croyez-moi, parlez-nous sans finesse:
Vous cherchez Isabelle, et non pas ma maîtresse;
Avouez, sans façon, ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah ! si je l'avouais, que dirais-tu de moi ?

LAURETTE.

Moi ! qu'aurais-je à vous dire ? il ne m'importe guère ;
Chacun peut en ce monde aimer à sa manière,
Et je n'ai pas dessein, par mes raisonnements,
De vouloir réformer les erreurs des amants.

ACANTE.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne ?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne :
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous saviez qui est votre rival indigne.

ACANTE.

Qui serait-ce ? dis donc.

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans savoir.

CHAMPAGNE.

Je sais tout, et fort bien ;
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre, au moins, qu'il achève.

LAURETTE.

Hé, monsieur ! il se raille.

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui ? moi ? c'est que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir,
Ce qui pourrait aider monsieur à se guérir ?
N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,
S'il sait que le marquis tient sa place auprès d'elle ?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu?

LAURETTE.

Que sait-il ce qu'il dit?
Il s'est mis, malgré moi, cette erreur dans l'esprit :
Croyez sur mon honneur...

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croie?
Et certain billet doux qu'au marquis elle envoie,
Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurais pour le marquis un billet!

CHAMPAGNE, tirant le billet du sein de Laurette.

Le voilà.

ACANTE, arrachant le billet des mains de Champagne.

Donne.

LAURETTE.

Hé! que voulez-vous?

CHAMPAGNE, à Laurette.

Il ne veut que le lire;
Laisse faire monsieur.

LAURETTE.

Comment!...

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon rival porte donc ce poulet?
Tu me trahis ainsi?

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait!

LAURETTE.

Ne croyez pas, monsieur, que jamais je permette...

CHAMPAGNE.

Hé! pour l'amour de moi, si tu m'aimes, Laurette...
Elle consent, monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, et tu le sais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui, tu m'aimes beaucoup; je n'en suis point en doute:
Aussi de mon côté... Mais il va lire; écoute.

ACANTE, lit.

« Je voudrais vous parler, et nous voir seuls tous deux;
» Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire;
» Je ne sais ce que je vous veux :
» Mais n'auriez-vous rien à me dire? »

Il continue.

Hé! c'est pour le marquis?

CHAMPAGNE.

Hé bien! qu'en dites-vous,
Monsieur?

ACANTE.

Pour le marquis?

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne me dites rien?

LAURETTE.

Hé! que veux-tu qu'il die?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate! Ah! si jamais cette fille sans foi
Pouvait écrire ainsi, devait-ce être qu'à moi?
Encor si mon rival avait quelque mérite!
Mais que pour le marquis Isabelle me quitte!
Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour!

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre :
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat, le faste et le fracas.
Un marquisat, enfin, est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai marquis, ou non,

S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, et surtout, comme c'est la coutume,
Un page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah! si je ne me venge, et si j'épargne rien...

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une beauté si rare...

LAURETTE.

Ce n'est pas là de vous ce que l'on craint le plus,
Et si j'osais vous dire un secret là-dessus...

ACANTE.

Espère tout de moi; prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral; mais il n'a pas le double :
Peut-être quelque jour que son père mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son père aussi l'enterrera :
Je ne fais pas grand fond sur la foi d'un « peut-être; »
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton maître.
Je connais Isabelle, et jusque au fond du cœur;
La crainte d'un beau-père est sa mortelle peur;
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire,
Serait de témoigner d'en vouloir à sa mère.
Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrais-je espérer qu'elle revînt par là?

LAURETTE.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle;
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle;
Et, comme son beau-père, il dépendrait de vous
D'empêcher le marquis de se voir son époux.

ACANTE.

Il n'est pour l'empêcher effort que je ne tente,
Et je vais de ce pas...

LAURETTE.

Où?

ACANTE.

Voir cette inconstante;
Lui dire que sa mère a pour moi tant d'appas...

LAURETTE.

Ah! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon âme, elle est trop résolue;
Tout mon amour est mort; je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter!... non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, monsieur, serait extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même.
Aussi bien vous pourriez le vouloir vainement;
Elle n'y sera pas pour vous, assurément.

ACANTE.

La perfide!

LAURETTE.

Attendez, j'espère agir de sorte,
Que, sans aucun soupçon, je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui; je te le rendrai dès que tu reviendras;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois, à ma honte,
Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

Va, je t'en tiendrai compte.

Laurette rentre.

Sans vanité, monsieur, nous avons réussi :
Vous voilà, par mes soins, assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah ! que trop bien : c'est là ce qui me désespère.

LAURETTE, *revenant.*

Je viens vous avertir que voici votre père.

ACANTE.

Mon père !

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour;
Il ne veut point du tout approuver votre amour;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous ferait beau bruit, vous trouvant avec elle :
Sans doute, en lui parlant, il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvait passer par le petit degré...

LAURETTE.

Ne faites point, monsieur, là-dessus votre compte;
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte;
Il le trouve commode, et l'autre lui déplait.

ACANTE.

Au moins, dis à l'ingrate... O ciel! elle paraît.

LAURETTE.

Songez à votre père; il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle !

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidèle :
Mais qu'attendez-vous tant? qu'on vous vienne gronder?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà, ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos faiblesses;
On vous observe, au moins.

ACANTE, déchirant le billet.

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pièces.

SCÈNE IV

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'ingrat déchire ainsi mon billet à mes yeux!

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux,
Qn'ainsi de ma faiblesse il triomphe à ma vue?

LAURETTE.

Que vous avais-je dit?

ISABELLE.

Ah! pourquoi m'as-tu crue?
Pourquoi lui rendais-tu ce billet trop honteux?

LAURETTE.

Pourquoi? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux?
Toi, qui voyais la honte où s'exposait ma flamme,
Que ne trahissais-tu le faible de mon âme?
Fallait-il, pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement?
Et ne devais-tu pas, avec un zèle extrême,
Prendre soin de ma gloire, en dépit de moi-même?

LAURETTE.

Le remède est facile, après tout.

ISABELLE.

Hé! comment?

LAURETTE.

D'un billet, sans adresse, on se sauve aisément.
Dites, pour réparer et ma faute et la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelqu'autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc?

LAURETTE.

A qui? n'importe.

ISABELLE.

A ton avis,
Dis.

LAURETTE.

Au premier venu. Par exemple, au marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon âme s'abandonne:
Mais quelqu'un vient ici; je ne puis voir personne.

SCÈNE V

CRÉMANTE, LAURETTE.

CRÉMANTE, courant après Isabelle.

Eh! notre bel enfant.

LAURETTE, arrêtant Crémante.

Ah, monsieur! laissez-la;
La pauvre fille est mal.

CRÉMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie:
Entre nous, tout répond, monsieur, à notre envie.

CRÉMANTE.

As-tu des deux amants augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon.

Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus faire;
Le marquis, pour cela, nous serait nécessaire.

CRÉMANTE.

Je n'ai qu'à le mander. Mais viendrons-nous à bout?...

LAURETTE.

Allons trouver madame, et je vous dirai tout.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Jusque-là du marquis Isabelle est éprise?
Je ne l'aurais pas cru; j'avouerai ma surprise.
Tu dis que dans ta chambre, et, sans témoins, ce soir
Ce galant a reçu rendez-vous pour la voir?

LAURETTE.

Au moins, n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi! tu me sais mal connaître :
Je meure, si jamais j'en dis rien qu'à mon maître.

LAURETTE.

C'est lui qui, le dernier, en doit être éclairci :
Je suis bien simple encor, de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible!
Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc : quand viendra ton vieillard?

CHAMPAGNE.

Il viendra, sans manquer, dans une heure, au plus tard.
Mais, voici le marquis. Adieu; je me retire.

SCÈNE II

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire;
Je ris de ton adresse, et du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait!
Surtout, pour mon cousin ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si faible, qu'elle l'aime.
Mais j'ai, tout de nouveau, si bien su l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au lieu qu'à son déçu j'ai cru vous introduire;
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment?

LAURETTE.

Je vais vous en instruire;
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux :
J'ai feint que vous aviez querelle Acante et vous;
Que vous deviez vous battre, et dès ce soir peut-être;
Que ce combat pourrait la venger de son traître;
Qu'elle en devait attendre ou sa fuite ou sa mort.
Je l'ai vue, à ces mots, interdite d'abord :

Son âme, où la tendresse est soudain revenue,
De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue;
Et quoi que la vengeance ait pu lui conseiller,
L'amour, qui semblait mort, n'a fait que s'éveiller.
La voyant, à ce point, de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue;
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien : mais après tout,
A quoi bon ce combat ?

LAURETTE.

Écoutez jusqu'au bout.
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce serait d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps,
Pour me donner loisir d'avertir vos parents.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine ;
Ainsi, de son aveu chez elle je vous mène.
De savoir nos desseins ne faites point semblant.

LE MARQUIS.

Non, non ; tu m'introduis à titre de galant:
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,
Et j'aurais bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin, surtout qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager !

LAURETTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon page est longtemps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon page...

LAURETTE.

Hé ! je sais bien que vous avez un page.

LE MARQUIS.

Le voici; ce fripon s'arrête à chaque pas.

SCÈNE III

LE PAGE, LE MARQUIS, LAURETTE.

LE MARQUIS, *prenant un manteau gris des mains de son page.*
Donnez, page.

LE PAGE.
Monsieur.

LE MARQUIS.
Ma calèche est là-bas ?

LE PAGE.
Oui, monsieur.

LE MARQUIS.
Écoutez. La nuit étant venue,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue,
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.
Page.

LE PAGE.
Monsieur.

LE MARQUIS.
En cas qu'on me vînt demander,
Qu'on dise (et que surtout mon suisse s'en souvienne)
Qu'on ne croit pas, ce soir, que chez moi je revienne ;
Que j'ai dit que j'irais coucher peut-être ailleurs ;
Et si l'on demande où, dites chez les Baigneurs,
Page, et cela d'un ton... vous m'entendez bien, page?
Non ; il suffit ; allez.

LAURETTE.
Quel est cet équipage ?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris ?

LE MARQUIS.
Ah ! si de ce manteau tu savais tout le prix...

LAURETTE.
Quel prix ?

LE MARQUIS.
C'est, quoique simple et d'étoffe commune,
Un manteau de mystère et de bonne fortune :
Manteau, pour un galant, utile en cent façons ;

Manteau propre, surtout, à donner des soupçons;
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie.
Mais par quelque artifice il serait donc besoin
De l'attirer ici?

LAURETTE.

Champagne en prendra soin;
C'est un valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus, qu'il se tient fort habile;
Et qui croit m'attraper, lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il était avec moi de concert.
Son faible est, de l'humeur dont je l'ai su connaître,
De se faire de fête en faveur de son maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahit souvent par un zèle indiscret;
Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie;
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die.
J'ai feint de craindre fort que son maître en sût rien,
Exprès... Voyez, monsieur, si je le connais bien.

LE MARQUIS.

Entrons: l'occasion ne peut être meilleure.

Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.

SCÈNE IV

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'est lui; nous arrivons, monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop; je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur...

ACANTE.

Laisse-moi, si tu crains ma colère.
Ils ont fermé la porte!

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire ;
Les mystères d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons. On n'ouvre pas!

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.
Voyez par le trou. Bon.

ACANTE, après avoir regardé par le trou de la serrure.

Qu'elle ait si peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise, à ce compte?

ACANTE.

Qui l'eût pensé?

CHAMPAGNE.

Quoi donc! qui peut tant vous troubler?

ACANTE.

L'ingrate! ô ciel! j'ai vu... je ne saurais parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, monsieur, vu chose bien terrible?

ACANTE.

Je l'ai vue elle-même (ah! qui l'eût cru possible?)
Enfermer le galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée avec son innocence!
Diable!

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience;
On vient.

SCÈNE V

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici ?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est ?

ACANTE.

Oui ; c'est moi.

LAURETTE.

Vous, monsieur ; excusez, s'il vous plaît :
J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte.
Non, non : elle a raison de me traiter ainsi ;
Je l'incommoderais, et le galant aussi.

LAURETTE.

Qnel galant ?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque pièce nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir ; j'ai tout dit : que veux-tu ?
J'aurais trahi monsieur, s'il n'en avait rien su.

LAURETTE.

Qu'aurait-il pu savoir de ton babil extrême ?

CHAMPAGNE.

Hé...

LAURETTE.

Quoi?

ACANTE.

Le rendez-vous que j'ai su de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous? comment? qu'oses-tu supposer?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirais?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur?

CHAMPAGNE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, monsieur?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloire;
J'ai vu... non, sans le voir, je ne l'aurais pu croire;
J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris,
Se couler doucement chez elle en manteau gris.
Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite,
Le faire entrer sans bruit, fermer la porte ensuite,
Avoir soin du galant et de sa sûreté?
Enfin, par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vu l'ingrate, avec un trouble extrême,
A côté de son lit, l'enfermer elle-même?
Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique-nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sais que répondre.

LAURETTE.

C'est... j'ai... je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre :
Crois-moi, fais mieux, avoue.

ACANTE.

En cette occasion,
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion?
Son silence en dit plus qu'on en veut savoir d'elle :

Il faut que j'aille aussi confondre l'infidèle;
Que j'éclate...

LAURETTE.

Hé! monsieur, ne soyez pas si prompt :
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront?
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille,
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille,
De plus, qui vous fut chère? Enfin, songez-y bien;
Vous êtes honnête homme, et vous n'en ferez rien.
Un mépris généreux, s'il vous était possible,
Serait pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.

SCÈNE VI

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, à Isabelle.

C'est monsieur, qui m'arrête en ces lieux.

ACANTE, à Champagne.

Elle est tout interdite.

ISABELLE, à Laurette.

Il paraît furieux.

LAURETTE, à Isabelle.

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colère,
Vous ferez bien d'aller avertir votre mère.

ACANTE, à Isabelle.

Quoi! sans rien dire, ainsi passer en m'évitant?

LAURETTE.

Elle a hâte, monsieur, et madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire :
Nous n'avons, que je crois, monsieur, rien à nous dire;
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serais mal reçu :
Je cherche mon cousin; ne l'auriez-vous point vu?

LAURETTE.

Non, monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse?

ACANTE.

Hé quoi! vous paraissez et surprise et confuse?
D'où naît cette rougeur?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvait venir, s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma lettre :
Mais l'ayant déchirée, il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'était pour mon cousin?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris;
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystère.

LAURETTE.

Mon Dieu! vous vous ferez crier par votre mère;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin, en effet, qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, arrêtant Isabelle.

Auprès de votre mère, au moins, sans trop d'audace,
Pourrais-je encor de vous espérer une grâce?
Votre mère étant veuve avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut, mieux que vous, parler en ma faveur :
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur;
Vous savez comme il aime, il fut sous votre empire;
Vous savez...

ISABELLE.

Oui, monsieur; je sais ce qu'il faut dire.

SCÈNE VII

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir ; Laurette l'a bien dit :
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit ;
Elle sort tout outrée, et l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le marquis est enfermé chez elle.

LAURETTE.

Je prendrai soin, monsieur, sitôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale et sans bruit :
Fût-il déjà bien loin; si l'on m'en avait crue,
Isabelle, en secret, n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit :
Enfin, pour l'empêcher, Dieu sait ce que j'ai dit.
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pu défendre :
Je suis trop complaisante, et je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira; j'y consens : mais de grâce,
Que la chose, entre vous, avec douceur se passe;
Jugez ce qu'on croirait, si vous faisiez éclat;
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat!
De ce qui s'est passé la moindre connaissance
Peut faire étrangement parler la médisance;
Les méchants bruits, surtout, ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle...

ACANTE.

Moi, l'épouser après ce que j'ai connu d'elle,
Après la trahison dont je suis éclairci,
Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
Je cherche à m'en venger; c'est tout ce que j'espère.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mère,
Je vous offre mes soins, et sans déguisement...

ACANTE.

Mais ne pourrais-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

Non, monsieur, que je sache. Il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille et n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté : mais au lieu de cela,
Si vous saviez, monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, et le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste! qu'elle est aimable!
Épousez-la, monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Moquez-vous d'Isabelle et de son inconstance.

ACANTE.

Oui... Mais sa mère sort.

SCÈNE VIII

ISMENE, ACANTE, LAURETTE,
CHAMPAGNE.

ISMÈNE.

Craignez-vous ma présence?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisait détourner.

ISMÈNE.

Vous ne sauriez, monsieur, jamais importuner;
Des soins de mes amis, je me tiens obligée;
Mais on fuit volontiers une veuve affligée:
Car, puisqu'il plaît au ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sait tout, madame, et chérit la famille;
Il a fait compliment pour vous à votre fille:
Vous l'a-t-elle pas dit?

ISMÈNE.

Quel esprit déloyal !
Ma fille, de monsieur, ne m'a dit que du mal;
Je n'ai jamais tant vu de colère et de haine,
Et ne l'ai même, enfin, fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir : injuste comme elle est,
Sa colère m'oblige, et sa haine me plaît;
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime,
Et j'aurais à rougir, si j'avais son estime.

ISMÈNE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis;
Je vous aimai toujours autant et plus qu'un fils;
Le ciel m'en est témoin, et que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chère espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux
Qui pourraient renouer l'alliance entre vous.
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille,
Et madame, voyant monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait.
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMÈNE.

Laurette, en vérité, vous n'êtes guère sage.

LAURETTE.

Sage ou non, croyez-moi tous deux, à cela près:
Pour monsieur, j'en réponds, je sais ses vœux secrets.
Il souhaite ardemment une union si belle;
C'est vous qu'il veut aimer; c'est vous...

ACANTE.

Ah, l'infidèle !

ISMÈNE.

Monsieur songe à ma fille et n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, madame, y songer ! j'aurais le cœur si bas !
De cette lâcheté vous me croiriez capable !

LAURETTE.

Non ; c'est lui faire tort; cela n'est pas croyable.

Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain : jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse ;
N'a jamais inspiré, dans le cœur d'un amant,
Rien qui fût comparable à mon empressement ;
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidèle,
Dont mon âme charmée adorait Isabelle.
Vous voyez cependant comme j'en suis traité.

ISMÈNE.

La jeunesse, monsieur, n'est que légèreté :
Au sortir de l'enfance une âme est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable ;
Un cœur n'est pas encore assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de temps.
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire, environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusements
Qui détournent l'esprit des vrais attachements :
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est là proprement l'âge de la constance.
Un esprit jusque-là n'est pas bien arrêté,
Et les cœurs, pour aimer, ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, madame, après tout, qui l'eût cru d'Isabelle?
Isabelle inconstante ! Isabelle infidèle !
Isabelle perfide, et sans se soucier...

ISMÈNE.

Quoi ! toujours Isabelle !

ACANTE.

Ah ! c'est pour l'oublier.
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même,
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux.
Grâce au ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge, madame, et veux bien qu'elle die

S'il est rien de si noir de cette perfidie :
Après tant de serments, et si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle...
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMÈNE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits,
Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois :
Ces lieux témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image ;
Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle; il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE, arrêtant Acante qui veut passer par la chambre d'Ismène.

Par où donc allez-vous?

ACANTE.

Je ne sais; mais n'importe;
Par le petit degré l'on descend aussi bien.

ISMÈNE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah! je m'en ressouvien :
Il n'est pas, en effet, à propos que j'y passe :
Sans vous je l'oubliais et vous m'avez fait grâce.

SCÈNE IX

ISMÈNE, LAURETTE.

ISMÈNE.

Fais sortir le marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment,
Tâchez de profiter d'un premier mouvement ;
Pour le père d'Acante engagez Isabelle.

ISMÈNE.

J'y vais; je l'ai laissé dans ma chambre avec elle.
Mais tu m'avais parlé d'un vieillard...

LAURETTE.

Je l'attends;
Et vous verrez bientôt tous vos désirs contents.

ISMÈNE.

Hélas!

LAURETTE.

Comment, hélas! pour vous rendre contente,
Que vous faut-il de plus, que d'épouser Acante?

ISMÈNE.

Qu'il m'aimât; que ma fille eût pour lui moins d'attraits:
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près?
Épousez-le toujours.

ISMÈNE.

Quoi! qu'un cœur m'appartienne,
Qu'il faille que ma fille, à ma honte, retienne!
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir?

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, et c'est à vous à voir;
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire;
Vous n'avez...

ISMÈNE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.
Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger.
Et quand ce ne serait qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever; tout commence assez bien.

ISMÈNE.

Agis de ton côté; je vais agir du mien.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE, voyant Champagne au guet, qui se retire, dès qu'il aperçoit le marquis.

L'avez-vous vu, monsieur ?

LE MARQUIS.

Quoi ! qu'as-tu vu paraître !

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître ;
Il veut vous voir sortir ; souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublierai rien :
Jamais homme à la cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire ;
De rien faire mystère, et de peu fort grand cas,
Et triompher, enfin, des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu ! que je veux qu'il avale :
C'est ma félicité de faire des jaloux ;
Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux ;
Le triomphe, à mon gré, vaut mieux que la victoire ;
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire.
Le cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un. Adieu.

SCÈNE II

ACANTE, CHAMPAGNE, LE MARQUIS.

ACANTE, empêchant Champagne d'avancer.

Laisse-nous, je le voi.

Au marquis, en lui ôtant son manteau.

Non, non; ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin, permets de grâce que je sorte.
Pour n'être point connu, j'ai certain intérêt...

ACANTE.

Écoutez quatre mots; vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton père;
Mon soin est inutile; il est toujours sévère.
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur :
Je ne sais ce qui peut endurcir tant son cœur;
Je n'ai pu l'émouvoir; il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche?

LE MARQUIS.

Comment?

ACANTE.

Vous l'ignorez?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu donc par là?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela :
Là-dessus, en ami, tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien; j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe; je craindrais d'irriter tes douleurs :

Je vois trop quel chagrin en secret te dévore.
Adieu; dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non; je puis, sans chagrin, savoir votre bonheur :
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous m'en pouvez faire entière confidence.
Je me sens bien guéri; ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ACANTE.

Tout de bon?

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi :
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne.
Isabelle, après tout, n'a rien fait d'étonnant;
Tu lui plus autrefois; je lui plais maintenant.
Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête :
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête;
Tu ne dois pas t'en plaindre, et je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous pour lui plaire employé bien des soins?

LE MARQUIS.

Moi? des soins pour lui plaire! un tel soupçon m'offense;
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance :
A moins d'être duchesse, on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié; je n'ai pu moins pour elle :
On doit être civil, si l'on n'est pas amant.
Peut-on en galant homme en user autrement.

ACANTE.

Mais enfin, dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en use-t-elle avec vous en secret?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem?

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret.
Tu t'émeus; parle-moi franchement, je te prie :
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie;
Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et, si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, et je cède la place.
Mais pourrais-je de vous attendre une autre grâce?

LE MARQUIS.

Parle; je suis à toi : mais, morbleu! tout de bon.

ACANTE.

Fallait-il, pour cela, m'arracher ce bouton?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage...

ACANTE.

Au moins, je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Là, reprends du terrain.

ACANTE.

Pourrait-on seul vous voir;
En quelque endroit demain?...

LE MARQUIS.

Si tu veux, dès ce soir :
Pourquoi?

ACANTE.

Vous n'avez là qu'un couteau, que je pense?

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée, et bonne et de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différend qu'on ne puisse accorder?

ACANTE.

Non; il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprends-moi donc, au moins, contre qui tu m'engages.

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous;
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Hé bien! soit : descendons, à l'instant, dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait? examinons en quoi :
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi?
Un homme recherché peut-il de bonne grâce?...

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse;
Nous nous battrons là-bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur.
Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pié;
Et j'ai fait assez voir des marques de courage,
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité ;
Tu pourrais voir, enfin, rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah ! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes !

ACANTE.

Ah ! si vous étiez brave...

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin,
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin ;
Et si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, puisqu'enfin tu me pousses à bout,
J'irai trouver ton père, et je lui dirai tout ;
Il est ici.

ACANTE, *mettant l'épée à la main.*

Je cède, enfin, à ma colère.

LE MARQUIS.

Hé, cousin !

ACANTE.

Défends-toi. Quelqu'un sort ; c'est mon père.

SCÈNE III

CRÉMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS, *tirant son couteau.*

Maintenant...

CRÉMANTE.

Qu'est-ce ici ? quel désordre nouveau !

Une brette à la main contre un petit couteau !
Lâche! attaquer monsieur avec cet avantage !

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien, quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez, sans doute, un courage fort grand.

CRÉMANTE.

Taisez-vous... Mais, monsieur, quel est ce différend?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CRÉMANTE.

Pour Isabelle ! il suit mes ordres de la sorte !

LE MARQUIS.

S'il n'avait point été mon cousin, votre fils...

CRÉMANTE.

Vite, qu'on fasse excuse à monsieur le marquis.

ACANTE.

Moi ! je ferais, monsieur, excuse à qui m'offense !

CRÉMANTE.

N'importe; je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non ; je l'en dispense :
Et de peur, contre lui, de me mettre en courroux,
Je vais me retirer, et le laisse avec vous.

SCÈNE IV

CRÉMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Quoi ! le joli garçon ! avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence !
Et, pour comble d'audace et de crime aujourd'hui,
Oser, pour Isabelle, être mal avec lui !
Une fille à vos yeux désormais interdite,
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite,
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier,
Une fille, en un mot, qui se va marier!

ACANTE.

Se marier, monsieur !

CRÉMANTE.

C'est une affaire faite ;
La fille en est d'accord ; la mère le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bientôt ?

CRÉMANTE.

Ce sera, que je croi,
Dans huit jours, au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc ?

CRÉMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous ?

CRÉMANTE.

Oui.

ACANTE.

Vous ?

CRÉMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Epouser Isabelle ;
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle,
Qui blâmiez ce parti, lorsqu'il m'était si doux !

CRÉMANTE.

Je l'ai trouvé, pour moi, plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublieriez ainsi la parole donnée.

CRÉMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous était destinée :
Jadis son père et moi, comme amis dès longtemps ;
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfants.
S'il était revenu, vous auriez eu sa fille ;
Mais la mort change enfin l'état de sa famille ;
Et, pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.

Sa veuve l'est bien mieux : vous aimez la dépense,
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance ;
Sa mère maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien ;
Elle ne lui promet qu'une légère somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme;
Qu'il trouve, en s'engageant, du bien pour vivre heureux
Ou, pour toute sa vie, il est sûr d'être gueux,
L'amour perd la jeunesse ; et, pour une jeune âme,
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme :
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi, qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préférer l'agréable à l'utile.
Après tant de travaux, tant de soins importants,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste, enfin, que, suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie,
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaye à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guère :
Mais, enfin, je suis libre, et, de plus, votre père;
Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu ;
Et, que je l'aie ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connaissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi...

CRÉMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle ;
Elle est presque ma femme, et déjà m'appartient;
Et si vous l'offensez ?... Mais la voici qui vient.

SCÈNE V

ISABELLE, CRÉMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Vous quittez donc déjà madame votre mère ?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrète affaire;

Champagne l'a conduit par le petit degré ;
Et l'on m'a fait sortir, sitôt qu'il est entré.

CRÉMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colère.

ISABELLE.

Contre qui donc, monsieur ?

CRÉMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet, contre lui, vous peut mettre en courroux ?

CRÉMANTE.

Quel sujet ! l'insolent veut médire de vous ;
Il voudrait empêcher notre heureux mariage :
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage.

ISABELLE.

Se peut-il que monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelqu'intérêt ?

CRÉMANTE.

C'est malice ou dépit ; mais vous m'êtes si chère...

ACANTE.

Si j'y prends intérêt, ce n'est que pour mon père.

CRÉMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut ?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut ?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je désire...

ISABELLE.

Mais, monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourrait dire ?

CRÉMANTE.

Je n'en veux rien savoir, et déjà comme époux
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous...

ISABELLE.

Je mets au pis, monsieur, toute sa médisance ;
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, et qu'il sût trop toucher ;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah ! si je n'avais point autre reproche à faire !

CRÉMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire;
Autrement...

ACANTE.

Je me tais; mais si j'osais parler;
Si vous saviez, monsieur...

CRÉMANTE.

Quoi! toujours nous troubler;
Vous pouvez là dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, monsieur, qui vous déplaise.

CRÉMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous;
L'ingrat mérite assez déjà votre courroux;
Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non; laissez-le dire,
Ma haine encor n'est pas au point que je désire:
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir:
Laissez-le enfin, monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CRÉMANTE.

Plaît-il?

ACANTE.

Je ne dis rien; je ne fais que répondre.

CRÉMANTE.

On ne vous parle pas. Pour la dernière fois,
Taisez-vous, ou sortez; je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, monsieur.

CRÉMANTE.

J'entends qu'il considère
Sa belle-mère en vous.

ACANTE.

Elle, ma belle-mère!

CRÉMANTE.

Vous voyez, à ce nom, comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurais pas eu, s'il l'avait souhaité ;
Il sait bien à quel point il avait su me plaire.

CRÉMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colère ;
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui; l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas, en effet, qu'on pense encore à lui.

CRÉMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant, je confesse
Qu'il fût l'unique objet de toute ma tendresse ;
Qu'il avait tous mes vœux pour être mon époux.

CRÉMANTE.

Ah ! quel meurtre, bon Dieu ! ç'aurait été pour vous !
Si, pour votre malheur, il vous eût épousée
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée ;
Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai bénir le choix qui nous engage.
Ah ! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge,
Je valais, en ce temps, cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor, malgré mes cheveux gris.
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse ;
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissants, par des charmes si doux.
Hum ! ·

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CRÉMANTE, en toussant.

Point, point ; c'est une toux dont la cause m'est douce :
C'est de transport ; enfin, c'est d'amour, que je tousse.
J'ai tant d'émotion...

SCÈNE VI

CRÉMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE, tirant Crémante par le bras.

Monsieur !

CRÉMANTE.

Haie !

CHAMPAGNE.

Excusez.

Est-ce à l'endroit ?...

CRÉMANTE.

Lourdaud, si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.

On aurait là-dedans quelque chose à vous dire.

CRÉMANTE.

J'y vais. Allez devant. Et vous ?

ACANTE.

Je me retire ;

N'en doutez point, monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi

Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CRÉMANTE.

Bonsoir.

SCÈNE VII

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, revenant sur ses pas.

L'ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti ?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée ?

Qui vous peut retenir ?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer ?

ACANTE.

Moi ? rien ; je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi ! vous me fuyez donc avec un soin extrême ?

ISABELLE.

Moi ! point : c'est vous, monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir ; au moins je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous savez qu'autrefois... Mais laissons le passé.

ACANTE.

Vous allez donc, enfin, être ma belle-mère?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-père?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guère éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la mère, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi prenant un autre époux,
Je tâche, en changeant même, à m'approcher de vous :
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéiriez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

ACANTE.

Il me devrait bien l'être, après l'injuste flamme
Qu'un indigne rival a surpris dans votre âme.
Le marquis !...

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche...

ACANTE.

Hé ! quel moyen de ne le croire pas ?

ISABELLE.

Il ne fallait avoir pour moi qu'un peu d'estime :
Suivez, monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime ;
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés ;
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Puisqu'il vous plaît, enfin trahissez sans scrupule
Ces serments si trompeurs, où je fus si crédule ;
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux ;
Mais épargnez, au moins, un cœur qui fut à vous ;
Un cœur qui, trop content de sa première chaîne,
La voit rompre à regret, et n'en sort qu'avec peine ;
Un cœur trop faible encor, pour qui l'ose trahir,
Et qui n'était pas fait, enfin, pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser, en parlant de la sorte :
Hé bien, ingrate, hé bien ! abusez-moi, n'importe ;
Trompez-moi, s'il se peut : l'abus m'en sera doux ;
Mon cœur même est tout prêt à s'entendre avec vous ;
Mais faites que ce cœur, dont je ne suis plus maître,
Soit si bien abusé, qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc?

ACANTE.

Le marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même.

ISABELLE.

On m'avait fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah ! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu, pour le marquis si doux...

ISABELLE.

Vous ne savez que trop qu'il n'était que pour vous.

ACANTE.

Pour moi ? N'avez-vous pas avoué le contraire ?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire?
Croyez plutôt Laurette.

ACANTE.

Hélas! si je la croi,
Vous aimez le marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette aurait bien pu me trahir de la sorte?

SCÈNE VIII

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous, pour l'avis que j'apporte?

ISABELLE.

Perfide! te voilà.

ACANTE.

Fourbe!

ISABELLE.

Esprit dangereux!

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux?

ISABELLE.

Toi qui nous a trahis?

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystère;
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire:
Mis le marquis en jeu pour y mieux réussir:
Mais qui vous a brouillés veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte!

LAURETTE.

Hé! pourquoi, je vous prie?
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie?
N'est-ce pas mon devoir?

ISABELLE.

Ton devoir?

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait?
Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mère.
Votre amant, par malheur, avait trop su lui plaire;
Sans doute elle avait tort de vous l'oser ravir :
Mais c'était ma maîtresse, et j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est point si grand que vous le faites;
L'amour n'est que plus doux après ces démêlés;
Et l'on s'en aime mieux, de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un et l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser et sa peine et la vôtre :
Mais il faut composer pour un avis si doux;
J'entends qu'il me remette en grâce auprès de vous.

ISABELLE.

Oui; dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi monsieur soit sans colère,
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui; quoi qu'il ait pu faire,
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien;
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien;
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avait conduit en France,
Que ma maîtresse avait fait pratiquer par nous
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés, sans doute, et pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon père!

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître; il est fort irrité

De l'oubli de madame en sa captivité :
De se faire connaître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre, et pour la mieux surprendre :
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon père et son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte :
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudrait vous nuire, il ne l'oserait plus.
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître, au plus tôt, veut voir votre hyménée.

ACANTE.

Se peut-il ?

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps ;
Venez trouver celui qui vous rendra contents ;
Il brûle de vous voir, et lui-même m'envoie...

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons, enfin, voir combler notre joie.

FIN

TABLE

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Envoi FRANCO au reçu du prix en un mandat ou en timbres poste.

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50

V. ALMIRALL

L'Espagne telle qu'elle est . . 1

ROBERT CHARLIE

Le Poison allemand . , ... 1

HENRI CONTI

L'Allemagne intime, 4e édit. 1

LÉON HUGONNET

Chez les Bulgares, 2e édition . . 1

FRANÇOIS LOYAL.

L'Espionnage allemand en France, 3e édition 1

GEORGES MEYNIÉ.

L'Algérie Juive, 5e édition . . 1

Les Juifs en Algérie, 3e édit. . 1

LÉON TIKHOMIROV

Conspirateurs et policiers, souvenirs d'un proscrit russe. . 1

CHARLES VIRMAITRE

Paris qui s'efface, 2e édition. 1

Paris-Escarpe, 10e édition. . . 1

Paris-Canard, 2e édition . . . 1

Paris-boursicotier. 2e édit. . 1

KALIXT DE WOLSKI

La Russie Juive, 3e édition . . 1

PAUL DARRAS

Causes célèbres de la Belgique 1

MARINA POLONSKI

Causes célèbres de la Russie. 1

FERNAND BEISSIER

Le Galoubet, 5e édition 1

ÉLÉMIR BOURGES

Sous la hache, 2e édition . . . 1

Le Crépuscule des Dieux, nouvelle édition 1

CHARLES BUET

Madame la Connétable 1

Contes moqueurs 1

Médaillons et Camées 1

ROBERT CAZE

Paris vivant, 2e édition 1

ALBERT CIM

Institution de Demoiselles. 4e édition 1

La Petite Fée, 2e édition . . . 1

JULES HOCHE

Le Vice sentimental, 2e édit . 1

La Fiancée du trapèze, 2e édit. 1

Causes célèbres de l'Allemagne, 2e édition 1

L. P. LAFORÊT.

La Femme du Comique, préface d'ÉMILE AUGIER, 2e édit. 1

H. LEVERDIER et NÉVROSINE

Voyage autour du Demi Monde en 40 nuits. 2e édition . . . 1

CAMILLE LEMONNIER

Noëls Flamands, 2e édit. . . . 1

Peintres de la Vie. 2e édit . . 1

AUGUSTE LEPAGE

Une Déclassée, 2e édition. . . 1

PAUL LHEUREUX

L'Hôtel Pigeon 2e édition. . . 1

JEAN LORRAIN

Les Lepillier, 2e édition . . . 1

Très Russe, 2e édition. . . . 1

JACQUES LOZÈRE

Baudemont, 3e édition. . . . 1

Mariages aux champs, 2e édit. 1

GEORGES MAILLARD

L'Organiste, 2e édition. 1

PAUL MARGUERITTE

Tous Quatre, 2e édition 1

La Confession posthume, 2e édition. 1

Maison ouverte, 2e édition . . . 1

TANCRÈDE MARTEL

La Main aux Dames, 2e édit. 1

La Parpaillote, 2e édition. . . 1

Paris Païen, 2e édition . . . 1

OSCAR MÉTÉNIER

La Grâce, 2e édition. 1

Bohême bourgeoise, 2e édit . 1

Outre-Rhin. 1

ÉMILE PIERRE

A Plaisir. 2e édition 1

ALBERT PINARD

Madame X, 2e édition. 1

PAUL POURROT

A quoi tient l'Amour. 2e édition 1

J.-H. ROSNY

Nell Horn, de l'Armée du Salut, 2e édition 1

Le Bilatéral, roman parisien de mœurs révolutionnaires . 1

L'Immolation, 2e édition. . . . 1

LÉO ROUANET

Chambre d'Hôtel. 2e édition. 1

Maxime Everault, 2e édition. 1

CAMILLE DE SAINTE-CROIX

La Mauvaise Aventure, 2e éd. 1

Contempler, 2e édition. . . . 1

LOUIS TIERCELIN

Amourettes, 2e édition. . . . 1

La Comtesse Gendelettre. . . 1

LÉO TRÉZENICK

Les Gens qui s'amusent, 2e édition. 1

JULES VIDAL

Un Cœur fêlé, 2e édition . . . 1

Blanches Mains, 2e édition . . 1

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.



